

# apropos

[Perspektiven auf die Romania]

Sprache/Literatur/Kultur/Geschichte/Ideen/Politik/Gesellschaft

Bauern als Schriftsteller (20./21. Jhdt.)

Les écrivains-paysans (XXe-XXIe s.)

Fabien Conord

Timo Obergöker

(ed.)

Memories d'un <sup>Berlin, mon</sup> ~~berlin~~  
 je m'appelle Étienne <sup>Berlin, mon</sup> ~~berlin~~  
 nom m'appelle Étienne <sup>Berlin, mon</sup> ~~berlin~~  
 mune d'Agonges, tout près de Bourton l'Archevêque.  
 bault, que j'ai vu le jour au mois d'Octobre 1823.  
 Mon père était métayer dans cette ferme en commun  
 nauté avec son frère aîné, mon oncle Antoine dit à la  
 Notre. Mon père se nommait Gilbert et on  
 le Bérrot... car c'était la coutume, <sup>en ce temps-là, de</sup>  
 former tous les noms.

Mon père et son frère ne s'entendaient pas <sup>pour</sup>  
 fait la campagne de Russie et en était revenu avec les  
 pieds gelés et des douleurs par tout le corps. Depuis  
 il avait pu se guérir à peu près; néanmoins, avec  
 brusques changements de température, les douleurs reve-  
 naient, assez vives pour l'empêcher de travailler. D'ail-  
 leurs, même quand il ne souffrait pas, il préférait  
 aller aux foires, porter les sacs au maréchal, ou bien  
 se promener dans les champs, son regard <sup>se</sup> ~~se~~  
 perdre, sous couleur de réparer les brèches des haies,  
 que de s'atteler aux besognes <sup>du</sup> ~~du~~ travail. Son séjour à  
 l'armée l'avait déporté <sup>du</sup> ~~du~~ travail, lui avait donné  
 du goût pour la flânerie et pour la dépense; il  
 fumait à outrance une pipe <sup>de</sup> ~~de~~ terre très culottée; il  
 lui fallait sa goutte d'eau de vie tous les matins

Nr. 11  
 Winter 2023

www.apropos-romania.de

ISSN: 2627-3446

# Impressum

apropos [Perspektiven auf die Romania] 2023, Nr. 11

ISSN: 2627-3446

DOI: <https://doi.org/10.15460/apropos.11>

## Herausgeber\*innen

Christoph Behrens, Beate Kern, María Teresa Laorden, Joris Lehnert, Stefan Serafin

## Dossier-Herausgeber\*innen für dieses Heft

Fabien Conord & Timo Obergöker

## Autor\*innen dieser Ausgabe

Antonin Andriot, Fabien Conord, Cyrille François, Marina Ortrud Hertrampf, Franz Kuhn, Joris Lehnert, Raphaël Luis, Timo Obergöker, Richard Palomar Vidal, Rémy Pech, Agnès Roche

## Wissenschaftlicher Beirat

Dimitri Almeida † (Halle), Rafael Arnold (Rostock), Valeska Bopp-Filimonov (Jena), Albrecht Buschmann (Rostock), Fabien Conord (Clermont-Fd), Claire Demesmay (Berlin), Uta Felten (Leipzig), Angelika Groß (Osnabrück), Anke Grutschus (Bonn), Jannis Harjus (Innsbruck), Valerie Kiendl (Würzburg), Bénédicte Louvat (Toulouse), Benjamin Meisnitzer (Leipzig), Cordula Neis (Flensburg), Ulrich Pfeil (Metz), Clara Ruvituso (Berlin), Tanja Schwan (Leipzig), Holger Wochele (Mainz), Stephanie Wodjanka (Rostock)

## Lektorat, Gestaltung, Satz

Beate Kern, Joris Lehnert

## Bildrechte

Soweit nicht anders vermerkt, liegen die Bildrechte bei den Autor\*innen selbst oder es handelt sich um gemeinfreie Bilder. Die mit Copyright-Vermerk gekennzeichneten Abbildungen sind von der Open Access Lizenzierung ausdrücklich ausgenommen.

## Coverbilder

Manuskript von „La Vie d'un simple“, Musée Émile Guillaumin (Ygrande), Foto: Joris Lehnert

DaftAlive © Andreas06, Quelle: Wikicommons [CC-BY-SA-2.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/2.0/)

## Copyright



## Kontakt

[www.apropos-romania.de](http://www.apropos-romania.de) – [redaktion@apropos-romania.de](mailto:redaktion@apropos-romania.de)

11

Dossier

## Les écrivains-paysans (XIXe-XXe siècles) Bauern als Schriftsteller (20./21. Jahrhundert)

### Introduction

Quand les dominés prennent la plume: *Les écrivains-paysans (XXe-XXIe siècles)*

6

Fabien Conord &amp; Timo Obergöker

### Einleitung

*Unterlegene greifen zur Feder: Bauern als Schriftsteller (20./21. Jahrhundert)*

18

Fabien Conord &amp; Timo Obergöker

### La trajectoire d'Émile Guillaumin

*Retourner le stigmaté en emblème: une stratégie audacieuse mais inefficace*

32

Agnès Roche

### "Übrigens, wo liegt Ygrande?"

*Émile Guillaumin, ein Autor zwischen dem Bourbonnais und Deutschland*

51

Joris Lehnert

### Terre et Foi

*Joël Robin, un écrivain paysan au soir d'une civilisation catholique*

96

Marina Ortrud M. Hertrampf

### Quiroga, paysan et pionnier

Raphaël Luis

112

## Bauern als Schriftsteller: Werkstatt

### Une vie avec Léon Cordes (1913-1987)

*Labours croisés du champ occitan*

124

Rémy Pech

"C'est une étiquette qui ne me dérange pas, elle suggère une réalité"

*Entretien avec Jean-Pierre Rochat*

149

Cyrille François

## Bauern als Schriftsteller: Fundstück

Émile Guillaumin en allemand  
*Deux traductions*

160

Joris Lehnert

## Varia

Entre „Locarno“ et „splendid isolation“

*Des relations franco-allemandes singulières : le rugby dans l'entre-deux-guerres (1927-1938)*

173

Franz Kuhn

“Classical” liberalism in France, from the middle of the 19th century to World War I

*Strengths and paradoxes of a thwarted society project*

196

Antonin Andriot

## Werkstatt

The phenomenon of the New Right in European and Latin American narrative literature

*A Workshop's Report*

214

Richard Palomar Vidal

# Dossier

Bauern als Schriftsteller (20./21. Jhdt.)

Les écrivains-paysans (XXe-XXIe s.)

Memories d'un paysan  
Je m'appelle Étienne  
mon nom est Étienne. C'est dans une ferme  
munie d'Agonges, tout près de Bourton l'Archeam-  
bault, que j'ai vu le jour au mois d'Octobre 1823.  
Mon père était métayer dans cette ferme en commu-  
nauté avec son frère aîné, mon oncle Antoine, dit  
notre. Mon père se nommait Gilbert et on l'appelait  
le Bérôt... car c'était la coutume, <sup>en ce temps</sup> là de de-  
former tous les noms.

Mon père et son frère ne s'entendaient pas très bien  
Mon oncle Antoine avait été soldat <sup>durant</sup> la campagne de Russie et en était revenu avec  
les pieds gelés et des douleurs par tout le corps. Depuis  
il avait pu se guérir à peu près; néanmoins, aux  
trousques changements de température, les douleurs reve-  
naient, assez vives pour l'empêcher de travailler. D'ail-  
leurs, même quand il ne souffrait pas, il préférait  
aller aux foires, porter les sacs au maréchal, ou bien  
se promener dans les champs, son regard sur l'a-  
rrière, sous couleur de réparer les brèches des haies,  
que de s'atteler aux besognes sur ses. Son séjour à  
l'armée l'avait déporté du travail, lui avait donné  
du goût pour la flânerie et pour la dépense; il  
fumait à outrance une pipe de terre très culottée; il  
lui fallait sa goutte d'eau de vie tous les matins.

Fabien Conord

Timo Obergöker

(ed.)

apropos

[Perspektiven auf die Romania]

Winter  
2023

11

Fabien Conord & Timo Obergöker

## **Introduction**

### ***Quand des dominés prennent la plume : les écrivains-paysans (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)***

#### **Fabien Conord**

est Professeur d'histoire  
contemporaine à l'université  
Clermont Auvergne.  
**fabien.conord@uca.fr**

#### **Timo Obergöker**

est *Professor of French and  
Francophone Studies* à l'université de  
Chester.  
**t.obergoeker@chester.ac.uk**

#### **Mots-clés**

écrivains-paysans – littérature – domination – terre

En 1904, la parution de *La vie d'un simple* constitue une rupture dans l'histoire des lettres françaises<sup>1</sup>. En effet, pour la première fois un roman consacré aux paysans émane de l'un des leurs, un authentique cultivateur, qui exploite un petit domaine au cœur du pays, dans le département de l'Allier. Son auteur, Émile Guillaumin, devient alors la figure paradigmatique de l'écrivain-paysan (Vernois 1962, Mathé 1966, Roche 2006). Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, des romanciers avaient pu offrir un tableau de la paysannerie, tantôt idyllique tantôt sombre, qu'il s'agisse d'Honoré de Balzac, dont l'image des paysans a peut-être été la plus étudiée et continue de l'être (cf. par exemple Lukács 1999, Spandri 2019, Vanbremeersch 1997), Émile Zola ou Guy de Maupassant par exemple. Ils relevaient tous, à des degrés divers, de la bourgeoisie voire de la noblesse, situation alors fréquente dans un champ littéraire où les classes populaires étaient très faiblement représentées (Ponton 1977, 35). Cette origine n'invalide pas forcément leurs approches. Plusieurs d'entre eux pouvaient vivre à la campagne, y posséder de la terre, y rencontrer des paysans.

---

<sup>1</sup> Notons également la même année la parution de l'autobiographie posthume (*Aus meinem Leben*) de Franz Michael Felder (1839-1869), petit paysan autrichien, seul auteur de l'espace germanophone d'avant 1870 à vivre exclusivement de l'agriculture. La question du genre littéraire dans lequel classer cet ouvrage (auto-fiction, auto-sociobiographie, auto-ethnographie) a été récemment soulevée par le germaniste Marcus Twellmann (2022). Son ouvrage a récemment été traduit en français (Felder 2014).

C'est le cas de George Sand, la châtelaine de Nohant (dont on oppose traditionnellement la représentation champêtre et pastorale de la paysannerie à celle de Balzac), ou d'Émile Zola, qui fut conseiller municipal d'une commune rurale et dont le travail de documentation est toujours très fouillé (Zola 1987).

Un siècle plus tard, le poids de la paysannerie s'est effondré dans les sociétés occidentales, représentant moins de 5% de la population active dans la plupart des pays européens dont ceux de langues romanes présents dans ce dossier d'articles. À rebours de cette évolution, et comme pour magnifier la beauté du mort, les témoignages puis les fictions prenant ce groupe social comme objet se sont multipliés. Dans les années 1970, une collecte de récits, souvent par des journalistes mais aussi par des chercheurs en sciences sociales, a rencontré un écho important (dans la lignée de *Grenadou, paysan français*, paru en 1966), suscitant la critique de Pierre Bourdieu, considérant la paysannerie comme une « classe objet » (Bourdieu 1977). À l'extrême fin de la décennie, la fiction prend le relais, avec la parution en 1979 du premier volume de la suite de Claude Michelet, *Les grives aux loups*. Cette littérature, souvent méprisée ou du moins ignorée de la critique littéraire parisienne, rencontre un réel succès populaire et suscite aussi un intérêt réactualisé de la recherche (Dissaux 2022, Laurichesse 2020, Obergöker 2024).

Il convient toutefois de distinguer, comme au XIX<sup>e</sup> siècle, parmi les auteurs. Nombre d'entre eux sont issus de familles d'origine rurale mais la plupart habitent en ville – c'est ainsi le cas de Marie-Hélène Lafon - et rares sont ceux qui exercent une profession agricole. Les exceptions existent naturellement. L'écrivain paysan le plus prolifique et lu des dernières décennies est Claude Michelet, décédé en 2022. Toutes les nécrologies ont souligné, souvent en se répétant (reprises de dépêches d'agences oblige...), la double singularité de son parcours, celui d'un fils de ministre devenu paysan et d'un paysan devenu écrivain. Lui-même se disait « écrivain », « une contraction d'écrivain et d'agriculteur » (*Libération*, 27 mai 2022). Le terme n'ayant pas fait florès pour l'instant, c'est celui d'écrivain-paysan, d'ailleurs utilisé dans toutes les nécrologies de Claude Michelet, qui sera conservé ici. Dans ce numéro, Jean-Pierre Rochat accepte l'étiquette d'écrivain-paysan même s'il précise qu'avant sa retraite « c'était 'paysan écrivain' : c'est le paysan qui nourrissait l'écrivain ». Malgré tout, la question de la dénomination reste centrale, autant pour fédérer un sentiment commun parmi ces écrivains que pour les identifier en tant que groupe.

### **Une catégorie spécifique**

Il convient d'explicitier ce que les coordonnateurs de ce dossier entendent par « écrivains-paysans ». Deux critères d'ordre pratique voire technique fondent pour eux cette catégorie, que renforce encore un troisième élément plus symbolique. Le premier consiste en une pratique réelle du métier d'agriculteur, fût-ce pendant quelques années seulement, voire à titre partiel. Ils peuvent aussi bien être issus du monde paysan qu'être venus à la terre à l'âge adulte seulement, tel Horacio Quiroga, écrivain argentin (même s'il est né en Uruguay en raison d'un père diplomate), dont l'œuvre, analysée dans le dossier qui suit par Raphaël Luis, met en scène ses expériences agricoles, avec une esthétisation que n'empêche pas la

confrontation rude et souvent perdue avec la nature. Il en va de même de Claude Michelet, que son enfance de fils de ministre n'empêche pas de reprendre, en dépit des réticences de son entourage (Michelet 1975), le domaine familial en Corrèze. Il cesse son activité d'agriculteur en raison de problèmes de santé dans les années 1980, alors que le succès littéraire est déjà venu pour lui. L'un comme l'autre, à l'instar d'Émile Guillaumin, objet de deux articles dans ce dossier, d'Agnès Roche et de Joris Lehnert, ont donc bien été, durant une partie de leur vie active au moins, d'authentiques paysans, premier critère décisif aux yeux des auteurs de cette introduction. C'est pourquoi ils n'incluent dans cette catégorie les auteurs du « roman rural » prenant simplement la campagne pour théâtre, excluant par là-même la plupart des figures littéraires d'un genre spécifique et largement présent dans les rayons des librairies et les catalogues de vente par correspondance, à savoir le « roman de terroir ». Il arrive que ses auteurs soient eux-mêmes agriculteurs (Claude Michelet toujours, par exemple) mais ce fait demeure minoritaire. Au sein de l'École de Brive, dans sa version initiale ou son extension, le paysan de Marcillac apparaît bien seul aux côtés d'enseignants (Colette Laussac, Martine Marie Muller, Michel Peyramaure, Jean-Guy Soumy, Yves Viollier), d'un fonctionnaire territorial (Christian Signol) ou d'un journaliste (Gilbert Bordes).

Le deuxième critère qui fonde la catégorie des écrivains-paysans ici représentée est la production d'un récit, fictionnel ou non. En sont donc écartés les correspondances même si certaines attestent une pratique soutenue de l'écriture, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour les époux Lepoutre (Lepoutre 1998). Naturellement certains écrivains-paysans peuvent, aussi, avoir produit ou reçu eux-mêmes une abondante correspondance (Guillaumin 1953, Mathé 1969) mais pour être véritablement un écrivain-paysan il leur faut avoir produit d'autres types d'écrits : mémoires, nouvelles, poèmes, romans... La tenue d'agendas et de carnets, tels ceux de Pierre Lebugle, un paysan normand du XX<sup>e</sup> siècle (Madeline & Moriceau 2010), constitue un cas limite.

Le troisième critère, d'ordre davantage symbolique comme nous le mentionnions plus tôt, découle du statut (dominé) de ces auteurs. En effet, à la différence des grands propriétaires terriens qui font travailler leurs terres mais ne la travaillent pas eux-mêmes, les écrivains-paysans, eux, sont le plus souvent à la tête d'une petite exploitation et, d'Émile Guillaumin à Jean-Pierre Rochat, ils mènent de front deux carrières, celle du travail de la terre qui les fait vivre économiquement et permet la seconde, celle de la plume, qui se déroule en parallèle, souvent la nuit. Dominés, ils ne le sont donc pas seulement dans le champ littéraire national qui leur reste le plus souvent fermé, mais également dans le domaine social. Ils luttent aussi bien dans l'un que dans l'autre.

Au regard de ces critères, l'on comprend que la figure de l'écrivain-paysan naisse en France à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle. Après la Révolution française qui a aussi chamboulé la distribution de la terre et en a redéfini la propriété, il faut en effet attendre les résultats d'une scolarisation de masse permise par les grandes lois scolaires qui ont jalonné le XIX<sup>e</sup> siècle, de la loi Guizot en 1833 aux lois Ferry des années 1880 pour qu'un paysan dispose de suffisamment d'instruction afin d'écrire un livre, son style dût-il être moqué par certains critiques littéraires. Il en va de même pour les autres

pays de langues romanes avec le décalage inhérent aux progrès différés de la scolarisation, par exemple en Roumanie ou dans les péninsules méditerranéennes.

Aujourd'hui encore, la plupart des écrivains qui s'inscrivent dans la mouvance des écrivains-paysans exercent une autre profession, comme l'illustre l'exemple de l'Association des écrivains et artistes paysans (AEAP), fondée en 1972 après une première tentative de réunir leurs prédécesseurs dans les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale. Son site Internet présente 99 écrivains membres de l'association. La consultation de leurs fiches individuelles révèle que seuls 30 sur 99 sont explicitement agriculteurs, au moins pour une partie de leur itinéraire professionnel<sup>2</sup>. Parmi ces 30 paysans qui ont écrit et adhéré à l'association, il y a seulement cinq femmes, dont Jacqueline Bellino (cf. Dissaux 2022), qui en est l'actuelle présidente.

Un élément supplémentaire de définition peut aussi intervenir dans la délimitation de cette catégorie : ces auteurs doivent aussi être clairement perçus et identifiés comme des paysans écrivant. Cette reconnaissance qui les confine également dans une forme de ghetto littéraire (Roche 2006) contribue au maintien d'une singularité.

### Un stigmat indélébile ?

L'étiquette d'écrivain-paysan est lourde d'ambivalences. Elle contribue à légitimer l'auteur ainsi qualifié (dans tous les sens de ce terme) mais le cantonne aussi à une place spécifique, regardée souvent avec condescendance de la part de la critique établie. Pierre Petitjean est ainsi présenté comme un « écrivain paysan de Buxières-les-Mines, authentique autodidacte » et le critique note que « la part d'autobiographie qu'on y décèle confère à son récit un accent de vérité. » Arsène Laforêt, commentant son roman *Le sentier des violettes*, détaille un peu :

Pierre Petitjean, qui, lui, pratique un dur métier, a trouvé non seulement le temps de lire (on ne conçoit pas un écrivain qui ne serait pas lecteur) mais d'écrire. Depuis son pathétique *Chez les autres*, il dépasse certains écrivains, dits professionnels. Et cependant, il a à charge son travail, son bétail (pour lequel il faut prendre sur ses nuits), ses affaires. Il est, de plus, sinon militant, tout au moins adhérent de nombreuses associations, et il faut assister aux réunions, aux assemblées générales. (Laforêt 1962)

Cette difficulté pratique caractérise tous les écrivains-paysans, contraints d'assumer de front deux métiers, en étant « paysan le jour, écrivain la nuit » comme l'écrit le journaliste Éric Porte à propos de Claude Michelet dans la nécrologie qu'il lui consacre (*La Montagne*, 26 mai 2022). Jean-Pierre Rochat insiste dans ce numéro d'*apropos* sur cet aspect très concret en qualifiant l'écriture de « discipline » et en exposant ses possibilités :

Le soir, on est fichu. Alors je me levais entre 3 et 4 heures, je lisais, j'écrivais, et après j'allais traire. Idéalement. Il y a des jours où ça ne marchait pas. En revanche, il y a des jours où il pleut et on a plus de temps.

---

<sup>2</sup> <<https://www.ecrivains-paysans.com/ecrivains/>>.

Cette authenticité du travail paysan fonde en partie leur légitimité auprès des intellectuels qui s'intéressent aux campagnes. Agnès Roche constate ainsi que

Guillaumin est une référence incontournable pour les historiens du monde rural. Il est cité abondamment comme observateur fiable de la paysannerie, et ses œuvres, même romanesques, sont utilisées comme des témoignages dont l'authenticité n'est pas mise en doute. (Roche 2006, 116)

L'auteure relève que l'un des grands historiens français de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, Lucien Febvre, adresse deux lettres à Émile Guillaumin pour lui demander des informations pour *L'Encyclopédie française* (Roche 2006, 136). Le même universitaire écrit d'ailleurs à l'écrivain-paysan le 23 mars 1924 pour lui signaler que « les notes paysannes où vous avez renoncé à la forme du roman me semblent être ce qu'on a écrit de plus exact et de plus profond sur la révolution rurale qui bouleverse la vie rurale. » (Roche 2006, 136), manière élégante de signifier que la fiction n'est pas son fort... Agnès Roche conclut à propos d'Émile Guillaumin, appréciation qui peut également s'étendre à d'autres auteurs, que

L'étiquette d'« écrivain-paysan » dissimule une forme spécifique de solitude, celle à laquelle sont confrontés les entre-deux sociaux, condamnés à ne recevoir aucun signe de reconnaissance. La tentative, à l'échelle d'une vie, de concilier l'écriture et la fidélité aux origines condamne Guillaumin à une double marginalisation, dans l'univers rural où il vit quotidiennement, et dans le champ littéraire où il aurait aimé avoir une place. (Roche 2006, 149)

En effet, si les écrivains-paysans peuvent apparaître comme des écrivains « témoins du peuple » (Fourastié 1964), peu de courants affirment, comme le font les populistes, « la supériorité des mœurs et des compétences des dominés » (Grignon & Passeron 1989) et même lorsque c'est le cas, cette reconnaissance vaut surtout pour la description de leur propre sort, et non pour l'ensemble de leur œuvre littéraire. Après la mort de Claude Michelet *Le Figaro* note le 26 mai 2022 que, « méprisé par la critique, il est accusé d'écrire de la sous-littérature ». Toutefois, un siècle après la parution du premier roman d'Émile Guillaumin, un fait a changé : le marché éditorial, qui permet à certains écrivains-paysans, tel Claude Michelet précisément, de rencontrer un large public. Il a ainsi pu vivre de sa plume à partir des années 1980, notamment grâce au succès d'une suite romanesque qui s'est vendue à plusieurs millions d'exemplaires, et a été adaptée en partie à la télévision : *Des grives aux loups* (1979), *Les palombes ne passeront plus* (1980), *L'appel des engoulevants* (1991), *La terre des Vialhe* (1998). De manière plus générale, presque tous ses livres ont été publiés chez un éditeur connu, Robert Laffont, et la plupart du temps relayés par le Grand Livre du mois ou France loisirs, ce qui leur assura une diffusion considérable. Il constitue néanmoins à cet égard l'arbre qui cache la forêt. Le cas est bien différent pour la grande majorité des écrivains-paysans, souvent publiés à compte d'auteur et/ou par des maisons d'éditions locales au tirage confidentiel et à la notoriété faible. Ce problème se repère dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. Émile Guillaumin lui-même, malgré le succès de *La vie d'un simple*, peine à publier ses romans suivants, qui se vendent tous assez mal, qu'il s'agisse d'*Albert Manceau, adjudant* (1906), de *Rose et sa Parisienne* (1907), *Baptiste et sa femme* (1910) ou de son ouvrage *Le syndicat de Baugignoux* (1912). Son dernier roman, *Les mailles du réseau*, a d'ailleurs été publié à titre posthume en 1970 par une revue

locale, *Les Cahiers bourbonnais*. Son épigone bourbonnais Pierre Petitjean a quant à lui dû recourir à l'autoédition pour une partie de ses livres, les autres étant publiés par les mêmes *Cahiers bourbonnais* ou un imprimeur mouloinois. Cette situation contribue à cantonner de nombreux auteurs dans une forme d'invisibilité, ou au minimum à restreindre leur notoriété à un territoire limité.

Pour en sortir, un Groupe des écrivains paysans est fondé par Charles Bourgeois en 1946. Cette première tentative est suivie le 17 septembre 1972 par la fondation à Plaisance-du-Gers, commune d'élection de Jean-Louis Quéreillahe, écrivain-paysan lui-même, de l'Association des écrivains paysans dont il était question plus haut. Elle compte 74 membres en 1986. En 2023, son site Internet recense 99 écrivains parmi ses adhérents, mais, comme il a été souligné précédemment, une trentaine seulement sont clairement indiqués comme étant agriculteurs de profession. Beaucoup d'autres relèvent du monde des cadres et professions intellectuelles (11 enseignants, plusieurs journalistes, des ingénieurs...), ce qui illustre autant la plasticité du concept au regard de l'association que la volonté de s'identifier à la paysannerie (mythifiée ?) de la part de nombreux auteurs.

### **Engagements et sensibilités**

Les productions initiales des premiers écrivains-paysans les placent en général dans une veine littéraire qui relève du roman social et traduit un engagement, ou du moins une révolte morale, pouvant aisément les faire classer à gauche de l'échiquier politique. Il en va ainsi d'Émile Guillaumin qui retrace dans *Le syndicat de Baugnoux* une part de ses luttes sociales et qui se qualifie en 1933 dans un courrier de « sans-parti qui vote à gauche » (Mathé 1969, 194), mais aussi de Francis André en Belgique ou plus tard de Pierre Petitjean en France. Il convient de remarquer que, dans le cas d'Émile Guillaumin, sa socialisation politique s'est réalisée dans un cadre de hiérarchies rurales contestées, le département de l'Allier où de nombreux paysans cultivent en métayage les terres de grands propriétaires, souvent châtelains. Agnès Roche relève que « le propriétaire ne s'incarne jamais, dans le roman, dans une figure positive. Il est de façon constante l'exploiteur. » (Roche 2006, 96)

Des évolutions se font jour toutefois. Face aux mutations du monde contemporain, l'agrarisme, sensibilité politique se proposant de défendre les campagnes affectées par les changements et de plus en plus dominées par les villes, séduit dans de multiples pays. Une certaine proximité peut naître entre agrariens et socialistes, notamment au nom de l'antilibéralisme (Conord 2011) et la droite agrarienne cherche à enrôler sous sa bannière tous ceux qui exaltent la paysannerie, considérée comme le fondement de l'ordre ancien et symbolisant l'enracinement, thème qui peut quelquefois faire écho à l'authenticité chère aux écrivains prolétariens. Durant l'entre-deux-guerres, la crise économique et les remises en cause du parlementarisme conduisent certains écrivains-paysans à frayer davantage avec la droite, dans les années 1930 puis au temps des régimes autoritaires satellites de l'Allemagne nazie au cours de la Seconde Guerre mondiale. Émile Guillaumin se défie de cette tendance : il écrit ainsi à l'un de ses correspondants, le 23 avril 1932, à propos d'un ouvrage collectif auquel il participe : « j'ai su avoir

affaire à des gens de droite, plus ou moins royalistes ; ça laisse entendre dans quel sens sera rédigée la partie politique de l'ouvrage... et cela m'ennuie fort » (Roche 2006, 135). Il propose d'ailleurs dans ce travail, repris ensuite sous forme de volume autonome, un bilan nuancé des évolutions économiques et sociales contemporaines (Guillaumin 1935). Sous l'État français, il fait l'objet de tentatives de récupération mais demeure suffisamment prudent (et d'ailleurs critique dans sa correspondance privée) pour être épargné par l'épuration qui suit la Libération. Il en va différemment du Belge Francis André (Académie Luxembourgeoise 2018), autre petit cultivateur publiant régulièrement poèmes et romans. Séduit par le Plan proposé par le leader socialiste Henri de Man, il en suit les dérives et se retrouve condamné à une peine de prison après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Dans les années 1950, c'est un autre écrivain-paysan français, Pierre Petitjean, qui connaît une évolution prononcée. Issu du même canton qu'Émile Guillaumin dans le département de l'Allier, mais beaucoup moins connu que celui-ci, Pierre Petitjean produit pourtant une œuvre romanesque non négligeable : *Chez les autres* (1954) ; *Les Villageois de Bel-Air* (1956) ; *Enfin le soleil se lève* (1959) ; *Le sentier des violettes : roman* (1961) ; *Les Kolkhoziens de Viselune* (1964) ; *Plus de bergères derrière les haies* (1981). Longtemps militant syndical, il magnifie d'abord l'espérance placée dans le communisme puis rompt avec ce dernier à la fin des années 1950 et se montre ensuite extrêmement critique. Comme l'écrit le recenseur de l'un de ses livres, « écrivain social, l'auteur est politiquement engagé, ou plutôt contre-engagé. C'est un grain d'épice supplémentaire qui ajoute encore à la saveur de l'œuvre » (Laforêt 1962). Ce double versant de son engagement est mis en scène dans l'un de ses romans les plus stimulants, *Les Kolkhoziens de Viselune*, dans lequel il passe en 1964 de l'utopie à la dystopie. Dans un premier temps, les habitants d'un village bourbonnais luttent pour l'établissement du communisme qu'ils assimilent à un monde meilleur (utopie que traduit explicitement le nom donné à la localité : Viselune) puis l'auteur imagine que la guerre froide dégénère et que l'URSS envahit la France. Le pays est alors soviétisé et un kolkhose prend forme à Viselune dont Pierre Petitjean propose un sombre portrait.

Parmi les écrivains recensés sur le site Internet de l'AEAP, six d'entre eux au moins sont passés par la JAC (Jeunesse Agricole Catholique) : Marc Boutin, Augustin Héroult, Jean Mouchel, Marcel Marloie, Jean Reby-Fayard, Joël Robin. Cette structure qui a servi de pépinière au CNJA (Centre National des Jeunes Agriculteurs) et à la FNSEA (Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles) est donc largement représentée, plusieurs décennies après son apogée durant les années 1950 et 1960. Son activisme et sa réussite dans l'écriture du grand récit de la modernisation de l'agriculture française ne doivent pas masquer néanmoins la diversité des acteurs contemporains, le syndicalisme agricole étant pluriel et une matrice plus détachée de la religion (voire anticléricale) se repérant également parmi les écrivains-paysans. Une veine très contestataire peut même être mentionnée, avec les publications d'essais dus à des syndicalistes paysans engagés parfois très à gauche, Bernard Lambert (Lambert, 1970) -lui-même passé par la JAC- ou José Bové, exemple de néo-rural au parcours syndical et politique largement

médiatisé. Parmi les membres recensés sur le site de l'AEAP, trois au moins ont détenu des mandats politiques, locaux ou nationaux. Le plus connu est François Guillaume, qui fut d'abord syndicaliste (président du CNJA de 1964 à 1968 puis de la FNSEA de 1979 à 1986) puis ministre de l'Agriculture (1986-1988), député européen puis député de Meurthe-et-Moselle (1989-2007), à droite de l'échiquier politique. À un moindre niveau, Robert Duclos a été président de la Chambre d'agriculture de la Loire. Jean-Louis Quéreilhac a été maire et conseiller général (radical puis socialiste) dans le Gers durant plusieurs décennies.

La mention de la JAC révèle une présence du catholicisme dans le monde des écrivains-paysans. Parmi ceux-ci figure Joël Robin, présent dans ce dossier avec l'article de Marina Ortrud Hertrampf. Un autre paysan écrivant sur son milieu géographique et sa foi catholique a été médiatisé ces dernières années grâce à l'édition par Corinne Legoy des textes de Blaise Legay, qui narre ses pèlerinages dans le Massif central (Legoy 2020). Un paradoxe doit être noté ici : alors que la familiarité avec le livre, et même plus précisément le Livre avec une majuscule, à savoir la Bible, est plus grande en milieu protestant, les quelques écrivains-paysans dont la foi religieuse est mise en avant dans leurs publications sont donc plutôt des catholiques, il est vrai nettement majoritaires en France et plus encore dans les autres pays de langues romanes, où le protestantisme rural demeure un fait largement minoritaire.

### **Des genres variés, un thème dominant ?**

L'AEAP énonce sur son site Internet comme premier objectif de « regrouper les Écrivains et Artistes Paysans dans la considération et le respect d'expression et de traduction de toutes langues, dialectes, patois. »<sup>3</sup> En réalité, la mention des langues régionales, désignées ici de manière assez peu valorisante comme « dialectes » ou « patois », vaut surtout par son énoncé car la quasi-totalité des écrivains membres de l'Association publient en français. Nous avons choisi de faire place dans ce numéro à un exemple d'écrivain-paysan français publiant dans une langue régionale. Il s'agit de Léon Cordes, dont l'itinéraire est retracé par Rémy Pech, ancien président de l'Université Toulouse Jean-Jaurès et lui-même praticien de l'occitan. C'est dans cette langue que Léon Cordes a produit une œuvre variée, mêlant plusieurs genres littéraires et soucieuse de mettre en scène la vie rurale méridionale.

Parmi les 30 agriculteurs recensés dans la liste des écrivains paysans, plusieurs pratiquent deux ou trois genres littéraires, la classification -sujette à discussion- qui va suivre aboutit donc à un total de 39 : 14 ont publié au moins un roman, neuf des recueils de poèmes, un des contes, un une pièce de théâtre, sept des récits (essentiellement autobiographiques), six ont proposé des études sur le monde rural, un des livres illustrés. Sans surprise, certains romans apparaissent proches de l'autobiographie également, notamment les premiers de l'œuvre d'un auteur.

---

<sup>3</sup> <<https://www.ecrivains-paysans.com/objectifs/>>.

Cela explique en partie que le thème dominant des publications de la plupart des écrivains-paysans soit la terre, dans sa version paysagère mais aussi, ce qui singularise peut-être leur production, dans la manière dont on la travaille. C'est le cas de la plupart des romans d'Émile Guillaumin, même s'il explore aussi un peu la ville industrielle, ou de Pierre Petitjean dont la nécrologie souligne que « ses romans comme *Chez les autres* ou *Plus de bergères* sont directement inspirés de son expérience personnelle ou des problèmes liés à la condition paysanne et à l'évolution de l'agriculture. » (*Cahiers bourbonnais* n°127, 1989, 25).

La forte inscription autobiographique se fait le gage de l'authenticité de leur expérience personnelle en tant qu'agriculteur. Ces textes offrent de la sorte un aperçu de la vie rurale et agricole en France. Leurs écrits abordent des thèmes tels que la relation à la terre, les défis de l'agriculture et les changements sociaux dans les communautés rurales. Certains textes parmi les plus contemporains de la période retenue se saisissent aussi de la question des subventions de l'agriculture, de l'homogénéisation des cultures qui l'accompagne et du rôle de la construction européenne dans le déclin de l'agriculture française. Le genre autobiographique établit ainsi une proximité tant avec l'auteur-narrateur qu'avec le monde qu'il dépeint. L'on ne saurait toutefois réduire l'intérêt des textes issus du monde agricole à leur dimension autobiographique. La poésie, par exemple, puise sa richesse dans les modes de transmission oraux mais aussi dans tout un savoir populaire pluriséculaire. L'on pense à l'œuvre poétique, en français et en occitan, de Marcelle Delpastre que Jean-Pierre Cavaillé aborde comme suit :

Elle a ainsi souvent raconté comment elle interrompt son travail pour écrire sur ses carnets à spirales, assise sur un talus ou sur une botte de foin. C'est aussi que ses pratiques d'écriture sont nourries d'oralité, à travers la langue, les contes, les proverbes, les savoirs paysans, et qu'il n'y aurait aucun sens pour elle de séparer l'activité littéraire de la vie qui se déroule autour d'elle en français et en occitan. Pour autant, il n'y a rien d'idyllique et d'idéalisé dans sa narration. (Cavaillé 2018)

## Une réalité internationale

Interrogé dans ce dossier par Cyrille François, Jean-Pierre Rochat estime « qu'écrivain et paysan, c'est très antagoniste » mais considère qu'en France,

ça existe beaucoup plus. Les paysans sont beaucoup plus intellos en France qu'en Suisse. C'est difficile à expliquer, c'est peut-être plus local : en Suisse, ils sont membres d'une chorale, par exemple. Mais les paysans français, ils lisent, tandis que les paysans suisses, c'est plutôt des gens qui lisent après leur vie de paysan. C'est aussi une activité qui ne laisse pas beaucoup de temps à la lecture.

Si l'interprétation du phénomène demeure propre à Jean-Pierre Rochat, le constat semble assez facilement vérifiable. L'AEAP compte un seul écrivain-paysan étranger, le Canadien Claude Giles. Ce numéro d'*apropos* fait lui aussi la part belle aux Français (Émile Guillaumin, Joël Robin, Léon Cordes, dont il faut noter qu'il écrivait en occitan) mais étend aussi le regard à d'autres pays, avec la Suisse que représente précisément Jean-Pierre Rochat et l'Amérique latine où vivait Horacio Quiroga. Les coordonnateurs de cette livraison sont conscients que d'autres pays de langues romanes auraient pu être abordés, telle la Belgique wallonne avec par

exemple un auteur d'ailleurs mentionné dans notre introduction, Francis André, en lequel Michel Ragon voyait « le poète paysan le plus authentique, le plus doué, le plus virulent » (Ragon 1974). L'Italie dont est originaire Vincenzo Rabito, ouvrier agricole une partie de sa vie puis cantonnier mais qui écrit (en sicilien) pendant sa retraite ses souvenirs (*Terra matta*<sup>4</sup>), mériterait également une étude, d'autant plus qu'un gisement de récits autobiographiques existe à l'*Archivio diaristico nazionale*. De même, la Roumanie, à l'évolution politique tout à fait différente des pays occidentaux cités ci-dessus après 1945, serait un cas intéressant à étudier : y retrouve-t-on une telle littérature ? Le cas roumain serait peut-être à rapprocher de celui de la RDA, dont on rappellera qu'elle se présentait comme *Arbeiter- und Bauernstaat*. Or, le *Bittelfelder Weg* et son appel à prendre la plume pour réunir littérature, production et vie a donné lieu à une importante littérature ouvrière, quid du monde de la production agricole dans ce contexte ? A l'inverse, les systèmes agraires dans les pays de langue espagnole ou portugaise se fondent sur une évolution propre, construits historiquement autour de grandes exploitations (telles les *haciendas* ou les *fazendas*), la question d'une littérature produite par des écrivains-paysans s'y pose donc sous d'autres prémices. La recherche sur les écrivains-paysans, très peu développée jusqu'à présent, a énormément de potentiels à explorer, concernant spécifiquement ou non les pays de langue latine.

Faute d'avoir pu proposer un regard exhaustif sur ces écrivains-paysans, nous espérons néanmoins permettre aux lectrices et aux lecteurs une plongée dans un univers révolu à bien des égards mais qui demeure aussi une réalité (la paysannerie constitue encore la première catégorie socioprofessionnelle à l'échelle mondiale même si ce n'est plus le cas en Europe occidentale). Puisse cette première moisson d'articles sur la production des dominés prenant la plume en appeler d'autres !

### Ouvrages à caractère de source

- FELDER, Franz-Michael. 2014. *Scènes de ma vie*, traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Le Lay, préface de Peter Handke, postface de Jean-Yves Masson. Paris : Verdier.
- FOURASTIE, Françoise & Jean Fourastié (ed.). 1964. *Les écrivains témoins du peuple*. Paris : Éditions Ditis.
- GRENADOU, Ephraïm & Alain Prévost. 1966. *Grenadou, paysan français*. Paris : Seuil.
- GUILLAUMIN, Émile. 1935. *Panorama de l'évolution paysanne 1870-1935*. Moulins : Les Cahiers du Centre.
- GUILLAUMIN, Émile. 1953. *Paysans par eux-mêmes*, préface de Daniel Halévy. Paris : Stock.
- LAMBERT, Bernard. 1970. *Les paysans dans la lutte des classes*, préface de Michel Rocard. Paris : Seuil.
- LEGOY, Corinne (ed.). 2020. *Le monde de l'Angle. Voix paysannes 1915-2020*. Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour.
- LEPOUTRE, Pierre-François & Angélique Lepoutre. 1998. *Député-paysan et fermière de Flandre en 1789 : la correspondance des Lepoutre*, publié par

---

<sup>4</sup> Le *Journal of Modern Italian Studies* consacra une *special issue* (vol 19 (3), 2014) à cet ouvrage, véritable phénomène culturel paru de façon posthume en 2007.

- Jean-Pierre Jessenne et Edna Hindie Lemay. Villeneuve-d'Ascq : Centre d'histoire de l'Europe du Nord-Ouest.
- MADÉLINE, Philippe & Jean-Marc Moriceau. 2010. *Un paysan et son univers : de la guerre au marché commun à travers les agendas de Pierre Lebugle, cultivateur en pays d'Auge*. Paris : Belin.
- MATHE, Roger (ed.). 1969. *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin*. Paris : Klincksieck.
- MICHELET, Claude. 1975. *J'ai choisi la terre*. Paris : Robert Laffont.
- ZOLA, Émile. 1987. *Carnets d'enquête : une ethnographie inédite de la France*, textes présentés et établis par Henri Mitterrand, introduction de Jean Malaurie. Paris : Plon.

## Bibliographie

- ACADEMIE Luxembourgeoise (ed.). 2018. *Francis André : Poète et paysan. Cahiers de l'Académie luxembourgeoise* 30.
- BOURDIEU, Pierre. 1977. « Une classe objet. » *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-5.
- CAVAILLE, Jean-Pierre. 2018. « Marcelle Delpastre (1925-1998), Conscience d'auteur, situation périphérique et statut subalterne. Écrire en langue minoritaire. » *Écrire en langue minoritaire*, Nicolas Berjoan, Novembre, Perpignan. <<https://hal.science/hal-03795119>>.
- CONORD, Fabien. 2011. « Principes antithétiques et adversaires communs. Partis paysans et partis socialistes en Europe des années 1920 aux années 1960. » *Studia Politica* XI (3), 411-421.
- DISSAUX, Nicolas (ed.). 2022. « À travers champs. » *Droit & Littérature* 1(6)
- GRIGNON, Claude & Jean-Claude Passeron. 1989. *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en littérature*. Paris : Gallimard.
- LAFORET, Arsène. 1962. s.t. *Cahiers bourbonnais* 21 (1<sup>er</sup> trimestre), 292.
- LAURICHESSE, Jean-Yves. 2020. *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*. Paris: Lettres Modernes Minard.
- LUKACS, GYÖRGY. 1999. *Balzac et le réalisme français*. Paris : La Découverte.
- MATHE, Roger. 1966. *L'homme de la terre et l'homme de lettres*. Paris : A.-G. Nizet.
- BERGÖKER, Timo (ed.). 2024. *Les cartes et les territoires - Maps and Territories. Ruralité dans les fictions françaises des XXe et XXIe siècles - Rural Spaces in 20th and 21st Century French Fiction*. Würzburg : Königshausen & Neumann.
- PONTON, Rémy. 1977. *Le champ littéraire en France de 1965 à 1905 (recrutement des écrivains, structure des carrières et production des œuvres)*. Paris : EHESS.
- RAGON, Michel. 1974. *Histoire de la littérature prolétarienne en France : littérature ouvrière, littérature paysanne, littérature d'expression populaire*. Paris : Albin Michel.
- ROCHE, Agnès. 2006. *Émile Guillaumin, un paysan en littérature*. Paris : CNRS Éditions.
- SPANDRI, Francesco. 2019. « Balzac et le non-sens de la terre. » *French Studies* LXXIII (4), 513-524.
- TWELLMANN, Marcus. 2002. « Franz Michael Felder: *Aus meinem Leben* – Autofiktion, Autozoziobiografie, Autoethnografie. » *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* 47 (2), 480-514. <<https://doi.org/10.1515/iasl-2022-0026>>.
- VANBREMEERSCH, Marie-Caroline. 1997. *Sociologie d'une représentation romanesque. Les paysans dans cinq romans balzaciens*. Paris : L'Harmattan.

VERNOIS, Paul. 1962. *Le roman rustique de George Sand à Ramuz : ses tendances et son évolution*. Paris : Nizet.

## Fabien Conord & Timo Obergöker

### **Einleitung**

#### **Unterlegene greifen zur Feder: Bauern als Schriftsteller (20/21. Jahrhundert)**

##### **Fabien Conord**

ist Professor für zeitgenössische  
Geschichte an der Universität  
Clermont Auvergne.  
**fabien.conord@uca.fr**

##### **Timo Obergöker**

ist Professor of French and  
Francophone Studies an der  
Universität Chester.  
**t.obergoeker@chester.ac.uk**

##### Keywords

écrivains-paysans – Bauern als Schriftsteller – Literatur – Herrschaft – Land

Das Erscheinen von *La vie d'un simple* im Jahr 1904<sup>1</sup> stellt einen Bruch in der Geschichte der französischen Literatur dar. Zum ersten Mal wurde ein Roman über Bauern von einem echten Bauern geschrieben, der ein kleines Landgut im Herzen des Landes, im Département Allier, bewirtschaftete. Der Autor, Émile Guillaumin, wird anschließend zur paradigmatischen Figur des „écrivain-paysan“ (Vernois 1962, Mathé 1966, Roche 2006). Jahrhundertlang hatten Romanautoren ein entweder idyllisches oder aber ein düsteres Bild des Bauernstandes gezeichnet, wie z.B. Honoré de Balzac, dessen Bild der Bauern vielleicht am besten untersucht wurde und noch immer wird (siehe z.B. Lukács 1951, Spandri 2019, Vanbremeersch 1997), Émile Zola oder Guy de Maupassant. Sie alle gehörten in unterschiedlichem Maße der Bourgeoisie oder gar dem Adel an – eine übliche Situation, da die populären Klassen im literarischen Feld nur sehr selten vertreten waren (Ponton 1977, 35). Ihre Herkunft stellt dabei nicht unbedingt ein Problem dar: Viele von ihnen lebten auf dem Land, besaßen Land und trafen dort auf Bauern. Dies trifft auf George Sand, die Schlossherrin von Nohant, zu (deren ländliche und pastorale Darstellung

---

<sup>1</sup> Hier soll auch darauf hingewiesen werden, dass im selben Jahr *Aus meinem Leben* von Franz Michael Felder (1839-1869) posthum veröffentlicht wurde, dem einzigen Autor, „der im deutschen Sprachraum vor 1870 ausschließlich von der Landwirtschaft lebte“ (Methlagl 1978, 24 zitiert in Twellmann 2022). Über die Frage der Gattungszugehörigkeit dieses Buches vgl. Twellmann 2022.

der Bauernschaft traditionell der Balzacs gegenübergestellt wird), oder auf Émile Zola, der Gemeinderat in einer ländlichen Gemeinde war und der das Landleben sehr gründlich dokumentierte (Zola 1987).

Ein Jahrhundert später ist die Bedeutung des Bauernstandes in den westlichen Gesellschaften gesunken und macht in den meisten europäischen Ländern, einschließlich der romanischsprachigen, die in diesem Dossier behandelt werden, weniger als 5% der Erwerbsbevölkerung aus. Im Gegenzug haben sich die Zeugnisse und dann die Fiktionen, die diese soziale Gruppe zum Gegenstand haben, vervielfacht. In den 1970er Jahren fand eine Reihe von Berichten, oft von Journalisten, aber auch von Sozialwissenschaftlern, ein großes Echo (z.B. *Grenadou, paysan français*, erschienen 1966), was die Kritik von Pierre Bourdieu hervorrief, der die Bauernschaft als eine „classe objet“ betrachtete (Bourdieu 1977). Gegen Ende des Jahrzehnts wurde diese dokumentarische Arbeit von fiktionalen Texten abgelöst. Als Meilenstein gilt hier der erste Band von Claude Michelets Fortsetzungsroman, *Les grives aux loups*, aus dem Jahr 1979. Diese Literatur, die von der Pariser Literaturkritik oft verachtet oder zumindest ignoriert wurde, war dennoch ein echter Publikumserfolg und erweckte auch ein aktualisiertes Forschungsinteresse (Laurichesse 2020, Obergöker 2024).

Wie im 19. Jahrhundert ist der Hintergrund von Vertreterinnen und Vertretern des Berufsstandes der Schriftstellerei unterschiedlich. Viele von ihnen stammen aus Familien mit ländlichem Hintergrund, aber die meisten leben in der Stadt – wie z.B. Marie-Hélène Lafon – und nur wenige üben einen landwirtschaftlichen Beruf aus. Natürlich gibt es auch Ausnahmen. Der produktivste und meistgelesene „paysan-écrivain“ der letzten Jahrzehnte war Claude Michelet, der 2022 verstarb. Alle Nachrufe betonten die doppelte Einzigartigkeit seines Werdegangs: Als Sohn eines Ministers wurde er Bauer (Michelet 1975) und als Bauer Schriftsteller. Er selbst bezeichnete sich als „écrivain“, eine Mischung aus „écrivain“ (Schriftsteller) und „agriculteur“ (Landwirt) (*Libération*, 27. Mai 2022). Da sich dieser Begriff bislang nicht durchgesetzt hat, wird hier der französische Begriff „écrivain-paysan“ verwendet, mit dem die Idee des „Bauers als Schriftsteller“ ausgedrückt wird und der übrigens in allen Nachrufen auf Claude Michelet verwendet wurde. Sein Kollege Jean-Pierre Rochat macht sich das Etikett durchaus zu eigen, auch wenn er in dieser Nummer (vgl. François 2023) eingesteht, dass vor seiner Pensionierung die Wortfolge umgekehrt war: „paysan écrivain“, denn „c’est le paysan qui nourrissait l’écrivain“, der Bauer (er)nährte den Schriftsteller. Insgesamt bleibt die Frage der Denomination zentral, sowohl hinsichtlich eines Gefühls der Zugehörigkeit unter diesen Schriftstellern als auch der Abgrenzung dieser Gruppe nach außen.

Die Übersetzung des französischen Begriffs „écrivain-paysan“ ins Deutsche stellt allerdings eine echte Herausforderung dar. Der deutsche Begriff „Bauer“ ist negativ konnotiert und verweist auf eine Form intellektueller Schlichtheit, die es so im romanischsprachigen Raum nicht unbedingt gibt.<sup>2</sup> Eine wortwörtliche Übersetzung

---

<sup>2</sup> Zwar ist der Begriff „écrivain-paysan“ relativ unumstritten und neutral, doch bringt das Wort „paysan“ in Frankreich auch einige Herausforderungen mit sich, denn es kann je nach sozialem, politischem oder kulturellem Kontext verschiedenartige Bedeutungen haben. So kann es z.B. die Idee einer nicht entwickelten,

mit dem im deutschsprachigen Raum nicht etablierten Begriff „Bauernschriftsteller“ ist in dieser Hinsicht nicht unproblematisch. Wir haben versucht, den französischen Terminus je nach Kontext wiederzugeben – zum einen mit der Verwendung des nichtübersetzten französischen Begriffs für den frankofonen Kontext, zum anderen mit alternativen und alternierenden Übersetzungen, die jedoch diese negative Konnotation nicht transportieren. Wir sind uns aber auch bewusst, dass es sich hier unweigerlich um einen Kompromiss handelt. Dieser lexikalische Kompromiss deutet auch darauf hin, dass es sich hier um eine anscheinend eher romanische Realität handelt, die im deutschsprachigen Raum nicht zu existieren scheint.

### **Eine spezifische Kategorie**

Es gilt nun zu erläutern, was die Koordinatoren dieses Dossiers unter dem, was im Französischen mit dem Begriff „écrivain-paysan“ ausgedrückt wird, verstehen. Zwei Kriterien praktischer und sogar technischer Art bilden die Grundlage dieser Kategorie, die durch ein drittes, eher symbolisches Element noch verstärkt wird. Das erste ist die tatsächliche Ausübung des Berufs des Landwirts, wenn auch ggf. nur für einige Jahre oder im Nebenerwerb. Die „écrivains-paysans“ können aus der bäuerlichen Welt stammen oder erst im Erwachsenenalter zur Landwirtschaft gekommen sein, wie Horacio Quiroga, ein argentinischer Schriftsteller (obwohl er wegen seines Vaters, der Diplomat war, in Uruguay geboren wurde), dessen Werk, das im folgenden Dossier von Raphaël Luis analysiert wird, seine landwirtschaftlichen Erfahrungen in Szene setzt, mit einer Ästhetisierung, die die harte und oft unterlegene Konfrontation mit der Natur nicht ausschließt. Dasselbe gilt für den bereits erwähnten Claude Michelet, den seine Kindheit als Sohn eines Ministers nicht daran hinderte, trotz der Vorbehalte seiner seines engeren Umfelds (Michelet 1975) das Familiengut in der Corrèze zu übernehmen. Er gab seine Tätigkeit als Landwirt aufgrund gesundheitlicher Probleme in den 1980er Jahren auf, als er bereits literarische Erfolge feierte. Beide, wie auch Émile Guillaumin, der Gegenstand von zwei Artikeln in diesem Dossier ist (Agnès Roche, Joris Lehnert), waren also zumindest während eines Teils ihres Arbeitslebens echte Bauern, was das erste und entscheidende Kriterium darstellt. Anhand dieses Kriteriums werden die Autoren des „roman rural“ (Landroman), die einfach das Land als Schauplatz benutzen, ausgeschlossen. Damit fallen auch die meisten literarischen Figuren eines spezifischen Genres aus der Betrachtung heraus, das in den Regalen der Buchhandlungen und Versandkataloge weit verbreitet ist, nämlich des „roman de terroir“ („Heimatroman“). Bisweilen sind die Autoren dieses Genres selbst Landwirte (z.B. Claude Michelet), doch dies trifft nur auf eine Minderheit zu. In der „Schule von Brive“, sowohl in ihrer ursprünglichen als auch in ihrer erweiterten Form, bleibt Michelet, der Bauer aus Marcillac, neben Lehrern und Lehrerinnen

---

zurückgebliebenen Welt vor der Modernisierung nach dem zweiten Weltkrieg beinhalten oder eben umgekehrt die Idee einer hochmütigen, alternativen Landwirtschaft, die sich von den Exzessen der Modernisierung abwenden will, siehe z.B. den Begriff „agriculture paysanne“ oder den Namen der linksorientierten Gewerkschaft „Confédération paysanne“. Über diese symbolträchtigen und konkurrierenden Anklänge und Erinnerungen vgl. z.B. Mayaud 2009 sowie Purseigle & Hervieu 2022, 143-197.

(Colette Laussac, Martine Marie Muller, Michel Peyramaure, Jean-Guy Soumy, Yves Viollier), einem territorialen Beamten (Christian Signol) oder einem Journalisten (Gilbert Bordes) ein Einzelfall.

Das zweite Kriterium, das die hier dargestellte Kategorie der „Bauern, die Literatur schreiben“ begründet, ist die Produktion eines fiktionalen oder nicht-fiktionalen Erzählens. Korrespondenzen werden daher nicht berücksichtigt, auch wenn einige von ihnen eine anhaltende Praxis des Schreibens belegen, im Falle des Bauernehepaars Lepoutre bereits Ende des 18. Jahrhunderts (Lepoutre 1998). Auch wenn Bauern eine umfangreiche Korrespondenz geführt oder erhalten haben (Guillaumin 1953, Mathé 1969), müssen sie noch andere Arten von Schriftstücken verfasst haben, um wirklich zu dieser Kategorie zu gehören: Memoiren, Kurzgeschichten, Gedichte, Romane usw. Das Führen von Tagebüchern und Notizbüchern, wie bei Pierre Lebugle, einem normannischen Bauern des 20. Jahrhunderts (Madeline & Moriceau 2010), bildet einen Grenzfall.

Das dritte Kriterium, das eher anderer Natur ist, bezieht sich auf den (dominierten) Status dieser Autoren. Im Gegensatz zu den Großgrundbesitzern, die ihr Land bearbeiten lassen, aber nicht selbst bearbeiten, leiten die schreibenden Bauern meist einen kleinen Betrieb und von Émile Guillaumin bis Jean-Pierre Rochat führen sie zwei Karrieren gleichzeitig: die Landarbeit, die sie wirtschaftlich am Leben erhält und die zweite Karriere ermöglicht, nämlich die Schreibkarriere, die dann parallel und oft nachts stattfindet. Soziologisch und symbolisch gesehen rücken sie nicht nur im nationalen Literaturbetrieb, der ihnen meist verschlossen bleibt, sondern auch im sozialen Bereich in die Randständigkeit. Sowohl in dem einen als auch in dem anderen Feld haben sie also zu kämpfen.

Angesichts v.a. der ersten beiden Kriterien ist es verständlich, dass die Figur des „écrivain-paysan“ in Frankreich zu Beginn des 20. Jahrhunderts aufkam. Erst nach der Französischen Revolution, die für eine Neuverteilung des Bodens und des Eigentums sorgte, und mit dem verpflichtenden Schulbesuch, der durch die großen Schulgesetze des 19. Jahrhunderts (vom Guizot-Gesetz 1833 bis zu den Ferry-Gesetzen der 1880er Jahre) ermöglicht wurde, verfügte ein Bauer über genügend Bildung, um überhaupt ein Buch zu schreiben, auch wenn der Stil von einigen Literaturkritikern diskreditiert wurde. Dasselbe gilt für die anderen romanischen Länder, wobei die Verspätung im Bereich des sozialen Fortschritts (Schulpflicht etc.), wie z.B. in Rumänien, Italien oder Spanien, mitbetrachtet werden muss.

Heute üben die meisten Schriftsteller, die sich selbst dieser Bewegung zuordnen, einen anderen Beruf aus, wie das Beispiel der französischen Vereinigung der Bauernschriftsteller und -künstler („Association des écrivains et artistes paysans“, AEAP) zeigt, die 1972 nach einem ersten Versuch, ihre Vorgänger in den Jahren nach dem Zweiten Weltkrieg zu vereinen, gegründet wurde. Auf ihrer Website sind 99 Mitglieder aufgeführt. Ein Blick auf ihre persönlichen Daten zeigt, dass nur 30 von 99 explizit als Landwirte tätig sind, zumindest was einen Teil ihres beruflichen Werdegangs angeht. Unter diesen 30 Bäuerinnen und Bauern, die schriftstellerisch tätig waren und der Vereinigung beigetreten sind, gibt es nur fünf Frauen, darunter Jacqueline Bellino (vgl. Dissaux 2022), die derzeitige Vorsitzende.

Bei der Abgrenzung dieser Kategorie kann auch ein weiteres Definitionselement eine Rolle spielen: Die betreffenden Autoren müssen auch klar als schreibende Bauern wahrgenommen und identifiziert werden. Diese Anerkennung, die sie auch in eine Art literarisches Ghetto einschließt (Roche 2006), trägt dazu bei, dass sie weiterhin in ihrer Singularität wahrgenommen werden.

### Ein unauslöschliches Stigma?

Das Etikett „*écrivain paysan*“ ist mit Ambivalenzen behaftet. Es trägt dazu bei, den so bezeichneten Autor zu legitimieren (in allen Nuancen, die der Begriff abdeckt), aber es beschränkt ihn auch auf einen bestimmten Platz, der von der etablierten Kritik oft herablassend betrachtet wird. So wird Pierre Petitjean als „*écrivain paysan de Buxières-les-Mines, authentique autodidacte*“<sup>3</sup> vorgestellt und der Kritiker stellt fest, dass „*la part d’autobiographie qu’on y décèle confère à son récit un accent de vérité.*“<sup>4</sup> (Laforêt 1962) Arsène Laforêt, der seinen Roman *Le sentier des violettes* kommentiert, geht etwas näher darauf ein:

Pierre Petitjean, qui, lui, pratique un dur métier, a trouvé non seulement le temps de lire (on ne conçoit pas un écrivain qui ne serait pas lecteur) mais d’écrire. Depuis son pathétique *Chez les autres*, il dépasse certains écrivains, dits professionnels. Et cependant, il a à charge son travail, son bétail (pour lequel il faut prendre sur ses nuits), ses affaires. Il est, de plus, sinon militant, tout au moins adhérent de nombreuses associations, et il faut assister aux réunions, aux assemblées générales.<sup>5</sup> (ibid.)

Diese praktische Schwierigkeit ist für alle hier behandelten Autoren charakteristisch, da sie gezwungen sind, zwei Berufe gleichzeitig auszuüben, indem sie „*paysan le jour, écrivain la nuit*“, also tagsüber Bauer, nachts Schriftsteller sind, wie der Journalist Eric Porte über Claude Michelet in seinem Nachruf auf ihn schreibt (*La Montagne*, 26. Mai 2022). Jean-Pierre Rochat betont in dieser Ausgabe von *apropos* diesen sehr konkreten Aspekt, indem er das Schreiben als „Disziplin“ bezeichnet und seinen begrenzten Spielraum aufzeigt:

Le soir, on est fichu. Alors je me levais entre 3 et 4 heures, je lisais, j’écrivais, et après j’allais traire. Idéalement. Il y a des jours où ça ne marchait pas. En revanche, il y a des jours où il pleut et on a plus de temps.<sup>6</sup>

---

<sup>3</sup> „Bauernschriftsteller aus Buxières-les-Mines, authentischer Autodidakt.“ (alle Übersetzungen TO)

<sup>4</sup> „der autobiographische Anteil, den man darin erkennen kann, seiner Erzählung einen Anstrich von Authentizität verleiht.“

<sup>5</sup> „Pierre Petitjean, der einen harten Beruf ausübt, hat nicht nur die Zeit zum Lesen gefunden (man kann sich keinen Schriftsteller vorstellen, der nicht zugleich Leser wäre), sondern auch zum Schreiben. Seit seinem pathetischen Buch *Chez les autres* übertrifft er einige so genannte professionelle Schriftsteller. Dennoch muss er sich um seine Arbeit, sein Vieh (für das er die Nächte durcharbeiten muss) und den geschäftlichen Teil seines Betriebs kümmern. Darüber hinaus ist er, wenn nicht Aktivist, so doch Mitglied zahlreicher Vereinigungen und muss an den Versammlungen und Generalversammlungen teilnehmen.“

<sup>6</sup> „Am Abend ist man erledigt. Also stand ich zwischen 3 und 4 Uhr auf, las, schrieb und ging dann zum Melken. Das ist der Idealfall. Es gab Tage, an denen das nicht funktionierte. Andererseits gibt es Tage, an denen es regnet, und man mehr Zeit hat.“

Diese Authentizität der bäuerlichen Arbeit begründet teilweise die Legitimität der betreffenden Autoren bei den Intellektuellen, die sich für die ländlichen Gebiete interessieren. Agnès Roche stellt fest:

Guillaumin est une référence incontournable pour les historiens du monde rural. Il est cité abondamment comme observateur fiable de la paysannerie, et ses œuvres, même romanesques, sont utilisées comme des témoignages dont l'authenticité n'est pas mise en doute.<sup>7</sup> (Roche 2006, 116).

Die Autorin weist darauf hin, dass einer der großen französischen Historiker der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts, Lucien Febvre, zwei Briefe an Émile Guillaumin schrieb, in denen er ihn um Informationen für die *Encyclopédie française* bat (Roche 2006, 136). Derselbe Gelehrte schrieb Guillaumin am 23. März 1924, um ihn darauf hinzuweisen, dass „les notes paysannes où vous avez renoncé à la forme du roman me semblent être ce qu'on a écrit de plus exact et de plus profond sur la révolution rurale qui bouleverse la vie rurale“<sup>8</sup> (Roche 2006, 136). Eine elegante Art zu sagen, dass Fiktion nicht seine Stärke ist... Agnès Roche kommt in Bezug auf Émile Guillaumin zu folgendem Schluss, der auch für andere Autoren gelten kann:

L'étiquette d'«écrivain-paysan» dissimule une forme spécifique de solitude, celle à laquelle sont confrontés les entre-deux sociaux, condamnés à ne recevoir aucun signe de reconnaissance. La tentative, à l'échelle d'une vie, de concilier l'écriture et la fidélité aux origines condamne Guillaumin à une double marginalisation, dans l'univers rural où il vit quotidiennement, et dans le champ littéraire où il aurait aimé avoir une place.<sup>9</sup> (Roche 2006, 149)

In der Tat fungieren „Bauernschriftsteller“ als „Zeugen des Volkes“ (Fourastié 1964), aber nur wenige Strömungen bestätigen wie die Populisten „la supériorité des moeurs et des compétences des dominés“<sup>10</sup> (Grignon & Passeron 1989). Und selbst wenn dies der Fall ist, gilt diese Anerkennung vor allem für die Beschreibung ihres eigenen Schicksals und nicht für ihr gesamtes literarisches Werk. Nach dem Tod von Claude Michelet schrieb *Le Figaro* am 26. Mai 2022: „méprisé par la critique, il est accusé d'écrire de la sous-littérature“<sup>11</sup> Ein Jahrhundert nach dem Erscheinen des ersten Romans von Émile Guillaumin hat sich jedoch eine Tatsache geändert: der Buchmarkt, der es einigen „écrivains-paysans“, wie eben Claude Michelet, nun ermöglicht, ein großes Publikum zu erreichen. So konnte er ab den 1980er Jahren vom Schreiben leben, insbesondere dank des Erfolgs einer Reihe von

---

<sup>7</sup> „Guillaumin ist eine unumgängliche Referenz für die Historiker der ländlichen Welt. Er wird häufig als zuverlässiger Beobachter der Bauernschaft zitiert und seine Werke, auch die romanhaften, werden als Zeugnisse verwendet, deren Authentizität nicht in Frage gestellt wird.“

<sup>8</sup> „die Aufzeichnungen über die Bauern, in denen Sie auf die Form des Romans verzichtet haben, mir das Genaueste und Tiefste zu sein scheinen, was man über die ländliche Revolution geschrieben hat, die das ländliche Leben umwälzt.“

<sup>9</sup> „Das Etikett 'Bauernschriftsteller' verbirgt eine spezifische Form der Einsamkeit, nämlich diejenige, mit der sich Menschen konfrontiert sehen, die sich in sozialen Zwischenbereichen bewegen. Ihnen bleiben sämtliche Zeichen der Anerkennung vorenthalten. Der lebenslange Versuch, zu schreiben und zugleich seinen Ursprüngen treu zu sein, verurteilt Guillaumin zu einer doppelten Marginalisierung, sowohl in der ländlichen Welt, in der er täglich lebte, als auch in der literarischen Welt, in der er gerne einen Platz gehabt hätte.“

<sup>10</sup> „die Überlegenheit der Sitten und Fähigkeiten der Beherrschten.“

<sup>11</sup> „von der Kritik verachtet, wird ihm vorgeworfen, Bahnhofsliteratur zu schreiben.“

Romanen, die sich millionenfach verkauften und teilweise für das Fernsehen verfilmt wurden: *Des grives aux loups* (1979), *Les palombes ne passeront plus* (1980), *L'appel des engoulevents* (1991), *La terre des Vialhe* (1998). Fast alle seine Bücher wurden beim bekannten Verleger Robert Laffont veröffentlicht und meist durch Buchclubs wie das „Grand Livre du mois“ oder „France loisirs“ verbreitet, was ihnen eine beachtliche Auflage sicherte. Dennoch ist er in dieser Hinsicht sicherlich ein Einzelfall. Für die große Mehrheit der schreibenden Bauern, die oft im Selbstverlag und/oder von lokalen Verlagen mit kleiner Auflage und geringem Bekanntheitsgrad veröffentlicht werden, ist die Lage eine ganz andere. Dieses Problem zeichnete sich bereits zu Beginn des 20. Jahrhunderts ab. Émile Guillaumin selbst hatte trotz des Erfolgs von *La vie d'un simple* Schwierigkeiten, seine Nachfolgeromane zu veröffentlichen, die sich alle ziemlich schlecht verkauften, sei es *Près du sol* (1905), *Albert Manceau, Adjudant* (1906), *Rose et sa Parisienne* (1907), *Baptiste et sa femme* (1911) oder sein Werk *Le syndicat de Baugignoux* (1912). Sein letzter Roman, *Les mailles du réseau*, wurde 1970 posthum von einer lokalen Zeitschrift, *Les Cahiers bourbonnais*, veröffentlicht. Sein bourbonischer Epigone Pierre Petitjean musste einen Teil seiner Bücher im Selbstverlag herausgeben, während die anderen von denselben *Cahiers bourbonnais* oder einem Verlag in Moulins veröffentlicht wurden. Diese Situation trägt dazu bei, dass viele Autoren unsichtbar oder zumindest ihr Bekanntheitsgrad auf ein begrenztes Gebiet beschränkt blieben.

Um dieser Situation zu entkommen, wurde 1946 von Charles Bourgeois eine *Groupe des écrivains paysans* (Gruppe bäuerlicher Schriftsteller) gegründet. Diesem ersten Versuch folgte am 17. September 1972 in Plaisance-du-Gers, der Wahlgemeinde von Jean-Louis Quéreilhac, der selbst Schriftsteller und Bauer war, die Gründung der oben erwähnten *Association des écrivains paysans*. Im Jahr 1986 hatte sie 74 Mitglieder. Im Jahr 2023 zählt ihre Website 99 Schriftsteller zu ihren Mitgliedern, aber wie bereits erwähnt, sind nur etwa 30 von ihnen eindeutig von Beruf als Landwirte ausgewiesen. Viele andere gehören der Welt der Führungskräfte und der intellektuellen Berufe an (elf Lehrer, mehrere Journalisten, Ingenieure...), was sowohl die Plastizität des Konzepts im Hinblick auf die Vereinigung als auch den Wunsch vieler Autoren, sich mit der (mythisierten?) Bauernschaft zu identifizieren, verdeutlicht.

### **Engagement und Sensibilität**

Das Frühwerk der ersten „écrivains-paysans“ fällt in der Regel in den Bereich des Sozialromans und spiegelt ein Engagement oder zumindest eine moralische Revolte wider, die sie politisch leicht in die linke Ecke rücken lassen. Dies gilt für Émile Guillaumin, Autor von *Le syndicat de Baugignoux*, in dem er einen Teil seiner sozialen Kämpfe nachzeichnet und sich in einem Brief als „sans-parti qui vote à gauche“<sup>12</sup> (Mathé 1969, 194) bezeichnete, aber auch für Francis André in Belgien und später Pierre Petitjean in Frankreich. Es ist bemerkenswert, dass im Fall von

---

<sup>12</sup> „Parteiloser, der links wählt.“

Émile Guillaumin seine politische Sozialisation in einem Umfeld umstrittener ländlicher Hierarchien stattfand, im Département Allier, wo viele Bauern in Teilpacht das Land von Großgrundbesitzern, oftmals Schlossherren, bewirtschafteten. Agnès Roche stellt fest, dass „le propriétaire ne s’incarne jamais, dans le roman, dans une figure positive. Il est de façon constante l’exploiteur“<sup>13</sup> (Roche 2006, 96).

Es gibt jedoch einige Entwicklungen. Angesichts der Veränderungen in der heutigen Welt ist der Agrarismus, eine politische Richtung, die sich für den Schutz der ländlichen Gebiete und Gemeinschaften einsetzt, die von den Veränderungen betroffen sind und zunehmend von den Städten dominiert werden, in vielen Ländern eine attraktive Alternative. Es kann eine gewisse Nähe zwischen Agrariern und Sozialisten entstehen, insbesondere im Namen des Antiliberalismus (Conord 2011). Der agrarische Konservatismus versucht, all diejenigen für sich zu gewinnen, die das Bauerntum verherrlichen, das als Grundlage der alten Ordnung angesehen wird und das die Verwurzelung symbolisiert. Ein Thema, das manchmal an die Authentizität anknüpfen kann, die proletarischen Schriftstellern am Herzen liegt.

In der Zwischenkriegszeit, in den 1930er Jahren und zur Zeit der autoritären Satellitenregime Nazideutschlands trugen die Wirtschaftskrise und die Infragestellung des Parlamentarismus dazu bei, dass einige bäuerliche Schriftsteller zunehmend mit der politischen Rechten liebäugelten. Émile Guillaumin widersetzte sich dieser Tendenz und schrieb am 23. April 1932 an einen seiner Korrespondenten über ein Sammelwerk, an dem er teilnahm: „j’ai su avoir affaire à des gens de droite, plus ou moins royalistes ; ça laisse entendre dans quel sens sera rédigée la partie politique de l’ouvrage... et cela m’ennuie fort“<sup>14</sup> (Roche 2006, 135). In dieser Arbeit (die später auch als Buch erscheint, vgl. Guillaumin 1935) bietet er eine nuancierte Bilanz der zeitgenössischen wirtschaftlichen und sozialen Fortschritte. Unter dem Pétain-Regime war er Gegenstand von Vereinnahmungsversuchen, blieb aber vorsichtig genug (und in seiner privaten Korrespondenz kritisch), um von den Säuberungsaktionen nach der Befreiung verschont zu bleiben. Anders der Belgier Francis André (Académie Luxembourgeoise 2018), ein weiterer kleiner Landwirt, der regelmäßig Gedichte und Romane veröffentlichte. Er war von dem Sozialistenführer Henri de Man angetan und folgte ihm auch dann noch, als dieser ins Radikale abgeleitet und wurde nach dem Ende des Zweiten Weltkriegs zu einer Gefängnisstrafe verurteilt.

In den 1950er Jahren war es ein anderer französischer schreibender Bauer, Pierre Petitjean, der eine radikale Entwicklung durchmachte. Pierre Petitjean, der aus der gleichen Gegend wie Émile Guillaumin im Département Allier stammt, aber weit weniger bekannt ist als dieser, hat ein beachtliches Romanwerk geschaffen: *Chez les autres* (1954); *Les Villageois de Bel-Air* (1956); *Enfin le soleil se lève* (1959); *Le sentier des violettes: roman* (1961); *Les Kolkhoziens de Viselune* (1964); *Plus de*

---

<sup>13</sup> „der Eigentümer in dem Roman nie eine positive Figur ist. Er ist durchweg der Ausbeuter.“

<sup>14</sup> „Ich habe gewusst, dass ich es mit Rechten zu tun habe, mehr oder weniger royalistisch eingestellt; das lässt darauf schließen, in welchem Sinne der politische Teil des Werkes verfasst sein wird... und das ärgert mich sehr“

*bergères derrière les haies* (1981). Als langjähriger Gewerkschaftsaktivist verherrlichte er zunächst den Kommunismus, brach Ende der 1950er Jahre mit dem Kommunismus und war danach äußerst kritisch. Wie der Rezensent eines seiner Bücher schrieb: „écrivain social, l’auteur est politiquement engagé, ou plutôt contre-engagé. C’est un grain d’épice supplémentaire qui ajoute encore à la saveur de l’oeuvre“<sup>15</sup> (Laforêt 1962). Diese doppeldeutige Seite seines Engagements zeigt sich in einem seiner anregendsten Romane, *Les Kolkhoziens de Viselune*, in dem er 1964 von einer Utopie zu einer Dystopie übergeht. Zunächst kämpfen die Bewohner eines Dorfes im Bourbonnais für die Errichtung des Kommunismus, den sie mit einer besseren Welt gleichsetzen – eine Utopie, die explizit im Namen des Ortes zum Ausdruck kommt: Viselune, ein Wortspiel also mit der französischen Redewendung „viser la lune“ („nach dem Mond greifen“). Dann stellt sich der Autor vor, dass der Kalte Krieg eskaliert und die UdSSR in Frankreich einmarschiert. Das Land wird sowjetisiert und in Viselune entsteht eine Kolchose, von der Pierre Petitjean ein düsteres Bild zeichnet.

Von den Schriftstellern, die auf der Website der AEAPA aufgeführt sind, haben sich mindestens sechs in der JAC (*Jeunesse Agricole Catholique*) engagiert: Marc Boutin, Augustin Héroult, Jean Mouchel, Marcel Marloie, Jean Reby-Fayard, Joël Robin. Diese Struktur, die als Nachwuchsorganisation für das CNJA (*Centre National des Jeunes Agriculteurs*) und die FNSEA (*Fédération nationale des syndicats d’exploitants agricoles*) diente, ist also Jahrzehnte nach ihrer Blütezeit in den 1950er und 1960er Jahren weiter stark vertreten. Ihr Aktivismus und ihre Deutungshoheit über die große Erzählung der Modernisierung der französischen Landwirtschaft dürfen jedoch nicht über die Vielfalt der zeitgenössischen Akteure hinwegtäuschen, da die Bauerngewerkschaft pluralistisch ist und eine von der Religion losgelöste (oder sogar antiklerikale) Matrix auch unter den Bauernschriftstellern zu finden ist. Es gibt sogar eine sehr protestlastige Strömung, mit der Veröffentlichung von Essays von engagierten, manchmal sehr linken Bauerngewerkschaftern wie Bernard Lambert (Lambert 1970) – der selbst in der JAC war – oder José Bové, einem Beispiel für einen „néo-rural“ (ein Städter, der aufs Land zieht und ggf. als Landwirt arbeitet) mit einer gewerkschaftlichen und politischen Laufbahn, die in den Medien viel Beachtung fand. Von den Mitgliedern, die auf der AEAP-Website aufgeführt sind, bekleiden mindestens drei ein politisches Mandat auf lokaler oder nationaler Ebene. Der bekannteste ist der konservative François Guillaume, der zunächst Gewerkschafter (Vorsitzender des CNJA von 1964 bis 1968 und dann der FNSEA von 1979 bis 1986), dann Landwirtschaftsminister (1986-1988), Europaabgeordneter und dann Abgeordneter des Departements Meurthe-et-Moselle (1989-2007) war, also auf der rechten Seite des politischen Spektrums. Auf einer niedrigeren Ebene war Robert Duclos Präsident der Landwirtschaftskammer des Departements Loire. Jean-Louis Quéreilhac war mehrere Jahrzehnte lang Bürgermeister und Generalrat (radikal und später sozialistisch) im Departement Gers.

---

<sup>15</sup> „Der Autor ist ein sozialer Schriftsteller und politisch engagiert, oder besser gesagt gegen-engagiert. Dies ist eine zusätzliche Würze, die den Geschmack des Werkes noch verfeinert.“

Die Erwähnung der JAC zeigt, dass der Katholizismus in der Welt der „écrivains-paysans“ präsent ist. Zu diesem katholischen Kreis gehört Joël Robin, der in diesem Dossier mit einem Artikel von Marina Ortrud Hertrampf vertreten ist. Ein anderer Bauer, Blaise Legay, der über seine geographische Umgebung, seinen katholischen Glauben und seine Pilgerreisen durch das Zentralmassiv schreibt, wurde in den letzten Jahren durch die Herausgabe seiner Texte durch Corinne Legoy bekannt (Legoy 2020). Hier muss ein Paradoxon festgestellt werden: Während die Vertrautheit mit dem Buch *par excellence* (der Bibel), in protestantischen Kreisen größer ist, sind die wenigen Bauern, deren religiöser Glaube in ihren Veröffentlichungen hervorgehoben wird, eher Katholiken. Diese sind in Frankreich und noch mehr in den anderen romanischsprachigen Ländern deutlich in der Mehrheit, während dort der ländliche Protestantismus weitgehend in der Minderheit bleibt.

### **Verschiedene Genres, ein dominierendes Thema?**

Die AEAP gibt auf ihrer Website als erstes Ziel an: „regrouper les Écrivains et Artistes Paysans dans la considération et le respect d’expression et de traduction de toutes langues, dialectes, patois“<sup>16</sup>. In der Tat bleibt die Erwähnung der regionalen Sprachen, die hier in wenig wertschätzender Weise als „Dialekte“ oder „Patois“ bezeichnet werden, lediglich ein Lippenbekenntnis, da fast alle Schriftsteller, die Mitglieder der Vereinigung sind, auf Französisch veröffentlichen. Wir haben uns entschieden, in dieser Ausgabe ein Beispiel für einen französischen Schriftsteller und Landwirt aufzunehmen, der in einer Regionalsprache veröffentlicht. Es handelt sich um Léon Cordes, dessen Lebensweg von Rémy Pech, dem ehemaligen Präsidenten der Universität Toulouse Jean-Jaurès und selbst Sprecher des Okzitanischen, beschrieben wird. Léon Cordes hat ein vielfältiges Werk in dieser Sprache verfasst, das verschiedene literarische Genres miteinander verbindet und das südliche Landleben darstellt.

Von den 30 Landwirten, die in der Liste der AEAP aufgeführt sind, erarbeiten mehrere Autoren zwei oder drei literarische Gattungen, so dass die 39 Werke der aktuellen AEAP-Mitglieder zur folgenden – und zu diskutierenden – Auflistung führt: Vierzehn haben mindestens einen Roman veröffentlicht, neun Gedichtbände, einer Märchen, einer ein Theaterstück, sieben Erzählungen (hauptsächlich autobiographisch), sechs Studien über die ländliche Welt und eine illustrierte Bücher. Es überrascht nicht, dass einige Romane autobiographische Züge haben, insbesondere die ersten Romane eines Autors.

Diese häufige autobiographische Ausrichtung erklärt zum Teil, warum das vorherrschende Thema der Veröffentlichungen der meisten schreibenden Bauern das Land ist, sowohl hinsichtlich der Landschaft, aber auch – was ihr schriftstellerisches Schaffen vielleicht einzigartig macht – hinsichtlich der Art und Weise wie die Erde bearbeitet wird. Dies gilt für die meisten Romane von Émile Guillaumin, obwohl er in seinem Roman *Baptiste et sa femme* auch ein wenig eine

---

<sup>16</sup> „die bäuerlichen Schriftsteller und Künstler in der Achtung und dem Respekt für den Ausdruck und die Übersetzung aller Sprachen, Dialekte, Patois vereinen.“  
<<https://www.ecrivains-paysans.com/objectifs/>>.

Industriestadt (Montluçon) erkundet, und für Pierre Petitjean, dessen Nachruf betont: „ses romans comme *Chez les autres* ou *Plus de bergères* sont directement inspirés de son expérience personnelle ou des problèmes liés à la condition paysanne et à l'évolution de l'agriculture“<sup>17</sup> (*Cahiers bourbonnais* n°127, 1989, 25).

Die starke autobiographische Prägung der Texte garantiert die Authentizität der geschilderten persönlichen Erfahrung als Landwirt. Auf diese Weise bieten die Texte einen Einblick in das ländliche und landwirtschaftliche Leben in Frankreich. In ihren Schriften werden Themen wie die Beziehung zum Land, die Herausforderungen der Landwirtschaft und die sozialen Veränderungen in ländlichen Gemeinden behandelt. Einige der zeitgenössischsten Texte aus dem ausgewählten Zeitraum für dieses Dossier (20./21. Jahrhundert) beschäftigen sich auch mit der Frage der Subventionen für die Landwirtschaft, der damit einhergehenden Homogenisierung der Kulturen und der unklaren Rolle Brüssels und der Europäischen Union beim Niedergang der französischen Landwirtschaft. Das autobiographische Genre stellt somit eine Nähe sowohl zum Autor und Erzähler als auch zu der Welt her, die er schildert. Der Reichtum an Texten aus der Welt der Landwirtschaft lässt sich jedoch nicht auf autobiographische Texte reduzieren. Die Poesie zum Beispiel schöpft ihren Reichtum aus mündlichen Überlieferungsformen, aber auch aus einem jahrhundertealten Volkswissen. Man denke an das poetische Werk von Marcelle Delpastre in französischer und okzitanischer Sprache, das Jean-Pierre Cavaillé wie folgt behandelt:

Elle a ainsi souvent raconté comment elle interrompt son travail pour écrire sur ses carnets à spirales, assise sur un talus ou sur une botte de foin. C'est aussi que ses pratiques d'écriture sont nourries d'oralité, à travers la langue, les contes, les proverbes, les savoirs paysans, et qu'il n'y aurait aucun sens pour elle de séparer l'activité littéraire de la vie qui se déroule autour d'elle en français et en occitan. Pour autant, il n'y a rien d'idyllique et d'idéalisé dans sa narration.<sup>18</sup> (Cavaillé 2018)

### **Eine internationale Realität**

Jean-Pierre Rochat äußert im Gespräch mit Cyrille François, dass Schriftsteller und Bauer an sich sehr antagonistisch sind, ist aber der Ansicht, dass in Frankreich,

ça existe beaucoup plus. Les paysans sont beaucoup plus intellos en France qu'en Suisse. C'est difficile à expliquer, c'est peut-être plus local : en Suisse, ils sont membres d'une chorale, par exemple. Mais les paysans français, ils lisent, tandis que les paysans suisses,

---

<sup>17</sup> „seine Romane wie *Chez les autres* oder *Plus de bergères* sind direkt von seiner persönlichen Erfahrung oder den Problemen inspiriert, die mit der Lage der Bauern und der Entwicklung der Landwirtschaft verbunden sind.“

<sup>18</sup> „Sie hat oft erzählt, wie sie ihre Arbeit unterbricht, um in ihre Spiralbücher zu schreiben, während sie auf einer Böschung oder einem Heuballen sitzt. In dieses Bild passt auch, dass sich ihre Schreibpraxis aus der Mündlichkeit speist, aus der Sprache, den Märchen, den Sprichwörtern und dem Wissen der Bauern, und dass es für sie keinen Sinn machen würde, ihre literarische Tätigkeit von dem Leben zu trennen, das sich um sie herum auf Französisch und Okzitanisch abspielt. Dennoch gibt es nichts Idyllisches oder Idealisierendes in ihrer Erzählung.“

c'est plutôt des gens qui lisent après leur vie de paysan. C'est aussi une activité qui ne laisse pas beaucoup de temps à la lecture.<sup>19</sup> (François 2023)

Die Interpretation des Phänomens bleibt Jean-Pierre Rochat überlassen, doch für seine Ausgangsfeststellung lassen sich leicht Indizien findenverifizieren: Die AEAP hat nur ein ausländisches Mitglied, den Kanadier Claude Giles. Auch in dieser Ausgabe von *apropos* sind überwiegend Franzosen vertreten (Émile Guillaumin, Joël Robin, Léon Cordes, der auf Okzitanisch schrieb), aber der Blick geht auch in andere Länder, in die Schweiz, die Jean-Pierre Rochat vertritt, und nach Lateinamerika, wo Horacio Quiroga lebte. Die Koordinatoren dieses Dossiers sind sich bewusst, dass auch andere romanischsprachige Länder hätten behandelt werden können, wie z.B. das wallonische Belgien mit dem in unserer Einleitung erwähnten Francis André, in dem Michel Ragon den authentischsten, begabtesten, virulentesten „Bauerndichter“ sah (Ragon 1974). Italien, aus dem Vincenzo Rabito stammte, der einen Teil seines Lebens als Landarbeiter und später als Straßenarbeiter arbeitete, aber im Ruhestand seine Erinnerungen (auf Sizilianisch) niederschrieb (*Terra matta*)<sup>20</sup>, wäre ebenfalls eine Untersuchung wert, zumal es im *Archivio diaristico nazionale* eine Fülle autobiographischer Erzählungen gibt. Ebenso wäre Rumänien, dessen politische Entwicklung nach 1945 sich völlig von den oben genannten westlichen Ländern unterscheidet, ein interessanter Untersuchungsgegenstand. Gibt es dort eine solche Literatur? Der rumänische Fall wäre vielleicht mit der DDR zu vergleichen, die sich eben als „Arbeiter- und Bauernstaat“ darstellte. Der Bitterfelder Weg und sein Aufruf, zur Feder zu greifen, um Literatur, Produktion und Leben zusammenzubringen, führte zu einer umfangreichen Arbeiterliteratur, aber was ist mit der Welt der landwirtschaftlichen Produktion in diesem Kontext? Im Gegensatz dazu basieren die Agrarsysteme in den spanisch- und portugiesischsprachigen Ländern auf einer eigenen Entwicklung, die historisch um Großbetriebe (wie *Haciendas* oder *Fazendas*) herum aufgebaut wurden, so dass sich die Frage nach einer von schreibenden Bauern produzierten Literatur dort unter anderen Vorzeichen stellt. Die Forschung über diese Literatur, die bislang sehr schwach entwickelt ist, hat ein enormes Potenzial, das es zu erforschen gilt, sowohl speziell innerhalb als auch außerhalb der romanischsprachigen Länder.

Auch wenn es uns nicht gelungen ist, einen umfassenden Blick auf die „Bauern, die Literatur schreiben“ zu werfen, hoffen wir doch, den Leserinnen und Lesern einen Einblick in eine Welt zu ermöglichen, die in vielerlei Hinsicht vergangen ist, aber auch noch immer eine Realität darstellt (die Bauernschaft ist immer noch die größte sozio-professionelle Kategorie weltweit, auch wenn dies in Westeuropa nicht mehr der Fall ist). Möge diese erste Ernte von Artikeln über die Produktion der Beherrschten, die zur Feder greifen, weitere nach sich ziehen!

---

<sup>19</sup> „viel mehr davon [gibt]. Die Bauern sind in Frankreich viel intellektueller als in der Schweiz. Das ist schwer zu erklären, vielleicht ist es lokaler: in der Schweiz sind sie z.B. Mitglieder in einem Chor. Aber die französischen Bauern lesen, während die Schweizer Bauern eher Leute sind, die nach ihrem Leben als Bauer lesen. Es ist auch eine Tätigkeit, die nicht viel Zeit zum Lesen lässt.“

<sup>20</sup> Das *Journal of Modern Italian Studies* widmete diesem posthum 2007 erschienen Buch einen *special issue* (vol 19 (3), 2014).

## Quellenverzeichnis

- FELDER, Franz-Michael. 2019 [1904]. *Aus meinem Leben*. Hrsg. von Jürgen Thaler mit einem Vorwort von Arno Geiger. Salzburg: Jung und Jung.
- FELDER, Franz-Michael. 2014. *Scènes de ma vie*, traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Le Lay, préface de Peter Handke, postface de Jean-Yves Masson. Paris: Verdier.
- FOURASTIE, Françoise & Jean Fourastié (ed.). 1964. *Les écrivains témoins du peuple*. Paris: Éditions Ditis.
- GRENADOU, Ephraïm & Alain Prévost. 1966. *Grenadou, paysan français*. Paris: Seuil.
- GUILLAUMIN, Émile. 1935. *Panorama de l'évolution paysanne 1870-1935*. Moulins: Les Cahiers du Centre.
- GUILLAUMIN, Émile. 1953. *Paysans par eux-mêmes*, préface de Daniel Halévy. Paris : Stock.
- LAMBERT, Bernard. 1970. *Les paysans dans la lutte des classes*, préface de Michel Rocard. Paris: Seuil.
- LEGOY, Corinne (ed.). 2020. *Le monde de l'Angle. Voix paysannes 1915-2020*. Saint-Pourçain-sur-Sioule: Bleu autour.
- LEPOUTRE, Pierre-François & Angélique Lepoutre. 1998. *Député-paysan et fermière de Flandre en 1789 : la correspondance des Lepoutre*, publié par Jean-Pierre Jessenne et Edna Hindie Lemay. Villeneuve-d'Ascq: Centre d'histoire de l'Europe du Nord-Ouest.
- MADÉLINE, Philippe & Jean-Marc Moriceau. 2010. *Un paysan et son univers : de la guerre au marché commun à travers les agendas de Pierre Lebugle, cultivateur en pays d'Auge*. Paris: Belin.
- MATHE, Roger (ed.). 1969. *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin*. Paris: Klincksieck.
- MICHELET, Claude. 1975. *J'ai choisi la terre*. Paris: Robert Laffont.
- ZOLA, Émile, 1987. *Carnets d'enquête : une ethnographie inédite de la France*, textes présentés et établis par Henri Mitterrand, introduction de Jean Malaurie. Paris: Plon.

## Bibliografie

- ACADEMIE Luxembourgeoise (ed.). 2018. *Francis André : Poète et paysan. Cahiers de l'Académie luxembourgeoise* 30.
- BOURDIEU, Pierre. 1977. „Une classe objet.“ *Actes de la recherche en sciences sociales* 17/18, 2-5.
- CAVAILLE, Jean-Pierre. 2018. „Marcelle Delpastre (1925-1998), Conscience d'auteur, situation périphérique et statut subalterne. Écrire en langue minoritaire.“ *Écrire en langue minoritaire*, Nicolas Berjoan, Novembre, Perpignan. <<https://hal.science/hal-03795119>>.
- CONORD, Fabien. 2011. „Principes antithétiques et adversaires communs. Partis paysans et partis socialistes en Europe des années 1920 aux années 1960.“ *Studia Politica* XI (3), 411-421.
- DISSAUX, Nicolas (ed.). 2022. „À travers champs.“ *Droit & Littérature* 1 (6).
- GRIGNON, Claude & Jean-Claude Passeron. 1989. *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en littérature*. Paris : Gallimard.
- LAFORET, Arsène. 1962. o.T. *Cahiers bourbonnais* 21 (1<sup>er</sup> trimestre), 292.
- LAURICHESSE, Jean-Yves. 2020. *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*. Paris: Lettres Modernes Minard.
- LUKÁCS, György. 1951. *Balzac und der französische Realismus*. Berlin: Aufbau Verlag.
- MATHÉ, Roger. 1966. *L'homme de la terre et l'homme de lettres*. Paris: A.-G.

- Nizet.
- MAYAUD, Jean-Luc. 2009. „De l’usage du mot paysan.“ *Études* 5 (410), 664-666.
- METHLAGL, Walter. 1979. „Einleitung.“ In: *Franz Michael Felder: Sämtliche Werke*. ed. Franz-Michael-Felder-Verein. Bregenz: Kommissionsverlag H. Lingenhölle Bd. 8, 5–26.
- BERGÖKER, Timo (ed.). 2024. *Les cartes et les territoires – Maps and Territories. Ruralité dans les fictions françaises des XXe et XXIe siècles – Rural Spaces in 20th and 21st Century French Fiction*. Würzburg: Königshausen & Neumann.
- PONTON, Rémy. 1977. *Le champ littéraire en France de 1965 à 1905 (recrutement des écrivains, structure des carrières et production des œuvres)*. Paris: EHESS.
- PURSEIGLE, François & Bertrand Hervieu. 2022. *Une agriculture sans agriculteurs*. Paris: Presse de la Fondation nationale de science politique.
- RAGON, Michel. 1974. *Histoire de la littérature prolétarienne en France : littérature ouvrière, littérature paysanne, littérature d’expression populaire*. Paris: Albin Michel.
- ROCHE, Agnès. 2006. *Émile Guillaumin, un paysan en littérature*. Paris: CNRS Éditions.
- SPANDRI, Francesco. 2019. „Balzac et le non-sens de la terre.“ *French Studies* LXXIII (4), 513-524.
- VANBREMEERSCH, Marie-Caroline. 1997. *Sociologie d’une représentation romanesque. Les paysans dans cinq romans balzaciens*. Paris: L’Harmattan.
- VERNOIS, Paul. 1962. *Le roman rustique de George Sand à Ramuz : ses tendances et son évolution*. Paris: Nizet.
- TWELLMANN, Marcus. 2002. „Franz Michael Felder: Aus meinem Leben – Autofiktion, Autosozio-biografie, Autoethnografie.“ *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* 47 (2), 480-514.  
<<https://doi.org/10.1515/iasl-2022-0026>>.

Agnès Roche

## **La trajectoire d'Émile Guillaumin**

**Retourner le stigmaté en emblème : une stratégie  
audacieuse mais inefficace**

**Agnès Roche**

est Professeure de sociologie à  
l'Université Clermont Auvergne.  
[agnes.roche@uca.fr](mailto:agnes.roche@uca.fr)

### Mots-clés

Paysan – littérature – écrivain paysan – stigmaté – Allier

Émile Guillaumin est, en France, le premier paysan dont les œuvres sont publiées et largement diffusées. Il est, aujourd'hui encore, le plus connu, le plus cité des écrivains paysans. Sa trajectoire est bel et bien exceptionnelle.

Né à Ygrande (Allier) en 1873, Émile Guillaumin est fils d'ouvrier agricole. Il fréquente l'école jusqu'à treize ans, mais malgré son désir d'apprendre, il ne peut poursuivre ses études et devient paysan. Il écrit des poèmes dès son adolescence, publiés dans les journaux locaux, et un recueil de nouvelles chez un éditeur de la région. Il parvient, à force de ténacité et de patience, à publier chez Stock son premier roman, en 1904. *La vie d'un simple* lui confère une forte notoriété et il manque de peu le prix Goncourt. Cinq autres romans suivront jusqu'en 1914, puis après la Grande guerre, il se tourne vers les essais et le journalisme. Au total, Émile Guillaumin est l'auteur de sept romans, deux biographies, cinq essais, trois recueils de contes et nouvelles, un recueil de poésies, et plus de neuf cents articles<sup>1</sup>. Toute sa vie, il parvient à mener de front activité d'écriture et travail de la terre jusqu'à sa mort, en 1951, dans son village natal<sup>2</sup>.

Du côté des études littéraires, Émile Guillaumin est souvent présenté comme une exception. Dans le *Dictionnaire des écrivains de langue française*, sa notice indique qu'il « occupe dans la littérature rustique une place où, selon la formule de Maurice Genevoix, il est 'indispensable et seul' » (Beaumarchais, Couty, Rey 2001, 797). Mais si l'on s'intéresse aux ouvrages d'histoire, Guillaumin y fait figure d'informateur quasi incontournable sur les évolutions du monde rural au 20<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>1</sup> Voir dans la bibliographie la liste de ses œuvres.

<sup>2</sup> En dépit de l'oscillation de l'ouvrage entre populisme et misérabilisme, on pourra consulter, pour avoir plus de détails sur sa biographie, l'ouvrage de Mathé (1966).

Il est ainsi presque toujours cité dans les ouvrages d'histoire du monde rural, par exemple par Annie Moulin dans *Les paysans dans la société française de la Révolution à nos jours* (Moulin 1988), ou par Henri Mendras dans sa célèbre *Fin des paysans* (Mendras 1984), ou encore dans la volumineuse *Histoire de la France rurale* (Duby & Wallon 1976), et par Fabien Conord dans son ouvrage sur l'histoire du métayage (Conord 2018).

Écrivain-paysan mais aussi observateur du monde rural et informateur pour les intellectuels, cette dualité renvoie aux deux grandes périodes dans la vie d'Émile Guillaumin : une première période dans laquelle il tente de s'introduire dans le champ littéraire, et une seconde période au cours de laquelle il finit par mettre en œuvre une stratégie de repli.

Il n'est pas possible de traiter ici de toutes les questions passionnantes posées par la figure de Guillaumin<sup>3</sup>. Nous nous focaliserons sur les ressources mobilisées et les stratégies déployées par Émile Guillaumin pour s'introduire dans un champ littéraire caractérisé à la fin du 19<sup>e</sup> siècle par sa fermeture aux classes populaires. Puis nous essaierons de comprendre comment, pour contourner cette fermeture du champ littéraire, il réoriente ses ressources et son image, se repliant alors vers une position de journaliste et d'informateur pour les intellectuels de son temps<sup>4</sup>.

## **1. « je ne suis qu'un pauvre homme de la campagne », ou comment retourner le stigmate (paysan) en emblème pour pénétrer le champ littéraire**

### **Un champ littéraire fermé aux classes populaires**

La littérature est une activité déterminée socialement, mais elle possède aussi « ses lois propres, ses enjeux spécifiques, ses principes de consécration » (Sapiro 2014, 24). L'étude de l'activité littéraire vue comme champ de force et champ de lutte<sup>5</sup> invite à s'intéresser aux stratégies mises en œuvre par les écrivains pour entrer dans ce champ ou s'y maintenir.

Au moment où Émile Guillaumin tente de publier ses premiers textes, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le champ littéraire est particulièrement peu accessible aux classes populaires, tous les travaux de recherche s'accordent sur ce point.

Pour la période 1865-1905, Rémy Ponton estime à 6,2% la proportion d'écrivains d'origine populaire<sup>6</sup>, ce qui représente 38 individus sur un corpus de 616 écrivains (Ponton 1977, 35).

---

<sup>3</sup> Pour aborder ces différentes questions, cf Lagrave 1983, Roche 2006.

<sup>4</sup> Pour une étude sociologique de cette trajectoire originale, voir Roche 2006.

<sup>5</sup> Le champ littéraire est « un champ de forces agissant sur tous ceux qui y entrent, et de manière différentielle selon la position qu'ils y occupent, en même temps qu'un champ de lutte de concurrence qui tendent à conserver ou à transformer ce champ de forces » (Bourdieu 1991, 4).

<sup>6</sup> Le vocable « classes populaires » renvoie ici à diverses professions : « des agriculteurs (métayers modestes et petits propriétaires), des ouvriers, des gens “de métier” vivant modestement de leur salaire (maçon, bourelle, cordonnier, menuisier, sabotier, coutelier) et des dénominations comme “garçon limonadier”, “garçon de table”, “marchand revendeur” » (Ponton 1977, 22).

Gisèle Sapiro, pour la période suivante (1940-1953), estime à 27% la part des écrivains issus des classes populaires et de la petite bourgeoisie. Si l'on constate bien une augmentation de la part des classes populaires et moyennes, il faut souligner qu'elle est due à la proportion croissante des membres originaires de la petite bourgeoisie, les classes populaires (ouvriers et paysans) demeurant en réalité très peu représentées (Sapiro 1999, 707).

On doit souligner néanmoins que la littérature régionaliste offre une chance bien supérieure de succès aux membres des classes populaires. Anne-Marie Thiesse estime à 24% les écrivains d'origine populaire (dont 14% de paysans) parmi les régionalistes (Thiesse 1991, 52)<sup>7</sup>. Mais la littérature régionaliste est bien souvent « une activité de repli » (Ponton 1977, 97), après une relégation vécue, et dans la hiérarchie des positions, le régionalisme est un genre à la légitimité faible. En effet, comme l'a magistralement montré Anne-Marie Thiesse, si le régionalisme est bien une catégorie constituée dans le champ littéraire dès les années 1900, avec de nombreuses publications et des succès dans le public, la valorisation du régionalisme s'effectue toujours par référence à des critères qui ne sont pas d'ordre esthétique mais idéologique. (Thiesse 1991, 100)

Si l'on porte le regard sur le champ littéraire dans son ensemble et que l'on tente de préciser ce que l'on entend par « classes populaires », on voit clairement qu'au sein de cette catégorie, les paysans sont particulièrement peu nombreux : 9 des 616 écrivains étudiés par Rémy Ponton ont un père paysan, soit 1,5%<sup>8</sup>. Et Émile Guillaumin figure parmi ces 9 miraculés. On voit donc clairement à quel point le recrutement social des écrivains à la fin du 19e siècle est un recrutement élitiste : on ne trouve que peu de membres des classes populaires, et quasiment aucun paysan.

Dès lors, pour les rares individus qui ne détiennent ni capital économique, ni capital culturel, ni capital social, accéder au champ littéraire relève d'un défi quasi insurmontable. Ceux qui réussissent ce pari extravagant doivent bien avoir des caractéristiques singulières, des ressources particulières qui vont leur permettre de sortir de leur condition. On essaiera ici de comprendre à quelles conditions la force des déterminations sociales agissant sur la dépossession culturelle peut être entamée.

### **Un dominé clivé et ambitieux**

L'étude détaillée des origines de Guillaumin montre un écart de position sociale entre lignées maternelle et paternelle, écart qui va produire des effets très opérants.

Le père d'Émile, Gilbert Guillaumin, né en 1844, est issu d'un milieu très pauvre. Son père Louis (né en 1821) travaille la terre comme ouvrier agricole, et parvient avec les années et à force de travail à acquérir un lopin de quatre hectares, et se

---

<sup>7</sup> Sur un corpus de 290 écrivains nés entre 1830 et 1905.

<sup>8</sup> Ces 9 écrivains d'origine paysanne sont : Anatole Baju, Paul-Charles Bilhaud, Marc Bonnefoy, Hippolyte Buffenois, François Fabie, Arsène Houssaye, Émile Moselly, Jean Rameau, et Émile Guillaumin (Ponton 1977).

fait bâtir une maison. Mais ces quatre hectares ne suffisent pas à nourrir la famille, et quand Gilbert arrive à l'âge adulte et se marie avec Anne-Louise Manière, il part travailler comme ouvrier agricole chez son beau-père, signe d'une domination forte.

Du côté maternel, chez les Manière, les conditions d'existence sont bien plus favorables. Les parents d'Anne-Louise, Jean et Jeanne, ont pris un domaine en fermage en 1853, à Ygrande. Ils cultivent 40 hectares, loués à une rentière de Moulins, avec qui ils entretiennent de bonnes relations. C'est sur ce domaine côté maternel qu'est né Émile en 1873. La famille Manière se singularise à bien des égards des paysans moyens de leur village. Ouverts aux idées nouvelles, ils lisent et écrivent couramment<sup>9</sup>, et sont même abonnés au *Courrier de l'Allier*, alors que dans l'Allier, en 1881, la moitié de la population ne sait ni lire ni écrire (Prost 1968, Touret 1974). Jeanne, la grand-mère maternelle d'Émile, est décrite comme une femme respectée, raffinée et ayant la prestance d'une dame. Émile est très proche de ses grands-parents, qui participent largement à son éducation. Lorsque Émile entre à l'école en 1880, il sait déjà lire : son grand-père lui a appris. Ce qui aujourd'hui est un cas relativement fréquent dans les classes supérieures était d'une très grande originalité en 1880 dans un milieu paysan. Émile est un élève studieux, passionné par ce qu'il apprend à l'école. Premier de la classe, il est cependant timide, et souvent seul. Lorsqu'il passe le certificat d'études en 1886, il est reçu premier du canton, indice d'un niveau scolaire largement supérieur à la moyenne. Fortement socialisé à la lecture par ses grands-parents, il fait souvent la lecture du journal le soir, à sa famille, au coin du feu. L'année de son certificat d'études, dans le journal de son grand-père, *Le Courrier de l'Allier*, il est frappé par la lecture de *Pêcheurs d'Islande* de Pierre Loti, en feuilleton. Très ému par le roman de Loti, qui décrit les souffrances des marins qui pêchent la morue au large de l'Islande, il se met à dévorer tous les livres qu'il peut trouver : à la bibliothèque de l'école, que lui ouvre l'instituteur, à la bibliothèque d'Ygrande, et à la société de lecture du village, fondée par les « rouges » en 1874. Bon élève, féru de lectures, Émile est encouragé par son instituteur, qui recommande à ses parents de lui faire poursuivre ses études. Disposant de quelques économies, ils proposent alors à leur fils unique d'aller en pension. Émile refuse finalement, et dans ce refus, on peut sans doute discerner les tourments auxquels font face les individus des classes populaires qui aspirent à s'élever.

D'un côté, l'aspiration au changement de condition sociale (que permettrait la poursuite d'études) est encouragée par la lignée maternelle (sa mère, sa grand-mère et son grand-père), d'autant plus qu'il peine sans doute à s'inscrire comme il est attendu d'un fils de paysan dans l'univers masculin. Il se perçoit d'ailleurs comme peu habile : « maladresse congénitale pour ce qui ressortait de l'adresse des membres et de maintes besognes pratiques » (Lettre à Henri Laville, 1950 in Mathé 1969, 285), et rencontre sans doute des difficultés à trouver sa place dans l'univers viril. Maladresse et timidité le poussent du côté de l'univers féminin, du

---

<sup>9</sup> Dans l'Allier, les taux de scolarisation et d'instruction des conscrits sont faibles : en 1835, seuls 12 à 25% des conscrits savent lire, contre 62 à 75% dans la Côte d'Or (Prost 1968).

côté de la lecture, perçue dans les classes populaires et particulièrement dans le milieu rural, comme une activité féminine (Hoggart 1970). Mais d'un autre côté, il est inscrit dans une lignée paysanne, et son père aspire à sortir de sa condition de « gendre » et gagner son indépendance en accédant au statut de petit propriétaire exploitant. C'est, d'une certaine façon, le renoncement d'Émile aux études qui permet au père de se libérer de la tutelle des beaux-parents et d'accéder à une place sociale décente.

Le conflit pointé ici entre le côté paternel (pauvre, presque illettré) et le côté maternel (plus aisé, ouvert à la culture, lettré), est peut-être producteur d'effets à plus long terme : une tension demeurera, jamais véritablement résolue, entre le monde de la terre, univers viril des choses matérielles, dominé par le masculin, et le monde de la culture, des livres, des mots, de l'intérieur, dominé par le féminin.

À l'âge de 13 ans, le destin du jeune homme est scellé : il demeurera à la terre, avec ses parents. Toucheur de bœufs, il garde également les cochons. Mais il cherche à maintenir un lien avec le monde intellectuel. Ainsi, ses moments de liberté sont consacrés à la lecture : il lit tout ce qu'il peut trouver dans les bibliothèques de la commune. Certains auteurs semblent l'avoir particulièrement marqué<sup>10</sup> : Lamartine (incarnation du lyrisme romantique), François Coppée (poète du quotidien et des petites gens, mis en scène dans son recueil *Les humbles*, paru en 1872), Pierre Loti (essentiellement son roman *Pêcheurs d'Islande* évoqué précédemment, qui dépeint la douloureuse condition des pêcheurs de morue au large de l'Islande), Victor Hugo (poète célébré par l'institution scolaire à la fin du 19e, auteur des *Misérables*). Ces auteurs, au-delà de leurs différences évidentes, renvoient peut-être, dans l'univers du jeune Emile, à l'empathie pour les humbles et les faibles, et une certaine fascination pour la solitude résistante (Roche 2006, 31).

Ce goût pour la lecture ne manque pas de le mettre en porte à faux avec son milieu, et surtout avec son père : « ma mère, bonne et tendre, ainsi que mon grand-père, m'encourageaient volontiers et prenaient ma défense quand la colère paternelle était trop vive » (Lettre à Henri Laville, 1950 in Mathé 1966, 53). Grand lecteur de romans et de poésie, le jeune Émile commence à écrire ses premiers vers probablement vers 1891, il a 18 ans<sup>11</sup>. Plein de bonne volonté, il veut apprendre, s'améliorer, et achète par correspondance un traité de versification et un dictionnaire de rime. Le rythme d'écriture s'accélère, et il remplit trois cahiers de l'été 1893 à l'été 1894. Il tente de faire lire ses textes à sa famille, mais l'expérience n'est guère concluante : ses proches ont du mal à comprendre que les paysans puissent être des objets littéraires dignes d'intérêt. Pour les lecteurs de milieu populaire, il est évident que leur vie ne peut pas être objet d'un livre (Thiesse 1984, 49).

---

<sup>10</sup> Cahiers d'Emile Guillaumin, conservés aux Archives départementales de l'Allier.

<sup>11</sup> Ses premiers poèmes sont conservés dans des cahiers, aux Archives départementales de l'Allier (AD Allier 47 J 199).

### **Solliciter humblement des acteurs locaux**

Incompris dans le cadre familial, le jeune homme cherche des soutiens parmi ceux qui sont les plus susceptibles d'accueillir sa production littéraire : les directeurs de revues locales. Sa première requête est adressée au directeur d'une revue littéraire bimensuelle, la *Quinzaine Bourbonnaise*, Marcellin Crépin-Leblond, qui est également directeur du quotidien *Le Courrier de l'Allier*, et éditeur. La façon dont il se présente à cet homme important mérite qu'on y prête attention. Dès cette première sollicitation, une stratégie est à l'œuvre : se présenter comme un dominé, afin d'émouvoir ses interlocuteurs. Il se présente ainsi :

ce n'est pas un rhétoricien qui vous écrit, et c'est là une circonstance atténuante en ma faveur. Je ne suis qu'un pauvre homme de la campagne, un travailleur des champs, n'ayant comme instruction que quelques années d'école de village. (Lettre à Marcellin Crépin-Leblond, 17 décembre 1893, AD Allier 47 J 199)

Le directeur de la revue, qui jouera un rôle clé dans le démarrage de la carrière de Guillaumin, n'hésite pas à souligner que les écrits du jeune homme sont médiocres : « atteintes aux règles de la prosodie », « formules à faire pleurer ». Mais il accepte de publier quelques poèmes, une fois les fautes corrigées cependant, car souligne-t-il « on sentait une âme derrière ces mètres boiteux » (Marcellin Crépin-Leblond, « présentation des Dialogues Bourbonnais », dans la *Quinzaine bourbonnaise*, volume 8, 1899). Le jeune homme est donc sévèrement corrigé, mais il va être publié, et c'est pour lui l'essentiel. Et il peut dès lors constater que cette stratégie du dominé se présentant humblement fonctionne très bien. D'autant plus que la présentation physique colle bien au personnage tel qu'il se présente à l'écrit. Ainsi l'éditeur peut-il décrire un « un grand garçon timide, gauche, imberbe, avec sa blouse « en bousson » sur le bras, embarrassé de son feutre campagnard » (*ibid*).

La timidité et la gaucherie de Guillaumin constituent, pour les premiers interlocuteurs lettrés qu'il sollicite, non des handicaps mais des caractéristiques touchantes et originales. Le poète paysan devient une sorte de curiosité locale. Et cette stratégie de mise en avant de sa position dominée (« je ne suis qu'un pauvre paysan ») va devenir un leitmotiv dans la présentation de soi d'Émile Guillaumin. Il s'agit là du premier élément de présentation.

Mais un second argument va se mettre en place dans les années qui suivent, car la mise en avant de la domination ne suffit évidemment pas à assurer une carrière littéraire. Pour cerner cet argument, il nous faut regarder le contenu des textes écrits par Guillaumin dans ses années de jeunesse.

### **Parler au nom des paysans**

A partir de 1894, Guillaumin publie des récits de la vie militaire (il est au service militaire entre 1894 et 1897), des poèmes, et des nouvelles, qui sont des scènes de la vie paysanne (seize au total, dont deux excèdent les vingt pages). Très exceptionnellement drôles ou positives, elles sont pour la plupart sombres voire tragiques. La vie quotidienne des paysannes et des paysans est rude, tel est le message asséné. Il manifeste une compassion forte pour ses frères et sœurs d'infortune, celles et ceux qui travaillent la terre. Dans ses premières productions

écrites, Guillaumin parle de ce qu'il connaît, de ce qu'il observe au quotidien, dans un style réaliste. Provincial issu d'une famille paysanne, doté d'une instruction primaire, on imagine mal quel autre choix esthétique il aurait pu faire.

Parmi les thématiques présentes dans ses premiers textes, il en est une qui sera évoquée de façon réitérée tout au long de sa vie : l'accession à la culture, qui produit pour les déclassés comme lui, plaisirs mais aussi lucidité et donc souffrances. Dans une lettre à un ami proche, il revient sur ses jeunes années, et les souffrances endurées :

je broie souvent du noir... Il fut même une époque où cette occupation sinistre m'était familière, où la chose revenait presque quotidiennement. C'était avant *La vie d'un simple*, quand j'étais tout à fait ignoré ; quand je sentais s'accuser la différence des conceptions entre mes parents, entre tous ceux qui m'entouraient et moi-même ; quand j'avais nettement conscience de l'impossibilité d'être un simple paysan comme eux, avec des idées très simples ne dépassant pas les préoccupations de chaque jour inhérentes au métier ; quand il me semblait bien avoir quelque chose à dire que sans doute je ne dirais jamais ou que je ne parviendrais jamais à faire entendre... Ne pas être en sympathie avec son milieu, c'est atroce, je vous jure... Et j'ai connu les pires tristesses, les pires détresses morales et j'ai envisagé les pires hypothèses. (Lettre à Raphaël Périé, sans date, probablement fin 1910-début 1911, A.D. Allier 47 J 199)

Insatisfaction et frustration, on le voit, engendrent chez le jeune homme une distance critique, parfois teintée d'amertume, envers les siens. Et pourtant, il ne peut par ailleurs se départir de ce monde dont il est issu, qu'il décrit abondamment et avec attendrissement. Les vieillards usés, les enfants qui travaillent au-dessus de leur force, les femmes qui attendent le retour du fils parti au service militaire, ou pleurent l'enfant mort, les jeunes paysans trop pauvres pour épouser selon leur inclination, tout cet univers des humbles est pour lui digne d'attentions, de respect et de compassion. Cette ambivalence, faite de compassion et de distance critique, est bien lourde à porter pour Guillaumin, comme pour les entre-deux sociaux. Elle trouve une résolution quand il prend conscience que les paysans sont oubliés de la littérature. Il constate en effet que la plupart des feuilletons des journaux, des imprimés et romans de son époque mettent en scène des bourgeois, et lorsque des paysans sont décrits, c'est depuis le château. Le jeune homme dénonce cette situation comme une injustice. Et il va être ainsi amené à corriger cette injustice en se constituant porte-parole de la paysannerie. Cette mission va lui permettre de s'éloigner, via la littérature, d'une paysannerie avec laquelle il n'est plus vraiment en harmonie, tout en restant à ses côtés. Tous ses textes publiés parlent de la condition paysanne.

M. Crépin-Leblond est un personnage qui joue un rôle important dans la trajectoire de Guillaumin : il est son premier allié sur le long et difficile chemin de la reconnaissance littéraire. Il publie Guillaumin dans sa revue, la *Quinzaine bourbonnaise*, et dans son quotidien, *Le Courrier de l'Allier*, puis accepte une publication en volume qui paraît en 1899 sous le titre *Dialogues bourbonnais*, tirée à 500 exemplaires. Il s'agit, selon l'éditeur dans sa présentation, de « courtes scènes où l'on voit se mouvoir avec leurs gestes familiers, où l'on entend leur langage très bourbonnais nos villageois de par ici » (Marcellin Crépin-Leblond, « présentation des Dialogues Bourbonnais », dans la *Quinzaine bourbonnaise*, volume 8, 1899). Les

scènes décrites par Guillaumin montrent la dureté de la vie paysanne. Elles sont souvent drôles, car Guillaumin pointe les travers de ses compatriotes avec une ironie sous-jacente, ce qui a pour effet de parfois ridiculiser les personnages croqués. Deux ans plus tard, alors même que les *Dialogues bourbonnais* n'ont pas rencontré le succès escompté, l'éditeur accepte de publier *Tableaux champêtres. Scènes de la vie rurale en Bourbonnais à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*. Guillaumin y décrit la vie quotidienne des paysans, au fil des saisons. L'ironie présente dans les *Dialogues bourbonnais* a été gommée pour laisser place à un récit réaliste et précis, sans idéalisation. La narration se veut au plus près du réel, respectueuse du monde paysan, dont la noblesse est mise en avant.

Dans ses récits, Guillaumin se fait ainsi justicier d'une classe sociale dépréciée et dominée, dont l'utilité sociale est pourtant évidente. Il dit ressentir « de l'amertume » face au mépris général dont est victime le travail du paysan, et réclame la reconnaissance et la considération. (Guillaumin 1901, 112)

Guillaumin se positionne également ici contre les intellectuels, qui n'ont rien compris à la douleur paysanne. S'ils n'ont rien compris, c'est bien parce qu'ils ne connaissent pas les problèmes quotidiens des ruraux :

tels grands esprits –artistes ou sociologues- gémissent avec ostentation sur ce fait que les provinces, en renonçant aux coutumes locales, perdent leur caractère propre, tendent vers une uniformité plate et sans intérêt. Des fortunés à peu près tous, ces outranciers de la conservation, qui ne repoussent nullement pour leur compte les nouveautés de l'heure... Or il est parfaitement illogique –égoïste aussi- de prétendre à maintenir les moins favorisés dans l'observance fidèle des mœurs ancestrales quand l'on s'abstient de prêcher l'exemple. (...) Qu'importent faits et traditions d'hier si, de l'acquis d'aujourd'hui, résulte pour la paysannerie laborieuse une atténuation de misère et de souffrances, une plus grande somme de satisfactions. (Guillaumin 1901, 209)

Dans ces *Tableaux champêtres*, Guillaumin, qui a alors 28 ans, s'est fait chroniqueur des campagnes, essayant de promouvoir une vision des paysans qui diverge de celles des dominants. Mais l'ouvrage est cantonné à un succès local. Or Guillaumin vise plus haut. Il a envie d'être entendu et reconnu.

### **Frapper aux bonnes portes : la gauche dreyfusarde**

Après ces deux premières publications locales, Guillaumin ambitionne des publications et une notoriété nationales. Il tente d'émouvoir ses interlocuteurs comme il l'a fait avec M. Crépin-Leblond. Ainsi s'adresse-t-il en ces termes à Adolphe Brisson, directeur des *Annales politiques et littéraires*, une revue à succès, en 1899 :

Étant donné l'insuffisance de mon instruction –cinq années d'école primaire seulement- le résultat auquel je suis arrivé est relativement important, puisque tous les journaux locaux, sans distinction de parti, me sont ouverts. Ils sont enchantés de publier mes articles ; seulement, ces articles, ils n'ont pas de ressources suffisantes pour les rémunérer... Voilà pourquoi, blasé sur cette gloire locale, vraiment par trop platonique, je voudrais savoir si j'ai nul espoir d'être accepté jamais par un journal parisien qui me paie. (...) Voilà le problème. Parti de rien, je suis arrivé à une petite notoriété régionale... Faut-il ne rien espérer de plus ? Ma plume est-elle impuissante à me rapporter un seul morceau de pain ? Dites-le moi crûment, je vous en prie. J'ai vingt-six ans ; la vie du pauvre a ses nécessités, et à cet âge-là, il faut choisir la voie à suivre. Je m'efforcerai donc de ne plus songer qu'à mon travail de paysan. Je tâcherai d'abandonner tout à fait la littérature. Si le contraire vous semble

possible, donnez-moi quelques avis, quelques conseils ; aidez-moi dans la mesure de vos moyens. (Lettre à Adolphe Brisson, 5 novembre 1899, in Mathé 1969, 37)

Mais sans doute vise-t-il trop haut, et la lettre reste sans réponse. Guillaumin va alors se tourner vers des interlocuteurs plus engagés politiquement, qui seront peut-être plus à même d'être intrigués, si ce n'est séduits par sa démarche. Il contacte ainsi Charles Guieysse<sup>12</sup>, le directeur de la revue dreyfusarde *Pages Libres* (revue qu'il a découverte par l'intermédiaire d'un ami économiste à l'École normale de Moulins) :

Je suis un paysan avec l'âme d'un intellectuel et l'espèce en est rare, je vous l'affirme. Mes études se sont bornées à la fréquentation de l'école primaire de mon village, de 7 à 12 ans, et c'est seul que je me suis peu à peu, au hasard de mes lectures, développé le cerveau, appris à observer et à penser.

Comme vous, j'avais fait ce beau rêve de faire sortir les ruraux de l'apathique inconscience où ils s'immobilisent, mais je crois bien que la chose est quasi-impossible. Pour ma part, je suis appelé à être toujours un original, un incompris. Pourtant je me suis acquis dans ma province une petite réputation littéraire. On m'appelle l'écrivain-paysan, mais ce sont seulement les lettrés, des bourgeois, qui m'apprécient un peu ; le peuple ne voit rien en moi que le paysan, et on est plutôt disposé à me railler parce que je passe mes loisirs à travailler solitairement et d'un travail qui ne rapporte rien. (Lettre de juillet 1901, publiée in Mathé 1969, 44)

Guillaumin explicite ici sa position ambiguë d'entre-deux : il n'est ni un véritable écrivain car la reconnaissance littéraire nationale lui fait défaut, ni tout à fait paysan car il est perçu comme un original dans son milieu d'origine. Ce que brigue donc Guillaumin, c'est une reconnaissance à l'échelon national. Pour cela, il propose là encore de se faire porte-parole de la paysannerie, en écrivant « la vie des paysans racontée par un des leurs » (*ibid.*). Dans cette lettre, il s'adresse donc fort opportunément au directeur d'une revue de gauche, ouverte aux jeunes talents, et lui propose des textes portant sur le peuple des campagnes, écrit par l'un des leurs. Il s'agit bien là d'une stratégie très habile, et cette tentative est réussie : Charles Guieysse répond très chaleureusement à Guillaumin et publie ses articles entre 1902 et 1907. La revue édite même un opuscule de Guillaumin intitulé « En Bourbonnais », sur la condition des paysans<sup>13</sup>. Pour la première fois, il accède à une revue nationale. Et Guieysse va aider Guillaumin à trouver d'autres sympathisants à sa cause. Il lui conseille notamment d'écrire et d'envoyer ses publications à Eugène Fournière<sup>14</sup>. Journaliste, militant socialiste, Fournière est en 1901 député. Il répond chaleureusement à Guillaumin, lui confie même qu'il a « dévoré » ses

---

<sup>12</sup> *Pages Libres* est une revue hebdomadaire dreyfusarde, fondée en janvier 1901. La revue est vendue uniquement sur abonnements. Ses lecteurs sont essentiellement des enseignants, mais aussi des bourgeois, des employés, des ouvriers et des paysans. Charles Guieysse, son directeur, est dreyfusard. Militant socialiste convaincu, il est aussi secrétaire général de la société des universités populaires. Cf Pennetier 1964-1997.

<sup>13</sup> « En Bourbonnais », Paris : Edition de *Pages Libres*, 1902, 36 pages.

<sup>14</sup> Eugène Fournière (1857-1914) est journaliste, militant socialiste, député de l'Aisne entre 1898 et 1902. Le soutien constant de Fournière à Guillaumin trouve peut-être une origine dans une proximité sociale et culturelle : comme Guillaumin, Fournière est d'origine modeste, quitte l'école à l'âge de onze ans, et accède à la culture par la voie de l'autodidaxie. Cf Pennetier 1964-1997.

deux livres, et lui suggère d'autres contacts, et il sera dans les années suivantes un appui fidèle.

Guillaumin se trouve dans une situation doublement dominée : paysan aspirant à entrer dans un champ littéraire quasi-totalement composé de bourgeois, et provincial dans un monde littéraire où tout se joue à Paris. Il s'adresse alors à des individus susceptibles de regarder sa marginalité avec empathie, qui par leurs caractéristiques vont être plus ouverts à des écrivains socialement dominés : des militants, des journalistes, des écrivains, tous socialistes ou dreyfusards.

L'autre ressource mobilisée par Guillaumin, c'est le réseau local. Il écrit abondamment dans les années du tournant du siècle aux directeurs de journaux locaux, aux écrivains de sa région un peu connus (Charles-Louis Philippe et Valéry Larbaud notamment). Du côté de la presse quotidienne régionale, outre ses collaborations régulières au *Courrier de l'Allier*<sup>15</sup>, dirigé par Crépin-Leblond, il contacte le directeur de *L'Indépendant de l'Allier*<sup>16</sup>, puis celui du *Radical de l'Allier*<sup>17</sup>, qui accepte « de temps à autre des chroniques agricoles ou littéraires »<sup>18</sup>. Guillaumin opère un choix clair dans ces contacts : il s'adresse exclusivement aux journaux de gauche<sup>19</sup>.

Il sollicite également les revues littéraires régionales, qui foisonnent au tournant du siècle. *La Revue du Berry* accepte quelques poèmes et nouvelles<sup>20</sup>, tout comme *La Revue forézienne*<sup>21</sup>. Dans cette première décennie du 20e siècle, le régionalisme est bien constitué comme catégorie dans le champ littéraire, contestation de la centralisation littéraire, mais aussi « volonté de dire les provinces, les particularismes, le monde rural, la vie populaire, le paysage » (Thiesse 1991, 11), et Guillaumin s'adresse assez logiquement aux revues qui participent à cette effervescence régionaliste.

Chaque fois que Guillaumin écrit à un journaliste, un directeur de revue ou un écrivain, il brandit son stigmate et se présente comme paysan. Le militant de gauche, l'intellectuel ainsi sollicités se montrent souvent intéressés par cette singularité.

On doit également souligner que dans les premières années du siècle, Guillaumin abandonne la poésie, genre exigeant où la réussite est encore plus improbable pour ceux qui ne détiennent pas les codes. Il avait bien tenté de participer à un concours de poésie, organisé par la *Revue Littéraire de Toulouse*, mais sans succès<sup>22</sup>.

---

<sup>15</sup> *Le Courrier de l'Allier* est créé en 1831. Alfred-Hippolyte Crépin-Leblond achète le journal en 1861. Il est bonapartiste jusqu'en 1891, date à laquelle il se rallie à la République. Il laisse la succession à son fils Marcellin en 1893. Le petit-fils, Jean, prend la succession en 1927, de l'imprimerie, du journal et de la maison d'édition (Viple 1967).

<sup>16</sup> *L'Indépendant de l'Allier* est un quotidien radical puis socialisant, qui paraît entre 1881 et 1902 (Viple 1967).

<sup>17</sup> *Le Radical de l'Allier* est l'organe quasi officiel du Parti Radical. Il paraît entre 1900 et 1908 (Viple 1967).

<sup>18</sup> Comme le précise une lettre de ce journal (28 octobre 1900) à Guillaumin (A.D. Allier 47 J 200).

<sup>19</sup> Les quotidiens conservateurs (*Le Centre* et *La démocratie du centre*, de tendance modérée, *le Messager-mémorial de l'Allier*, monarchiste) ne sont pas sollicités.

<sup>20</sup> Comme le signifie A. Mellottée, directeur de *La Revue du Berry*, à Émile Guillaumin, dans une lettre du 26 novembre 1902 (A.D. Allier 47 J 200).

<sup>21</sup> Cette revue stéphanoise paraît entre 1898 et 1906. En 1901, elle compte 600 abonnés.

<sup>22</sup> Il obtient le neuvième prix.

Guillaumin n'est d'ailleurs pas dupe de son inexpérience, et il sait faire preuve d'autodérision, comme ici dans une lettre (28 décembre 1902) à son ami Georges Bodard : « ils ont, mes vers, la légèreté de cet oiseau qui s'appelle le bœuf ! » (Mathé 1966, 130). Ses mésaventures en poésie renvoient à l'assignation dont sont l'objet les écrivains de milieu populaire. Comme le souligne Anne-Marie Thiesse dans son ouvrage sur les régionalistes, les écrivains issus de la paysannerie sont « condamnés à des thèmes et une écriture spécifique » (Thiesse 1991, 69) : ils décrivent, en prose et non en vers, dans un style dépouillé, la ruralité. La poésie est encore à la fin du 19<sup>e</sup> un genre dominant, dont les auteurs sont presque toujours des individus issus des classes supérieures. Guillaumin, en renonçant à la poésie, accepte cette assignation, et fait ainsi preuve d'un réalisme certain. Il ressemble également sur ce point à nombre d'écrivains régionalistes, dont les carrières ont débuté par la poésie puis ont été réorientées vers le roman.

Les *Tableaux champêtres*, à leur sortie, vont bénéficier d'une réception critique limitée mais plutôt favorable<sup>23</sup>. Dans ces premières critiques nationales, une récurrence est particulièrement notable : tous les articles critiques mentionnent l'identité paysanne de Guillaumin. De même, dans les échanges épistolaires qu'il entretient à cette époque<sup>24</sup>, il faut souligner que c'est l'identité paysanne de Guillaumin qui provoque l'intérêt et la sympathie. Pierre Loti, tant admiré par Guillaumin lui signifie que c'est bien son identité de paysan qui le distingue : « c'est parce que vous vous dites 'un paysan' que j'ai lu votre livre, et que je viens vous en adresser mon compliment ». Mais on peut noter au passage le ton plus que condescendant de Loti dans une lettre (23 septembre 1902) adressée à Guillaumin : « j'ai trouvé facile et joli le style de vos scènes de campagne » (A.D. Allier 47 J 192). Cet hommage empoisonné incarne parfaitement le piège dans lequel Guillaumin s'est enfermé : on lui reconnaît certes la légitimité à parler des paysans (puisqu'il est un des leurs) mais il ne peut être un grand écrivain, justement parce qu'il n'est qu'un paysan. Guillaumin fait profession de son stigmate (Goffman 1975), mais si l'exhibition de sa singularité lui procure des bénéfices, dans le même temps elle le coupe d'une pleine et entière reconnaissance littéraire. Certains de ses correspondants sont des « autres compatissants » : des écrivains, journalistes, intellectuels originaires de milieux populaires, ou provinciaux, qui partagent donc le stigmate au moins en partie, ou qui ne le partagent pas mais font alliance pour des raisons politiques avec les catégories populaires. Guillaumin cherche des soutiens parmi eux. Mais il rencontre aussi des intellectuels qui lui signifient que l'acceptation n'est que conditionnelle, et qu'il doit rester à sa place.

### **La vie d'un simple : succès ou mise à l'écart ?**

En 1902, fort de ses premiers succès, Émile Guillaumin, veut publier son premier roman chez un éditeur parisien. Il multiplie les contacts dans les milieux socialistes, sans aboutir à la publication tant espérée. Il décide alors de se rendre à

---

<sup>23</sup> Quelques quotidiens nationaux ou locaux, et 3 ou 4 revues littéraires.

<sup>24</sup> Frédéric Mistral, Maurice Rollinat, Eugène Le Roy, Clovis Hugues, Pierre Loti, Émile Pouillon, notamment, écrivent à Guillaumin pour le féliciter.

Paris, et cherche par tous les moyens à rencontrer Pierre-Victor Stock, patron des éditions du même nom. Cette maison d'édition présente des atouts non négligeables pour Guillaumin : ouvertement dreyfusarde, elle a publié des auteurs de gauche (Louise Michel, Jean Grave, Elisée Reclus) et n'hésite pas à prendre des risques. La rencontre, racontée par l'éditeur dans ses mémoires (Stock 1936) ne débouche sur rien, si ce n'est des échanges épistolaires : Stock reconnaît l'intérêt du manuscrit de *La vie d'un simple*, mais ne veut pas prendre le risque de la publication. Guillaumin propose alors de financer lui-même la moitié des frais d'impression (ce genre de contrat était fréquent à l'époque), et emporte la mise. Il a gagné une première bataille : il va être publié par une grande maison d'édition. Mais c'est au prix d'un sacrifice financier non négligeable.

*La vie d'un simple* paraît en mars 1904, et remporte rapidement un succès éditorial et critique. Les articles dans la presse et dans les revues sont nombreux. Pour expliquer ce succès, il faut évoquer l'évolution du contexte de réception. En effet, jusqu'aux années 1890, les représentations littéraires de la paysannerie oscillent entre ethnocentrisme<sup>25</sup> (chez Balzac dans *Les paysans*, paru en 1844, ou encore chez Zola, dans *La terre*, parue en 1887) et populisme (incarné notamment par George Sand). Le paysan est alors, de façon assez caricaturale, soit un rongeur avide de terres et ensauvagé, soit un bon sauvage doux et charmant évoluant dans une nature bucolique. Mais la décennie 1890, avec la crise agricole, le déclin relatif des notables ruraux, et l'arrivée de la République dans les campagnes (Agulhon 1979), arrive un contexte favorable à une redéfinition des représentations du monde rural, et spécifiquement de ses représentations littéraires. Et Emile Guillaumin, de par ses caractéristiques propres (provincial, habitant dans un village, fils de paysan, paysan lui-même) est en capacité de proposer une image nouvelle du paysan, en phase avec l'horizon d'attentes de l'époque. Il participe ainsi à une redéfinition des représentations du paysan. Dans *la Vie d'un simple*, il adopte une posture compréhensive de la vie paysanne. Décrivant par le menu les mœurs paysannes, dont il peut parfois souligner les aspects sombres, il cherche toujours à en donner l'origine, sans juger ni dénoncer. Guillaumin réalise une peinture compréhensive de la domination économique, sociale et culturelle subie par le paysan. Son récit est toujours plus proche de la description ethnographique que du jugement moral, dans une langue simple et directe.

Si la réception critique est positive, le nombre des articles ne saurait occulter le fait qu'il s'agit au fond d'un succès empoisonné. Nombre d'articles en effet insistent sur le fait que *La vie d'un simple* est une espèce de description sociologique, organisée sous forme de témoignage, et pas une œuvre littéraire. Guillaumin n'aurait fait que recueillir le récit de vie de Tiennon, le métayer. Ce serait alors une « étude complète et véridique de la vie du paysan »<sup>26</sup>, mais aussi « un évènement hors de la littérature » comme l'écrit Lucien Jean (*l'Ermitage*, juin 1904). On constate ici les limites des profits de l'utilisation du stigmaté : en brandissant son identité de paysan, Guillaumin se condamne finalement à être non pas un écrivain

---

<sup>25</sup> Sur ethnocentrisme, misérabilisme et populisme, voir Grignon & Passeron 1989.

<sup>26</sup> Lettre de Descaves à Guillaumin du 22 mars 1904 (Stock 1936, 231).

mais un simple porte-parole de sa classe. Et il provoque également des réactions de rejet, certains acteurs du champ littéraire prononçant l'exclusion des non-professionnels hors du champ. Ces réactions sont particulièrement violentes lorsque Stock propose la candidature de Guillaumin au prix Goncourt. Dans *L'Aurore* (23 novembre 1904) par exemple, on dénonce le fait que Guillaumin n'est pas un écrivain professionnel, mais un « fermier à l'âge déjà avancé ».

## **2. Renoncer à la littérature : le repli vers une position de journaliste et d'informateur privilégié des intellectuels.**

On attribue à Guillaumin l'étiquette d'« écrivain-paysan », qui fonctionne dès lors comme une sorte d'exclusion par l'hommage : il est bel et bien cantonné aux marges du champ littéraire.

Le succès en demi-teinte de *La vie d'un simple*, et surtout l'échec au prix Goncourt laissent à Guillaumin un sentiment d'inachevé. Ceci d'autant plus qu'il a beaucoup de mal à trouver des éditeurs pour ses romans suivants.

### **Des romans de plus en plus difficilement vendables**

*Près du sol* est publié par *La revue de Paris* puis Calmann-Lévy (1906), mais l'accueil critique est beaucoup moins favorable. Guillaumin ne parvient pas à placer un second manuscrit chez Calmann-Lévy, et *Albert Manceau adjudant*, après les refus de *La revue socialiste* et de *L'Humanité*, sera finalement publié chez Fasquelle, grâce à l'intervention de Charles-Louis Philippe, fidèle soutien de Guillaumin. À nouveau, les critiques du roman sont mitigées. Pour *Rose et sa parisienne*, c'est à nouveau *La Revue de Paris* et Calmann-Lévy qui publient (1907), mais là encore les ventes ne sont pas au rendez-vous. Pour *Baptiste et sa femme*, les difficultés de publications sont plus lourdes : les revues amies refusent. C'est finalement *La revue hebdomadaire* qui accepte, puis l'éditeur Fasquelle (1911) grâce à l'insistance de Valéry Larbaud, écrivain de l'Allier qui entretient avec Guillaumin une correspondance amicale pendant nombre d'années. Fasquelle acceptera également le dernier roman de Guillaumin, *Le syndicat de Baugignoux* (1912), mais en tergiversant longuement tant les ventes des précédents ouvrages ont été mauvaises. La réception critique de ce dernier roman est quasi inexistante. Son ultime roman, *Les mailles du réseau*, ne trouve aucune maison d'édition, ni aucune revue. Il ne sera finalement édité qu'après la mort de Guillaumin en 1970.

On voit bien que le pari fait par Guillaumin sur l'identité de paysan est un pari aux effets non seulement à double tranchant, on l'a vu, mais aussi aux effets limités : son accession au champ littéraire est superficielle et surtout très éphémère. Il continue pourtant à s'adresser aux éditeurs et aux revues qui lui sont a priori favorables. Mais ce filon s'épuise.

La Grande Guerre va constituer une rupture qu'il sera difficile pour Guillaumin de dépasser. Après 1913, Guillaumin n'écrit plus aucun roman, faute de succès et donc d'éditeurs intéressés. Il produit par contre de nombreux articles (environ 900) pour divers journaux et revues, ainsi que des essais sur le monde rural : *Notes paysannes et villageoises* (1925), *À tous vents sur la glèbe* (1931), *Panorama de l'évolution*

*paysanne* (1935), *Sur l'appui du manche* (1949), *Paysans par eux-mêmes* (1953) ; et deux biographies : *François Péron, enfant du peuple* (1937), et *Charles-Louis Philippe mon ami* (1942). On relève ainsi deux grandes périodes très nettement distinctes dans la production de Guillaumin : une première où domine la fiction (poésie, nouvelle, roman), une seconde où elle est totalement absente (articles, essais, biographies). Le romanesque est radicalement abandonné après 1913. Au fond, Guillaumin renonce à la fiction et à l'identité d'écrivain, et se conforme à ce que l'on attend de lui : être le scribe de la paysannerie, et produire une description réaliste du monde rural. La trajectoire de Guillaumin s'apparente moins à une « carrière mixte » (Aron & Viala 2006, chapitre 3) qu'à une carrière en deux étapes distinctes successives.

### **Un repli vers la production journalistique dans la presse de gauche**

Après quatre années de guerre, pendant lesquelles Émile Guillaumin est soldat, les difficultés pour publier sont encore plus importantes. Il ambitionne de fonder une revue d'éducation paysanne, mais sans argent pour ce projet, il se rabat alors sur le travail journalistique. Sa vie quotidienne se partage entre le travail agricole (il possède trois hectares et trois vaches) et le travail journalistique. Ce travail d'écriture n'est pas un plaisir mais constitue un complément nécessaire à son budget, comme il le dit à Ernest Pérochon : « je continue à me soumettre à l'esclavage journalistique, à cause des mandats de fin de mois qui me sont indispensables, hélas » (lettre du 13 novembre 1921 in Mathé 1969, 166).

Entre 1919 et 1940, Guillaumin publie plus de 900 articles, soit en moyenne un article par semaine, pendant 20 ans. Des articles ponctuels, mais dans de nombreux cas, il s'agit de collaborations régulières<sup>27</sup>. Il peut s'agir de chroniques ou d'enquêtes. La quasi-totalité des articles publiés porte sur le monde rural. Guillaumin s'institue ainsi chroniqueur des campagnes, commentant, expliquant les difficultés, mais aussi les permanences et les changements dans les campagnes. Il est, au fond, là où on l'attend, et il fait ce qu'on attend de lui : rendre compte, dans des récits réalistes, des évolutions du monde rural.

A regarder de plus près les organes de presse avec lesquels travaille Guillaumin de façon régulière, on s'aperçoit qu'il s'agit exclusivement de la presse locale et de la presse de gauche<sup>28</sup>. On relève par exemple que Guillaumin écrit près de 200 articles pour *Le Peuple*, le quotidien de la CGT, entre 1921 et 1938.

---

<sup>27</sup> Antoine Decorps a comptabilisé ces collaborations régulières : 420 articles dans *Le quotidien*, 192 dans *l'Information*, 192 dans *le Peuple*, 167 dans *les dernières nouvelles de Strasbourg*, 127 dans *le journal du centre*, 79 dans *la tribune républicaine*, 69 dans *le progrès social*, 44 dans *le petit niçois*, 34 dans *L'Effort*, 33 dans *L'Union républicaine*, 32 dans *L'Espoir* (Decorps 2022, 23).

<sup>28</sup> À partir de la liste dressée par Antoine Decorps, on peut établir que, dans la période d'après-guerre, Guillaumin écrit régulièrement dans des journaux régionaux (*Les dernières nouvelles de Strasbourg* : 167 articles de 1923 à 1939, *Le Petit Niçois* : 44 articles de 1932 à 1933, *La Tribune Républicaine*, de Saint-Étienne : 79 articles en 1929 et 1940-42, *L'Espoir*, de Saint-Étienne : 32 articles en 1944-1945, *Le Journal du Centre*, de Nevers : 127 articles de 1947 à 1951), ainsi que dans des journaux de gauche (192 articles pour *Le Peuple* de 1921 à 1938, 12 articles pour *Le Progrès civique* de 1920 à 1925, 420 articles pour *Le Quotidien* entre 1923 et 1931, 34 articles pour *l'Effort* de 1940 à 1942). Il faut ajouter, dans les contributions les plus nombreuses de Guillaumin, ses 192 articles au journal *L'Information* (journal économique), de 1917 à 1928.

Plus de 150 de ces articles sont des critiques littéraires, toujours sur des ouvrages qui prennent pour cadre ou pour objet le monde rural. Guillaumin donne son avis d'expert sur ces ouvrages, et distribue bons et mauvais points :

Quand il m'arrive de lire un roman sur la vie paysanne, j'ai plaisir à relever les naïvetés, les invraisemblances, les bourdes, qu'il recèle presque inévitablement. Ma collection est d'importance déjà. Zola (assez grand pour n'être pas diminué) y figure en bonne place, qui dans « la Terre » envoie Françoise faucher la luzerne par un après-midi pluvieux de février. Il y a aussi Monsieur Bazin, auteur fécond autant que bien-pensant, qui a connu les forts tirages. M. Bazin a mis en scène beaucoup de paysans. Il les a vus du château, bien entendu. Cependant les portraits à l'eau de rose qu'il en donne sont aussi ressemblants, somme toute, que ceux brossés par maints réalistes de deuxième zone, qui s'acharnent au noir pour faire plus vrai. (*Le Quotidien*, 24 août 1924)

Guillaumin essaie, à chaque fois que c'est possible, de publier en volume les textes parus dans divers journaux. Il en est ainsi pour *Notes paysannes et villageoises* (1925) et *A tous vents sur la glèbe* (1930). Ce dernier texte est un ouvrage destiné aux citadins pour qu'ils se fassent « une plus juste idée des réalités paysannes » (Guillaumin 1930, 8). Dans ses écrits, Guillaumin continue à marteler l'idée que les écrits sur la paysannerie sont entachés d'erreurs car les auteurs sont extérieurs au monde rural : « nul ne saurait parler équitablement des paysans s'il n'a vécu pour son compte la vie paysanne » (Guillaumin 1930, 94). Il sous-entend donc assez clairement qu'il est un des seuls à porter une parole juste.

Cette vision de l'intérieur de la paysannerie, Guillaumin va également la proposer aux intellectuels de son époque.

### **Garder son quant à soi, ne se fermer aucune porte**

Guillaumin correspond avec un grand nombre d'intellectuels de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. S'il est plus en affinité politique avec les intellectuels de gauche, il semble clair qu'il tente de se tenir à l'écart de ce qui est trop marqué (à droite ou à gauche), souhaitant garder en toute circonstance son quant à soi, et ne se fermer aucune porte.

Il répond ainsi à diverses demandes de publications sur l'histoire du monde rural. Il participe à *l'Histoire de la III<sup>e</sup> République* (sous la direction de Jean Héritier) publiée en 1933. Guillaumin, républicain et homme de gauche, s'inquiète des intentions des initiateurs de cette publication, clairement monarchistes, mais maintient sa contribution, bien rémunérée. Il répond également favorablement à Emmanuel Mounier qui le sollicite pour la revue *Esprit*<sup>29</sup>, à Lucien Febvre qui l'interroge sur les moissons et les forges<sup>30</sup>, ou encore à Charles Seignobos. Guillaumin entretient également une longue correspondance avec Albert Thomas<sup>31</sup>, qui le sollicite à de

---

<sup>29</sup> Lettre d'Emmanuel Mounier à Émile Guillaumin, 5 mai 1933, AD 47 J 328.

<sup>30</sup> Lettres de Lucien Febvre à Émile Guillaumin, AD 47 J 336.

<sup>31</sup> Albert Thomas est né en 1878 à Champigny-sur Marne. Fils d'un boulanger républicain, il est normalien, agrégé d'histoire, docteur en droit. Socialiste dès sa sortie de l'École normale, il assure la chronique sociale à *L'Humanité* à partir de 1904, collabore également à *La Petite République socialiste* et crée en 1905 *La Revue syndicaliste*. Coopérateur et syndicaliste, il adhère à la SFIO dès sa création. Élu député de la Seine en 1910, il devient ministre de l'armement en 1916 puis dirige le Bureau International du Travail à partir de 1919. (cf

nombreuses reprises, pendant toute la période où il dirige le Bureau International du Travail, pour avoir son avis éclairé sur des questions rurales.

Même s'il est plus en affinités avec les intellectuels de gauche (comme Albert Thomas), Guillaumin échange avec certains intellectuels beaucoup plus loin de son univers politique. C'est le cas notamment de Daniel Halévy (cf Laurent 2000), avec qui il sera en relation de 1905 à sa mort. La trajectoire de l'auteur des *Visites aux paysans du centre* (1921) est complexe : il passe du dreyfusisme et du socialisme à la droite traditionnaliste dans les années 30. Lorsque Halévy s'éloigne du dreyfusisme, de l'éducation populaire, du mouvement ouvrier, qu'il se rapproche du monde paysan, il entre en contact avec Guillaumin. Mais les deux hommes ne voient pas du tout le monde rural de la même façon : Guillaumin souhaite l'intégration des paysans au progrès, Halévy déplore la mort de la civilisation paysanne et la fin de la « race française », et glorifie l'éternel paysan. Guillaumin est en désaccord avec cette vision, et critique ouvertement l'ouvrage d'Halévy, par exemple dans *Le Courrier de l'Allier* (9 avril 1935). Malgré ces désaccords de fond, il est reconnaissant à Halévy de le soutenir pour certaines de ses publications, par exemple lors de la réédition de *La vie d'un simple*. Guillaumin lui en est d'autant plus reconnaissant qu'à la même période les journaux de gauche ne parlent plus guère de lui, et il vit cela comme une injustice, avec beaucoup d'amertume :

je n'ai eu connaissance de rien dans les journaux de gauche. Ce n'est pas nouveau que cette presse dédaigne de soutenir les écrivains du peuple, à moins qu'ils ne soient inféodés à un clan défini – et alors prônés par les organes de ce clan. (Lettre à Louis Lanoizelée du 18 février 1935 reproduite in Mathé 1969, 204).

Au fond, on peut résumer les choses en disant que Guillaumin est un homme de gauche qui plaie à droite.

Le contexte des années 1930, avec la montée en puissance idéologique des idées traditionnalistes, ne simplifie pas la stratégie de Guillaumin. Ses contributions régulières dans la presse de gauche, qui lui assuraient un revenu fixe, disparaissent à la fin des années 1930. Mais à partir de 1940, des contributions régulières reprennent. Le contexte de valorisation du monde rural est favorable à Guillaumin, mais cette embellie ne dure pas, du fait de la pénurie de papier. Pendant les années d'Occupation, Guillaumin publie peu : celles qu'il nomme « les deux grandes revues bien-pensantes »<sup>32</sup>, *La Revue des deux mondes* et *La Revue universelle*, lui prennent deux articles. On voit qu'il ne reste à Guillaumin que des publications avec lesquelles il n'est pas en affinité idéologique. Il se borne alors à soumettre des articles en prenant bien garde de ne pas franchir certaines limites : il accepte de publier dans des revues hostiles à sa façon de voir « à condition qu'elles aient une certaine tenue, ne s'en tiennent qu'aux idées sans appeler à la haine contre les

---

Pennetier 1964-1997). La première lettre d'Albert Thomas à Guillaumin date du 20 décembre 1913, mais les deux hommes se connaissent déjà, sans doute se sont-ils rencontrés au début du siècle, au moment où Thomas collabore à la *Petite République Socialiste*, qui fait des articles élogieux sur Guillaumin.

<sup>32</sup> Lettre à Louis Lanoizelée du 2 avril 1943 (Mathé 1969, 248).

personnes et (le) laissent exprimer librement (son) opinion. » (Lettre à Charles Bruneau du 20 novembre 1943 reproduite in Mathé 1969, 257)

### Conclusion

Face à un champ littéraire fermé aux classes populaires, Émile Guillaumin met en œuvre une stratégie frontale d'exhibition de son stigmaté. Il brandit alors incessamment sa qualité de paysan auprès d'interlocuteurs particulièrement bien choisis, directeurs de revues et de journaux locaux d'abord, écrivains de sa région, intellectuels et directeurs de publications de gauche ensuite. Il s'attribue rapidement la légitimité à parler des paysans au nom des paysans. Mais cette revendication fonctionne comme un piège : elle le cantonne aux marges, le condamnant à une place dominée dans le champ littéraire. Les marges sont intrinsèquement inconfortables et instables. Aussi, après le succès empoisonné de *La vie d'un simple*, les romans suivants n'ont pas le succès escompté et la position marginale occupée par Guillaumin le laisse très insatisfait. Après la Grande Guerre, il se voit contraint de prendre acte de cet échec et se réoriente vers une carrière (à temps partiel) de journaliste spécialisé sur le monde rural. Il parvient alors pendant de longues années à concilier tant bien que mal son activité de paysan avec un statut de chroniqueur des campagnes et d'informateur privilégié des intellectuels de son temps.

La trajectoire d'Émile Guillaumin nous rappelle à quel point le champ littéraire est réservé aux dominants. Les dominés ne peuvent y pénétrer que temporairement, et sont bel et bien cantonnés aux marges. L'inscription de Guillaumin dans la veine régionaliste dans la première décennie du 20<sup>e</sup> siècle a pu constituer une opportunité mais qui n'a été que passagère, et a fonctionné comme un piège, enfermant son auteur dans une catégorie et dans un style. Si sa carrière d'écrivain est avortée, il a cependant participé à une certaine redéfinition des représentations du paysan dans la littérature, et nourri nombre de travaux dans le champ des études historiques et du journalisme, contribuant ainsi à diffuser une image plus juste du monde rural de son temps.

### Bibliographie

- AGULHON, Maurice. 1979. *La république au village*. Paris : Seuil.
- Aron, Paul et Viala, Alain. 2006. *Sociologie de la littérature*. Paris : PUF, Que sais-je ?
- BEAUMARCHAIS, Jean-Pierre, Couty, Daniel, & Rey, Alain (ed.). 2001. *Dictionnaire des écrivains de langue française*. Paris : Larousse.
- BOURDIEU, Pierre. 1992. *Les règles de l'art*, Paris : Seuil.
- BOURDIEU, Pierre. 1991. « Le champ littéraire. » *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 89, 3-46.
- CONORD, Fabien. 2018. *La terre des autres. Le métayage en France depuis 1889*. Montrouge : Editions du bourg.
- CREPIN-LEBLOND, Marcellin. 1899. « Présentation des *Dialogues bourbonnais*. » *La Quinzaine bourbonnaise* 8.
- DECORPS, Antoine. 2022. *Émile Guillaumin, journaliste. Une morale populaire et un idéal d'élévation paysanne*. Paris : L'Harmattan.
- DUBY, Georges & Wallon, Armand (ed.). 1976. *Histoire de la France rurale*.

- Paris : Seuil.
- GOFFMAN, Erving. 1975. *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Paris : Minuit.
- GRIGNON, Claude & Passeron, Jean-Claude. 1989. *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris : Hautes Etudes/Gallimard/Le Seuil.
- GUILLAUMIN, Émile. 1899. *Dialogues bourbonnais*. Moulins : Crépin-Leblond.
- GUILLAUMIN, Émile. 1901. *Tableaux champêtres, scènes de la vie rurale en Bourbonnais à la fin du XIXe siècle*. Moulins : Crépin-Leblond.
- GUILLAUMIN, Émile. 1903. *Ma cueillette, poésies*. Moulins : Crépin-Leblond.
- GUILLAUMIN, Émile. 1904. *La vie d'un simple*. Paris : Stock.
- GUILLAUMIN, Émile. 1905. *Près du sol*. Paris : Calmann-Lévy.
- GUILLAUMIN, Émile. 1906. *Albert Manceau adjudant*. Paris : Fasquelle.
- GUILLAUMIN, Émile. 1907. *Rose et sa "parisienne"*. Paris : Calmann-Lévy.
- GUILLAUMIN, Émile. 1911. *Baptiste et sa femme*, Paris : Fasquelle.
- GUILLAUMIN, Émile. 1909. *La peine aux chaumières*. Nevers : Cahiers nivernais et du centre.
- GUILLAUMIN, Émile. 1912. *Au pays des ch'tis gas*. Nevers : Cahiers du centre.
- GUILLAUMIN, Émile. 1912. *Le syndicat de Baugignoux*. Paris : Fasquelle.
- GUILLAUMIN, Émile. 1925. *Notes paysannes et villageoises*. Paris : bibliothèque d'éducation.
- GUILLAUMIN, Émile. 1931. *A tous vents sur la glèbe*. Paris : Valois.
- GUILLAUMIN, Émile. 1935. *Panorama de l'évolution paysanne*. Paris : l'Émancipation paysanne.
- GUILLAUMIN, Émile. 1937. *François Péron, enfant du peuple*. Paris : Crépin-Leblond.
- GUILLAUMIN, Émile. 1942. *Charles Louis Philippe, mon ami*. Paris : Grasset.
- GUILLAUMIN, Émile. 1949. *Sur l'appui du manche, pensées au jour le jour*. Moulins : Crépin-Leblond.
- GUILLAUMIN, Émile. 1953. *Paysans par eux-mêmes*. Paris : Stock.
- GUILLAUMIN, Émile. 1970. *Les mailles du réseau*. Moulins : Les cahiers Bourbonnais.
- GUILLAUMIN, Émile. 1973. *Au vieux temps, contes et légendes*. Moulins : Les cahiers bourbonnais.
- GUILLAUMIN, Émile. 1974. *Histoires bourbonnaises*. Moulins : les cahiers Bourbonnais.
- GUILLAUMIN, Émile. 1977. *Six ans de lutte syndicale, articles de Guillaumin parus dans Le Travailleur rural (bulletin de la fédération des syndicats de cultivateurs de la région de Moulins) de 1906 à 1911*. Moulins : Cahiers Bourbonnais.
- HALEVY Daniel. 1934. *Visites aux paysans du centre*. Paris : Grasset.
- LAGRAVE, Rose-Marie. 1983. « Émile Guillaumin et la littérature paysanne. » In *Cheminevements et rencontres de l'œuvre d'Émile Guillaumin*, ed. Dominique Frasson-Cochet et al., 55-77, Moulins : Comité Émile Guillaumin-Bibliothèque publique de Moulins.
- LAURENT, Sébastien. 2000. *Daniel Halévy. Du libéralisme au traditionalisme*. Paris : Grasset.
- MATHE, Roger. 1966. *Émile Guillaumin, l'homme de la terre et l'homme de lettres*. Paris : Nizet.
- MATHE, Roger. 1969. *119 lettres d'Émile Guillaumin, 1894-1951*. Paris : Publications de la faculté des lettres et sciences humaines de Paris-Nanterre, thèses et travaux 4, Klincksieck.
- MENDRAS, Henri. 1984. *La fin des paysans*. Paris : Actes Sud.
- MOULIN, Annie. 1988. *Les paysans dans la société française de la Révolution à nos jours*. Paris : Seuil.
- PENNETIER, Claude et al. (ed.). 1964-1993. *Dictionnaire biographique du*

- mouvement ouvrier français*, Paris : Editions de l'Atelier.
- PONTON, Rémy. 1977. *Le champ littéraire en France, de 1865 à 1905 (recrutement des écrivains, structure carrières et production des œuvres)*. Thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle sous la direction de Pierre Bourdieu, Paris, EHESS.
- PROST Antoine. 1968. *Histoire de l'enseignement en France de 1800 à 1967*. Paris : Colin.
- ROCHE, Agnès. 2006. *Émile Guillaumin, un paysan en littérature*. Paris : CNRS Editions.
- SAPIRO, Gisèle. 2014. *La sociologie de la littérature*. Paris : Repères, la Découverte.
- SAPIRO, Gisèle. 1999. *La guerre des écrivains, 1940-1953*. Paris : Fayard.
- STOCK, Pierre-Victor. 1936. *Mémoire d'un éditeur, 2<sup>ème</sup> série. Henri Becque, Georges Clemenceau, Gustave Nadaud, Coquelin Cadet, Guy de Maupassant, Léon Bloy, Villiers de l'Isle-Adam, Émile Guillaumin*. Paris : Stock.
- THIESSE, Anne-Marie. 1991. *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*. Paris : PUF.
- THIESSE, Anne-Marie. 1984. *Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*. Paris : Le Chemin Vert.
- TOURET, André. 1974. *Les campagnes bourbonnaises sous la III<sup>e</sup> République*, thèse de doctorat d'histoire, Université de Clermont-Ferrand.
- VIPLE, Jean-François. 1967. *Sociologie politique de l'Allier. La vie politique et les élections sous la III<sup>e</sup> République*. Paris : LGDJ.

## Résumé

Émile Guillaumin (1873-1951) est, en France, le plus connu et le plus cité des écrivains paysans. Sa trajectoire est bel et bien exceptionnelle. Demeuré paysan sa vie durant, il tente de pénétrer un champ littéraire particulièrement fermé aux classes populaires. Pour cela, il met en œuvre une stratégie de brandissement de son stigmat social, stratégie temporairement payante, puisqu'il parvient à publier plusieurs recueils de poèmes et des romans. Mais cette stratégie rencontre vite des limites. Et après la Grande Guerre, il est contraint de se réorienter vers une activité journalistique. Il devient alors une sorte de chroniqueur spécialiste des campagnes, dans les années 1930.

## Abstract

Émile Guillaumin (1873-1951) is, in France, the best known and most quoted of peasant writers. His trajectory is indeed exceptional. Having remained a peasant all his life, he tried to penetrate a literary field that was particularly closed to the working classes. For this, he implements a strategy of brandishing his social stigma, a strategy that pays off temporarily, since he manages to publish several collections of poems and novels. But this strategy quickly encounters limits. And after the Great War, he was forced to reorient himself towards a journalistic activity. He then became a kind of columnist specializing in the countryside of the 1930s.

Joris Lehnert

## „Übrigens, wo liegt Ygrande?“

Émile Guillaumin, ein Autor zwischen dem Bourbonnais und Deutschland

### Joris Lehnert

ist Lehrkraft für besondere Aufgaben  
am Institut für Romanistik der  
Humboldt-Universität zu Berlin.  
[joris.lehnert@hu-berlin.de](mailto:joris.lehnert@hu-berlin.de)

### Keywords

Émile Guillaumin – Bourbonnais – bäuerliche Literatur – Rezeptionsgeschichte – Geschichte des Fremdsprachenunterrichts

L'or inondait la terre ; dans cet or, ma vue s'étant habituée, je reconnais le bocage bourbonnais moutonnant jusqu'au dernier lointain. La lumière décline toujours et, cependant qu'elle expire, les horizons s'affinent et grandissent. O terres négligées, comme on vous connaît peu ! Le Français va vers ses côtes, vers la romantique Alsace, vers les hautes montagnes ses frontières.<sup>1</sup> (Halévy 2012 [1934], 211)

In seinem Nachruf in *Le Monde* hieß es über Émile Guillaumin (1873-1951): „L'auteur de la *Vie d'un simple* est mort. Son nom a chance de survivre rien que pour ce livre“<sup>2</sup> (Coiplet 1951). Noch ein Jahr zuvor hatte in denselben Spalten von *Le Monde* der Autor Robert Coiplet in Bezug auf die zwölf besten Romane, die seit 1900 veröffentlicht wurden, bedauert, dass dieser nicht in dieser Liste erschien (Coiplet 1950). Derselbe Coiplet, der 15 Jahre lang allein für die Freitagsausgabe des „*Courrier littéraire*“ verantwortlich war<sup>3</sup>, bemerkte einige Jahre später über ein 1952 erschienenes Buch, das er erst fünf Jahre später entdeckte (Georges David,

---

<sup>1</sup> „Gold überflutete die Erde; in diesem Gold erkannte ich, nachdem sich mein Blick daran gewöhnt hatte, die *Bocage Bourbonnais*, die sich bis in die letzte Ferne erstreckt. Das Licht nimmt immer weiter ab, und während es vergeht, werden die Horizonte schärfer und größer. O vernachlässigte Länder, wie wenig man Euch kennt! Der Franzose geht zu seinen Grenzen: seinen Küsten, dem romantischen Elsass, den hohen Bergen.“ (alle Übersetzungen vom Autor)

<sup>2</sup> „Der Autor von *La Vie d'un simple* ist tot. Sein Name hat die Chance, allein wegen dieses Buches zu überleben.“

<sup>3</sup> Als Mitglied der Gruppe, die 1944 *Le Monde* gründete, war er allein verantwortlich für den „*Courrier littéraire*“ (vgl. Piatier 1971).

*La Pivoine de Tivoli*), dass zu dieser Zeit Eugène Le Roy<sup>4</sup> und Émile Guillaumin noch nicht in Vergessenheit geraten waren (Coiplet 1957), und fasste damit den rapiden Rückgang des Bekanntheitsgrades des Schriftstellers aus dem Bourbonnais<sup>5</sup> zusammen, der der „Weise von Ygrande“ genannt wurde. So wurde zum Beispiel vor 50 Jahren sein 100. Geburtstag gefeiert, ohne dass die Presse darüber berichtete, bedauerte<sup>6</sup> 1976 in der Zeitschrift *Esprit* Jean Bastaire<sup>7</sup> (Bastaire 1976, 599). Was könnte man im Vergleich dazu im Jahre 2023 zum 150. Jahrestag seiner Geburt sagen? Im Jahr 2020 listete die regionale Tageszeitung *La Montagne* anlässlich der Generalversammlung der *Association des Amis d'Émile Guillaumin* die kommenden Jubiläen auf: 70. Jahrestag seines Todes im Jahr 2021, 150. Jahrestag seiner Geburt im Jahr 2023, 50. Jahrestag des Émile-Guillaumin-Preises im Jahr 2024 (und 120 Jahre nach der Veröffentlichung von *La Vie d'un simple* und dessen „Beinahe-Krönung“ beim Literaturpreis Goncourt). Der Autor dieses Artikels fügt hinzu, dass „la poésie, la pensée humaniste, les écrits du 'Sage d'Ygrande' [...] font l'objet d'un intérêt croissant à mesure que les générations passent.“ (13. September 2020, 15)<sup>8</sup> Doch drei Jahre später stellt die Bilanz der letzten Generalversammlung derselben *Association*<sup>9</sup> eine Feststellung dar, die der von Coiplet 1957 beschriebenen Realität viel näherkommt als die von 1951...

Der 70. Jahrestag seines Todes war kein Anlass für besondere Gedenkveranstaltungen (vielleicht auch infolge der 2021 vorherrschenden Pandemiesituation) und im aktuellen Gedenkjahr 2023 scheint die Bilanz ähnlich dürftig zu sein. Dies spiegelt jedoch nicht die Bekanntheit wider, die er zu Lebzeiten genoss, und er verkörpert auch heute noch die Figur des „écrivain-paysan“, also des „Bauernschriftstellers“ *par excellence*. Wenn man einer Anekdote glaubt, die in dem ihm gewidmeten Museum<sup>10</sup> in Ygrande (dem Dorf<sup>11</sup> in der Bocage Bourbonnais<sup>12</sup>, in dem er sein ganzes Leben verbrachte) erzählt wird und die als Bildlegende für einen

---

<sup>4</sup> Autor von *Jacqou le croquant*, dessen Lektüre für Guillaumin von grundlegender Bedeutung war (vgl. Mathé 1969, 195), der sein damaliges Schreibprojekt unterbrach, um *La Vie d'un simple* zu schreiben, das ihn umgehend bekannt machte.

<sup>5</sup> Das Département Allier umfasst heute zum größten Teil die ehemalige historische Provinz des Bourbonnais und seit 2018 tragen die Einwohner des Departements auch offiziell den Namen „Bourbonnais“. Über die Geschichte und Konstruktion dieser regionalen Identität vgl. Paillet 2020.

<sup>6</sup> Was allerdings zum Teil nicht richtig ist, denn *Le Monde* vom 25. Oktober 1973 berichtete zum Beispiel über die zum diesem Anlass organisierte Tagung in Moulins und fasste die besprochenen Themen zusammen.

<sup>7</sup> Vgl. zu Bastaire (1927-2013) die verschiedenen laufenden Projekte rund um die *Carnets Jean Bastaire*, die von Nathalie Ponsard und Vincent Flauraud geleitet werden: <<https://bastaire.hypotheses.org/jean-bastaire>>.

<sup>8</sup> „die Poesie, das humanistische Denken und die Schriften des 'Weisen von Ygrande' [...] gewinnen mit jeder Generation mehr und mehr an Interesse.“

<sup>9</sup> <<https://blog.ecrivains-paysans.com/2023/06/22/les-amis-demile-guillaumin/>>.

<sup>10</sup> Museum Émile Guillaumin (MEG). Es befindet sich in dem Haus, in dem der Autor wohnte, als er das Buch *La Vie d'un simple* schrieb, und ist das einzige Museum in Frankreich, das einem *écrivain-paysan* gewidmet ist. Neben einer 9-teiligen Ausstellung, die die wichtigsten Etappen seines Lebens beschreibt, sind Artefakte und Möbel aus seinem Besitz, Fotos, Briefe und Papiere sowie eine Vitrine mit Übersetzungen seiner Werke ausgestellt.

<sup>11</sup> Während Ygrande zur Zeit von Guillaumin ein eher „großes“ Dorf war (1800 Einwohner, Darsiles 1910, 6), zählt es heute nur noch 700 Einwohner. Zur Entwicklung von Ygrande im 20. Jahrhundert, vgl. Arrachart 2012.

<sup>12</sup> Die Bocage-Landschaft ist ein Regionaltyp der westeuropäischen Heckenlandschaft und ist v.a. in den Streusiedlungsgebieten Nordfrankreichs, aber auch in weiten Teil den Zentralmassivs verbreitet. (S. Baldenhofer 1999, 90)

auf seinen Namen ausgestellten Passierschein nach Moulins<sup>13</sup> fungiert, so ging dieser weit über die Grenzen hinaus:

Émile Guillaumin n'est allé qu'une seule fois à Moulins pendant l'occupation allemande. Sa fille s'était chargée de présenter la demande de laissez-passer. Elle s'entendit demander par le sous-officier allemand [d]e service : « Votre père est-il l'auteur de *la Vie d'un simple* ? (MEG, Vitrine, letzter Raum).<sup>14</sup>

Abgesehen von dieser Anekdote - die vielleicht zu schön klingt, schließlich soll es sich damals zudem um einen einfachen Unteroffizier gehandelt haben - ist es unbestreitbar, dass Émile Guillaumin auch im Ausland rezipiert wurde - eine Rezeption, die er selbst anstrebte, indem er seine Werke an einige der berühmtesten Schriftsteller der damaligen Zeit wie Stefan Zweig<sup>15</sup> oder Tolstoi<sup>16</sup> schickte oder zu schicken versuchte.

In der ihm gewidmeten Literatur findet sich jedoch nur ein einziger Text zu dieser Frage: ein Vortrag, den seine Tochter, Suzanne Souchon-Guillaumin<sup>17</sup>, für eine Tagung in Moulins 1981 anlässlich des 30. Jahrestages seines Todes verfasst hatte - den sie aber nicht mehr halten konnte, da sie kurz davor verstarb und der schließlich von ihrem Bruder Jean gelesen wurde (Souchon-Guillaumin, 1983). Dieser Text, der erste Entwurf zu diesem Thema, vermittelt einen guten Eindruck von dem überraschenden Ausmaß des internationalen Echos, das ihr Vater erfuhr, und listet vor allem die ausländischen Korrespondenten von Émile Guillaumin auf, wobei die Liste nicht vollständig ist, und erzählt auch einige persönliche Erinnerungen. Trotz

---

<sup>13</sup> Der Passierschein wurde am 31.7.1942 unterzeichnet und war bis zum 31. Oktober desselben Jahres gültig (beachtlich ist, dass als Beruf „Schreiber“ angegeben wurde). Ygrande befand sich damals in der freien Zone und man musste den Fluss Allier an der Brücke Régemortes in Moulins-sur-Allier überqueren, um in die besetzte Zone zu gelangen. Da die Geschichte die Erinnerung ersetzt, waren die Jahre der Besetzung in Moulins in den letzten Jahren Gegenstand verschiedener Veröffentlichungen: vom Historikern Julien Bouchet, der das lokale Interesse an dieser Zeit besonders reaktiviert hat (Bouchet 2019, 2021, 2023), von Morer & Recoules (*Moulins sous la botte*, Moulins: S.E.B., 2021) sowie die Ausstellung „Moulins sous l'occupation“ und ihr umfangreiches Begleitprogramm, die vom 10. April 2021 bis zum 23. März 2022 in der Mediathek Samuel Paty zu sehen war.

<sup>14</sup> „Émile Guillaumin ist während der deutschen Besetzung nur einmal nach Moulins gegangen. Seine Tochter übernahm die Aufgabe, den Antrag auf einen Passierschein zu stellen. Sie wurde von dem diensthabenden deutschen Unteroffizier gefragt: „Ist Ihr Vater der Autor von *La Vie d'un simple*?““

<sup>15</sup> Eine von Stefan Zweig unterzeichnete Dankeskarte lautet: „Monsieur, je viens de recevoir « À tous les vents la glèbe », et je vous remercie bien sincèrement, ainsi que la charmante dédicace que vous avez bien voulu y inscrire. Je me propose de lire votre ouvrage dès que j'aurai un peu de loisir, et je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.“ („Monsieur, ich habe soeben 'À tous les vents la glèbe' erhalten, und ich danke Ihnen aufrichtig für die charmante Widmung, die Sie darin geschrieben haben. Ich beabsichtige, Ihr Werk zu lesen, sobald ich ein wenig Muße habe, und ich bitte Sie, meine besten Gefühle zu glauben“) (Brief aus Salzburg vom 16. November 1931, AD Allier 47 J 121). Dies ist die einzige Korrespondenz mit Zweig, die bislang gefunden wurde.

<sup>16</sup> So schrieb Guillaumin am 20. März 1904 an Wladimir Bienstock: „Si vous vouliez bien vous charger, Monsieur, de /transmettre/ faire parvenir à votre grand compatriote et ami Tolstoï un exemple de mon œuvre je vous en serais très reconnaissant“ („Wenn Sie, Monsieur, Ihrem großen Landsmann und Freund Tolstoi ein Beispiel meines Werkes zukommen lassen würden, wäre ich Ihnen sehr dankbar“ (vgl. „lettre d'Émile Guillaumin à un critique russe.“ *Bulletin des amis de Charles-Louis Philippe*, Nr. 50, 1994, 76-78). Jean-Wladimir Bienstock (1868-1933), der als Redakteur des *Courriers de Moscou* und des *Journals de Kiev* vorgestellt wurde, war insbesondere Übersetzer von Dostojewski und Tolstoi ins Französische. Zu den russischen Übersetzungen in Frankreich zu dieser Zeit siehe Ruhe 2012 (zu Bienstock 222, 262), Wilfert Portal 2002.

<sup>17</sup> Suzanne Souchon-Guillaumin (1909-1981) setzte sich für das Andenken und die Neuauflage der Werke ihres Vaters ein.

der vielen zukünftigen und vielversprechenden Forschungsdesiderate, die dieser Überblick aufwirft, wie Paul Vernois (Vernois 1983, 109) abschließend betonte, ist die Untersuchung der ausländischen Rezeption von Guillaumin über dieses skizzenhafte Stadium kaum hinausgekommen. Es stellt sich auch die Frage nach seinen Verbindungen ins Ausland und dem Echo, das er dort hervorrief: denn zum einen werden in Souchon-Guillaumin's Beitrag einige Akteure erwähnt, bei denen sich keine Spuren in den Akten des *Fonds Guillaumin* (47 J Émile Guillaumin) in den *Archives départementales de l'Allier* (AD Allier) auffinden lassen, und zum anderen scheint die Gesamtkorrespondenz meist viel ausschlaggebender zu sein als die wenigen archivierten Briefe, die leider meist nur die von Guillaumin erhaltenen umfassen.

Die Frage der zeitgenössischen Rezeption von Guillaumin im Ausland, insbesondere in Deutschland<sup>18</sup>, erfordert daher eine Analyse der heutigen Spuren und der Akteure, der Erwartungshorizonte sowie der Übersetzungs- und Transfermodalitäten. Welche Funktion(en) hatten die Werke von Guillaumin, dem atypischen Schriftsteller *par excellence*, in der literarischen, aber auch in der sozialen, politischen und kulturellen Landschaft Deutschlands, während seine zeitgenössische Rezeption im Kontext deutsch-französischer Spannungen stattfand? Wie fügte er sich in den breiteren Kontext der deutschen Rezeption französischer Literatur ein? Émile Guillaumin, der zugleich Bauer und Schriftsteller war, dessen Nachruhm heute zwischen Unsichtbarkeit, geringer Patrimonialisierung und Abwesenheit schwankt, war jedoch nicht nur der Autor von *La Vie d'un simple*, für das er trotz allem heute noch immer bekannt bleibt. Die Meilensteine für eine Untersuchung seiner Rezeption im Ausland, insbesondere in Deutschland, ermöglichen es, die Hauptmerkmale eines besonderen Transfers zwischen Frankreich und Deutschland eines literarischen Werkes am äußersten Rand „de ceux qui [normalement] n'écrivent pas“ herauszuarbeiten. (Lejeune 1980, 229)<sup>19</sup>

## **1. Welcher Platz für Guillaumin heute? Paradoxien eines Werkes**

### **1.1. Guillaumin in der Literaturgeschichte: ein Platz bestenfalls im Schatten von Charles-Louis Philippe**

Coilets Bemerkung über das Überleben und Vergessen des Namens Guillaumin lässt sich durch einige schnelle Stichproben belegen. So taucht sein Name beispielsweise 1953<sup>20</sup> nur in einer Fußnote in der berühmten *Histoire de la littérature française contemporaine (de 1870 à nos jours)* von René Lalou auf:

Parlant de [Charles-Louis] Philippe peintre du Bourbonnais, il serait injuste de ne pas rappeler le nom de son compatriote ÉMILE GUILLAUMIN dont il admirait *la Vie d'un simple*,

---

<sup>18</sup> Diese erste Studie soll die Grundlagen für die Forschung der deutschen Rezeption von Émile Guillaumin und die Vorbereitung einer kommentierten Ausgabe seiner aus Deutschland erhaltenen Korrespondenz schaffen.

<sup>19</sup> „derer, die [normalerweise] nicht schreiben.“

<sup>20</sup> Dies ist die fünfte und letzte Ausgabe, die erste datiert aus dem Jahr 1922.

*mémoires d'un métayer*. On est sûrs qu'il n'eût pas moins aimé *À tous les vents sur la glèbe* (1932), suite de „tableautins“, dit modestement l'auteur, mais desquels se dégage une noble leçon d'„idéalisme agissant“.<sup>21</sup> (Lalou 1953, 40-41)

Zwanzig Jahre später gewährte ihm das *Dictionnaire de la littérature française contemporaine* von André Bourin und Jean Rousselot einen kurzen Eintrag, der nicht ganz frei von einer gewissen Herablassung („paysan, authentique écrivain du dimanche, il a peint les choses de son Bourbonnais natal en des romans solides“) war, aber zu dem Schluss kam, dass sein Werk „inséparable de l'histoire de la littérature paysanne“ (Bourin & Rousselot 1975, 126) sei. Insgesamt muss man jedoch zu dem Schluss kommen, dass sein Name im öffentlichen Bewusstsein kaum noch eine Rolle spielt.<sup>22</sup>

Der Blick auf literaturgeschichtliche Überblickswerke eröffnet somit eine offensichtliche Möglichkeit, die Stellung eines Autors im literarischen Kanon (im weitesten Sinne) oder Gegenkanon zu analysieren, trotz der Einschränkungen und Probleme eines solchen Unterfangens, insbesondere wenn es sich um ausländische Literatur handelt:

Eine Literaturgeschichte zu schreiben, erfordert Mut zur Lücke und Mut zur Synthese, soll die Darstellung doch umfassend und trotzdem übersichtlich, genau und dennoch lesbar, eine repräsentative Auswahl und doch keine normative Festlegung sein. (Grimm & Hartwig 2014, XI)

Wie Grimm und Hartwig weiter ausführen, spiegelt ein solches Werk den Forschungsstand seiner Zeit wider und konstruiert dabei immer nur eine bestimmte Version dieser Literaturgeschichte.<sup>23</sup> Wird nun Émile Guillaumin in den deutschsprachigen literaturgeschichtlichen Lehrwerken behandelt, und was sagt der Platz, der ihm in ihnen eingeräumt wird, über seine Rezeption aus? Wenn man in der letzten Edition von Grimm und Hartwigs Standardwerk der *Französischen Literaturgeschichte* (Grimm & Hartwig 2014) nachschlägt, findet man keinen Hinweis auf seinen Namen, der in der Neufassung des umfassend umgeschriebenen thematischen Kapitels verschwunden ist. In der vorletzten Ausgabe muss man schon sehr aufmerksam sein, um den einzigen Satz über ihn in dem Abschnitt über den „Sozial- und Kriminalroman“ (Kapitel „Literatur und Gesellschaft im Wandel der III. Republik“) zu finden, der ihn aufgrund seines desillusionierenden Realismus in die Nähe von Zola rückt:

---

<sup>21</sup> „Wenn wir von [Charles-Louis] Philippe als Maler des Bourbonnais sprechen, wäre es ungerecht, nicht den Namen seines Landsmannes ÉMILE GUILLAUMIN zu erwähnen, dessen *Vie d'un simple, mémoires d'un métayer* er bewunderte. Es gilt als sicher, dass er *À tous les vents sur la glèbe* (1932), eine Reihe von „Bildchen“, wie der Autor bescheiden sagt, aus denen jedoch eine edle Lektion des „handelnden Idealismus“ hervorgeht, nicht weniger geliebt hätte.“

<sup>22</sup> Oder sogar nur selten zitiert wurde, was schnelle Stichproben in verschiedenen französischen Werken zeigen. Die hier angeführten Beispiele sind daher eher die Ausnahme.

<sup>23</sup> „unter Bezugnahme auf den neuesten Forschungsstand erzählen sie [die Autoren] im besten Sinne des Wortes *eine* Geschichte der französischen Literatur“ (Grimm & Hartwig 2014, XI).

Von [Charles-Louis] Philippe beeinflusst sind Marguerite Audoux<sup>24</sup> und Émile Guillaumin. Guillaumin, selbst Bauer, entwirft in *La vie d'un simple* (1904) ein sich von Zolas *La terre* absetzendes, schmuckloses Bild des mühevollen Lebens einer Bauernfamilie. Marguerite Audoux kam als Waise mit 18 Jahren nach Paris, wo sie sich mühsam als Näherin durchkämpfte. Ihre autobiographische Erzählung *Marie-Claire* (1910) wird schnell zu einem Klassiker der Gattung (Grimm & Zimmermann 2006, 321).

Trotz der sicherlich aufwertend gedachten Parallele, die darauf abzielt, Guillaumin in eine kanonisch nobilitierte literarische Filiation einzuordnen und zu legitimieren, ist diese Bemerkung in zweierlei Hinsicht fragwürdig. Zum einen verzichtete er in der ersten Ausgabe von *Le Travailleur rural*<sup>25</sup> auf eine Empfehlung der Lektüre von *La terre*<sup>26</sup>, da Zolas Darstellung der Bauern für seinen Geschmack und auch in Hinblick auf die Bildungsziele, die er mit dem Lesen verfolgte, sicherlich viel zu düster war (vgl. Roche 2009). Wenn ein anderes Werk von Zola (*Germinal*) tatsächlich zu seinen Leseempfehlungen gehört, um Jugendliche zu erziehen und sie durch Schule und Kultur aus ihrem unterdrückten Leben herauszuholen (vgl. Decorps 2022, 133-167), dann ist die Welt des Bergwerks eine ganz andere Welt als die des ruralen Raums, und die Düsternis der Feder Zolas erscheint hier eher noch akzeptabel. Zum anderen besteht eines der stilistischen Merkmale von *La Vie d'un simple* gerade darin, dass es diskret und schamhaft ist und sich darum bemüht, kein schwarzes Bild der Realität abzugeben (vgl. Ragon 2004).

Ohne dass dies im Vergleich zu anderen französischen Literaturgeschichten oder Lehrbüchern eine Ausnahme wäre - im Gegenteil, die Ausnahme wäre eher, würde er erwähnt -, müssen sich Interessierte mit diesen Zeilen begnügen, da sein literarisches Schaffen auf ein einziges Buch - *La Vie d'un simple* - beschränkt bleibt, welches paradoxerweise nicht das Werk ist, das seine Rezeption in Deutschland begründet hat, und die literarische Bedeutung seines Schaffens sowie sein soziales und politisches Engagement ignoriert werden, die auch heute noch meist den Grund für die Erinnerung an ihn und das anhaltende Interesse an ihm darstellen. Émile Guillaumin war jedoch nicht nur Autor eines einzigen Buches<sup>27</sup> und, könnte man sogar sagen, der Mann eines einzigen Lebens. Wie Grimm und Zimmermann

---

<sup>24</sup> In der neuen Ausgabe (Grimm 2014) wird Marguerite Aurox ebenfalls nicht mehr erwähnt, nur Charles-Louis Philippe taucht weiterhin auf, verliert jedoch seinen Status als Inspirator und wird nur noch als Beispiel für eine literarische Untergruppe der sozial engagierten Literatur genannt: „Eine Untergruppe der sozial engagierten Literatur ist die 'Arbeiterliteratur' wie z. B. Gustave Geffroy's Roman *L'apprentie* (1904) oder die 'populistische Literatur' eines Charles-Louis Philippe (*La mère et l'enfant*, 1900; *Bubu de Montparnasse*, 1901).“ (Grimm & Hartwig 2014, 298-299).

<sup>25</sup> „Conseils aux jeunes gens“, 1906. *Le Travailleur rural* ist die Zeitung der *Fédération des syndicats des travailleurs de la terre*, einem Zusammenschluss von etwa 50 kleinen Gewerkschaften, deren Hauptforderungen sich auf die Bedingungen der Teilpacht beziehen. Guillaumin war der Generalsekretär und Leiter der Zeitung (vgl. Roche 2009, Conord 2018).

<sup>26</sup> Er empfahl die Lektüre von Pierre Loti (*Pêcheurs d'Islande*), Eugène Le Roy (*Jacquou le Croquant* - ein entscheidendes Werk für Guillaumin's literarische Berufung, *Le moulin du Frau*), Gustave Geffroy (*L'apprentie*), Édouard Droz (*Au petit battant*), Charles Géniau (*L'Homme de peine*), George Sand (*Les maîtres sonneurs*, *François le Champi*), Émile Zola (*Germinal*), Martin Nadaud (*Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon*), Battisto Bonnet (*Le garçon de ferme*), und natürlich sein eigenes Werk (*La Vie d'un simple*).

<sup>27</sup> Diese Reduktion auf *La vie d'un simple* ist jedoch nicht neu, so gesteht R. Mathé in seiner (ziemlich hagiographisch anmutenden) Dissertation über sein letztes Treffen mit Guillaumin: „En 1951, je croyais encore que Guillaumin était l'auteur de cet unique ouvrage [...]“ („1951 glaubte ich noch, dass Guillaumin der Autor dieses einzigen Werkes war [...]“) (Mathé 1966, 8).

richtig feststellten, blieb er zwar sein ganzes Leben lang Bauer, erlangte mit der Veröffentlichung von *La Vie d'un simple* allerdings tatsächlich nationale Bekanntheit, wobei dessen literarisches Prestige durch den Inhalt, vor allem aber durch die Randständigkeit dieses in den Augen der (herrschenden) Pariser Literaturwelt geheimnisvollen Autors verstärkt wurde. Als Sohn eines Kleinbauern brach er die Schule mit 13 Jahren ab, um auf dem Bauernhof zu arbeiten. Er war Autodidakt und ein großer Leser, der abends schrieb. Die Episode ist bekannt: Daniel Halévy (vgl. Grössel 2001) konnte nicht glauben, dass der Autor eines solchen Buches ein „echter“ Autor war und machte sich 1907 auf die Reise von Paris nach Ygrande<sup>28</sup>, um sich selbst davon zu überzeugen. Er berichtete über die Begegnung mit dem Schriftsteller, der in aller Munde war und 1904 sogar als Favorit für den Prix Goncourt galt (der schließlich an Léon Frapié für *La maternelle* ging):

Un cultivateur en vêtement de travail se tenait debout sur le seuil. J'interrogeai :

- M. Émile Guillaumin est-il chez lui ?
- C'est moi-même.

Je ne pus me retenir d'exprimer mon étonnement.

- C'est donc vrai, vous êtes un paysan.

Émile Guillaumin sourit, de ce sourire sans gaieté et pourtant indulgent que j'ai souvent vu passer sur son visage méditatif.

- Personne ne veut le croire, dit-il.

(Souchon-Guillaumin 2012 [1978], 330)<sup>29</sup>

Der vorhin in Grimm und Hartwig erwähnte Einfluss von Charles-Louis Philippe (1874-1909), selber Autor aus dem Bourbonnais (er wurde in Cérilly geboren, s. Abbildung 3)<sup>30</sup>, ist sehr zutreffend. Philippe war befreundet mit André Gide und

---

<sup>28</sup> Halévy, der die Reise danach mehrmals wiederholte (1910, 1920, 1934 und nach Guillaumin's Tod 1951 und 1953), hielt am 2. Dezember 1910 während der Dekaden von Pontigny ebenfalls einen Vortrag darüber (vgl. François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion, 2000, 77-96). *La visite aux paysans du Centre* von Halévy nimmt einen besonderen Platz in der Erinnerung des Bourbonnais ein, zwischen kanonischer Lesung und Ort der Erinnerung. Das Buch wurde neu aufgelegt und mit Vorworten oder Kolophonen von Politikern im Loklaen Verlag Bleu Autour (Saint-Pourçain) ergänzt, mit einem Vorwort von Pierre Joxe (Enkel von Halévy) und einem Nachwort von François Colcombet (Abgeordneter).

<sup>29</sup> „Ein Bauer in Arbeitskleidung stand auf der Schwelle. Ich fragte:

- Ist Herr Émile Guillaumin zu Hause?
- Das bin ich selbst.

Ich konnte mich nicht zurückhalten, meine Verwunderung auszudrücken.

- Es ist also wahr, dass Sie ein Bauer sind.

Émile Guillaumin lächelt, dieses nicht fröhliche und doch nachsichtige Lächeln, das ich oft über sein meditatives Gesicht habe huschen sehen.

- Niemand will es glauben, sagte er.“

<sup>30</sup> Guillaumin verfasste eine Biographie von Philippe (*Charles-Louis Philippe, mon ami*, Paris: Grasset, 1942 – in der Innenseite des Buches steht ein Alternativtitel: *Mon compatriote Charles-Louis Philippe*), in dessen Vorwort Daniel Halévy ihre aus der selben geografischen Herkunft sowie Milieu basierte Freundschaft betonte: „Émile Guillaumin, d'Ygrande en Bourbonnais, le petit paysan; Charles-Louis Philippe, le fils du sabotier de Cérilly, son voisin: qui les eût vu, dans leur jeune âge, amis sur le terrain de foire, eût été bien étonné d'apprendre qu'ils se trouveraient un jour rivaux dans la lice du Prix Goncourt“. („Émile Guillaumin, aus Ygrande im Bourbonnais, der Kleinbauer; Charles-Louis Philippe, der Sohn des Holzschumachers aus Cérilly, sein Nachbarn: Wer sie als junge Burschen gesehen hätte, Freunde auf dem Platz des Viehmarkts, wäre sehr erstaunt gewesen zu erfahren, dass sie eines Tages beide in der Liste des Prix Goncourt konkurrieren würden.“) Allerdings trafen sich Philippe und Guillaumin erst im Erwachsenenalter um 1901. S.

gehörte zum Gründerkreis von *La Nouvelle revue française*<sup>31</sup>, er starb mit 34 an den Folgen des Typhus und einer Meningitis. 1910 hielt Gide eine Rede über Philippe (die er Valéry Larbaud widmete) und machte beim ersten Satz klar, wie nah er ihm stand:

Par suite d'un malentendu, on ne m'a demandé de tenir cette conférence qu'avec beaucoup de retard ; comme je ne suis rien moins qu'un improvisateur, je n'aurais pas pu accepter de la faire s'il ne s'était agi de Charles-Louis Philippe, et si je n'avais pensé que, pour parler de lui devant vous, un grand amour était plus utile qu'une longue et savante préparation.<sup>32</sup> (Gide 1911, 3)

Gene J. Barberet, Professor an der *University of Connecticut*, sah anlässlich einer sechsseitigen Nekrologie Guillaumins in *The French Review* mit seinem Tod das Ende einer Generation, die mit Philippe anfang und mit Guillaumin endete – und stellte sie eher in die Tradition George Sands, also eben nicht in die Balzacs:

The death of Émile Guillaumin in September, 1951, marked the end of a generation of French novelists which included Marguerite Audoux, Jules Renard, Henri Bachelin and Charles-Louis Philippe. They had much in common: all were born in the central region of France, all were concerned with the French peasant, and all continue, in this respect, the tradition of George Sand, whose native Berry borders on the old province of Bourbonnais where Guillaumin spent all his life. (Barberet 1953, 195)

Wie Audoux erreicht Guillaumin im Gefolge Philippes eine „légitimité inespérée“ (Gnocchi 2011), die Präzisierung bezüglich des posthumen Werdens von Marguerite Audoux' *Marie Claire* ist ebenfalls zutreffend, sie hätte allerdings ebenso - oder vielleicht sogar noch mehr - für Guillaumin und sein *Vie d'un simple* gegolten, das immer wieder als Beispiel für die Veranschaulichung der bäuerlichen Situation im 19. Jahrhundert herangezogen wurde (vgl. z.B. Conord 2018, Soulier 2003). Guillaumins Werk zeichnet sich durch eine je nach Schaffensperiode und Betätigungsfeld klar ausdifferenzierte literarische Produktion aus. So trat er zunächst als Autor von fiktionalen Werken in Erscheinung: Jugendwerke, Märchen und Gedichte, die in der lokalen Presse veröffentlicht wurden, Romane (insgesamt 7), die mit der Veröffentlichung von *La Vie d'un simple* 1904 begannen und bis 1912 und der Veröffentlichung von *Le Syndicat de Baugignoux* andauerten, parallel zu seinem gewerkschaftlichen Engagement für die Teilpächter<sup>33</sup>. Darauf folgte ein Engagement als Journalist und Essayist, das allmählich seine Tätigkeit als Romanautor ersetzte (mehr als 900 Artikel fast ausschließlich über die bäuerliche und ländliche Welt in der lokalen und nationalen Presse, vgl. Decorps 2010 & 2022).

---

zu Philippe und das Bourbonnais Charbonnier 2022, über Guillaumin und Philippe auch das untenstehende Kapitel über Henri Buriot-Darsiles.

<sup>31</sup> Die *NRF*-Nummer vom 15. Februar 1910 wurde Philippe gewidmet (mit Aufsätzen von Charles Guérin, Michel Arnauld, Anna de Noailles, Marcel Ray, Marguerite Audoux, Régis Gignoux, André Gide, Émile Guillaumin, Jean Schlumberger, Maurice Baubourg, Henri Ghéon, Léon Werth). Paul Claudel veröffentlichte zur Einleitung der Ausgabe ein Gedicht für Philippe („On m'attend“).

<sup>32</sup> „Aufgrund eines Missverständnisses wurde ich erst sehr spät danach gefragt, diesen Vortrag zu halten; da ich noch weniger bin als jemand, der improvisiert, hätte ich abgelehnt, wenn es sich nicht um Charles-Louis Philippe gehandelt hätte und wenn ich nicht gedacht hätte, dass eine große Liebe viel wichtiger ist als eine lange und gelehrte Vorbereitung, um vor Ihnen über ihn zu sprechen.“

<sup>33</sup> Vgl. hierzu Conord 2018.

Guillaumin wurde also nach seiner Karriere als Romanautor vor dem Ersten Weltkrieg zu einem Historiker und Soziologen der bäuerlichen Welt, der auch als Referenz über diese fungierte.<sup>34</sup>

## 1.2 „Qui se souvient?“<sup>35</sup> Ein Autor mit geringer Patrimonialisierung

Guillaumin ist heute in Frankreich ein paradoxer Autor. Einerseits ist *La Vie d'un simple* posthum immer noch ein echter Erfolg, der nicht abreißt: Das Buch erschien zum ersten Mal 1972 im Verlag „Le livre de Poche“ und wird als Klassiker betrachtet. Seitdem wurden 165.000 Exemplare verkauft. Mehr noch als die Gesamtzahl der Verkäufe ist es die Beständigkeit, die auffällt. Das Buch wird regelmäßig neu aufgelegt und die Zahlen der letzten Jahre können überraschen: 1.500 verkaufte Exemplare im Jahr 2022, von Januar bis Anfang September 2023 bereits 1.430 Exemplare und insgesamt fast 10.000 seit 2017 (Quelle: LGF-Le livre de poche<sup>36</sup>). Dies ist also ein Autor (oder eher: ein Buch), dessen Erfolg offensichtlich nicht nachlässt. Darüber hinaus findet das Werk zweifellos Anklang in der wissenschaftlichen Gemeinschaft: In ihrer Rezension eines Buches über die Geschichte der französischen Bauern notierte Nadine Vivier als erstes den Namen Guillaumin, als sie erklärte, dass der Autor sein Werk insbesondere auf den Texten von „sehr bekannten“ Bauern aufbaue (Vivier 2017). Guillaumin ist also, dank seines *Vie d'un simple*, heute vor allem ein Autor für Historiker, Soziologen und sogar Geographen. Es ist jedoch anzumerken, dass seine Erwähnung manchmal von Unsicherheiten umgeben ist, wenn sein Name genannt wird: so ist er zum Beispiel in einer Studie selbst Teilpächter (Gnochhi 2013), laut einer anderen handelt es sich bei *La Vie d'un simple* um eine Biografie (Danos 2020), usw.<sup>37</sup> Auf der anderen Seite ist sein Name bekannt, Coiplets Prophezeiung hat sich als zutreffend erwiesen und durch sein Schreiben hat er unbestreitbar zur Neudefinition der literarischen Darstellungen der Bauernschaft (Roche 2009, 22) beigetragen. Die Details um sein Leben und Werk scheinen dabei meist nebensächlich zu sein.

Wenn es eine lokale Erinnerung rund um die Figur (vielleicht mehr als das Werk) von Émile Guillaumin gibt, scheint ein Buch allein noch zum Fortleben seines (inter-)nationalen Gedächtnisses beizutragen. Aber auch die lokale Erinnerung scheint zerbrechlich zu sein. So gibt es zwar seit 2005 einen Verein der Freunde von Émile Guillaumin<sup>38</sup>, aber auch einen „Prix Émile Guillaumin“ (mit 2000 € dotiert), der seit

---

<sup>34</sup> Zu seinen wichtigsten Werken dieser Art gehört u.a. *Panorama de l'évolution paysanne: 1875-1935*, Paris: l'Émancipation paysanne, 1936.

<sup>35</sup> So der Titel eines Artikels in *L'Express* über das Erinnerungsbuch von Michel Ragon (Sorin 1997), Autor von *Histoire de la littérature prolétarienne* und Herausgeber von Sammelbänden mit Texten u.a. von Émile Guillaumin.

<sup>36</sup> Mitteilung an den Autor (4.9.2023).

<sup>37</sup> Der Untertitel *Mémoires d'un métayer (Erinnerungen eines Teilpächters)* ist in diesem Fall doppelt verwirrend, denn *La vie d'un simple* ist ein Roman und Guillaumin war kein Teilpächter, sondern ein Kleinbauer mit Grundbesitz.

<sup>38</sup> „Les objectifs de l'association sont : Faire connaître l'œuvre Émile Guillaumin et participer à sa diffusion ; Organiser ou initier des manifestations autour de l'auteur ; Promouvoir le message humaniste du « Sage d'Ygrande » ; Participer à la mise en valeur du patrimoine bourbonnais (Bulletin d'adhésion) / « Déclaration à la préfecture de l'Allier. LES AMIS D'ÉMILE GUILLAUMIN. Objet : faire connaître l'œuvre et la pensée d'Émile Guillaumin ; encourager tout travail d'étude et de recherche sur Émile Guillaumin ; favoriser toute

dem Tod des Autors auf Initiative des Generalrats des Departements Allier (Sitzung vom 18. Dezember 1973)<sup>39</sup> verliehen wurde und ein Werk über Guillaumin oder über das Bourbonnais prämiert. Der Verein der Freunde von Émile Guillaumin befürchtet allerdings, dass der Departementsrat den Preis aufgeben und durch den „Prix Denis Tillinac du roman“ und den „Prix Denis Tillinac de l'essai“ ersetzen wird, die vor Kurzem einstimmig geschaffen wurden und mit 7000 € wesentlich höher dotiert sind<sup>40</sup>. Denis Tillinac (1947-2020), Gründer und Säule der *École de Brive* zusammen mit Claude Michelet (1938-2022) und Michel Peyramaure (1922-2023), genießt in der Tat einen sehr hohen nationalen Bekanntheitsgrad und ist Teil einer Logik der wirtschaftlichen Entwicklung, die Guillaumin nicht bieten kann:

Ces deux prix littéraires viennent renforcer la politique départementale en faveur de la lecture publique et de la culture en général, mais également contribuent au rayonnement du Département en lui donnant une large visibilité. Un retour important sur le territoire est attendu, et les lauréats retenus seront sollicités pour des animations dans le réseau des bibliothèques que la Médiathèque départementale coordonne. (Conseil départemental de l'Allier 2021)<sup>41</sup>

Es ist jedoch wahr, dass Tillinac und Guillaumin keineswegs die gleichen literarischen und politischen Sensibilitäten repräsentieren. Der Unterschied in der Wahl des Vokabulars und der Themen, die ausgezeichnet werden, springt ins Auge:

Aussi, afin de récompenser les livres qui s'inscrivent dans la veine des écrits et des passions de Denis Tillinac, à savoir la France des Terroirs, le respect de son identité et sa mise en valeur, l'amitié, l'art de vivre à la Française, le Département de l'Allier souhaite décerner deux prix littéraires chaque année en alternance: le Prix Denis Tillinac du roman et le Prix Denis Tillinac de l'essai, dont le règlement est joint en annexe. (Conseil départemental de l'Allier 2021)<sup>42</sup>

---

manifestation relative à Émile Guillaumin ; favoriser la réédition des œuvres d'Émile Guillaumin ; organiser des manifestations et des éditions sur les écrivains et la terre en relation avec Émile Guillaumin. Siège social : chez M. Farinelli (Bernard), Blimiène, 03160 Saint-Aubin-le-Monial. Date de la déclaration : 29 juillet 2005 “ („Die Ziele des Vereins sind: Das Werk von Émile Guillaumin bekannt zu machen und an seiner Verbreitung mitzuwirken; Veranstaltungen rund um den Autor zu organisieren oder zu initiieren; die humanistische Botschaft des „Weisens von Ygrande“ zu fördern; an der Aufwertung des Kulturerbes des Bourbonnais mitzuwirken (Beitrittsformular) / Erklärung bei der Präfektur von Allier. FREUNDE VON ÉMILE GUILLAUMIN. Zweck: Bekanntmachung des Werkes und des Denkens von Émile Guillaumin; Förderung jeglicher Studien- und Forschungsarbeit über Émile Guillaumin; Förderung jeglicher Veranstaltungen im Zusammenhang mit Émile Guillaumin; Förderung der Neuauflage der Werke von Émile Guillaumin; Organisation von Veranstaltungen und Veröffentlichungen über Schriftsteller und das Land in Verbindung mit Émile Guillaumin. Sitz der Gesellschaft: bei Herrn Farinelli (Bernard), Blimiène, 03160 Saint-Aubin-le-Monial. Datum der Erklärung: 29. Juli 2005“) (J.O. de la République française, 137e année - No 34, 20 août 2005).

<sup>39</sup> S. die Liste der Empfänger: <<https://culture.allier.fr/2520-le-prix-emile-guillaumin.htm>>.

<sup>40</sup> Réunion du Conseil départemental de décembre 2021, Délibération N° CD-décembre 2021-14.1-214 Séance du 09 décembre 2021 (Matin), <<https://www.allier.fr/1262-prix-litteraire-denis-tillinac.htm>>.

<sup>41</sup> „Diese beiden Literaturpreise stärken die Politik des Departements zur Förderung des Lesens und der Kultur im Allgemeinen, tragen aber auch zur Ausstrahlung des Departements bei, indem sie ihm eine große Sichtbarkeit verleihen. Es wird ein lokales großes Echo erwartet und die Preisträger werden für Veranstaltungen im Bibliotheksnetz, das von der Mediathek des Departements koordiniert wird, angefragt.“

<sup>42</sup> „Um Bücher zu prämiieren, die mit den Schriften und Leidenschaften von Denis Tillinac übereinstimmen, d.h. mit dem Frankreich der *Terroirs*, der Achtung seiner Identität und seiner Hervorhebung, der Freundschaft und der französischen Lebensart, möchte das Departement Allier jährlich abwechselnd zwei Literaturpreise vergeben: den Prix Denis Tillinac für den Roman und den Prix Denis Tillinac für den Essay, deren Regeln beigefügt sind.“

Mit dieser neuen Auszeichnung, die nun mit dem „Prix Émile Guillaumin“ konkurriert, verankert das Département einen neuen Literaturpreis in der zeitgenössischen Literaturszene, der eher den aktuellen Erwartungshorizonten entspricht. Ausgestattet mit einem Namen von sehr hohem Bekanntheitsgrad, wodurch er der ohnehin schon schwachen Erinnerung an Guillaumin Konkurrenz macht, verkörpert er zudem nicht wie Guillaumin heute eine Vergangenheit, die eher folkloristischer Natur ist und weniger als Träger der gewünschten wirtschaftlichen Entwicklung erscheinen mag.

Neben dieser neuen Konkurrenz (es gibt zusätzlich auch den Allen-Preis und den René-Fallet-Preis) weist die literarische Landschaft vom Bourbonnais eine weitere Besonderheit auf: eine große Anzahl gleichwertiger Erinnerungsinitiativen, die alle so bescheiden und verstreut sind wie die von Guillaumin. So scheint die Erinnerung an Guillaumin nicht für sich allein stehen zu können, sondern muss in ein lokales Netzwerk eingebunden werden und zusammen mit der Erinnerung an andere Schriftsteller aus dem Bourbonnais ein literarisches Erbe bilden, das über den einzelnen Autor hinausgeht. Guillaumin wäre somit ein Autor unter vielen, dessen literarische Besonderheiten nicht mehr ausreichen, um ihn zu legitimieren.

Dieses Phänomen der lokalen Patrimonialisierung Guillaumins innerhalb einer größeren Gruppe in einem „literarischen Tourismus“ (vgl. Fournier & Le Bel 2018a), der kommerziellen Zwecken dient, um ein wirtschaftlich und demografisch schwaches Gebiet (vgl. Fournier & Le Bel 2018b) durch verschiedene literarische Blickwinkel zu erkunden, ist sicherlich auch mit einem immer geringer werdenden Interesse der Literaturforschung in Verbindung zu bringen - ohne hier den Versuch anzustellen, dessen Ursache oder Folgen auszumachen. Dennoch scheinen diese beiden Aspekte zusammen zu funktionieren: Zeitgleich zur Museumsgründung, zum 100. Jahrestag seiner Geburt (1973), rund um den eine Tagung organisiert wurde (vgl. Comité E. Guillaumin 1973), gefolgt von einer zweiten 1981 (vgl. Comité E. Guillaumin 1983), fanden aktuelle Ereignisse im Zusammenhang mit der Erinnerung an Guillaumin regelmäßig ein nationales Echo, wie z.B. in *Le Monde*<sup>43</sup>. Die 1980er Jahre brachten jedoch eine Wende, obwohl *Le Monde* (14. März 1981, 20) einen Artikel über seine „ferme-musée“ schrieb, sein Werk für eine Reihe von

---

<sup>43</sup> Z.B. anlässlich einer Rezension (Ginette Guitard-Auviste, „Cent dix-neuf lettres' d'Émile Guillaumin“, 6. Dezember 1969), ausführlicherer Artikel (Ginette Guitard-Auviste, „Un romancier des simples“, 16. Juli 1971; Paul Morelle, „Promenades à livre ouvert. Le Bourbonnais avec les sabots d'Émile Guillaumin“, 6. Oktober 1973) oder Kurzmeldungen im Zusammenhang mit seiner Erinnerung - Veröffentlichung in der *Livre de Poche*-Ausgabe, Ankündigung von Kolloquien oder Kandidaturen für den Prix Émile Guillaumin („Échos et nouvelles“, 2. August, 13. September & 25. Oktober 1973, 16. Juli 1976, „Les écrivains paysans s'organisent“, 20. September 1973).

Sendungen auf France Culture<sup>44</sup> und sein erster Roman<sup>45</sup>, *Près du sol*, für das Fernsehen (FR3)<sup>46</sup> adaptiert wurde.

So fand die zum Anlass des hundertjährigen Jahrestags des Erscheinens von *La vie d'un simple* organisierte Veranstaltung in der Industrie- und Handelskammer von Moulins statt, von der es allerdings keine weiteren Überlieferungen als die Eröffnungsrede von Jean Cluzel (1923-2020), Senator des Departements Allier von 1971 bis 1998 und wichtiger lokaler politischer Akteur (vgl. Cluzel 2004), gibt. Sowohl der Ort der Veranstaltung als auch das Fehlen von Aufzeichnungen zu diesem Ereignis können als Symbol für einen Wandel im Statusregime von Guillaumin interpretiert werden: von einem literarischen Autor, der Bewunderung und akademische Schriften hervorrief, zu einem Autor, der in einem fragilen lokalen wirtschaftlichen und sozialen Raum nur schwach patrimonialisiert wurde – und in dem das Desinteresse der politischen und akademischen Akteure an dieser Erinnerung durch das Engagement von Freiwilligen ersetzt wurde (vgl. Fournier & Le Bel 2018b)<sup>47</sup>. Paradoxerweise erschien in dieser Zeit eine neue amerikanische Übersetzung, die vom amerikanischen Historiker Eugen Weber ediert und eingeführt wurde (Guillaumin 1983), eine akademische Weihe aus dem Ausland.<sup>48</sup>

Die Vorläufergeneration - die zum Teil Zeitgenosse Guillaumin war -, die erste akademischen Studien über sein Werk vorlegte (Roger Mathé, Paul Vernois; nicht zu vergessen ist auch die Rolle von Suzanne Souchon-Guillaumin bei der Aufwertung des Archivs und des Werks ihres Vaters), fand keine Nachfolger, die neue Forschungen anregten, und das „Comité Émile Guillaumin“, das die Tagungsakten herausbrachte, wirkte letztendlich zeitlich nur sehr begrenzt. Es scheint jedoch, dass in den letzten Jahren ein neues Interesse an der (philologischen) Forschung über ihn entstanden ist: Die *Cahiers Émile Guillaumin* sollen gegründet werden (wenn eine wissenschaftliche Unterstützung gefunden wird) und auch die Forschung, die sich mit dem linguistischen und literarischen Aspekt seines Werkes beschäftigt (das seit dem 1. Januar 2022 nicht mehr durch das Urheberrecht geschützt ist), wird wiederbelebt, nachdem lange Zeit ein eher soziologisches und historisches Interesse an Guillaumin's Gewerkschaftsarbeit, an seinem Einsatz für

---

<sup>44</sup> „La certaine France de mon grand-père“, eine Serie aus den „heute kaum noch bekannten Werken“ von Émile Guillaumin (2. März bis 7. April, France-Culture, 18.30 Uhr), diese Serie wurde täglich ausgestrahlt („à écouter“, *Le Monde*, 1. März 1981, XII).

<sup>45</sup> Obwohl *La vie d'un simple* sein erster veröffentlichter Roman ist, hatte er mit dem Schreiben von *Près du sol* begonnen, das er jedoch nach der Lektüre von *Jacquou le croquant* von Eugène Le Roy unterbrach, um sich diesen „Memoiren eines Teilpächters“ zu widmen.

<sup>46</sup> *Maria Vaureil*, französischer Fernsehfilm von Philippe Pilard mit Sabine Haudepin, der am 7. Mai 1982 auf FR3 und am 20. Juli 1983 in Quebec ausgestrahlt wurde (s. *Sud-Ouest*, 2. Mai 1982, 34, *Sud-Ouest*, 7. Mai 1982, 24 und *Le soleil*, 16. Juli 1983, 24).

<sup>47</sup> Der Jahrestag der Veröffentlichung von *La Vie d'un simple* findet sich auf der Liste der Gedenkfeiern von 2004, die von den Nationalarchiven erstellt wurde. Seit 2018 und der „Maurras-Affäre“ werden die Gedenkfeiern von *France Mémoire* durchgeführt. Mit dieser Änderung sind leider alle zuvor online verfügbaren Sammlungen (Heiser 2014, 32) nicht mehr verfügbar, man findet jedoch den Text von Michel Ragon (2004) online. In der nationalen Presse (Suche über Europresse) findet sich kein Hinweis auf das Jubiläum.

<sup>48</sup> Eine Untersuchung der besonders vielsprechenden englischsprachigen Guillaumin-Rezeption hat ebenso wie die deutsche noch nicht stattgefunden.

die Teilpächter und die bäuerliche Welt im 19. und in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts bestand – die berühmte „bäuerliche Zivilisation“ (vgl. Juillard 1976), deren Sprecher<sup>49</sup> und danach posthumer Vertreter er geworden war. Antoine Decorps veröffentlichte die erste literaturwissenschaftliche Dissertation seit langem<sup>50</sup>, in der er sich mit seinem journalistischen Werk von mehr als 900 Artikeln befasst (Decorps 2022). Félix Danos, der sich mit ländlicher Soziolinguistik befasst, schlug eine Analyse der Sprache in *La Vie d'un simple* vor (Danos 2020). Cyrille François schlug kürzlich einen textgenetischen Ansatz vor, der sich ebenfalls mit seinem berühmtesten Werk befasst (François 2023). Auf dem letzten Franko-romanistentag in Wien (September 2022) trug er auch einen Vortrag vor, der hoffentlich veröffentlicht wird („Une voix paysanne authentique sans „patoiserie“: le défi de Guillaumin dans *La Vie d'un simple*“). Es ist also zweifellos eine Aktualisierung der (französischen) Forschung in den letzten Jahren festzustellen.

Auch aus Wien: Die deutsche Wikipedia-Seite über Guillaumin verkündet daraufhin, dass ihm vor zwanzig Jahren eine Abschlussarbeit gewidmet wurde (Westermayer 2003), die leider nicht veröffentlicht wurde<sup>51</sup>, was die erste deutsche Studie seit langer Zeit gewesen wäre. Die Autorin knüpfte damit jedoch an eine Art Tradition aus der Vorkriegszeit an: das Interesse der Studenten an seinem Werk und die ausländischen und insbesondere deutschsprachigen akademischen Arbeiten, die ihm gewidmet wurden. Allerdings ist besagte deutsche Wikipedia-Seite nicht fehlerfrei und beleuchtet eine wichtige historiographische Leerstelle, nämlich die Beziehung zwischen Guillaumin und Deutschland.

### **1.3 Guillaumin und Deutschland, Deutschland und Guillaumin: eine eklatante historiographische Doppelblindheit**

Der Wikipedia-Eintrag über Guillaumin (Wikipedia 2023) ist neben der französischen auf vier weiteren Sprachen verfügbar<sup>52</sup>, darunter auch auf Deutsch. In der Liste seiner Werke wird die einzige veröffentlichte deutsche Übersetzung zwar aufgeführt, sie entspricht aber nicht dem französischen Werk, mit dem sie in Verbindung gebracht wird:

---

<sup>49</sup> Vgl. seine Anthologie *Les paysans par eux-mêmes*, Paris: Stock (1953).

<sup>50</sup> Es ist recht charakteristisch, dass in der *Bibliographie der französischen Literaturwissenschaft* Guillaumin seit 2009 nur zweimal erwähnt wurde, einmal in einem Artikel im *Magazine littéraire* und einmal in *Lire*.

<sup>51</sup> Es gibt jedoch zwei Exemplare, die in der Universitätsbibliothek Wien hinterlegt sind.

<sup>52</sup> Interessanterweise sind die anderen drei Sprachen aus dem irakisch-iranischen Gebiet: Persisch, Mazanderani und Sorani.

## Werke (Auswahl) [\[ Bearbeiten \]](#) [\[ Quelltext bearbeiten \]](#)

---

- *Dialogues bourbonnais*. Crépin-Leblond, Moulins 1899.
- *Tableaux champêtres*. Crépin-Leblond, Moulins 1901. Slatkine, Genf 1980.
- *Ma cueillette*. Crépin-Leblond, Moulins 1903. (Gedichte)
- *La vie d'un simple. Mémoires d'un métayer*. Stock, Paris 1904. (zahlreiche Auflagen) La République des lettres, Paris 2022.
- *Près du sol*. C. Lévy, Paris 1905. 1979.
- *Albert Manceau, adjudant*. E. Fasquelle, Paris 1906.
- *Rose et sa "Parisienne"*. C. Lévy, Paris 1908.
- *La peine aux chaumières*. Nevers 1909. Bassac 1976.
  - (deutsch) *Ein Kampf um die Scholle. Aus dem nordfranzösischen Bauernleben*. Diederichs, Jena 1916. (übersetzt von Jean Paul von Ardeschah)
- *Baptiste et sa femme*, roman. E. Fasquelle, Paris 1911.
- *Au pays des ch'tits gas... (dialogues bourbonnais)*. Les Cahiers du Centre, Nevers 1912.
- *Le Syndicat de Baugignoux*, roman. E. Fasquelle, Paris 1912.
- *A tous vents, sur la glèbe*. Valois, Paris 1931.
- *Panorama de l'évolution paysanne 1875–1935*. Émancipation paysanne, Paris 1936.
- *François Péron, enfant du peuple. Un grand voyage, une œuvre, une vie*. Crépin-Leblond, Moulins 1937.
- *Mon compatriote, Charles-Louis Philippe*. B. Grasset, Paris 1942.
- *Sur l'appui du manche. Pensées au jour le jour*. Crépin-Leblond, Moulins 1948.
- *Six ans de lutte syndicale. (1906–1911)*. Moulins 1977.

1 | Screenshot (30.08.2023), <[https://de.wikipedia.org/wiki/%C3%89mile\\_Guillaumin](https://de.wikipedia.org/wiki/%C3%89mile_Guillaumin)>.

Auf französischer Seite sind die Fehler in Bezug auf Émile Guillaumins Beziehung zu Deutschland ebenso symptomatisch. So konnte man ein Foto von Émile Guillaumin [Abbildung 2<sup>53</sup>] sehen, das 2014 in *La Montagne* mit folgender Bildunterschrift veröffentlicht wurde: „Émile Guillaumin retrouve son traducteur en allemand, Henri Haas, celui-là même qui avait sympathisé avec les prisonniers bourbonnais durant leur captivité en Allemagne.“<sup>54</sup> (Moisan 2014)

---

<sup>53</sup> Dieses Foto ist auch im MEG ausgestellt, diesmal ohne Bildunterschrift.

<sup>54</sup> „Émile Guillaumin trifft seinen deutschen Übersetzer wieder, Henri Haas, derselbe, der mit den Gefangenen aus dem Bourbonnais während ihrer Gefangenschaft in Deutschland sympathisiert hatte.“



2 | Foto in *La Montagne* vom 19.04.2014

Der Ursprung dieses Artikels ist ein vormals unveröffentlichter Brief, der vom Ehemann Guillaumins Enkelin in dessen Korrespondenz gefunden wurde und dessen bewegender Charakter an die Bekanntheit und den Status des „Weisen von Ygrande“ erinnert – sowie sicherlich den lokalen Stolz auf einen der berühmtesten lokalen Autoren weckt. Der Brief ist auf den 23. Februar 1943 datiert und wurde aus dem Lager Menningen geschickt, er ist von Jacques Billard unterzeichnet worden und wurde von einer Gruppe französischer Gefangener aus „Cosne-d'Allier<sup>55</sup>, Moulins, Montluçon und anderen Orten“ an Guillaumin geschickt. In dem Artikel heißt es weiter :

Ce témoignage inédit est déjà émouvant, mais il le devient plus encore quand le prisonnier qui rédige la lettre indique qu'„il y a ici un de nos amis allemands (sic), aimable pour vous, qui vous a très bien connu en 1934 dans la Sarre et qui s'intéresse à vos livres autant que nous“. Qui est ce mystérieux „ami allemand“ ? Pour Didier-Philibert Geney, il s'agit sans nul doute de Henri Haas, le traducteur allemand d'Émile Guillaumin. Les deux hommes correspondaient depuis les années 1910, Haas ayant traduit dans son pays plusieurs ouvrages de l'écrivain-paysan, en particulier *La vie d'un simple*. Après la guerre, les deux hommes se sont revus en 1947 à Lausanne comme en témoigne la photographie ci-dessus

---

<sup>55</sup> Es gibt zwei *Collèges* (französische Mittelschulen), die den Namen Émile Guillaumin tragen: eines in Cosne d'Allier und das andere in Moulins.

retrouvée elle aussi dans les archives de l'écrivain par Didier-Philibert Geney. (Moisan 2014)<sup>56</sup>

In diesem Text scheint jedoch nichts zu stimmen: weder der Name, noch die Daten, noch die Orte, noch die gegebenen Informationen, was die historiographische Leerstelle unterstreicht, die Guillaumins Verbindungen zu Deutschland darstellen. Wie wir sehen werden, ist Haas zwar der Nachname eines der interessantesten deutschen Korrespondenten von Guillaumin (und die Korrespondenz reicht bis weit vor 1910 zurück), aber der Vorname ist nicht Hans, sondern Joseph und er übersetzte *La Vie d'un simple* nicht ins Deutsche, aus dem einfachen Grund, dass das Werk nie ins Deutsche übersetzt wurde... Ebenso wurde nur ein Werk übersetzt (*Le syndicat de Baugignoux*) und nicht „mehrere“. Schließlich konnten sich die beiden Männer nach 1947 in Lausanne nicht mehr sehen, da Haas 1929 starb und, wenn man Suzanne Souchon-Guillaumin glauben darf (Souchon-Guillaumin 1983, 107), ihr Vater nur einmal die Grenze überquerte, und zwar um in die Schweiz zu reisen, aber nach Genf und nicht nach Lausanne, und dies 1904 und nicht 1947. Darüber hinaus, und hier ist die Formulierung des Briefes ungeschickt, handelt es sich sicherlich nicht um Guillaumin, der 1934 im Saarland gewesen sein soll, sondern eher um diesen „deutschen Freund“. Ein Blick in den Fonds Émile Guillaumin gibt uns möglicherweise einen genaueren Hinweis auf diese Person: Dort findet sich ein Briefwechsel mit einem deutschen Studenten (bayerisch-pfälzischer Nationalität, um genauer zu sein, laut seiner Studentenakte) der Universität Würzburg, Fridolin Jung (s. Studierendenkarte Jung, UA Würzburg), der zu dieser Zeit eine Abschlussarbeit über Guillaumin schrieb und mit ihm korrespondierte, um diese vorzubereiten. Jung wurde 1906 in Ensheim<sup>57</sup> geboren, einer kleinen Stadt in der Nähe von Saarbrücken, wo er 1930 seinen Schulabschluss (Reifezeugnis, Realgymnasium) machte, bevor er 1932 in Würzburg mit dem Studium der Neophilologie begann (in seiner Akte ist unter der Kategorie "Abgangszeugnis" auch „Paris 17.3.1932“ vermerkt, was darauf hindeutet, dass er eine Zeitlang eine Pariser Schule besuchte, wahrscheinlich als sprachliche Vorbereitung auf sein zukünftiges Studium). Diese Korrespondenz stammt hauptsächlich aus den Jahren 1934/1935 und es wird u.a. berichtet, dass Jung immer noch regelmäßig in Ensheim<sup>58</sup> Zeit verbracht, u.a. auch, um an der Volksabstimmung über die Zukunft des Saarlandes teilzunehmen (Brief vom 30.12.1935, AD 47 J 44).

---

<sup>56</sup> „Dieses unveröffentlichte Zeugnis ist bereits bewegend, aber es wird noch bewegend, wenn der Gefangene, der den Brief verfasste, anmerkt, dass „hier ein deutscher Freund von uns (*sic*) ist, der freundlich zu Ihnen ist, Sie 1934 im Saarland sehr gut gekannt hat und sich für Ihre Bücher genauso interessiert wie wir“. Wer ist dieser mysteriöse „deutsche Freund“? Für Didier-Philibert Geney handelt es sich zweifellos um Henri Haas, den deutschen Übersetzer von Émile Guillaumin. Die beiden Männer korrespondierten seit den 1910er Jahren und Haas übersetzte in seinem Land mehrere Werke des Bauern-Schriftstellers, insbesondere *La vie d'un simple*. Nach dem Krieg trafen sich die beiden Männer 1947 in Lausanne wieder, wie das obige Foto belegt, das ebenfalls von Didier-Philibert Geney in den Archiven des Schriftstellers gefunden wurde.“

<sup>57</sup> Der Beruf seines Vaters wird ebenfalls erwähnt: „Landwirt“.

<sup>58</sup> Der Name Fridolin Jung erscheint auch auf der lokalen Liste der „Vermissten“ während des Krieges (s. Gedenktafeln am Kriegerdenkmal Ensheim: <[https://www.ensheim-saar.de/ehp\\_3126.htm](https://www.ensheim-saar.de/ehp_3126.htm)>).

Dies sind also bestenfalls Ungenauigkeiten, die in der Recherche verblüffen, die aber vor allem den sehr vagen und unsicheren Charakter der Kenntnis der ausländischen und insbesondere der deutschen Rezeption Guillaumins zeigen, basierend vor allem auf wiederholt weitergegebenen Fehlinformationen unbekannter Herkunft. All dies ist jedoch insofern problematisch, als dass die internationale Rezeption seines Werkes die dahinterstehenden Prozesse und Netzwerke auf besondere Weise beleuchten und sichtbar machen kann. Denn das deutsche Interesse war real und beruhte sogar auf Gegenseitigkeit, da Guillaumin das Weltgeschehen sehr aufmerksam verfolgte.

## 2. Émile Guillaumin, Deutschland und das Bourbonnais

### 2.1. Émile Guillaumin und Deutschland

Jungs Brief vom 30. Dezember 1935 lässt unterschwellig Guillaumins Interesse an der Situation in Deutschland erkennen - Jungs Formulierung deutet darauf hin, dass er mit seinem Brief auf eine Frage oder Bemerkung Guillaumins über die Volksabstimmung über die Zugehörigkeit des Saarlandes antwortet. Dieses Interesse - und Guillaumins Kenntnis deutscher Angelegenheiten wie der Wahlen - taucht regelmäßig in den Akten der Signatur 47 J 44 auf. Die Existenz von zwei Signaturen „Deutschland“, die von Guillaumin ausgeschnittene und aufbewahrte Zeitungsausschnitte sammeln, zeugt ebenfalls von einem starken Interesse für den deutschen Nachbarn (AD 47 J 282, AD 47 J 283). Dieses Interesse wurde sicherlich durch eine klare pazifistische Neigung motiviert. So lehnte Guillaumin jeglichen Nationalismus ab (vgl. seine Antwort an Georges Valois, der versuchte, ihn für seine Untersuchung „Die Monarchie und die Arbeiterklasse“ zu gewinnen, in der er es ablehnte, jede Individualität in die soziale Schublade zu stecken, in der das Schicksal sie geboren hat und nichts entsetzlicher als die Theorie des reinen französischen Blutes fand, zitiert in Roche 2009, 14) und war, wie Mathé bereits feststellte (Mathé 1969, 194), sowohl vor als auch nach dem Ersten Weltkrieg frei von jeglicher Animosität gegenüber Deutschland. Vor dem Ersten Weltkrieg glaubte er sogar noch, dass es möglich sei, Feindseligkeiten zwischen den beiden Nachbarländern zu vermeiden. Dies ist umso bemerkenswerter, als die Dritte Französische Republik (1870-1940) z.T. um die Idee der Revanche am Deutschen Reich herum aufgebaut wurde, deren Verwendung als kriegerisches politisches Argument er entschieden ablehnte (Decorps 2022, 101), und er später während des Ersten Weltkriegs als *Vaguemestre* (Postbote) an der elsässischen Front mobilisiert wurde. (vgl. Chaline 2014)

Als Antwort auf die Zusendung einer Broschüre, die die deutsch-französische Versöhnung im Jahr 1933 wünschte (*Documents de la paix*), zeigte er, dass er die deutsche Politik verfolgte, und fasste seine Position zu den deutsch-französischen Beziehungen für seinen Freund und Absender zusammen:

Cher ami,  
J'ai bien reçu votre pli du 2 juin et aussi votre brochure : *Les Documents de la paix* à laquelle je n'ai pas eu jusqu'ici loisir de beaucoup m'arrêter : impossible de „digérer“ la provision de „canards“ et d'imprimés qui me parviennent chaque jour ! Mais il va de soi que vous prêchez un converti ; ne faisais-je pas partie dès 1913 d'un Institut de réconciliation franco-

allemand<sup>59</sup>. Je retrouve ma carte de temps en temps et la regarde avec q.q. mélancolie...A ce moment je ne croyais pas à la guerre. Maintenant je me tiens dans une prudente expectative. Car on ne voit rien de rassurant dans l'état de choses présent et ce qui se passe en Allemagne n'incite guère à l'optimisme. (Brief an Louis Lanoizelée vom 18. Juni 1933, abgedruckt in Mathé 1969, 194-195, hier 194)<sup>60</sup>

In einer Zeit starker diplomatischer Spannungen und nach der Agadir-Krise von 1911 nahmen die Initiativen der Pazifisten zu, blieben jedoch marginal. (vgl. Lorrain 1999) In einem Artikel in *L'Union républicaine* von 1913 beschrieb Guillaumin Initiativen zur Vermeidung des sich ankündigenden Krieges, darunter die einer deutsch-französischen Gesellschaft, „Pour mieux se connaître“<sup>61</sup> (die jedoch nur eine Ausgabe ihrer *Cahiers franco-allemands* veröffentlichte, vgl. Beaupré, 1913, 139ff. & Beaupré 2014, 132), und die des Deutsch-Französischen Versöhnungsinstituts, dessen Mitglied er war und das insbesondere Partnerschaften zwischen jungen Franzosen und jungen Deutschen, aber auch deutschen Esperantisten, die nach Frankreich reisten und einhellige Sympathie säten, und schließlich eine mögliche geheime Vermittlung des Königs von England zur Revision des Frankfurter Vertrags von 1871 vorschlug. (Decorps 2022, 103) Guillaumin, ein wortwörtlich „bodenständiger“ Pazifist, für den der Krieg vor allem einen Bruch in der Ordnung des ewigen Zyklus der Jahreszeiten bedeutete (die kreisförmige Zeitlichkeit des Bauern, die in seinen *Tableaux champêtres* hervorgehoben wird, vgl. Decorps 2022, 101), rief zu einer Annäherung auf und pflegte die bäuerliche Metapher:

Voilà pourquoi se mieux connaître est une chose excellente. – Mieux l'on se connaîtra, plus l'on s'apercevra que le nombre est limité de ceux qui, là-bas comme ici, cultivent avec soin

---

<sup>59</sup> Es gibt nur zwei Spuren dieser Episode im Nachlass Émile Guillaumin: eine kleine Karte mit einer Notiz von Henriette Weyer („Cordialement, j'espère votre active collaboration“) und Ernst Haeckel („Ernst Haeckel wünscht aufrichtig Ihre wertvolle Mitwirkung“) (AD Allier 47 J 44) und die Exemplare der Zeitschrift (AD Allier 47 J 305). Das „Organ des Deutsch-Französischen Instituts für Versöhnung“, *La Réconciliation*, von Henriette Meyer gegründet und geleitet, wurde von Oktober 1913 bis Februar 1914 (fünf Ausgaben) „unter der Schirmherrschaft“ von Ernst Haeckel (dem „deutschen Darwin“) und Wilhelm Ostwald herausgegeben. Henriette Meyer, Orientalistin und Übersetzerin, vermachte die nach ihr benannte Bibliothek der Asiatischen Gesellschaft am Collège de France (<[https://data.bnf.fr/fr/11077069/henriette\\_meyer/](https://data.bnf.fr/fr/11077069/henriette_meyer/)>). Zur deutsch-französischen Aussöhnung siehe u.a. Beaupré 2014. Hier sei auf das von der Union der Deutschen Akademien der Wissenschaften geförderte Projekt „Ernst Haeckel (1834-1919): Briefedition“ aufmerksam gemacht werden, das eine Korrespondenz in dieser Gelegenheit zwischen Haeckel und Meyer aufweist (<<https://haeckel-briefwechsel-projekt.uni-jena.de/>>).

<sup>60</sup> „Lieber Freund, Ich habe Ihren Brief vom 2. Juni erhalten und auch Ihre Broschüre: *Les Documents de la paix*, mit der ich mich bislang nicht viel befasst habe: es ist unmöglich, den Vorrat an „Klatschblättern“ und Drucksachen, die mich jeden Tag erreichen, zu „verdauen“! Aber natürlich predigen Sie einen Konvertiten; war ich nicht bereits 1913 Mitglied eines deutsch-französischen Versöhnungsinstituts. Ich finde meine Karte von Zeit zu Zeit wieder und betrachte sie mit einiger Melancholie... Zu diesem Zeitpunkt glaubte ich nicht an einen Krieg. Jetzt halte ich mich in einer vorsichtigen Erwartungshaltung. Denn es gibt nichts Beruhigendes in der gegenwärtigen Lage und was in Deutschland geschieht, gibt wenig Anlass zu Optimismus.“

<sup>61</sup> Es handelt sich hier um eine Initiative von Henri Guilbeaux, einem Schüler von Émile Verhaeren, Pater Hyacinthe (Loyson), John Grand-Carteret und Alexandre Mercereau (Décaudin 1981, 462). Sie organisierte Sprachkurse, Theater- und Kunstaustausch (vgl. Cooper 1991, 181) und gab jedoch nur eine Ausgabe ihrer Zeitschrift im August 1912 heraus.

telle une plante vénéneuse, l'idée de haine – et plus deviendra difficile leur triste rôle. (Guillaumin 1913 zitiert in Decorps 2022, 103)<sup>62</sup>

Wenn Guillaumin daran erinnert, dass diejenigen, die die erwähnten Esperantisten trafen, erstaunt waren zu entdecken, dass Deutsche durchaus charmant sein können (*ibid.*), so sprach er auch von persönlicher Erfahrung. In der Tat, wie Mathé in der Fußnote bemerkte, war Guillaumin „sehr eng mit einem deutschen Intellektuellen, Dr. Haas, verbunden, der die *Tableaux champêtres* und *la Vie d'un simple* übersetzte“ (Mathé 1969, 194). Wie bei den Informationen, die heute auf Wikipedia oder in der lokalen Presse verbreitet werden, handelt es sich hierbei um Fehler, da weder *La Vie d'un simple* noch die *Tableaux champêtres* ins Deutsche übersetzt wurden (Es wurden lediglich Ausschnitte herausgegeben). Es ist jedoch wahr, dass dieser „Dr. Haas“, ein deutscher Romanist, mit dem Guillaumin tatsächlich eng verbunden war, eine Schlüsselrolle bei der deutschen Rezeption seines Werkes spielte und die freundschaftlichen Beziehungen (bestehend aus einem regen Briefwechsel und regelmäßigen Besuchen und Aufhalten von Haas und seiner Familie in Ygrande, Einladungen von Haas an Guillaumin, ihn zu besuchen, auch auf Hochzeitsreisen), die sie fast ein Vierteljahrhundert lang unterhielten, erklären sicherlich auch Guillaumins Interesse an Deutschland. Auch das deutsche Interesse an Guillaumins Werken hat seinen Ursprung in dieser aufrichtigen Freundschaft.

## **2.2. Guillaumin in Deutschland: die Rolle eines sehr aktiven Netzwerks aus dem Bourbonnais**

Die Hauptakteure der Guillaumin-Rezeption in Deutschland sind Joseph Haas, Henri Buriot-Darsiles und Georg Goyert. Sie alle hatten eine besondere Verbindung zum Bourbonnais, wo sie lebten und das sie auf die eine oder andere Weise nach ihren eigenen Interessen förderten, insbesondere durch die Hervorhebung von Guillaumins Werken.

### **2.2.1. Moulins-Freiburg-Ygrande: Joseph Haas**

Die 66 Briefe von Haas an Guillaumin, die im Fonds Émile Guillaumin (AD Allier, 47 J 44) aufbewahrt werden, erstrecken sich von 1903 bis 1925 und zeigen eine Nähe zu einem deutschen Gelehrten, die Fragen aufwerfen kann. Für diese ständige Korrespondenz (die nicht als vollständig angesehen werden kann, da der erste erhaltene Brief (26.9.1903) eine viel frühere Bekanntschaft und eine offensichtlich bereits etablierte Korrespondenz belegt) gibt es eine einfache Erklärung: Joseph Haas ist selber ein Deutscher aus dem Bourbonnais<sup>63</sup>, verbrachte dort einen Teil

---

<sup>62</sup> „Deshalb ist es eine gute Sache, sich besser kennen zu lernen. - Je besser man sich kennt, desto mehr wird man feststellen, dass die Zahl derer, die dort und hier die Idee des Hasses wie eine giftige Pflanze pflegen, begrenzt ist - und desto schwieriger wird ihre traurige Rolle sein.“

<sup>63</sup> In einem Porträt, das Gerhard Rohlf (1892-1986) nach seinem Tod erstellte und das in der lokalen Presse veröffentlicht wurde, heißt es: „Am 15. August 1863 ist er in Moulins (Allier) in der Landschaft Bourbonnais geboren. Seine Eltern waren deutsch-schweizerischer Herkunft. Doppelsprachig wuchs er auf, und dieser Moment ist wohl bei der Wahl seiner Studien von ausschlaggebendem Einfluß gewesen. Er sprach ein feines und aristokratisches Französisch. Die enge Verwachsung mit der romanischen Sprache zeigt sich besonders

seiner Kindheit und kehrte regelmäßig während der Sommerferien dorthin zurück, insbesondere um seine Familie zu besuchen (er erwähnt mehrmals Besuche bei seiner Tante Schmidt in Moulins). Tatsächlich wurde Engilbert Joseph Haas am 15. August 1863, als Sohn einer deutschen Einwandererfamilie<sup>64</sup> in Moulins geboren, sein Vater (Adolphe<sup>65</sup> Haas) war Uhrmacher auf dem zentralen *Place d'Allier*, seine Mutter (Caroline Rombach) ohne Beruf. (AD Allier, État civil, Mi EC 196 52, MOULINS, N, 1862-1866, 231) Seine Karriere vollzog sich jedoch in Deutschland: Nachdem er bis 1877 in Moulins gelebt hatte (UA Tübingen 126/233), zog er nach Freiburg im Breisgau, wo er seine Schulausbildung fortsetzte und anschließend Romanistik studierte, unterbrochen von zwei Aufenthalten in Bonn (SoSe 1884) und Heidelberg (WiSe 1886/87); er promovierte 1889 in Phonetik an der Universität Freiburg<sup>66</sup>. Nach dem Referendariat unterrichtete er zunächst Französisch an der Höheren Mädchenschule (1895-1904) und dann am neu eröffneten Friedrichs-Gymnasium in Freiburg (1904-1910)<sup>67</sup>, während er parallel dazu an der Universität Freiburg französische Sprache und Literatur unterrichtete. (Hausmann 2016) Schließlich wurde er ab 1910 als Nachfolger von Karl Voretzsch ordentlicher Professor an der Universität Tübingen<sup>68</sup>.

Seine Laufbahn verlief somit parallel zur Entwicklung der deutschen Romanistik des späten 19. Jahrhunderts, die Linguistik (diachron) und Literatur (Literaturgeschichte und -kritik) in einem globalisierenden philologischen Ansatz verband. Zusätzlich zu seiner Forschung und Lehre in Sprache und Grammatik (er veröffentlichte zahlreiche Werke über Syntax und Phonetik) bezog Haas auch die Literatur in sein Fachgebiet mit ein. So veröffentlichte er zahlreiche Studien über Balzac (sein Lieblingsautor, seine Antrittsvorlesung in Tübingen befasste sich mit „H. Balzac im Jahre 1830“) und am Ende seines Lebens auch eine *Kurzgefasste Französische Literaturgeschichte* in 4 Bänden, die vor allem für deutsche Studenten bestimmt war (Halle: Max Niemeyer 1924-1927). In dieser kurzgefassten Geschichte räumte er Émile Guillaumin einen kleinen Platz ein (Kapitel „Der Roman 1870-1900“) und erwähnt ihn, obwohl er die chronologischen Grenzen und die Menge der Werke,

---

darin, dass er noch in den letzten Jahren seines Lebens bei der Rechnung lieber die französische Sprache bediente.“ (UA Tübingen 126/233)

<sup>64</sup> Es existieren zwar Forschungen zur deutschsprachigen Immigration im 19. Jahrhundert in Frankreich, jedoch befassen sie sich meistens mit Paris (cf. König 2003, König 2010), berücksichtigen aber diese provinzielle und eher ländliche Einwanderung nicht.

<sup>65</sup> Wie bei Joseph (Josef) findet man in Deutschland auch die deutsche Version seines Vornamens (Adolf).

<sup>66</sup> *Zur Geschichte des I vor folgendem Konsonanten im Nordfranzösischen*, Würzburg: Röhl, 1889. Es ist anzumerken, dass diese Studie aufgrund ihres besonderen Ansatzes positiv aufgenommen wurde, vgl. John E. Matzke *Modern Language Notes* Vol. 4, No. 8 (Dec., 1889), 249-251 und Wilhelm Meyer-Lübke, *Littbl.* 1889, 295f.

<sup>67</sup> In den Jahresberichten wird die Lektüre von Guillaumin in den von Haas geleiteten Französischkursen erwähnt, vgl. Grossh. Friedrichsgymnasium in Freiburg i.Br., *Jahresberichte 1905-1910*.

<sup>68</sup> Er musste sich 1926 nach einem Schlaganfall zurückziehen, an dessen Folgen er am 12. Juli 1929 starb und auf seinen letzten Wunsch hin im engsten Kreis und ohne offizielle Vertreter der Universität beigesetzt wurde (vgl. Kotowski 1999, 134).

aus denen er auswählen kann, überschreitet<sup>69</sup>: „Hier [= Zu diesen [R]egionalisten<sup>70</sup>] spielen auch Émile Guillaumins Erzählungen, der ein treuer Anhänger seiner Heimatprovinz ist (*La Vie d'un Simple* [1904], *Rose et sa Parisienne* [1908], *Près du sol* [1906], *Le Syndicat de Baugignoux* [1912]).“ (Haas 1927, 301)

Seine Laufbahn – im besonderen nationalistischen Kontext des Kaiserreiches – illustriert sowohl die Entwicklung von Französisch als Schulfach in Deutschland in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts (Gründung von höheren Bürgerschulen, Realschulen, Realgymnasien, Oberrealschulen, an denen die Sprache systematisch gelehrt wurde) als auch die Institutionalisierung der Romanistik als eigenständige akademische Disziplin (jede Universität besaß um die Wende zum 20. Jahrhundert einen Lehrstuhl oder ein Seminar für Romanische Philologie, vgl. Kalkhoff 2010, 268-270)<sup>71</sup>. Haas verkörpert unbestreitbar den Typus des deutschen Romanisten während der „Goldgräberjahre“ (d.h. zwischen ca. 1875 und 1914) einer international bekannten und geschätzten deutschsprachigen Romanistik. (Kalkhoff 2010, 270) Er ist ohne Zweifel der erste und sicherlich wichtigste Akteur - wir werden darauf zurückkommen - der deutschen Guillaumin-Rezeption. Bereits 1903 sprach er von der Idee, Guillaumin in Deutschland bekannt zu machen:

Aujourd'hui je voudrais vous soumettre une proposition qui serait peut-être pour vous assez importante, si mon projet aboutit, vous deviendrez un peu connu en Allemagne et vous arriverez peut-être à vous y créer un public. (Brief vom 26.IX.1903)<sup>72</sup>

### 2.2.2. Moulins: der französische Germanist Henri Buriot-Darsiles

Der zweite wichtige Akteur in Guillaumins deutscher Rezeption war der französische Germanist Henri Buriot-Darsiles, seit 1902 Deutschlehrer am Gymnasium in Moulins. Ein Artikel von Gaston Depresle (1898-1960, cf. Prugnot 2008), der von Guillaumin ausgeschnitten und aufbewahrt wurde (AD Allier 44 J 85), der am Rand ein Datum („21. Mai 25“), aber nicht die Quelle<sup>73</sup> notierte, liefert uns interessante biographische Angaben. Er wurde 1875 in der Haute-Saône als Sohn eines Lehrers und Enkel von Bauern und Arbeitern geboren, war Stipendiat in Luxeuil und später in Vesoul, studierte am Lycée Louis-le-Grand in Paris, scheiterte an der Aufnahme in die *École Normale Supérieure* und ging zum Studium nach Halle und später nach München. Anschließend machte er eine *Licence-ès-lettres* in Nancy und erhielt schließlich die *Agrégation d'allemand*. Buriot-Darsiles ist zweifellos eine interessante Persönlichkeit: auf nationaler Ebene offensichtlich in verschiedene

---

<sup>69</sup> „Der Stoff wird ja im 19. Jahrhundert erdrückend; die Auswahl wird schwerer; hoffentlich hat der Verfasser das richtige getroffen. Er erkennt die Schwierigkeit nicht, die besonders Ende des Zeitraums groß wird.“ (Haas 1927, VI)

<sup>70</sup> D.h. Jules Renard, Émile Pouillon, Eugène Le Roy und Charles-Louis Philippe (vgl. Haas 1927, 300).

<sup>71</sup> Vgl. hierzu und im Zusammenhang mit der Neubesetzung von Voretzschs Lehrstuhl die Fragen zur Attraktivität eines Lehrstuhls (UA Tübingen 119/160, 131/59a).

<sup>72</sup> „Heute möchte ich Ihnen einen Vorschlag unterbreiten, der für Sie vielleicht wichtig genug ist, denn wenn mein Projekt erfolgreich ist, werden Sie in Deutschland ein wenig bekannt und schaffen sich vielleicht ein Publikum.“

<sup>73</sup> In Wirklichkeit handelt es sich um die Tageszeitung aus Moulins *Le Progrès de l'Allier, de la Nièvre et de la Saône-et-Loire (Organ du parti républicain)*, für die Depresle 1925 arbeitete (vgl. Prugnot 2008 sowie Perrin 2019 für eine sehr ausführliche bio-bibliographische Notiz). Diese biographische Darstellung von Buriot-Darsiles ist Teil einer Chronik, in der Schriftsteller aus dem Bourbonnais vorgestellt wurden.

intellektuelle Kreise eingebunden<sup>74</sup>, veröffentlichte er zahlreiche Studien, Übersetzungen aus dem Deutschen und Italienischen<sup>75</sup> sowie zahlreiche Rezensionen.

Seine Germanophilie und seine Gelehrsamkeit wurden ihm jedoch schließlich zum Verhängnis. Während der deutschen Besatzung wurde Moulins aufgrund seines politischen Status und seiner geographischen wie auch militärisch-strategischen Lage (Präfektur des Departements Allier am Ufer des gleichnamigen Flusses, der die Demarkationslinie markierte) zu einem wichtigen Zentrum. Als „Säule des kulturellen Lebens im Bourbonnais“ (Gilbert 2023, 96) und deutschsprachig, hielt sich Buriot-Darsiles jedoch bis Juli 1941 im Hintergrund, da diese deutsche Präsenz sicherlich nicht seiner Vorstellung von Deutschland entsprach<sup>76</sup>, als ein Zimmer in seiner Wohnung beschlagnahmt wurde, um einen in Literatur promovierten Offizier, Hauptmann Reicher, unterzubringen, der das große Passierscheinbüro leiten sollte (Perrin 1995, 61). So lernte er mehrere deutsche Offiziere kennen, die in Moulins stationiert waren und begann eine „auffällige intellektuelle und soziale Kollaboration“ (Bouchet 2021, 124). Er freundete sich mit dem Kommandanten der Kommandantur von Moulins, Dr. Walt(h)er Maas<sup>77</sup> (Colcombet 2012, 315) an und hielt unter anderem Vorträge über das Bourbonnais für die deutschen Offiziere im örtlichen Deutschen Institut<sup>78</sup>. Das offensichtliche Beispiel - die bleibende Spur - dieser doppelten Kollaboration ist sicherlich die Veröffentlichung einer historischen Einführung in das Bourbonnais für deutsche Soldaten im Jahr 1942: *Moulins und*

---

<sup>74</sup> So war er auch eng mit Albert Mathiez befreundet, der ein Jahr vor ihm nur wenige Kilometer von Luxeuil entfernt geboren wurde, wie eine Reihe von Widmungen von Mathiez für Buriot und ein Brief an den „Soldaten“ Henri Buriot aus dem Jahr 1916 zeigen, die vor kurzem in der Michel Bernstein Collection an der japanischen Senshu Universität gefunden wurden (vgl. Bard 2017).

<sup>75</sup> Neben Deutsch war Italienisch das zweite Fachgebiet von Buriot-Darsiles, der 1920-1921 nach Rom berufen wurde. Er übersetzte insbesondere mit Samuel Jankelévitch (Vater von Vladimir) die *Filosofia della pratica* von Benedetto Croce ins Französische (1910). Er übersetzte auch *Die Leiden des jungen Werther* (Paris: Éd. Montaigne, 1931), eine Übersetzung, die bis 1976 in zweisprachiger Version aufgelegt wurde.

<sup>76</sup> So veröffentlichte er 1926 eine Studie mit dem Titel „Passage en Bourbonnais de quelques Allemands de marque“ im *Bulletin de la Société d'Émulation du Bourbonnais* (Mai-Juni 1926, 147-152), in der er den Prinzen von Anhalt im 17. Jahrhundert und Theodor Fontane behandelte. Suzanne Souchon-Guillaumin berichtet auch, dass er es kategorisch ablehnte, ihr bei mit der Kommandantur zu lösenden Angelegenheiten zu helfen: „Non, je ne veux rien avoir à faire avec ces gens-là!“ („Nein, ich will nichts mit diesen Leuten zu tun haben!“) (zitiert in Perrin 1995, 61).

<sup>77</sup> Er wurde in Pommern geboren, war Doktor der Philosophie in Deutschland, Doktor der Universität Paris und heiratete eine Frau aus dem Bourbonnais, die er während seines Studiums kennengelernt hatte und die ihm nach seinem Tod ein Buch widmete (vgl. Maas 1977). Maas (1901-1976) veröffentlichte einige Bücher während seiner Dienstzeit in Moulins (*Géographie et sociologie*, Moulins: Impr. du Progrès de l'Allier, 1940 ; *Sur l'Allier, la Vistule et ailleurs*, Moulins: Impr. du Progrès de l'Allier, 1941 ; *Les moines-défricheurs: Études sur les transformations du paysage au moyen-âge aux confins de la Champagne et de la Lorraine*, Moulins: Impr. du Progrès de l'Allier, 1944). Nach dem Krieg war er nach einem zwischenzeitlichen Aufenthalt im Bangladesch (NLA HA, ZGS 2/1, Nr. 227) Professor am Geographischen Institut der Kant-Hochschule in Braunschweig, die 1969 in die Pädagogische Hochschule Braunschweig umgewandelt wurde und nun Teil der Technischen Hochschule Braunschweig ist. Maas soll im Bourbonnais der „wahre“ Chef gewesen sein, der wegen seiner „preußischen“, „brutalen“ und „überheblichen“ Art eine prägende Erinnerung hinterlassen habe (über Maas in Moulins vgl. Rougeron 1969, 315-317).

<sup>78</sup> Hierzu ein Zitat von Suzanne Souchon-Guillaumin: „Oubliant la guerre et l'Occupation, il se retrouvait dans l'état d'esprit du jeune professeur germaniste qui, quarante ans plus tôt, avait rêvé d'être un trait d'union entre les deux cultures.“ („Den Krieg und die Besatzung vergessend, fand er sich in der Geisteshaltung des jungen Deutschlehrers wieder, der vierzig Jahre zuvor davon geträumt hatte, ein Bindeglied zwischen den beiden Kulturen zu sein.“) (zitiert in Perrin 1995, 62)

das Bourbonnais. Ein Rückblick für deutsche Wehrmachtsangehörige mit 26 Abbildungen<sup>79</sup>. Vorwort von Hauptmann Dr. Bruno Peyn<sup>80</sup> (Moulins-sur-Allier im dritten Kriegswinter, Impr. du Progrès). Der Autor des Vorworts war „Leiter der Passierscheinstelle“ in Moulins (de Lorent s.d.). Nach der Befreiung der Stadt am 6. September 1944 wurde Buriot-Darsiles sofort verhaftet und obwohl die sogenannte *Épuration* in Moulins einige Besonderheiten aufwies, darunter die geringe Anzahl an „wilden Hinrichtungen“ (nur vier Männer wurden zwischen dem 21. Juli und dem 7. September 1944 hingerichtet, vielleicht ein Dutzend mehr in der Umgebung), wurde Buriot-Darsiles am 7. September 1944 (vgl. Guibert 2023, 96-98) ohne weiteres Verfahren am Ufer des Allier von einer nicht identifizierten Gruppe von Widerstandskämpfern erschossen (Perrin 1995), vielleicht sogar nachdem er sich selbst sein Grab schaufeln musste (vgl. Mignard 2011, 33). Seine große Nähe zu deutschen Offizieren, die wie er gebildet und literarisch veranlagt waren, sowie einige Schriften, die sich für die deutsch-französische Annäherung einsetzten, wurden ihm zum Verhängnis. Louis Lanoizelée, der von Guillaumin über seine Gefühle gegenüber Deutschland informiert wurde, resümierte wie folgt: „ils étaient entre intellectuels et lettrés, l’uniforme comptait peu pour eux. Ils devaient parler certainement plus de littérature que de politique...“<sup>81</sup> (zitiert in Perrin 1995, 62). In diesem Zusammenhang ist es vielleicht gar nicht so unwahrscheinlich oder sogar sehr wahrscheinlich, dass ein Unteroffizier, der für die Ausstellung von Passierscheinen zuständig war, 1942 Suzanne Souchon-Guillaumin fragte, ob sie nicht die Tochter von Émile Guillaumin sei.

Vor diesem verhängnisvollen Ende setzte Buriot-Darsiles neben seiner Tätigkeit als Vermittler zwischen Deutschland und Frankreich eine sehr engagierte kulturelle und literarische Tätigkeit für das Bourbonnais fort. Er war selbst Schriftsteller<sup>82</sup>, leitete auch die *Cahiers du Centre* („Revue Régionaliste et Décentralisatrice fondée en 1908“) und bot literarische Studien über lokale Autoren an. In seiner bereits 1910 veröffentlichten Studie über Guillaumin kam er auf seine Bewunderung zurück, die er bei der Lektüre von *La Vie d'un simple* empfand, und sprach darüber, wie glücklich er war, den Autor im Frühjahr 1908 endlich kennen zu lernen (Darsiles 1910, 4-5), mit dem er nun eine ebenso regelmäßige Korrespondenz führte (AD 44 J 85). Sie teilten eine große Zuneigung für Charles-Louis Philippe, zu dessen Gedenken sie 1935 die *Association des Amis de Charles-Louis Philippe* gründeten, mit Guillaumin als Vorsitzenden und Buriot-Darsiles als Sekretär (er sprach ihn übrigens oft mit „Mon cher Président“ an), und 1937 das Haus des Schriftstellers

---

<sup>79</sup> Darunter eine von Guillaumin.

<sup>80</sup> Bruno Peyn (1887-1970) wurde am 22. Juni 1940 als Leutnant eingezogen (ab dem 1.6.1941 Hauptmann). Er war Doktor der Literatur, Leiter einer Schule in der Nähe von Hamburg, Plattdeutsch-Schriftsteller und Dramatiker und Leiter der Reihe „Nationalpolitische Sammlung“ des Schulverlags Moritz Diesterweg (vgl. de Lorent o.J.).

<sup>81</sup> „Sie waren zwischen Intellektuellen und Gelehrten, die Uniform zählte für sie wenig. Sie müssen sicherlich mehr über Literatur als über Politik gesprochen haben...“

<sup>82</sup> Er veröffentlichte Gedichte unter dem Pseudonym Raymond Darsiles und übernahm dieses schließlich endgültig, indem er sich Buriot-Darsiles nannte (vgl. Moron & Sarazin 2018, 11).

(in Cérilly) in ein Charles-Louis Philippe Museum umwandelten<sup>83</sup>. Albert Fournier, der auf die Episode von Philippes Beerdigung und Guillaumins Rede zurückkam, zählte ihn zu den „Freunden“ (Fournier 1975, 168), eine Formulierung, die sowohl für Philippe als auch für Guillaumin zu verstehen ist<sup>84</sup>.

Buriot-Darsiles' Engagement und seine Kontakte in der lokalen und nationalen literarischen Welt zeigen sich auch in seinen Briefpartnern. So war er sehr eng mit Charles Péguy (Gaulmier 1973, 41<sup>85</sup>) befreundet, dem er unter anderem seine Studie über Guillaumin aus dem Jahr 1910 mit einer herzlichen Widmung schickte: „Au camarade Péguy / bon souvenir / H. Péguy. Buriot“<sup>86</sup>. Die Freundschaft zwischen den beiden ist in einem Brief von Péguy aus dem Jahr 1914 noch deutlicher zu erkennen:

Cher vieux, je vais faire dans le Cahier [de la Quinzaine] de cette semaine un encartage pour ton cahier de Halévy<sup>87</sup>. le recto de l'encartage sera consacré à ce cahier et je le libellerai moi-même. ce verso de l'encartage sera consacré aux *Cahiers Nivernais*. Veux-tu m'envoyer immédiatement le libellé. [...] Ton affectueux et fidèlement, Péguy.<sup>88</sup> (L'Amitié Charles Péguy, *Feuillets* 13, juin 1950, 10)

Buriot-Darsiles hatte eine weniger „kameradschaftliche“ Korrespondenz mit Valéry Larbaud, die jedoch sehr intensiv war und unlängst herausgegeben wurde (Moron & Sarazin 2018). Sie zeigt einen Buriot-Darsiles, der sich sowohl für Larbaud als auch für Guillaumin einsetzte, um sie in Deutschland bekannt zu machen und zu übersetzen. So nutzte er seine Deutschkenntnisse und seine Kontakte in Deutschland, um - unter dem Pseudonym Raymond Darsiles - eine Studie vorzulegen, in der er die beiden zusammen mit Charles-Louis Philippe 1912 vorstellte<sup>89</sup>. Er legitimierte sie vor allem dadurch, dass er sie in die Fußstapfen von Théodore de Banville setzte:

---

<sup>83</sup> Es sei auch erwähnt, dass auf seine Initiative hin die Stadt Moulins 1925 einen ihrer Boulevards nach Charles-Louis-Philippe benannte (vgl. *Le Quotidien* (Ausgabe Paris), 2. Oktober 1925, 4), ein Boulevard, in dem Buriot-Darsiles übrigens wohnte und der während des Krieges in der besetzten Zone lag.

<sup>84</sup> Diese Beziehungen schienen jedoch nicht immer gut zu sein: die Ehefrauen Guillaumin und Buriot zerwarfen sich 1916 aus nichtigen Gründen und unterbrachen ihre Beziehungen für einen Moment (Moron & Sarazin 2018, 68).

<sup>85</sup> Es handelt sich hierbei um eine Bemerkung von Jean Bastaire, dem damaligen Generalsekretär der *Amitié Charles Péguy*, nach dem Vortrag von J. Gaulmier. Péguy war seit ihrer gemeinsamen Zeit im Internat des Lakanal-Gymnasiums in Sceaux eng mit Albert Mathiez verbunden (vgl. Racine 2011).

<sup>86</sup> L'Amitié Charles Péguy, *Feuillets* 130, 15. Mai 1967, 29 (die *Feuillets* und *Bulletins* wurden von der BnF digitalisiert und auf *Gallica* aufgenommen. Sie sind hier zusammengefasst: <<http://www.charlespeguy.fr/bulletinarchives>>).

<sup>87</sup> Es handelt sich um eine Studie von Daniel Halévy über „*quelques nouveaux maîtres (Rolland, Suarès, Claudel, Péguy)*“, die 1914 (Februar-März) in den *Cahiers du Nivernais et du Centre* (eine lokale Nachahmung der *Cahiers de la Quinzaine*) veröffentlicht wurde.

<sup>88</sup> „Lieber alter Freund, ich werde im Cahier [de la Quinzaine] dieser Woche eine Beilage für dein Halévy-Cahier machen. Die Vorderseite der Beilage wird diesem Cahier gewidmet und ich werde sie selbst beschriften. Die Rückseite der Beilage wird den *Cahiers Nivernais* gewidmet. Sende mir bitte umgehend den Wortlaut. [...] Dein liebevoller und treuer Péguy.“

<sup>89</sup> Im selben Jahr stellte er *Les Cahiers du Centre* in der internationalen Zeitschrift *Dokumente des Fortschritts* (3. Heft, 192-193) vor, wobei er sich auf die Probleme im Zusammenhang mit der Zentralisierung in Frankreich konzentrierte. Im Jahr 1909 hatte er bereits eine Notiz über Émile Guillaumin in denselben Spalten veröffentlicht. Es handelte sich um das Organ des Instituts für Internationalen Austausch Fortschrittlicher Erfahrungen und des Bundes für Organisation Menschlichen Fortschritts. Die von Rodolf (oder Rodolphe oder Rudolf) Broda (1880 oder 1882-1932) gegründete Zeitschrift mit mehreren Ausgaben (London, Paris,

Im Herzen Frankreichs liegt die ehemalige Provinz des „Bourbonnais“, ein Stück Erde, das sich zwar seiner fruchtbaren Ebenen rühmen darf, an dem Geistesleben der Nation aber bis jetzt einen sehr geringen Anteil genommen hat. Keine großen Städte und, abgesehen von einem bedeutenderen Zentrum wie Montluçon, keine hochentwickelte Industrie, sondern eine wesentliche ackerbautreibende Bevölkerung mit hellem Kopfe, aber mit geringerem Verständnis für die Kunst, das sind die Merkmale des alten Stammlandes der Herzöge von Bourbon. Gelehrte, Kriegsmänner sind hier geboren worden, ganz vereinzelt aber waren die einheitlichen Künstler und Dichter von mehr als lokaler Bedeutung. Im ganzen 19. Jahrhundert hat diese Provinz nur einen berühmten Namen zu nennen, den des letzten Théodore de Banville (1823-1891). Seit ungefähr einem Jahrzehnt aber ist hier eine Gruppe von Schriftstellern aufgetreten, von denen der leider vor anderthalb Jahren gestorbene Charles-Louis Philippe, der Bauerndichter Émile Guillaumin und der Junge Valéry Larbaud eingehende Betrachtung verdienen. (Darsiles 1912, 100)<sup>90</sup>

Bereits vor dem Ersten Weltkrieg bemühte er sich um die Übersetzung von *Barnabooth*, wofür Larbaud sich bei ihm bedankte:

Je suis vraiment très flatté de la propagande que vous faites pour mes livres<sup>91</sup>. J'ai reçu une lettre d'un professeur d'anglais qui m'a appris que vous aviez parlé de la *Nlle coll. britannique* dans une revue d'enseignement ; et enfin vous avez suscité un traducteur allemand à *Barnabooth*. Je voudrais pouvoir lui donner satisfaction. Mais je suis lié par un traité à la maison d'éditions de la N.R.F. J'ai envoyé votre carte à Gaston Gallimard, en lui demandant de faire le possible pour faciliter la chose.<sup>92</sup> (Brief Larbauds an Buriot-Darsiles vom 11. Januar 1914, zitiert in Moron & Sarazin 2018, 64)

Der Krieg verzögerte dieses Projekt (der Text wurde schließlich 1921 veröffentlicht<sup>93</sup>). Buriot-Darsiles blieb entschlossen, sich für das literarische Bourbonnais in Deutschland einzusetzen. Er stellte diese Schriftsteller sogar auf eine Stufe mit den berühmtesten Autoren der damaligen Zeit. So schrieb er im Dezember 1924 an Guillaumin:

Un professeur allemand avec qui je suis en relation depuis longtemps est chargé par un éditeur d'un choix d'auteurs français contemporains, à l'usage des élèves des classes de Première (16 à 17 ans). Sur mes conseils, il a établi comme il suit la liste de ses [sic] auteurs :

---

Berlin, Petrograd, Budapest und Madrid) wurde in sechs Sprachen veröffentlicht, auf Französisch unter dem Titel *Les documents du progrès*. Broda, Pazifist und Sozialdemokrat, war u.a. zwischen 1907 und 1914 Professor für Soziologie am *Collège libre des sciences sociales* in Paris (vgl. ÖBL 1954, 115; Labreure 2017).

<sup>90</sup> In einem Brief (13. Juni 1911) schickte ihm Buriot-Darsiles ein Exemplar des Artikels an Larbaud und präzierte: „article que j'essaie de faire passer dans le *Berliner Tageblatt* et qui, si je ne réussis pas, paraîtra certainement dans le *Journal de Magdeburg*“ (Moron & Sarazin 2018, 45). Während die Nichtveröffentlichung im renommierteren *Berliner Tageblatt* mit seinem weitaus größeren Verbreitung als Misserfolg interpretiert werden kann, den drei Autoren aus dem Bourbonnais eine größere Sichtbarkeit zu verschaffen, scheint Buriot-Darsiles' Zusicherung einer Veröffentlichung in Magdeburg von einem ausgeprägten sächsischen Netzwerk zu zeugen. Es sei darauf hingewiesen, dass er auch in *Das literarische Echo* (November 1911) einen Artikel über Larbaud mit nicht übersetzten Auszügen veröffentlichte (Colon & Sarazin, 47).

<sup>91</sup> Das Engagement von Buriot-Darsiles machte ihn tatsächlich bekannt, vgl. Sarazin 2021.

<sup>92</sup> „Ich bin wirklich sehr geschmeichelt von der Propaganda, die Sie für meine Bücher machen. Ich habe einen Brief von einem Englischlehrer erhalten, der mir mitteilte, dass Sie die *Nlle coll. britannique* in einer Lehrerzeitschrift erwähnt haben und schließlich haben Sie einen deutschen Übersetzer für *Barnabooth* vermittelt. Ich würde ihm gerne entgegenkommen. Aber ich bin vertraglich an das Verlagshaus der N.R.F. gebunden. Ich habe Ihre Karte an Gaston Gallimard geschickt und ihn gebeten, alles zu tun, um die Sache zu erleichtern.“

<sup>93</sup> *Das Tagebuch eines Milliardärs* (München: G. Müller, 1921), Übersetzung aus dem Französischen von Georg Goyert.

Péguy, Proust, Hémon, Gide, E. Guillaumin, Giraudoux, Mauriac, Colette\*. [...] \* je veux lui faire ajouter Larbaud.<sup>94</sup> (Brief von Buriot-Darsiles an Guillaumin, 22. Dezember 1924, AD Allier 44 J 85).

Dieser „vermittelte“ Übersetzer für Larbaud und dieser „deutsche Lehrer“, dem er den Namen Guillaumin für eine Auswahl zeitgenössischer französischer Autoren empfahl, sind ein und dieselbe Person, die er kurz nach seiner Anstellung in Moulins kennenlernte: Georg Goyert, der sich durch seine Kontakte im Bourbonnais einen Namen machen konnte und sich umgekehrt dafür einsetzte, Guillaumin in Deutschland bekannt zu machen.

### 2.2.3 Witten-Moulins-Witten: Georg Goyert

Geboren 1884 in Witten<sup>95</sup>, legte er dort 1902 sein Abitur ab und studierte dann zwischen 1902 und 1907 in Marburg und Münster. Das Schuljahr 1903/1904 verbrachte er als Fremdsprachenassistent<sup>96</sup> am Gymnasium in Moulins, wo Buriot-Darsiles gerade als Deutschlehrer berufen wurde. Nachdem er seine Prüfungen für Französisch, Deutsch und Englisch abgelegt hatte, schrieb er eine Doktorarbeit über Pierre Loti (*Pierre Loti. Sein Wesen aus seinen Werken*, 1910) und unterrichtete bis zu seiner frühen Pensionierung im Jahr 1938 hauptsächlich Englisch und Französisch. Zwei weitere Facetten Goyerts sollen für diese Studie allerdings von besonderem Interesse sein.

Wie Haas und Buriot-Darsiles verfolgte auch Goyert eine Karriere als Literaturvermittler, sowohl im Schulbuchbereich als auch durch Übersetzungen, denen er sich nach 1938 vollständig widmete. So gab auch er Sammlungen von literarischen Auszügen für den Fremdsprachenunterricht heraus (vgl. die Liste in Barlach et al. 2017, 109-110). Aber er machte sich auch als Übersetzer einen Namen: Er veröffentlichte zahlreiche Übersetzungen ins Deutsche, hauptsächlich aus dem Französischen und Englischen, aber auch aus dem Flämischen, Niederländischen und Italienischen. Nach seiner Pensionierung veröffentlichte er 135 Übersetzungen und sein Archiv enthält weitere unveröffentlichte Übersetzungen – eine Menge, die erstaunen kann, da seine Produktion nicht nur umfangreich war, sondern meist auch von hoher Qualität gewesen sein soll (vgl. Jansohn 2016). Sein Name ist noch heute gerade durch eine Übersetzung aus dem Englischen bekannt, bei der die Verbindung mit dem Bourbonnais erneut eine entscheidende Rolle spielte - eine Schrift, die viele Debatten auslöste: die Übersetzung von James Joyces *Ulysses*<sup>97</sup>.

---

<sup>94</sup> „Ein deutscher Lehrer, mit dem ich seit langem in Verbindung stehe, wurde von einem Verleger beauftragt, eine Auswahl zeitgenössischer französischer Autoren für die Schüler der *Première*-Klasse (16-17 Jahre) zusammenzustellen. Auf meinen Rat hin hat er die Liste seiner [sic] Autoren wie folgt zusammengestellt: Péguy, Proust, Hémon, Gide, E. Guillaumin, Giraudoux, Mauriac, Colette\*. \* Ich will, dass er Larbaud auch mitaufnimmt.“

<sup>95</sup> Zu Goyerts Biographie siehe Schulte (1990), der selbst Schüler von Goyert war.

<sup>96</sup> Erst 1905 wurden die ersten Abkommen über den Austausch von Fremdsprachassistenten zwischen Frankreich, England und Preußen unterzeichnet (vgl. Finkenberger 2005, Rival 2012), die Bedingungen von Goyerts Aufenthalt in Moulins sind nicht bekannt.

<sup>97</sup> Zu den deutschen *Ulysses*-Übersetzungen s. Bachleitner (s.d.). Anzumerken ist, dass die *Ulysses*-Übersetzung ins Deutsche auch heute wieder von Skandalen begleitet wird: Aufgrund des Verbots der Überarbeitung der

Der damals in Basel ansässige Verleger Rhein erfuhr durch Yvan Goll von diesem Werk und schrieb eine Übersetzung aus, die Goyert gewann (Reichert, s.d.). Es war Larbaud (der damals selbst die französische Übersetzung von Auguste Morel lektorierte), der Goyert, der Schwierigkeiten hatte, Joyces Verlegerin Sylvia Beach zu erreichen, durch die Vermittlung und das Drängen von Buriot-Darsiles dazu brachte, die Übersetzung anzufordern:

Cher Monsieur Larbaud,

Le Dr Goyert - traducteur allemand de votre Barnabooth – désirerait fort traduire en sa langue quelque ouvrage de James Joyce, et ayant vu dans les Nouvelles littéraires que vous étiez de ses amis, il me prie de vous demander son adresse. Je le fais bien volontiers, heureux d'avoir l'occasion de vous envoyer quelques lignes et d'en recevoir quelques-unes de vous.<sup>98</sup>

(Brief von Buriot-Darsiles an Larbaud vom 16. Juni 1924, abgedruckt in Moron & Sarazin 2018, 73).

Als Goyert keine Antwort erhielt, insistierte Buriot-Darsiles:

Cher Monsieur Larbaud,

Vous m'avez écrit, en juillet dernier d'engager le Dr Goyert à s'adresser à l'éditeur de James Joyce. C'est ce qu'il a fait. Mais Miss Sylvia Beach n'a pas daigné encore, bien qu'il aie récrit une seconde fois, lui donner une réponse. Il demandait non seulement quelles seraient les conditions auxquelles il pourrait avoir l'autorisation de traduire *Dedalus* et *Gens de Dublin*, mais le prix de l'édition anglaise de ces deux livres et éventuellement des autres œuvres parues de Joyce. Sur sa prière, j'ai écrit aussi à Miss Sylvia Beach pour lui demander ce dernier renseignement. Je n'ai pas été plus heureux. Quel singulier éditeur! Et cependant le Dr Goyert est persuadé que Joyce aurait beaucoup de succès en Allemagne<sup>99</sup>.

Voudriez-vous, si vous êtes à Paris, voir Miss Beach, et si vous êtes encore en Italie - ou ailleurs, lui écrire pour la décider à donner au moins au Dr G. une réponse, quelle qu'elle soit? Et, si vous êtes à Paris, voudriez-vous en parler à James Joyce lui-même?<sup>100</sup> (Brief von Buriot-Darsiles an Larbaud vom 17. November 1924, abgedruckt in Moron & Sarazin 2018, 74).

Als Goyert keine Antwort erhielt und Buriot-Darsiles weiterhin insistierte, schrieb Larbaud sofort und direkt an Joyce:

---

Übersetzung von Hans Wollschlägel durch seine Erbin wurde das Erscheinen der neuen Übersetzung, die seit 10 Jahren in Vorbereitung war, 2018 verboten (siehe z.B. Senn 2018).

<sup>98</sup> „Lieber Herr Larbaud, Dr. Goyert - der deutsche Übersetzer Ihres Barnabooth - würde sehr gerne ein Werk von James Joyce in seine Sprache übersetzen und da er in den Nouvelles littéraires gesehen hat, dass Sie ein Freund von ihm sind, bittet er mich, Sie um seine Adresse zu bitten. Ich tue dies gerne und freue mich über die Gelegenheit, Ihnen einige Zeilen zu senden und einige von Ihnen zu erhalten.“

<sup>99</sup> Goyert übersetzte *Portrait of a young Man (Jugendbildnis)*, Rhein-Verlag, 1926) und *Dubliners (Dublin: Novellen)*, Rhein-Verlag, 1928). Zur deutschen Joyce-Rezeption vgl. Weninger 2012.

<sup>100</sup> „Lieber Herr Herr Larbaud, im Juli schrieben Sie mir, ich solle Dr. Goyert bitten, sich an den Verleger von James Joyce zu wenden. Dies tat er auch. Aber Miss Sylvia Beach hat sich noch nicht dazu herabgelassen, ihm eine Antwort zu geben, obwohl er ein zweites Mal schrieb. Er fragte nicht nur nach den Bedingungen, unter denen er die Genehmigung zur Übersetzung von *Dedalus* und *Dubliners* erhalten könnte, sondern auch nach dem Preis der englischen Ausgabe dieser beiden Bücher und möglicherweise auch der anderen veröffentlichten Werke von Joyce. Auf seine Bitte hin schrieb ich auch an Miss Sylvia Beach und bat sie um diese letzte Information. Ich war nicht glücklicher. Was für ein merkwürdiger Verleger! Dr. Goyert ist jedoch überzeugt, dass Joyce in Deutschland sehr erfolgreich sein würde. Würden Sie, wenn Sie in Paris sind, Miss Beach aufsuchen und, wenn Sie noch in Italien - oder anderswo - sind, ihr schreiben, um sie dazu zu bewegen, Dr. G. wenigstens eine Antwort zu geben, wie auch immer diese aussehen mag? Und, wenn Sie in Paris sind, würden Sie mit James Joyce selbst darüber sprechen wollen?“

Cher Monsieur Buriot,

j'ai pris, je crois, le meilleur parti possible : j'ai envoyé votre lettre à Joyce avec un mot pour lui donner le conseil de répondre lui-même à cette demande de traduction. Miss Beach ne m'en avait jamais parlé, pas plus que des suites données à une autre demande de traduction faite par une firme de Potsdam (j'oublie le nom) qui m'avait télégraphié, cet été, pour avoir l'adresse de Joyce, alors en voyage en Bretagne et sans autre adresse fixe que celle de son éditrice.

Enfin, j'espère que cette fois-ci le Dr Goyert aura une réponse.<sup>101</sup> (Brief von Larbaud an Buriot-Darsiles vom 19. November 1924, abgedruckt in Moron & Sarazin 2018, 75).

Am 12. Dezember 1924 berichtete Buriot-Darsiles erneut über das Ausbleiben einer Antwort gegenüber Goyert (Moron & Sarazin 2018, 80) und fügte hinzu:

Le Dr Goyert vient d'être chargé par les éditeurs Velhagen et Klasing<sup>102</sup> de composer un choix (pour les classes de Première) d'auteurs français tout à fait modernes. Il m'a communiqué sa liste, qui ne comprenait que Péguy, Philippe, Jammes, Rolland, Gide, Paul Fort, René Arcos, Duhamel, Claudé, Proust, vous, Romains et Montherlant. Je lui ai conseillé de supprimer Arcos et d'ajouter Marguerite Audoux et Louis Hémon. Qu'en pensez-vous ? Il me demande aussi des conseils sur le choix des pages. Je lui ai suggéré une idée qui me paraît intéressante, ce serait de demander aux auteurs - aux vivants bien entendu - de désigner eux-mêmes le morceau (pas trop long, mais formant un tout, et convenant à des adolescents) qui leur paraît le plus représentatif d'eux-mêmes. Comme ce sera probablement moi qui me chargerai de leur écrire à ce sujet, voudriez-vous me donner les adresses de ceux dont le nom est souligné ci-dessus et me permettre de me recommander de vous auprès d'eux?<sup>103</sup> (Brief von Buriot-Darsiles an Larbaud vom 12. Dezember 1924, abgedruckt in Moron & Sarazin 2018, 80-81).

Larbaud war einverstanden und fügte hinzu: „Joyce est souffrant, convalescent de l'opération pour la cataracte. Le Dr Goyert pourrait lui écrire à son adresse personnelle : 8 avenue Charles-Floguet (Paris).“<sup>104</sup> (Brief von Larbaud an Buriot-Darsiles vom 19. Dezember 1924, abgedruckt in Moron & Sarazin 2018, 83) Wiederum warb Buriot-Darsiles bei Larbaud für Goyert und stellte das Projekt ausführlicher vor:

---

<sup>101</sup> „Lieber Herr Buriot, Ich habe Ihren Brief an Joyce geschickt, mit einer Notiz, in der ich ihm den Rat gab, selbst auf diese Übersetzungsanfrage zu antworten. Miss Beach hatte mir nie davon erzählt, ebenso wenig wie von den Folgen einer anderen Übersetzungsanfrage einer Firma aus Potsdam (ich vergesse den Namen), die mich im Sommer per Telegramm um die Adresse von Joyce gebeten hatte, der sich damals auf einer Reise in der Bretagne befand und keine feste Adresse außer der seiner Verlegerin hatte. Schließlich hoffe ich, dass Dr. Goyert dieses Mal eine Antwort erhält.“

<sup>102</sup> Vgl. in diesem Zusammenhang die Briefe von Theodor Engwer (AD Allier Fond Guillaumin 44 J 44).

<sup>103</sup> „Dr. Goyert wurde gerade von den Verlegern Velhagen und Klasing beauftragt, eine Auswahl (für die *Première*-Klasse) an modernen französischen Autoren zusammenzustellen. Er übermittelte mir seine Liste, die nur Péguy, Philippe, Jammes, Rolland, Gide, Paul Fort, René Arcos, Duhamel, Claudé, Proust, Sie, Romains und Montherlant enthielt. Ich riet ihm, Arcos zu streichen und Marguerite Audoux und Louis Hémon aufzuschieben. Was halten Sie davon? Er bat mich auch um Ratschläge zur Auswahl der Seiten. Ich schlug ihm eine Idee vor, die ich für interessant halte, nämlich die Autoren - die lebenden natürlich - zu bitten, selbst das Stück (nicht zu lang, aber ein Ganzes und für Jugendliche geeignet) zu wählen, das sie am besten repräsentiert. Da ich wahrscheinlich derjenige sein werde, der ihnen schreiben wird, würden Sie mir die Adressen derjenigen geben, deren Namen oben unterstrichen sind, und mir erlauben, mich bei ihnen in Ihrem Namen einzusetzen?“

<sup>104</sup> „Joyce ist krank und erholt sich von der Kataraktoperation. Dr. Goyert könnte ihm an seine Privatadresse schreiben: 8 avenue Charles-Floguet (Paris).“

Cher Monsieur Larbaud,

Le Dr Goyert, pour son livre de lecture dont je vous ai parlé, voudrait bien que vous indiquiez vous-même ce qui, à votre avis, dans toute votre œuvre, conviendrait le mieux. Vous ai-je dit que son but n'est pas tant de donner des choses intéressantes par l' « histoire » racontée qu'un ensemble de pages dans lequel on trouverait de la France et des Français une image plus exacte que celle qu'en donne la grande presse, de quelque pays qu'elle soit. Que lui conseillerez-vous donc de choisir dans vos livres ? Le morceau ne devrait pas dépasser une dizaine de pages.<sup>105</sup> (Brief von Buriot-Darsiles an Larbaud vom 4. Februar 1925, abgedruckt in Moron & Sarazin 2018, 83-84).

Larbaud antwortete Buriot-Darsiles am 23. Februar, dass er selbst Auszüge aus *Enfantines*, dem Buch, das ihm am geeignetsten erschien, oder eventuell auch *L'heure avec la figure* auswählen könne. (Moron & Sarazin 2018, 85-86) Allerdings wurde in einem solchen von Goyert herausgegebenen Band kein Auszug von Joyce veröffentlicht<sup>106</sup>, wohl aber von Guillaumin, der offensichtlich nicht im ursprünglichen Plan enthalten war. Sicherlich zeigt sich auch hier die Vermittlung von Buriot-Darsiles, der durch seine Korrespondenz mit Goyert (diese ist verschwunden<sup>107</sup>) eine zentrale Vermittlerrolle spielte und Goyert entscheidend anleitete, die Literatur seiner Wahlheimat Bourbonnais zu fördern, was er damals vor allem durch die Herausgabe von Schulbüchern tat.

Die Forschung neigt dazu, sich bei der Untersuchung des Kulturaustauschs oder -transfers auf die Rolle der Universitätslektoren zu konzentrieren, die als Akteure in akademischen oder politischen Feldern manchmal eine zentrale Rolle spielen (Rival 2012, 8-9). Dennoch zeigt uns der Fall Goyert, dass sein Aufenthalt als Fremdsprachenassistent in Moulins ein entscheidender Faktor für den Literaturtransfer war. Er zeigt vor allem auch die Rolle von Vermittlern, die von bestimmten Zielen motiviert waren und oftmals eigene Interessen verfolgten. Guillaumin erlebte also vor allem in Deutschland eine Rezeption, die vor allem an die Kreise dieser Vermittler gebunden war: eine vor allem schulische Rezeption<sup>108</sup>, also auf

---

<sup>105</sup> „Lieber Herr Larbaud, Dr. Goyert möchte, dass Sie für sein Lesebuch, von dem ich Ihnen erzählt habe, selbst angeben, was Ihrer Meinung nach in Ihrem gesamten Werk am besten geeignet ist. Ich habe Ihnen gesagt, dass sein Ziel nicht so sehr darin besteht, interessante Dinge durch die erzählte "Geschichte" zu vermitteln, sondern eine Sammlung von Seiten, in denen man ein genaueres Bild von Frankreich und den Franzosen finden kann, als es die große Presse, egal aus welchem Land, vermittelt. Was würden Sie ihm also empfehlen, aus Ihren Büchern auszuwählen? Das Stück sollte nicht mehr als zehn Seiten umfassen.“

<sup>106</sup> Es sei jedoch angemerkt, dass Larbaud im April einen Abend in Gesellschaft von Joyce und Goyert verbrachte, wie er es später schrieb (Moron & Sarazin 2018, 113), vgl. zu Joyce und Goyert auch die Korrespondenz zwischen Joyce und seiner Verlegerin (Benta & Silvermann 1987, Frehner & Zeller 2021).

<sup>107</sup> Unseres Wissens gibt es keinen Nachlass von Buriot-Darsiles und auch nicht für Goyert für die Zeit vor dem Zweiten Weltkrieg: Die Berliner Wohnung, in die er nach 1938 gezogen war, wurde 1943 durch einen Bombenangriff vollständig zerstört, wobei auch seine Bibliothek und sein Vorkriegsarchiv vollständig vernichtet wurden. Der Fond Goyert, der derzeit klassifiziert wird, enthält leider nichts, was unser Thema betrifft (Email von C. Jansohn).

<sup>108</sup> Hier soll bewusst nicht auf die deutsche akademische Rezeption eingegangen werden, die es jedoch gab, da z.B. eine Reihe deutscher Studenten ihm wegen einer Abschlussarbeit oder Dissertation, die sie vorbereiteten oder zu schreiben gedachten, schrieben. Dies bedeutete, dass sie ihn während ihres Studiums gelesen oder kennengelernt haben mussten.

Französisch, was die Frage aufwirft, warum seine Werke trotz verschiedener Versuche nicht ins Deutsche übersetzt wurden – bis auf eines, das eben nicht als sein „Meisterwerk“ gilt.

### 3. Deutschland und Émile Guillaumin, Meilensteine für eine Rezeption

Eine der Besonderheiten der Guillaumin-Rezeption in Deutschland ist daher die Lehrerkarriere von Haas und Goyert. Beide nutzten ihre direkte (Haas) oder indirekte (Goyert) Verbindung zu Guillaumin, um ihn zu bitten, einige seiner Texte in Editionen für Schüler in Deutschland zu reproduzieren. Es gibt mehrere solcher Editionen, von denen zwei ausschließlich einem Werk von Guillaumin gewidmet sind (Guillaumin 1904, Guillaumin 1930) und eine von verschiedenen Autoren, die Guillaumin einen Platz einräumt (Goyert 1931).

Im Fall von Haas war Guillaumin auf der Liste der Autoren, die im Unterricht behandelt wurden (s. Grossh. Friedrichsgymnasium 1905-1910). Es handelte sich dabei um eine echte *lecture suivie*:

Vos *Tableaux champêtres* feraient une très belle lecture pour les classes de français en Allemagne. Je ne sais si vous connaissez la manière dont se publient les éditions d'auteurs français pour nos écoles : elles se partagent en trois sections : texte, commentaire explicatif, lexique. Le texte doit être d'une longueur restreinte de manière à pouvoir être lu dans le parcours de 3 à 4 ou 5 mois tout au plus. Or vos tableaux seraient trop longs, les classes qui le liraient sont les classes qui ne sont pas encore bien avancées et ne savent pas se servir du dictionnaire. Me permettriez-vous de choisir dans votre livre de 80 à 100 pages et de les publier chez un libraire allemand et à quelles conditions m'accorderiez-vous le droit exclusif d'une telle publication pour les pays de langue allemande ?<sup>109</sup> (Brief von Haas an Guillaumin vom 26.9.1903, AD Allier 47 J 44).

Haas war bei jedem seiner Versuche, Guillaumin's Texte in Deutschland anzubieten, - sei es als Schulausgabe oder als Übersetzung - ein guter, aber eindringlicher Ratgeber in Bezug auf das zu verlangende Honorar, indem er ihm die Verträge aufsetzte, die Guillaumin dann nur noch abschreiben musste, Summen festlegte, die nicht unterschritten werden durften, etc. Seine Ratschläge gingen auch über die Förderung von Guillaumin in Deutschland hinaus. So beriet er ihn auch bei der strategischen Auswahl der französischen Verlagen:

Quant à votre volume, (*Les Mémoires d'un Métayer*) ne pourriez-vous pas vous adresser à Charpentier-Fasquelle ou à Calmann-Lévy<sup>110</sup> ? Peut-être auriez-vous profit à le faire paraître en feuilleton dans une Revue ou dans un Journal. L'avez-vous déjà essayé ? Quant à moi, je

---

<sup>109</sup> „Ihre *Tableaux champêtres* wären eine sehr schöne Lektüre für den Französischunterricht in Deutschland. Ich weiß nicht, ob Sie wissen, wie die Ausgaben französischer Autoren für unsere Schulen veröffentlicht werden: Sie sind in drei Abschnitte unterteilt: Text, erläuternder Kommentar, Lexikon. Der Text sollte nicht so lang sein, sodass er in einem Zeitraum von 3 bis 4 oder 5 Monaten gelesen werden kann. Ihre *Tableaux* wären jedoch zu lang und die Klassen, die sie lesen würden, wären die Klassen, die noch nicht so weit sind und nicht wissen, wie man ein Wörterbuch benutzt. Würden Sie mir erlauben, aus Ihrem Buch 80 bis 100 Seiten auszuwählen und diese bei einem deutschen Verlag zu veröffentlichen und unter welchen Bedingungen würden Sie mir das Exklusivrecht auf eine solche Veröffentlichung für die deutschsprachigen Länder gewähren?“

<sup>110</sup> *La Vie d'un simple* erschien bei Stock.

ne suis pas d'avis que vous fassiez bien de laisser le manuscrit à l'éditeur. Le mieux serait de faire la connaissance d'un rédacteur d'un grand journal et de faire d'abord paraître le volume en feuilleton. Eugène Le Roy est arrivé, il y a quelques années, à faire paraître son roman *Jacquou le Croquant* dans la Revue de Paris par l'intermédiaire d'un rédacteur et Calmann-Lévy – je crois a ensuite édité le volume. On arrive bien toujours à trouver un canal, et il faut pour débiter des relations personnelles. Pour vos nouvelles, par exemple, j'ai d'abord écrit à mon beau-frère à Cologne de demander au rédacteur en chef de la Gazette de Cologne qu'il connaît s'il accepterait les traductions de vos Nouvelles. Il répondit qu'en général la G. de Cologne ne publiait pas les traductions, mais qu'on faisait des exceptions. Il recommanda à mon beau-frère de faire mettre sur la lettre accompagnant l'envoi, envoi fait avec la recommandation du rédacteur en chef – et si elles paraissent dans la Gaz., c'est bien uniquement à cette relation personnelle qu'on le doit ou devra<sup>111, 112</sup> (Brief vom 14.11.1903 von Haas an Guillaumin, AD Allier 47 J 44)

Hierzu sei anzumerken, dass bei Haas, um einen Ausdruck von Lejeune zu verwenden, ein Beispiel für einen „dominanten und nostalgischen Blick“ (Lejeune 1980a, 16) vorliegt, der in vielen seiner Briefe durchscheint: Er belehrte z.B. seinen Adressaten darüber, wie der Prozess vom Manuskript hin bis zu einer Veröffentlichung verläuft, ein Wissen, das - zusammen mit der Frage der Alphabetisierung und der Akkulturation (Lejeune 1980b, 252) – tatsächlich entscheidend wichtig ist für eine Klasse, die bislang nur „parlée“ (Bourdieu 1977, 4) wurde und nicht selbst zu Wort kam, weil ihr das dafür nötige Vorwissen versperrt blieb. Haas war auch Literaturdozent, dann sogar Professor, und vermochte, lange Reden zu halten, um Guillaumin zu kritisieren und sogar stilistisch zu beraten, was zuweilen den Eindruck erweckt, dass er für ein Studentenpublikum dozierte. Dabei spielte auch sein nostalgischer Blick eine Rolle, da er immer wieder das Bourbonnais pries, das er als junger Mann verlassen hatte und das er mit seinen zahlreichen Versuchen, Guillaumin in Deutschland zu übersetzen oder herauszugeben, bekannt zu machen versuchte.

So veröffentlichte Haas schon 1904 eine Auswahl der *Tableaux champêtres* beim Berliner Schulbuchverlag Weidmannsche Buchhandlung<sup>113</sup> in einer Sammlung

---

<sup>111</sup> Die Übersetzung ist erschienen, s. in dieser Nummer S. 160-171: Joris Lehnert, „Émile Guillaumin en allemand. Deux traductions“ (<<https://doi.org/10.15460/apropos.11.2189>>).

<sup>112</sup> „Was Ihr Buch (*die Memoiren eines Métayer*) betrifft, könnten Sie sich nicht an Charpentier-Fasquelle oder Calmann-Lévy wenden? Vielleicht würden Sie davon profitieren, wenn es als Feuilleton in einer Zeitschrift oder einer Zeitung erscheinen würde. Haben Sie das schon einmal versucht? Ich bin nicht der Meinung, dass es gut wäre, wenn Sie das Manuskript dem Verleger überlassen würden. Am besten wäre es, wenn Sie einen Redakteur einer großen Zeitung kennenlernen und das Buch zuerst als Feuilleton veröffentlichen würden. Eugène Le Roy gelang es vor einigen Jahren, seinen Roman *Jacquou le Croquant* über einen Redakteur in der *Revue de Paris* zu veröffentlichen und Calmann-Lévy - ich glaube, es war Calmann-Lévy - hat den Band dann herausgegeben. Es ist immer möglich, einen Kanal zu finden und es bedarf persönlicher Beziehungen, um damit zu beginnen. Für Ihre Novellen zum Beispiel schrieb ich zunächst meinem Schwager in Köln, er solle den Chefredakteur der *Kölnischen Zeitung*, den er kenne, fragen, ob er Übersetzungen Ihrer Novellen akzeptieren würde. Er antwortete, dass die *Kölnische Z.* in der Regel keine Übersetzungen veröffentlichen würde, dass aber Ausnahmen gemacht würden. Er empfahl meinem Schwager, auf dem Begleitbrief der Sendung vermerken zu lassen, dass die Sendung mit der Empfehlung des Chefredakteurs erfolgt sei - und wenn sie in der Gaz. erschienen, so sei dies allein dieser persönlichen Beziehung zu verdanken.“

<sup>113</sup> Wie für Agnès Roche bei ihrer Forschungsarbeit (Roche 2006, XX), war es z.T. äußerst schwierig, an die (hier: deutschen) Ausgaben von Guillaumin zu gelangen. Für diese Ausgabe, die in einer Auflage von 3000 (!) Exemplaren erschienen ist, ließ sich nur eine Bibliothek finden, die sie tatsächlich besitzt: die Bibliothek für Bildungsgeschichtliche Forschung (Berlin), der an dieser Stelle für die Bereitstellung der Ausgabe gedankt sei.

zeitgenössischer französischer und englischer Prosaschriftsteller (Guillaumin 1904). Es sei hier angemerkt, dass Guillaumin im selben Jahr nach Deutschland „exportiert“ wurde, in dem er in Frankreich berühmt wurde, auch wenn es nicht das Buch war, das ihm diesen Ruhm einbrachte. Wie er Guillaumin geschrieben hatte, begleitete Haas die Auswahl der ausgewählten Texte mit einem erklärenden Lexikon und fügte auch drei Ausschnitte aus den *Tableaux bourbonnais* hinzu. Im Vorwort stellte er Guillaumin vor<sup>114</sup> und betonte vor allem die wahre beschreibende Qualität des Werkes, das seiner Meinung nach nicht die typischen spirituellen Qualitäten aufweist, die man von der französischen Literatur erwartet, was gerade seine Stärke ausmacht:

Diese Schilderungen des Landlebens einer der reichsten Provinzen von Frankreich vereinigen in seltener Weise Wahrheit und Schönheit. Was sie so lebenswahr macht, ist, dass der Verfasser das Bauernleben nicht nur vom Sehen kennt, sondern dass er selbst Landwirt ist, dass er auch jetzt noch pflügt und säet, erntet und drischt. Er hat die Freuden und Leiden der Dorfbewohner erlebt und teilt sie noch heute; deshalb findet man zwar in diesem Werk nicht den sprudelnden Geist, der französische Schriften sonst oft auszeichnet, aber wohl eine uns Deutsche besonders erfreuende Wärme des Gemüts, die in Frankreich selten ist. (Guillaumin 1904, V)

Abgesehen von diesen beschreibenden Qualitäten (die das Buch aber auch für Lernende nicht einfach zu handhaben machen), betont Haas den exemplarischen Charakter dieser Lektüre:

Sind daher die *Tableaux champêtres*<sup>115</sup>, in denen besonders auch das lokale Kolorit einen eigenen Reiz verleiht, sind die Schilderungen der eigenartigen Gebräuche und Sitten geeignet in unserer Jugend Freude an der Natur, Interesse für das Leben und die Arbeit der Landleute zu erwecken, so ist andererseits auch das Beispiel des Verfassers imstande, unserer Jugend zu zeigen, was Fleiß und Arbeit vermögen. (Guillaumin 1904, V-VI)

Es ist kaum überraschend, dass Haas ein solches Thema und eine solche Argumentation gewählt hat. Die Schulstatistiken aus Baden zeigen, dass zwischen 1900 und 1910 der Zugang zum Gymnasium nicht auf Kinder aus der bürgerlichen Schicht beschränkt war. In der Tat besuchten 39% der Bauernkinder, die eine Höhere Schule besuchten, anschließend das Gymnasium (Huggle 2004, 163); Guillaumin im Unterricht lesen zu lassen schien also in dieser ländlichen Region dem Erfahrungshorizont der Schüler zu entsprechen.

Goyert hatte bereits 1915 eine Sammlung von Texten für den Schulunterricht herausgegeben<sup>116</sup>. 1926 widmete er eine den Autoren Zentralfrankreichs, einschließlich Guillaumin, für die Buriot-Darsiles ebenfalls eine Rolle spielte<sup>117</sup>. Erst

---

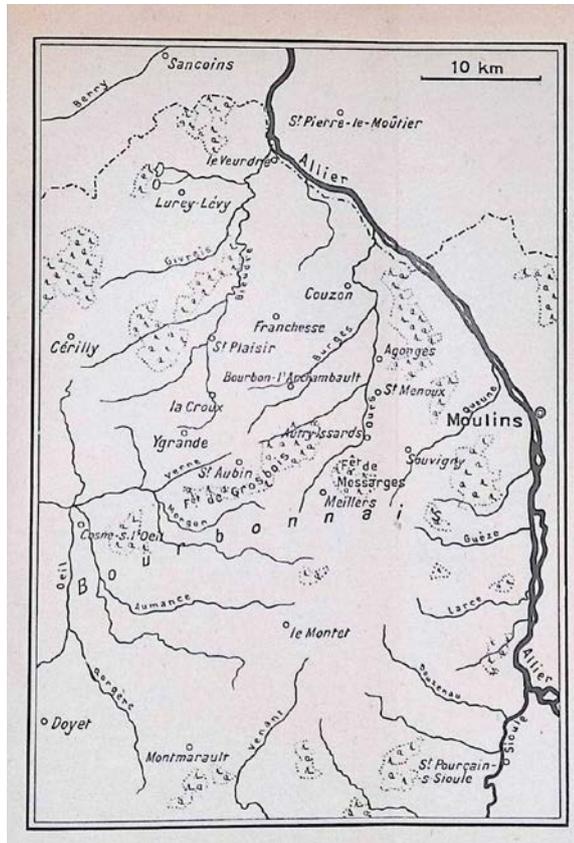
<sup>114</sup> „ein nicht kleiner Kreis urteilsfähiger Leser, der sich ständig erweitert, hat dem Verfasser der *Tableaux champêtres* über die Grenzen seiner heimatlichen Provinz hinaus, wo er schon eine gewisse Popularität sich erfreut, eine verdiente Anerkennung verschafft, und es dürfte auch kaum jemand die Herausgabe dieser Auswahl beanstanden.“ (Guillaumin 1904, V)

<sup>115</sup> Die den Preis der Académie française erhielten.

<sup>116</sup> *Conteurs modernes*, Leipzig: Renger, 1915 (Französische und englische Schulbibliothek 185).

<sup>117</sup> *Conteurs du Centre*, Frankfurt a.M.: Diesterweg 1926 (Diesterwegs neusprachliche Lesehefte 117). Anscheinend wusste Guillaumin nicht von dieser Edition und hatte seine Erlaubnis nicht gegeben, Goyert entschuldigte sich dafür in einem Brief (22.6.1926) (AD Allier 47 J44).

1930 erschien die einzige deutsche Ausgabe von *La Vie d'un simple*<sup>118</sup>, zusammen mit einem Vokabelheft, einem Kommentarheft und einer sehr nützlichen Karte, die es den Schülern ermöglichte, sich in dieser fernen, kleinen und völlig unbekanntem Gegend geografisch zu orientieren (Abbildung 3).



3 | Begleitkarte zur deutschen Ausgabe von *La vie d'un simple* (1930)

In einem Brief versicherte Theodor Engwert, der Redaktionsleiter des Berliner Verlagshauses Velhagen & Klasing, Guillaumin, dass er sein Werk sehr bewundere und erläuterte die Gründe dafür:

Le touchant récit de cette humble vie m'a séduit d'abord comme tellement humaine, puis comme description des efforts et des rares joies du travailleur du sol. Je voudrais faire connaître à nos élèves les conditions particulières de la métairie, institution qui n'existe pas chez nous.<sup>119</sup> (Brief vom 25.2.1925, AD Allier 47 J44).

Es ist wahr, dass dies eine der beiden Besonderheiten von Guillaumin's Roman ist, die ihn zu einem seltenen Zeugnis seiner Zeit macht. Zunächst wird zum ersten Mal

---

<sup>118</sup> *La vie d'un simple. Mémoires d'un métayer, par Émile Guillaumin, ouvrage couronné par l'Académie française.* Hrsg. Von Dr. Georg Goyert, Studienrat in Witten. Mit einem Kärtchen. Autorisierte Ausgabe, Bielefeld und Leipzig: Velhagen & Klasing, 1930 (Prosateur français Band 247. Ausgabe B mit Anmerkungen in einem Anhang).

<sup>119</sup> „Die rührende Erzählung dieses bescheidenen Lebens hat mich zuerst als so menschlich und dann als Beschreibung der Anstrengungen und seltenen Freuden des Landarbeiters begeistert. Ich möchte unseren Schülern die besonderen Bedingungen des Teilpachtbetriebes näherbringen, ein Betrieb, die es bei uns nicht gibt.“

die Stimme eines Bauern gehört<sup>120</sup>. Lejeune (1980, 251) erwähnt zwar die Bekenntnisse von Pierre Rivière aus dem Jahr 1835, der ebenfalls Bauer war, aber ihre Veröffentlichung 1836 in einer medizinischen Zeitschrift<sup>121</sup> blieb unbemerkt und er betont und bedauert, dass ihre Bekanntheit das Verbrechen oder den Diskurs über das Verbrechen (Foucault 1973) in den Mittelpunkt stellte und den ethnographischen Aspekt vernachlässigte. In diesem Sinne war das Erscheinen von *La Vie d'un simple* sowohl ein literarisches als auch ein soziologisches Ereignis (Ragon 2004), was den Erfolg Guillaumins ausmachte. Darüber hinaus stellte er das Leben eines Teilpächters vor, eines landlosen Bauern also, der das Land anderer Bauern bewirtschaftet<sup>122</sup>, - eine eher romanischen Form der kapitalistischen Landnutzung<sup>123</sup> (*métayage* in Frankreich, *mezzadria* in Italien) und in Deutschland nicht sehr verbreitet: 1907 wurden nur 17,3% des Landes an einen Bauern verpachtet (S. Zimmermann 2016, 45-49), die generischste Form, die sich noch in Unterkategorien differenziert und von der die Teilpacht nur ein Aspekt ist<sup>124</sup>, der in Deutschland wenig verbreitet oder sogar unbekannt ist<sup>125</sup>. Die erste Erläuterung von Goyert betrifft daher das Vokabular dieser unterschiedlichen Realitäten:

*Ferme* Zinspachtgut, das dem *fermier* (Pächter) gegen Zahlung der *fermage* (Pacht in Geld) von dem *propriétaire* (Grundbesitzer) überlassen wird. Die *métairie* (von dem selben Stamm wie *moitié*) ist ein Ertragsgut, das der *métayer* (Ertragspächter) bewirtschaftet. Er teilt mit dem Besitzer Gewinn und Verlust (*métayage*), zahlt aber außerdem eine bestimmte Summe bar, den *impôt colonique*. Über die Berechnung gibt S. 35 Auskunft. (Goyert 1930, *Anhang zu La Vie d'un simple*, 2)

Goyerts Erklärungen sind zwar richtig<sup>126</sup>, er geht jedoch nur auf den finanziellen Aspekt dieser Form der Ausbeutung (sowohl des Landes als auch des Bauern) ein, während Guillaumins Beschreibung vor allem die vom Bauern zu leistenden Arbeiten, die obligatorischen Naturallieferungen und vor allem den zutiefst leoninischen Charakter dieser Art von Vertrag hervorhebt:

Deux mille francs de remboursement sur le cheptel, mais on se contenterait de la moitié ; les intérêts à cinq pour cent du reste s'ajouteraient aux quatre cents francs de l'impôt colonique annuel ; pour l'amortissement, on retiendrait une part des bénéfices. J'aurais à faire tous les charrois commandés pour le château ou la propriété ; et ma femme donnerait comme redevances six poulets, six chapons, vingt livres de beurre, - les dindes et les oies

---

<sup>120</sup> Im gleichen Jahr erschien posthum die Autobiographie des österreichischen Bauers Franz Michael Felder *Aus meinem Leben*, vgl. hierzu Twellmann 2022, der Guillaumin jedoch anachronistisch als Autor aus der Auvergne und *La vie d'un simple* als Biographie darstellt.

<sup>121</sup> *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*.

<sup>122</sup> Für eine allgemeine Übersicht über die Teilpacht siehe Conord 2018, für eine detaillierte Studie der Teilpacht im Allier siehe Cochet 2004.

<sup>123</sup> Der Ursprung der Teilpacht als lateinische Institution ist jedoch umstritten (vgl. Conord 2018).

<sup>124</sup> Z.B. *Hofpacht, Parzellenpacht, Viehpacht*, vgl. Baldenhofer 1999, 323-324.

<sup>125</sup> Die landwirtschaftlichen Traditionen in den verschiedenen deutschen Ländern sind jedoch auch sehr unterschiedlich. Zur deutschen Agrargeschichte und -geographie siehe Eckart 1998.

<sup>126</sup> Es muss jedoch darauf hingewiesen werden, dass die Teilpacht nur für einige wenige Regionen Frankreichs galt, die hauptsächlich in drei großen Gruppen zusammengefasst waren: der innere Westen (Mayenne, Loire-Inférieure, Vendée), eine Region vom Allier bis zu den Pyrenäen unter Einbeziehung des aquitanischen Beckens und des provenzalischen Südens. Lokale Gebräuche und Gewohnheitsrecht führten außerdem dazu, dass die Bedingungen der Teilpacht von Region zu Region variierten, die somit eine sehr heterogene Institution mit unklaren Ursprüngen war (vgl. Conord 2018).

étant à moitié selon la règle. Le maître se gardait le droit de modifier les conditions ou de nous mettre à la porte chaque année, sous cette réserve nous devons être prévenus au moins neuf mois d'avance.<sup>127</sup> (Guillaumin 1930, 35-36)

Wie man an diesem Beispiel sehen kann, entsprach das Thema von *La Vie d'un simple* voll und ganz den von Engwert vorgebrachten Zielen: „die Völker einander näher zu bringen, indem man ihnen zuweist, sich besser als früher kennen zu lernen.“ (Brief vom 25.2.1925, AD Allier 47 J44) Obwohl er das Ziel seiner Sammlung auch als „unserer Jugend die alten und modernen Meisterwerke der französischen und englischen Literatur zugänglich zu machen“ bezeichnete, kann man sich fragen, welchen Platz Guillaumin unter diesen Meisterwerken einnimmt. In ihrer Studie über die Vermittlung französischer Literatur in Deutschland zitiert Mälzer-Semlinger (2009, 123) ihn einmal, indem sie eine literarische Kritik am Pariser Zentralismus aufgreift. Dies ist in der Tat ein Merkmal, das von Goyert hervorgehoben wird:

Guillaumin ist einer der echtsten Vertreter wirklicher Heimatkunst, der „regionalen“ Kunst, die als Reaktion gegen den zentralistischen Geist, der nur Paris kennt, die Provinz und ihre Menschen vor Augen führt. Ihm kommt der ehrende Titel eines *poète du terroir* zu, da seine Werke aus starkem Heimatgefühl erwachsen sind (Goyert 1930, VI).

Dies ist sicherlich eine richtige, aber auch leicht übertriebene Interpretation. Guillaumin war in der Tat ein Heimat-Autor, aber er wollte vor allem die ländliche Welt und die Bauern verteidigen<sup>128</sup>. Einer der Hauptgründe für die Lektüre von Guillaumin ist eher ästhetischer Natur: Es ist vor allem die Idee der Einfachheit<sup>129</sup> von Guillaumin's Erzählung, die hervorgehoben wird. Entweder auf inhaltlicher Ebene: eine autobiographische, gewöhnliche oder sogar banale Erzählung („das Bauernleben“, Goyert 1930, IV), auf narrativer Ebene eine „aufrichtige“ Literatur („die ungeheuer tiefe Güte, Ehrlichkeit, Gerechtigkeit, die seine Kunst [...] wertvoll machen“, Goyert 1930, VI). Oder auch auf stilistischer Ebene: kurze, in kleine Kapitel unterteilte Texte, ein (nüchterner) Stil, der die Lektüre zum Französischlernen fördert<sup>130</sup> neben dem „wirklichen“ Leben in Frankreich:

Es könnte vielleicht Befremden erregen, dass in einer Ausgabe für Mittelklassen die erklärenden Anmerkungen in französischer Sprache geschrieben sind. Aber die Eigenart des Textes bringt es sich mit sich, dass der Kommentar fast ausschließlich den Wortschatz erhält, der im Buche selbst vorkommt. (Haas 1904, VII).

---

<sup>127</sup> „Zweitausend Franken Rückzahlung für den Viehbestand, aber die Hälfte wird uns reichen müssen; die Zinsen von fünf Prozent für den Rest würden zu den vierhundert Franken des jährlichen *impôt colonique* hinzukommen; für die Tilgung würde ein Teil des Gewinns einbehalten werden. Ich würde alle für das Schloss oder das Anwesen bestellten Fuhrwerke fahren und meine Frau würde als Abgaben sechs Hühner, sechs Kapaune, zwanzig Pfund Butter geben, wobei der Bestand an Truthähnen und Gänsen gemäß der Regel zur Hälfte geteilt wurden. Der Herr behielt sich das Recht vor, die Bedingungen zu ändern oder uns jedes Jahr zu entlassen, unter diesem Vorbehalt mussten wir mindestens neun Monate im Voraus benachrichtigt werden.“

<sup>128</sup> „Prouver aux gens de Moulins, de Paris et d'ailleurs que les paysans sont moins bêtes qu'ils le croient, qu'il y a dans notre façon de raconter une dose de cette « philosophie » dont ils font grand cas.“ („Den Leuten in Moulins, Paris und anderswo beweisen, dass die Bauern nicht so dumm sind, wie sie glauben, dass es in unserer Art zu erzählen eine Dosis dieser 'Philosophie' gibt, die sie so hoch schätzen.“)

<sup>129</sup> Vgl. zur *Einfachheit* als literarischem Wert zu Beginn des 20. Jahrhunderts Gnocchi 2013.

<sup>130</sup> Dies war auch in Frankreich der Fall, vgl. Gnocchi 2013.

Diese Bemerkung muss jedoch relativiert werden. Ursprünglich waren zwei Versionen vorgesehen, wie Haas Guillaumin erklärte:

L'édition des *Tableaux champêtres* va aller à l'éditeur ; le plan primitif va être changé ; il y aura une double édition.

- a) 2000 exemplaires des Tableaux avec quelques notes explicatives en allemand
- b) 1000 exemplaires avec le commentaire français.
- c) 3000 exemplaires du vocabulaire spécial.

Le rédacteur de la collection croit que l'édition ne se vendrait pas si l'on faisait une édition avec 7 feuilles de texte, plus un commentaire de 2 à 3 feuilles plus un vocabulaire de 3 feuilles ; il espère par le moyen indiqué arriver à concilier tous les intérêts. Cette décision aura pour avantage de montrer laquelle des éditions aura la préférence de professeurs, et on pourra ensuite choisir laquelle des deux on imprimera, si réimpression il y a.<sup>131</sup> (Brief vom 7.III.1904, AD Allier 47 J 44)

Trotzdem blieb eine Auflage von 3000 Exemplaren übrig, die für die Klassenlektüre vorgesehen war. Haas bestätigte die Richtigkeit dieser Entscheidung und verwies auf die Möglichkeit, dieses Unternehmen auch in Frankreich zu versuchen:

Je suis surtout touché et -sincèrement parlé – particulièrement intéressé au projet de Mme Bienvenu-Martin<sup>132</sup>. Il est vrai qu'il n'y a guère de livre plus apte à faire un livre de classe que les tableaux champêtres.

Je les lis dans une classe de lycée et avec grand plaisir. Il faudrait que vous ayez un éditeur qui sache lancer une telle affaire pour les écoles. Belin et Delagrane, Colin aussi, sont les meilleurs.

Alors, pour sûr, que nous continuerions à en vendre en Allemagne aussi. Je ne sais pas encore comment ça marche, dans tous les cas, l'affaire ne peut bien marcher qu'en France. Mais si elle réussit, c'est la fortune.<sup>133</sup> (Brief vom 26.III.1905, AD Allier 47 J 44)

Die *Tableaux champêtres* hatten neben einem Preis der *Académie française* auch die Ehre einer Subskription des Schulministeriums erhalten. Wie man sieht, ent-

---

<sup>131</sup> „Die Ausgabe der *Tableaux champêtres* geht an den Verleger; der ursprüngliche Plan wird geändert; es wird eine doppelte Ausgabe geben.

- a) 2000 Exemplare der *Tableaux* mit einigen erläuternden Anmerkungen auf Deutsch
- b) 1000 Exemplare mit französischem Kommentar.
- c) 3000 Exemplare des Sondervokabulars.

Der Herausgeber der Sammlung ist der Meinung, dass sich die Ausgabe nicht verkaufen würde, wenn man eine Ausgabe mit sieben Blättern Text, einem Kommentar von zwei bis drei Blättern und einem Vokabular von drei Blättern machen würde; er hofft, auf diese Weise alle Interessen unter einen Hut zu bringen. Diese Entscheidung wird den Vorteil haben, dass sie zeigt, welche der beiden Ausgaben von den Lehrern bevorzugt wird und dass man dann entscheiden kann, welche von beiden gedruckt werden soll, falls es einen Nachdruck geben sollte.“

<sup>132</sup> Haas bezieht sich sicherlich auf ein ähnliches Projekt in Frankreich wie das seine. Jean-Baptiste Bienvenu-Martin (1847-1943) war damals seit Januar Schulminister, vielleicht war dies in diesem Zusammenhang zu sehen. Zum „reinen und einfachen“ Französisch und der „reinen und einfachen Realität“ in der Schule vgl. Gnocchi 2013.

<sup>133</sup> „Ich bin vor allem von dem Projekt von Frau Bienvenu-Martin berührt und - aufrichtig gesprochen - besonders interessiert. Es ist wahr, dass es kaum ein Buch gibt, das sich besser als Klassenbuch eignet als die *Tableaux champêtres*. Ich lese sie in einer Schulklasse mit großem Vergnügen. Sie müssten einen Verleger haben, der so etwas für Schulen auf den Weg bringen kann. Belin und Delagrane, auch Colin, sind die besten. Dann würden wir sie natürlich auch in Deutschland weiter verkaufen. Ich weiß noch nicht, wie es funktioniert, aber auf jeden Fall kann das Geschäft nur in Frankreich gut laufen. Aber wenn es gelingt, werden Sie reich.“

sprachen Guillaumins Werke also perfekt den Anforderungen einer Schulbuchausgabe, auch in Deutschland, sowohl in zivilisatorischer Hinsicht<sup>134</sup> als auch in literarischer und stilistischer Hinsicht.

Nun sollen die Gründe festgestellt werden, weshalb la *Vie d'un simple* nicht übersetzt wurde: lag es an einer thematisch allzu fremd wirkenden Literatur (das französische Bauernleben im 19. Jahrhundert, die Teilpacht) oder an einem Stil, der nicht geeignet war, bei den deutschen Lesern Gefallen zu finden? Versuche, das Buch ins Deutsche zu übersetzen, gab es jedoch. Haas bemühte sich darum, als bald es in Frankreich erschien:

3 éditeurs d'éditions classiques ont refusé les Extraits de la *Vie* ; deux autres ont refusé la traduction ; tout cela ne signifie pas encore grand'chose ; mais pour l'édition classique, si le 4<sup>e</sup> auquel je me suis adressé, ne réagit pas plus favorablement, on pourra bien dire que c'est flanché. Pour la traduction on pourra toujours y revenir.<sup>135</sup> (Brief vom 4.6.1904, AD Allier 44 J47)

Sicherlich hatte er sich zu früh darum bemüht. Später wird noch im Nachlass Guillaumins von begonnenen, aber abgebrochenen oder nicht weiter verfolgten Übersetzungen berichtet. Die einzige Spur einer tatsächlich realisierten Übersetzung ist ein sehr kurzer Auszug, der nach Guillaumins Tod in einer Literaturzeitschrift erschien (Caltofen 1953<sup>136</sup>). Seltsamerweise war es das *Syndikat de Baugignoux*, das übersetzt wurde<sup>137</sup>, und diese Übersetzung wirft in vielerlei Hinsicht Fragen auf. In der langen Einleitung des Übersetzers (Jean Paul von d'Ardeschah), der von Eugen Diederich als der beste Übersetzer gelobt wurde, wird die Handlung als in Nordfrankreich spielend dargestellt:

Émile Guillaumin als Vertreter des französischen Bauerntums, so wie es heute in seiner überwiegenden Mehrheit ist, darf mit Recht Beachtung beanspruchen. Er vermag uns in das neuzeitige Wollen, Fühlen und Trachten der ländlichen Bevölkerung Frankreichs einzuführen, obgleich er, wörtlich genommen, lediglich die Lebensverhältnisse des nordfranzösischen Bauerntums schildert (Guillaumin 1916, VIII-IX).

Hierbei handelt es sich um einen äußerst ärgerlichen und fragwürdigen Fehler, der in einem Kunstdruck auf dem inneren Umschlag hervorgehoben wird. (Abbildung

---

<sup>134</sup> Interessanterweise plädierte einer der französischen Teilnehmer (Joseph Folliet) in einer Studie der Deutschen Gesellschaft für Auswärtige Politik aus dem Jahr 1959 dafür, Guillaumin in den gemeinsamen Literaturunterricht der französischen Klasse aufzunehmen: „Wäre es endlich nicht gut, das Leben des Bauern im letzten Jahrhundert durch die Schriften wirklicher Bauern kennenzulernen, wie etwa *Vie d'un Simple* von Émile Guillaumin oder *Jacquou le Croquant* von Eugène Le Roy?“ (vgl. Lütken & Karbe 1959, 84).

<sup>135</sup> „Drei Herausgeber klassischer Ausgaben haben die Auszüge aus dem *Vie* abgelehnt; zwei weitere haben die Übersetzung abgelehnt; all dies bedeutet noch nicht viel; aber wenn der vierte an den ich mich gewandt habe, nicht interessierter reagieren, kann man sagen, dass es sich um einen Flop handelt. Auf die Übersetzung können wir dann immer noch zurückkommen.“

<sup>136</sup> S. „Fundstück“. Es ist nichts über diese Übersetzung bekannt, es gibt einen umfangreichen Caltofen Nachlass an der Universität Düsseldorf, der leider noch nicht klassifiziert und referenziert ist; er betrifft hauptsächlich die Zeit nach 1945. Ricardo Caltofen (1895-1983), ehemaliges Mitglied der KPD, Schriftsteller, Journalist und Übersetzer, lebte vor dem Krieg zwischen Deutschland und Spanien, nach dem Krieg lange Zeit in Paris, vgl. <<https://www.duesseldorf.de/heineinstitut/archiv-bibliothek-dokumentation/archiv/gesamtbestand/caltofen-rudolf>>.

<sup>137</sup> Die Übersetzung erschien zwar 1916, die Veröffentlichung wurde verzogen oder verspätet, denn Eugen Diederichs schrieb im Juli 1913 an Guillaumin: „Die Übersetzung wird bis zum Herbst fertig“ (AD Allier 47 J44).

4) Guillaumin war nicht nur ein Autor aus dem Bourbonnais, der eben die Kleinstadt Bourbon l'Archambault als Modell für seine Handlung benutzte, diese Handlung beruhte eben auch auf seinen eigenen Erfahrungen als örtlicher Gewerkschafter. In ähnlicher Weise beschrieb Otto Forst-Battaglia in seinem Werk über zeitgenössische französische Literatur die Vertreter der regionalen Literatur wie folgt, wobei er sich vielleicht auf den Text von Ardeschah stützte:

Neben den hervorragendsten Vertretern des regionalen Romans soll eine Reihe von Autoren, die ein achtenswertes Maß erreicht haben, wenigstens den Namen nach erwähnt werden. Es sind dies für Lothringen Émile Moselly, für die Ardennen Émile Guillaumin, für den Berry Jacques des Gachons, für Burgund Gaston Roupnel und Henri Pourrat für die Auvergne. (Forst Battaglia 1928, 183)

Dies ist umso bedauerlicher, als Diederichs, offensichtlich wenig informiert, Guillaumin ausdrücklich fragte: „Übrigens, wo liegt Ygrande?“ (Brief vom 10.7.1913, AD Allier 47 J 44). Guillaumin hatte sicherlich von diesem groben Fehler erfahren und sich nach dem Krieg bei Haas darüber beschwert. Dieser vermittelte und erklärte ihm die Bedingungen für diese besondere Übersetzung:

J'ai écrit votre critique à Diederichs, l'éditeur allemand de votre traducteur. Il m'a répondu et m'a envoyé un exemplaire de la traduction du « syndicat ». Depuis, j'ai reçu de mon amie de Paris l'original. Mais je ne l'ai pas encore lu, manque de temps de le faire avec loisir. Diederichs m'a en outre expliqué comment il se faisait qu'il vous avait fait traduire. Il voulait publier une collection de romans de paysans<sup>138</sup>, de vrais romans champêtres des peuples de toute l'Europe et de toute la terre. Il aurait préféré quelque chose ayant plus le goût du terroir (*la Vie d'un simple*) mais le traducteur lui ayant dit qu'il ne trouvait rien de libre qui soit plus convenable, qu'il s'était décidé. Mais qu'il était impossible de continuer le projet.<sup>139</sup> (Brief vom 28.IV.1923, AD Allier 47 J 44).

*La vie d'un simple* wurde daher nie ins Deutsche übersetzt und veröffentlicht.

---

<sup>138</sup> *Der Bauernspiegel. Quellen zur zeitgenössischen Völkerkunde in Bauernromanen*, herausgegeben von Jean Paul d'Ardeschah. In dieser Reihe wurde neben *Syndikat de Baugignoux* 1913 eine Übersetzung von Camille Lemonniers *Un coin de village* und 1917 von Wladyslaw Stanislaw Reymonts (Nobelpreisträger für Literatur 1924) *Die polnischen Bauer* veröffentlicht. Sie wurde mit dem Krieg eingestellt, was die Unmöglichkeit erklärte, „das Projekt fortzusetzen“, wie Haas bemerkte.

<sup>139</sup> „Ich habe Ihre Kritik an Diederichs, den deutschen Verleger Ihres Übersetzers, geschrieben. Er antwortete mir und schickte mir ein Exemplar der Übersetzung des „Syndikats“. Inzwischen habe ich von meiner Freundin in Paris das Original erhalten. Ich habe es jedoch noch nicht gelesen, da mir die Zeit fehlt, dies mit Muße zu tun. Diederichs erklärte mir außerdem, wie es dazu kam, dass er Sie übersetzen ließ. Er wollte eine Sammlung von Bauernromanen veröffentlichen, echte Bauernromane von Völkern aus ganz Europa und der ganzen Welt. Er hätte etwas bevorzugt, das mehr den Geschmack des Landes hatte (*La vie d'un simple*), aber als der Übersetzer ihm sagte, dass er nichts Passendes finden würde, entschied er sich dafür. Es sei jedoch unmöglich, das Projekt fortzusetzen.“



4 | Innenseiten der deutschen Übersetzung des *Syndicat de Baugnoux* (1916)

### Schlussfolgerung

In den Anekdoten rund um *La vie d'un simple*, die anlässlich des hundertsten Jahrestages ihrer Veröffentlichung erzählt wurden, schließt der Sohn von Émile Guillaumin mit dem Hinweis auf die sehr positive Aufnahme, die diesem Werk im Ausland bereitet wurde (Guillaumin 2004, 296). Obwohl er an erster Stelle die englische Übersetzung von Margaret Holden aus dem Jahr 1913 nennt, kann diese Bemerkung auch auf Deutschland übertragen werden, obwohl es dort keine Übersetzung von Guillaumins Hauptwerk gibt. Auf den ersten Blick mag die eingangs erwähnte Anekdote übertrieben erscheinen, denn es ist schwer vorstellbar, dass ein heute relativ anonymes Autor einen solchen Bekanntheitsgrad erreicht hat. Dennoch zeigt diese erste Studie über die deutsche Rezeption von Émile Guillaumin, dass sie aus mehreren Gründen durchaus plausibel ist. Zunächst einmal macht die relativ große Verbreitung seiner Werke als Schullektüre die Sache durchaus möglich. Wenn der besagte Unteroffizier in der Schule Französisch gelernt hatte, war er vielleicht mit dem Autor von *La Vie d'un simple* vertraut. Oder, vielleicht noch plausibler, war er während seiner Dienstzeit in Moulins von Buriot-Darsiles' Aktivismus für die kulturelle Förderung seiner Wahlheimat Bourbonnais geprägt worden.

Abgesehen von der anekdotischen Seite dieser Frage bietet die Untersuchung der ausländischen Rezeption Guillaumins zahlreiche Perspektiven, u.a. im Bereich der Übersetzungswissenschaft, der Geschichte des Sprachunterrichts und ganz allgemein der Geschichte des kulturellen und literarischen Austauschs zwischen Frankreich und Deutschland.

Die Forschung zu Guillaumins Werk war immer vom persönlichen Engagement einiger Forscher abhängig, die sie zu fördern wussten: Mathé, Vernois, Roche (wie auch in der journalistischen und literarischen Welt: Coiplet). Ihr Interesse ist in ihrer Herkunft oder ihren Verbindungen zu suchen, die meist direkt oder indirekt aus dem Bourbonnais stammen und die gleichen Faktoren aufgreifen, die zu einer zeitgenössischen deutschen Rezeption von Guillaumin geführt haben. Weil Haas in Moulins geboren wurde, Buriot-Darsiles dort Deutschlehrer und Goyert Fremdsprachenassistent war, importierten oder exportierten sie Guillaumin nach Deutschland. Man wäre jedoch versucht, die Parallele hier enden zu lassen, da dieses gemeinsame Merkmal eher eine gegenteilige Entwicklung der Guillaumin-Rezeption verrät: Während man annehmen konnte, dass die Ausweitung seiner Rezeption außerhalb der französischen Grenzen ihn zu einem französischen Autor mit einem besonderen Status machen könnte, zeigt der lokale Charakter der Studien über sein Werk eher eine Verringerung dieses Status und eine lokale Patrimonialisierung: Guillaumin wird auch heute primär als ein Autor aus dem Bourbonnais wahrgenommen. Zukünftige Studien über die Rezeption von Émile Guillaumin im Ausland könnten jedoch diese Forschung reaktivieren und über den regionalen Rahmen hinausgehen.

## **Archiv**

### **Archives départementales de l'Allier**

Fonds Émile Guillaumin  
Série 47 J 44 Correspondance d'étrangers à Émile Guillaumin et Suzanne Souchon, 1903-1972  
Série 47 J 85 Correspondance (u.a. Henri Buriot-Darsiles)  
Série 47J 121 Correspondance avec auteurs, éditeurs/revues  
Série 47 J 282 Coupures de presse : Allemagne  
Série 47 J 283 Coupures de presse : Allemagne  
Série 47J 305 *La Réconciliation, revue franco-allemande* (1913-1924) et supplément littéraire

### **Universitätsarchiv Tübingen**

UAT 126/233 Personalakte Joseph Haas  
UAT 119/160 Professur für romanische Philologie  
UAT 131/59a Dekanatsakten 1909/10

### **Universitätsarchiv Würzburg**

Studierendenakte Jung

### **Niedersächsisches Landesarchiv**

Abteilung Hannover  
NLA HA, ZGS 2/1, Nr. 227 (Zeitungsartikel)

## **Bibliographie**

ARRACHART, Didier. 2012. „Les révolutions d'Ygrande.“ In *Daniel Halévy, Visites*

- aux paysans du Centre*, ed. Marie-Paule Claire-Jabinet, Saint-Pourçain : Bleu Autour, 227-228.
- BACHLEITNER, Norbert. s.d. „Der deutsche Joyce.“ *VO Geschichte der literarischen Übersetzung (Skripten)*, 126-142.  
<[https://complit.univie.ac.at/fileadmin/user\\_upload/p\\_complit/Skripten/Geschichte\\_der\\_literarischen\\_Uebersetzung/VOu\\_\\_b13.pdf](https://complit.univie.ac.at/fileadmin/user_upload/p_complit/Skripten/Geschichte_der_literarischen_Uebersetzung/VOu__b13.pdf)>.
- BALDENHOFER, Kurt. 1999. *Lexikon des Agrarraums*. Gotha: Klett-Perthes.
- BANTA, Melissa & Oscar A. Silvermann (ed.). al.. 1987. *James Joyce's letters to Sylvia Beach: 1921 – 1940*. Bloomington: Indiana University Press.
- BARBERET, Gene J. 1953. „Émile Guillaumin, 1873-1951.“ *The French Review* 26 (3), 195-200.
- BASTAIRE, Jean. 1976. „Émile Guillaumin, paysan écrivain.“ *Esprit* 455 (3), 599-607.
- BEAUPRÉ, Nicolas. 2009. *Das Trauma des grossen Krieges, 1918-1932/33*. Darmstadt : WBG.
- BEAUPRE, Nicolas. 2012. *Le traumatisme de la Grande Guerre : 1918 – 1933*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.
- BEAUPRE, Nicolas. 2014. „La Grande Guerre et la réconciliation franco-allemande (1914-2014).“, *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 46-2, 431-442.
- BIARD, Michel. 2017. „Une lettre inédite et des dédicaces d'Albert Mathiez.“ *Annales historiques de la Révolution française* 4 (390), 215-220.
- BOUCHET, Julien. 2019. „Moulins-sur-Allier, approche sensible de la ligne de démarcation.“ *Les Cahiers Sirice* 1 (N° 22), 15-29.
- BOUCHET, Julien. 2021. *Une ville sous l'Occupation. Moulins, sur la ligne de démarcation, au nord de Vichy*, Saint-Pourçain : Bleu autour.
- BOUCHET, Julien (ed.). 2023. *Retour sur les „années noires“*. Tours : Éditions transmettre.
- BOURDIEU, Pierre. 1977. „La Paysannerie, une classe objet.“ *Actes de la recherche en sciences sociales* 17/18, 2-5.
- BOURIN, André & Rousselot, Jean. 1975. *Dictionnaire de la littérature française contemporaine*
- CALTOFEN, Ricardo. 1953. „Guillaumin und sein Leben eines Einfachen.“ *Weltsimmen*, August, 376-380.
- CHALINE, Nadine-Josette. 2014. *Émile Guillaumin, paysan-écrivain bourbonnais, soldat de la Grande Guerre*. Paris : Presse de l'université Paris-Sorbonne.
- CHARBONNIER, Gil. 2022. „Harmonie sociale et ruralité poétique chez Charles-Louis Philippe, romancier du Bourbonnais.“ *Droit & Littérature* 6, 181-186.
- CLUZEL, Jean. 2004. *Discours prononcé en ouverture du colloque consacré à Émile Guillaumin à l'occasion du centième anniversaire de la vie d'un simple (1er octobre 2004)*.  
<<https://academiesciencesmoralesetpolitiques.fr/membres-titulaires/section-ii-morale-et-sociologie/jean-cluzel/#carri%C3%A8recluzel>>.
- CONORD, Fabien. 2018. *La Terre des autres. Le métayage en France depuis 1889*. Montrouge : éditions du Bourg.
- COCHET, Hubert. 2004. „Maintien tardif du métayage et dynamique des systèmes de production dans le Bocage bourbonnais (Allier), 1850-2000.“ *Ruralia* 15  
<<http://journals.openedition.org/ruralia/1025>>.
- COIPLLET, Robert. 1950. „L'oubli en littérature.“ *Le Monde*, 3.6.
- COIPLLET, Robert. 1951. „Émile Guillaumin.“ *Le Monde*, 29.9.
- COIPLLET, Robert. 1957. „La Pivoine de Tivoli de M. Georges David.“ *Le Monde*, 19.1.
- CONSEIL départemental de l'Allier. 2021. Session de décembre 2021, Rapport N°14.1.

- COOPER, Sandi E.. 1991. *Patriotic Pacifism: Waging War on War in Europe, 1815-1914*. New York [u.a.] : Oxford Univ. Press.
- DANOS, Félix. 2022. „Parisiens et paysans plaisants : mise-en-registre, subjectivation politique et camouflage lors de rencontres rurales.“ *Cygne noir*, (10), 43–65.  
DOI : <<https://doi.org/10.7202/1100681ar>>.
- DARSILES, Raymond (Henri Buriot). 1910. *Émile Guillaumin. Portrait d'Émile Guillaumin. Vignettes de Francis Jourdain et de Louis Charlot*. Nevers : les Cahiers nivernais et du centre.
- DARSILES, Raymond (=Henri Buriot). 1912. „Drei Dichter aus Mittelfrankreich.“ *Montagsblatt. Wissenschaftliche Wochenbeilage der Magdeburgischen Zeitung – Organ für Heimatkunde* 13, 25. März, 100-102.
- DE LORENT, Hans-Peter. s.d. „Bruno Peyn.“ Datenbank online Die Dabeigewesenen.  
<<https://www.hamburg.de/clp/dabeigewesene-dokumente/clp1/ns-dabeigewesene/onepage.php?BIOID=356>>.
- ECKART, Karl. 1998. *Agrargeografie Deutschlands. Agrarraum und Agrarwirtschaft Deutschlands im 20. Jahrhundert*. Gotha/Stuttgart: Perthes.
- FARINELLI Bernard & Decorps, Antoine. 2010. *Émile Guillaumin : écrivain et journaliste des campagnes*, ACVAM.
- FINKENBERGER, Martin. 2005. „Von den Anfängen des Programms bis 1914. »Behufs Förderung des neusprachlichen Unterrichts an den höheren Schulen.«.“ In: *100 Jahre Fremdsprachenassistentenprogramm*, ed. Sekretariat der Kultusministerkonferenz –Pädagogischer Austauschdienst (PAD), 67-73.
- FORST-BATTAGLIA, Otto. 1928. *Die französische Literatur der Gegenwart seit 1870*. Wiesbaden: Dioskuren Verlag.
- FOUCAULT, Michel (ed.). 1973. *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère... Un cas de parricide au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris: Gallimard.
- FOURNIER, Albert. 1975. „Émile Guillaumin d'Ygrande.“ *Europe* (53), 156-174.
- FOURNIER, Mauricette & Marengo, Marina. 2021. „Maisons d'écrivains et tourisme littéraire : une contribution à la valorisation culturelle des territoires.“ *La Revue de la BNU* [En ligne], 24.  
DOI : <<https://doi.org/10.4000/rbnu.5517>>.
- FOURNIER, Mauricette & Pierre-Mathieu Le Bel. 2018a. „Le tourisme littéraire, lire entre les lieux.“ *Téoros* [Online], 37, 1.  
<<http://journals.openedition.org/teoros/3258>>.
- FRANÇOIS, Cyrille. 2023. „Décrire le travail, travailler la description: la formation littéraire d'Émile Guillaumin, écrivain et paysan.“ *Études de lettres* [En ligne], 320.  
DOI : <<https://doi.org/10.4000/edl.4425>>.
- FREHNER & Zeller. 2021. *“Your friend if ever you had one” – The Letters of Sylvia Beach to James Joyce*. European Joyce Studies 31, Leiden/Boston : Brill/Rodopi.
- GIDE, André. 1911. *Charles-Louis Philippe. Conférence prononcée au salon d'automne le 5 novembre 1910*. Paris : Eugène Figuière & Cie éditeurs.
- GNOCCHI, Maria Chiara. 2011. „Du paternalisme romantique aux „illégitimes légitimes“: stratégies de légitimation des écrivains populaires et autodidactes (1830-1939).“ In *Légitimité, légitimation*, ed. Ozouf Sénamin Amadegnato, Sélom Komlan Gbanou & Musanji Nglasso-Mwatha. 127-140. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux,
- GNOCCHI, Maria Chiara. 2013. „Vers une pratique « primaire » de l'écriture. La simplicité, valeur littéraire dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle.“ In : „La simplicité, une notion complexe ?“, ed. Prince, Nathalie & Patricia Eichel-Lojkine, *Publije, e-Revue de critique littéraire. Littérature pour la jeunesse et littérature régionale* 1.

- <<https://revues.univ-lemans.fr/index.php/publije/issue/view/5>>.
- GRIMM, Jürgen & Suzanne Hartwig (ed.). 2006. *Französische Literaturgeschichte*. 5. Auflage. Stuttgart: J.B. Metzler.
- GRIMM, Jürgen & Suzanne Hartwig (ed.). 2014. *Französische Literaturgeschichte*. 6. vollständig neubearbeitete Auflage. Stuttgart: J.B. Metzler.
- GRÖSSEL, Hanns. 2001. „Im Jahr 4 nach Halévy. Vorläufiges über einen skeptischen Europäer.“ *Akzente. Zeitschrift für Literatur*, 4, 329-34.
- GROSSH. Friedrichsgymnasium in Freiburg i.Br. 1905-1910. *Jahresberichte*.
- GUILLAUMIN, Émile. 1904. *Tableaux champêtres. Für den Schulgebrauch ausgewählt und in französischer Sprache erklärt von Dr. Joseph Haas, Professor in Freiburg i. Br.* Berlin: Weidmannsche Buchhandlung (Schulbibliothek französischer und englischer Prosaschriften aus der neuen Zeit mit besonderer Berücksichtigung der Forderungen der neuen Pläne. Abteilung I: Französische Schriften, Band 52).
- GUILLAUMIN, Émile. 1913. „Pour mieux se connaître.“ *L'Union républicaine*, 12 octobre.
- GUILLAUMIN, Émile. 1983. *The Life of a Simple Man*. Edited and introduced by Eugen Weber. Revisited Translation by Margaret Crosland. Hanover, New Hampshire: University Press of New England.
- HAAS, Joseph. 1927. *Kurzgefasste Französische Literaturgeschichte von 1549-1900*. IV. Band: 1820-1900. Halle (Saale): Max Niemeyer Verlag.
- HALEVY, Daniel. 1934 [2012]. *Visites aux paysans du Centre*. Saint-Pourçain : Bleu autour. (Grasset, 1934)
- HAUSMANN, Frank-Rutger. 2016. „Haas, Joseph.“ In: *Romanistenlexikon: Verzeichnis der im deutschen Sprachraum tätig gewesenen oder aus dem deutschen Sprachraum stammenden Romanistinnen und Romanisten von Frank-Rutger Hausmann (Freiburg)*, ed. Kai Nonnenmacher.  
<[http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Haas,\\_Joseph](http://lexikon.romanischestudien.de/index.php?title=Haas,_Joseph)>.
- HUGGLE, Ursula. 2004. „Ausgelöscht und wiedererstanden. Das Friedrich-Gymnasium von 1904–1968.“ *Zeitschrift des Breisgau-Geschichtsvereins "Schau-ins-Land"*, 123. Jahreshft, 163–192.
- JANSOHN, Christa. 2016. „Lady Chatterley's Lover: Vom Original zu Georg Goyerts Übersetzung (1958).“ In: Lawrence, D. H., *Lady Chatterley*, ed. Christa Jansohn & Guido Huss, Stuttgart: Red Sign Media.
- JULLIARD, Etienne (dir.). 1976. *Apogée et crise de la civilisation paysanne, 1789-1914. Histoire de la France rurale*, t. 3, Paris : Le Seuil.
- KOTOWSKI, Mathias. 1999. *Die öffentliche Universität: Veranstaltungskultur der Eberhard-Karls-Universität Tübingen in der Weimarer Republik*. Wiesbaden: Steiner.
- LE BEL, Pierre-Mathieu & Fournier, Mauricette. 2018b. „Cheminement littéraire en Bourbonnais : une expérience de recherche-action participative pour la valorisation de la ressource littéraire du département de l'Allier (France).“, *Téoros* [En ligne], 37, 1  
<<http://journals.openedition.org/teoros/3210>>.
- LEJEUNE, Philippe. 1980. *Je est un autre. L'autobiographie, de la littérature aux médias*. Paris: Seuil 1980.
- LABREURE, David. 2017. „BRODA Rudolf.“ *La France savante*, cths.fr.  
<<https://cths.fr/an/savant.php?id=123985>>.
- LALOU, René. 1953. *Histoire de la littérature française contemporaine (de 1870 à nos jours)*. Paris : Presses Universitaires de France.
- MÄLZER-SEMLINGER, Nathalie. 2009. *Die Vermittlung französischer Literatur nach Deutschland zwischen 1871 und 1933*. Dissertation am Fachbereich Geisteswissenschaften der Universität Duisburg-Essen.
- MOISAN, Hervé. 2014. „„Vous êtes si près de nous“. Une lettre inédite de prisonniers français à Émile Guillaumin.“ *La Montagne* (ed. Moulins), 14 septembre, 8.

- MORON, Paule & Maurice Sarazin. 2018. *Correspondance Valéry Larbaud-Henri Buriot-Darsiles (1908-1944)*. Cahier Valéry Larbaud 58, Paris : Garnier.
- s.N. 1954. „Broda, Rudolf.“ *Österreichisches Biographisches Lexikon 1815-1950*, Bd. 1, 115.  
<[https://biographien.ac.at/oebl/oebl\\_B/Broda\\_Rudolf\\_1880\\_1932.xml](https://biographien.ac.at/oebl/oebl_B/Broda_Rudolf_1880_1932.xml)>.
- PAILLET, Antoine. 2020. *La Fabrique d'une province française - Le Bourbonnais*. Saint-Pourçain : Bleu autour
- PERRIN, Jean-Paul. 1995. „Buriot-Darsiles (1875-1944) : Un intellectuel bourbonnais dans la tourmente.“ *Les Cahiers bourbonnais* 154, 54-64.
- PERRIN, Jean-Paul. 2019. „Gaston Depresle (1898-1968), un « autodidacte de génie », au service des lettres bourbonnaises.“ Blog *Vu du Bourbonnais...*  
<<https://vudubourbonnais.wordpress.com/2018/03/05/pages-dhistoire-gaston-depresle-1898-1968-un-autodidacte-de-genie-au-service-des-lettres-bourbonnaises/>>.
- PIATIER, Jacqueline. 1971. „Robert Coiplet est mort.“ *Le Monde*, 18.3.
- PRUGNOT, Jean. 2008. „notice DEPRESLE Gaston, Maurice, Alexandre, Léandre.“ version mise en ligne le 25 octobre 2008, dernière modification le 21 mai 2017, *Le Maitron (en ligne)*.  
<<https://maitron.fr/spip.php?article22333>>.
- RACINE, Nicole. 2010. „Notice MATHIEZ Albert, Xavier, Émile.“ Version mise en ligne le 30 novembre 2010, dernière modification le 26 avril 2021, *Le Maitron (en ligne)*.  
<<https://maitron.fr/spip.php?article121058>>.
- RAGON, Michel. 2004. „Émile Guillaumin : La vie d'un simple 1904.“  
<[https://francearchives.gouv.fr/fr/pages\\_histoire/39078](https://francearchives.gouv.fr/fr/pages_histoire/39078)>.
- RICHARDS Robert J.. 2008. *The Tragic Sense of Life. Ernst Haeckel and the Struggle over Evolutionary Thought*. Chicago: University of Chicago Press.
- ROCHE, Agnès. 2006. *Émile Guillaumin, un paysan en littérature*. Paris : CNRS.
- ROCHE, Agnès. 2009. „Émile Guillaumin: du lecteur au prescripteur de lectures militantes.“ *Siècles*, 29, 13-22.  
DOI : <<https://doi.org/10.4000/siecles.339>>.
- ROUGERON, Georges. 1969. *Le département de l'Allier sous l'État français (1940-1944)*. Moulins: Préfecture de l'Allier.
- RUHE, Cornelia. 2012. „Invasion aus dem Osten“. *Die Aneignung russischer Literatur in Frankreich und Spanien (1880 – 1910)*. Frankfurt/Main: Klostermann (Analecta Romanica 79).
- SAINT-GILLE, Anne-Marie. 2018. „Le mouvement pacifiste allemand à la veille de la Première Guerre mondiale.“ In : *Veilles de guerre : Précurseurs politiques et culturels de la Grande guerre*, ed. Vincent Chambarlhac et al., 163-175, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.
- SARAZIN, Maurice. 2021. „Valery Larbaud, Paris, et la traduction en allemand 'de Paris de France'.“ *Études bourbonnaises* 365 (mars), 18-38.
- SCHULTE, Alexander. 1990. „Georg Goyert (1884-1966).“ *Jahrbuch des Vereins für Orts- und Heimatkunde in der Grafschaft Mark, Witten*, im Auftrag des Vereins hrsg. durch Heinrich Schoopmeyer, 88. Jg, 85-96.
- SENN, Fritz. 2018. „Wie viel Eigensinn verträgt eine Übersetzung? Hans Wollschläger und der «Ulysses»“ *Neue Zürcher Zeitung*, 20.10.  
<<https://www.nzz.ch/feuilleton/wie-viel-eigensinn-vertraegt-eine-uebersetzung-hans-wollschlaeger-und-der-ulysses-ld.1428907>>.
- SORIN, Raphaël. 1997. „Qui se souvient?“ *L'Express*, 23.11., 121.
- SOUCHON-GUILLAUMIN, Suzanne. 2012 [1978]. „Prologue.“ In : *Daniel Halévy, Visites aux paysans du Centre*, ed. Marie-Paule Claire-Jabinet, Saint-Pourçain : Bleu Autour, 329-341
- SOULET, Jean-François. 2003. „Les représentations paysannes dans le roman d'Émile Guillaumin *La vie d'un simple*.“ In *Histoire et Littérature au XXème siècle: hommage à Jean Rives, professeur à l'Université de Toulouse*, ed.

- Jacques Cantier, Laurent Jalabert & Jean-François Soulet, préface de René Rémond. Toulouse : Groupe de Recherche en Histoire Immédiate, 339-352.
- s.n. 2020. „A venir pour les Amis d'Émile Guillaumin.“ *La Montagne* (Moulins), 13.9., 15.
- TWELLMANN, Marcus. 2022. „Franz Michael Felder: Aus meinem Leben – Autofiktion, Autozoobiografie, Autoethnografie.“ *Zeitschrift Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur*, vol. 47 (2), 480-514.  
DOI : <<https://doi.org/10.1515/iasl-2022-0026>>.
- VIVIER, Nadine. 2017. „Alary, L'Histoire des paysans français (2016).“ *Revue Historique* 682 (Avril), 475-476.
- WESTERMAYER, Maria. 2003, „Zwischen Fisolensuppe, Arbeit, Tradition und Herrschaftsabhängigkeit.“ *Émile Guillaumin's "La vie d'un simple"*. Dipl.-Arb. Universität Wien.  
<<https://ubdata.univie.ac.at/AC03654401>>.
- WILFERT-PORTAL, Blaise. 2002. „Cosmopolis et l'homme invisible. Les importateurs de littérature étrangère en France, 1885-1914.“ *Actes de la recherche en sciences sociales* 4 (n° 144), 33-46.

## Zusammenfassung

Der Name Émile Guillaumin ist heute eher in Vergessenheit geraten. In diesem Beitrag wird der Platz, der ihm in der französischen sowie in der deutschen Literaturgeschichte eingeräumt wird, untersucht. Ferner soll die v.a. schulpädagogische Rezeption seiner Werke in Deutschland anhand des sehr aktiven Netzwerkes, das sie ermöglichte, Meilensteine für weitere Forschungen liefern.

## Abstract

Émile Guillaumin tends to be forgotten today. This article examines the place he has been given in French and German literary history. Furthermore, the pedagogical reception of his works in Germany based on the very active network that made it possible will provide milestones for further research.

## Résumé

Émile Guillaumin, dont la postérité aujourd'hui oscille entre invisibilisation, faible patrimonialisation et absence, ne fut toutefois pas l'auteur de la seule *Vie d'un simple*, ouvrage pour lequel il reste malgré tout encore très connu en France. Qu'en est-il à l'étranger et plus particulièrement en Allemagne ? La question de la réception de Guillaumin en Allemagne nécessite donc d'en analyser les traces aujourd'hui et d'en interroger les acteurs, les horizons d'attente et les modalités. Les jalons mis en avant dans cet article (un réseau particulièrement actif entre le Bourbonnais et l'Allemagne, une réception avant-tout scolaire de ses œuvres durant la première partie du XXe siècle) permettent de dégager les principales caractéristiques d'un transfert particulier entre la France et l'Allemagne d'une œuvre de littérature à l'extrême marge « de ceux qui n'écrivent pas ».

Marina Ortrud M. Hertrampf

## **Terre et foi**

Joël Robin, un écrivain paysan au soir d'une civilisation catholique

**Marina Ortrud M. Hertrampf**  
est Professeure de littérature et  
culture françaises à l'Université de  
Passau.  
**Marina.Hertrampf@uni-passau.de**

### Mots-clés

Roman régionaliste – crise du monde paysan – sécularisation – catholicisme – écologie chrétienne

Pays... Paysan... Paysage... ont la même  
racine ... et font un tout !  
Après l'automne il y a le printemps qui  
revient chaque année.  
(Robin 2009, 109)

## **1. Remarques préliminaires sur le roman régional(iste) contemporain**

Après que le roman rustique fut devenu suspect après la Seconde Guerre mondiale en raison de sa glorification de l'idéologie du sang et du sol, on peut observer une « provincialisation » croissante de la production narrative française depuis les années 1980. De fait, on peut distinguer trois groupes différents de romanciers et de récits de thèmes ruraux. Premièrement, dans le domaine d'une littérature que d'aucuns qualifient d'exigeante, on observe une tendance qui, dès les textes de Pierre Bergounioux, Pierre Michon et Richard Millet (cf. Coyault 2002), met l'accent sur la terre natale des auteurs, tout en portant un regard inhabituel, résolument non-nostalgique, parfois même distancié, sur leur région d'origine. En raison de ce nouveau regard sur le monde rural, les œuvres de ces auteurs peuvent également être qualifiées de « nouveau roman régional » (cf. Hertrampf 2022, Jaquier 2019). La deuxième vague de ces nouveaux romanciers régionaux traite, comme par exemple Gisèle Bienne dans *La Malchimie* (2019), Éric Fottorino dans *Mohican* (2021) ou Corinne Royer dans *Pleine terre* (2021), des transformations du monde rural, de la disparition de l'ancienne paysannerie, des effets de la dégradation de l'environnement et du changement climatique<sup>1</sup>. À quelques exceptions près, la

---

<sup>1</sup> Ce que la littérature récente souligne bien, cf. par ex. Coyault 2020, Fournier 2018, Hertrampf 2018, Jaquier 2019, Kieffer 2020, Laurichesse 2020

plupart de ces auteurs sont certes issus de la France rurale, mais pas directement du milieu paysan. La plus éminente auteure d'origine paysanne est sans aucun doute Marie-Hélène Lafon, qui n'a cependant commencé à écrire sur son « premier monde » (Lafon 2019, 95) qu'en tant que transfuge social après avoir quitté sa petite patrie cantalienne pour Paris (elle est enseignante de profession, agrégée de grammaire et docteure ès lettres).

Contrairement à ce renouveau du roman régional, les auteurs des deux autres groupes s'inscrivent plutôt dans la littérature régionaliste traditionnelle qui est généralement qualifiée de littérature populaire, et qui reste encore largement ignorée par la critique littéraire bien qu'elle n'ait pratiquement jamais perdu sa popularité auprès d'un large lectorat (pas seulement) rural.<sup>2</sup> C'est le cas par exemple d'auteurs régionalistes comme Serge Camaille ou Antonin Malroux, dont la réputation dépasse l'Auvergne et s'étend à toute la France.

Le troisième groupe d'auteurs qui écrivent sur le monde rural français est en revanche non seulement largement ignoré par la critique littéraire, mais ne trouve guère non plus de lecteurs au-delà des cercles régionaux en raison du manque de circulation de leurs textes : il est question des paysans écrivains. Il s'agit donc de personnes qui gagnent leur vie dans de petites fermes, la plupart dans la famille depuis des générations, et qui prennent la plume comme Marc Boutin, Alain Charbonneau ou Denis Trésillard pour n'en citer que quelques-uns. Malgré les efforts de l'Association des Écrivains et Artistes Paysans, fondée en 1972, la visibilité des œuvres de ces paysans écrivains fait toujours défaut. C'est d'autant plus regrettable que le regard des personnes concernées sur les profondes mutations est particulièrement éclairant d'un point de vue sociologique et culturel. En outre, la situation des (petits) paysans, dont la vie est devenue socialement précaire, n'est guère différente de celle d'autres minorités et groupes marginaux de la société : la lecture de l'expression littéraire de soi peut contrecarrer les clichés et contribuer à une meilleure compréhension d'une partie de la population française.<sup>3</sup> Dans sa préface à *Au nom de la terre : la foi d'un paysan* de Joël Robin, Catherine Lecarpentier le souligne également lorsqu'elle reconnaît :

Si loin, l'« homme des villes » vit dans une méconnaissance totale de la réalité du monde agricole et ignore l'« homme des champs » qui cultive la terre qui le nourrit. Il arrive que le

---

<sup>2</sup> En général, on peut dire pour résumer que le roman régionaliste traditionnel a tendance à travailler avec des modèles narratifs linéaires et chronologiques, des individus peu psychologisés, des dichotomies nettement intra-groupe vs. hors-groupe et des modèles spatiaux clos (cf. Thiessse 1988). De plus, on remarque une forte couleur locale, avec de nombreuses imitations de formes stylisées de langues régionales, de dialectes et sociolectes régionaux. Comme l'indique le titre d'un guide pratique pour les auteurs amateurs *Écrire un roman historique ou régionaliste* (Timbal-Duclaux 2017), la thématique du terroir est souvent associée à des représentations historicisantes de la vie rurale et paysanne, où prédomine le plus souvent une ambiance nostalgique et romantique.

<sup>3</sup> Comme pour la littérature des Roms francophones, les maisons d'édition nationales accordent apparemment peu de crédit au talent littéraire des paysans écrivains. Par conséquent, leurs œuvres sont publiées à compte d'auteur ou dans de petites maisons d'édition très locales et ne parviennent pas sur le marché national du livre. L'« invisibilité » de leur littérature résulte donc tout autant d'un manque de capital social, culturel qu'économique. Pour une réflexion historique sur l'écriture paysanne, voir Roche 2006 et Quereilhac 2018.

citadin ait quelques idées sur la question, mais ce ne sont bien souvent que des clichés. Tous ces clichés étaient les miens jusqu'au jour où Joël m'a confié son manuscrit pour une relecture de son texte. [...] Ce texte est rencontre, découverte. (Robin 2001, 13)

En effet, cette découverte compréhensive semble être le seul moyen de faire face aux angoisses existentielles de plus en plus manifestes des paysans français. Au vu des statistiques effrayantes – un paysan se suicide presque chaque jour en France – cela semble être un devoir social. Bien que la plupart des récits des paysans écrivains soient peut-être moins raffinés d'un point de vue esthétique, ils constituent pourtant des témoignages essentiels de l'histoire culturelle et contemporaine de la France. Nous ne pouvons donc qu'approuver le plaidoyer de l'Association des Écrivains et Artistes Paysans : « La littérature paysanne ne doit pas être à la périphérie de la littérature » (Olivier & Chainon 2015). Rendre compte de cet appel, tel est l'objectif de cet article qui présente l'œuvre littéraire de Joël Robin, un paysan écrivain parmi tant d'autres de la France rurale.

## **2. Joël Robin : paysan, chrétien et écrivain**

Joël Robin est né en 1935 dans les Deux-Sèvres. Il est issu d'une longue lignée de petits paysans. Solidement ancré dans les traditions paysannes de la région, il a grandi dans la foi catholique. Après avoir terminé ses études secondaires, il a commencé à travailler à l'âge de 15 ans comme agriculteur et éleveur dans la ferme de ses parents. C'est également à cette époque qu'il commence à s'engager activement dans la Jeunesse agricole catholique (JAC) – un mouvement de l'Action catholique né en 1929 qui, dans la période de privation de l'après Seconde guerre mondiale, s'est surtout engagé en faveur de l'augmentation de la production agricole française et a encouragé de manière ciblée l'utilisation de nouvelles techniques de production comme la mécanisation, les engrais, les pesticides, les herbicides et les fongicides pour garantir l'approvisionnement alimentaire de la France. En effet, dans les années 1960 et 1970, la JAC s'est également engagée de manière centrale pour la participation de la population paysanne à l'éducation (pas seulement religieuse). Grâce à ses efforts, de nombreux habitants des campagnes ont également pu participer aux débats économiques et politiques. Dans son autobiographie, Robin écrit à ce sujet :

Outre les thèmes de la famille, de l'économie, de la politique, on y recevait aussi des cours de philosophie et une formation syndicale. Ce formidable élan venu des campagnes a eu une influence énorme sur tout le milieu rural. Un nombre impressionnant de responsabilités dans la coopération et le syndicalisme furent assumées par d'anciens jacistes. Beaucoup furent maires de leur commune ou présidents d'association diverses. (Robin 2001, 114)

C'est aussi à la JAC que Joël Robin fait la connaissance de Jeanne Parpaix, appelée Jeannette, fille très croyante d'une famille d'artisans commerçants de la région, qui devint son épouse et la mère de leurs six enfants. Tous deux s'engagent par et pour leur foi et prennent des responsabilités dans l'association Chrétiens dans le monde

rural (CMR)<sup>4</sup> et, pendant 15 ans, dirigent la revue trimestrielle *Terre et Foi* qui « veut être la voix de ceux qui croient que la terre et toutes ses richesses doivent rester le lieu où les hommes peuvent vivre en harmonie avec le plan de son Créateur » (Robin 2001, 256).

On ignore souvent le rôle important que le catholicisme a joué dans les campagnes malgré la laïcité républicaine jusqu'à la fin des Trente Glorieuses ; les différents mouvements d'Action catholique sont pourtant essentiels, notamment pour la jeunesse paysanne d'après-guerre. En effet, c'est de là que vient la volonté naissante de reconnaissance sociale et la volonté « d'un combat politique en vue de 'la libération de l'homme' » (Hervieu & Vial 1972, 291). Joël Robin est sans aucun doute l'un de ces protagonistes qui défend une prise de parole bruyamment articulée. Ce n'est qu'avec sa retraite qu'il commence à utiliser le texte littéraire comme véhicule de critique sociale et appel à entendre les problèmes et les difficultés des petits paysans. En raison de cette composante critique de l'époque et de la société, les textes régionalistes de Joël Robin peuvent donc d'une certaine manière être considérés comme proches de la « littérature d'implication »<sup>5</sup> – même si celle-ci repose sur une position résolument missionnaire, avec pour but de rechristianiser (pas seulement) le monde rural, qui peut paraître peu française. Si cette approche est originale, Joël Robin n'est pas complètement isolé toutefois puisqu'un autre paysan catholique retrace dans un récit autobiographique ses pèlerinages dans la montagne du Massif central et son labeur quotidien (Legoy 2020).

En 2001, Joël Robin publie son autobiographie *Au nom de la terre : la foi d'un paysan*, puis, en 2009, *Je suis d'ici mais pas de là*. Les deux livres témoignent de l'enracinement précoce et profond de l'auteur dans le catholicisme (au lieu de chanter des chansons de divertissement, il a par exemple toujours un psaume sur les lèvres : « Assis sur un roc près de l'eau, je fredonne un psaume, selon mon habitude, en regardant le soleil qui rougit l'horizon ». Robin 2001, 59-60)<sup>6</sup> et soulignent le lien qu'il considère comme naturel entre la paysannerie et le christianisme : « La prière des Rogations<sup>7</sup>, faite en procession au milieu des champs, concrétisait cette conviction d'un lien entre la vie paysanne et la vie chrétienne. Nous demandions au Créateur de bénir les récoltes, tout en offrant notre labeur de la terre » (Robin 2001, 67). Du point de vue du contenu, les livres de Robin traitent

---

<sup>4</sup> Émanation de la JAC, elle fut fondée en 1939 sous le nom de Ligue agricole catholique avant de changer de nom une première fois en 1945 et de prendre finalement en 1966 le nom de CMR, cf. pour une vue générale sur l'action catholique et sa réorganisation après-guerre la contribution de Yann Tranvouez dans Giroux 2022.

<sup>5</sup> Avec Bruno Blanckeman, nous utilisons ici le terme de littérature d'implication et non celui de littérature engagée : « Les connotations judiciaires et morales du terme d'*implication* résonnent davantage avec le principe d'incertitude accompagnant le geste d'écrire que celles, en armes et à l'assaut, de la notion d'*engagement*, même si ce principe d'incertitude n'exclut pas une dynamique de la résolution, une volonté de mettre à jour, de tirer au clair, de comprendre, de faire sens et agir par le trouble sur les consciences » (Blanckeman 2013, 71-72).

<sup>6</sup> Cf. aussi : « J'ai donc grandi dans un milieu chrétien qui a favorisé le maintien et l'approfondissement de ma foi d'adulte ». (Robin 2001, 106)

<sup>7</sup> Les jours des Rogations sont les trois jours précédant immédiatement le jeudi de l'Ascension. Lors des processions à travers les champs, on prie avant tout pour que Dieu bénisse les récoltes et les animaux.

des changements survenus dans le monde rural et paysan depuis la Seconde Guerre mondiale et déplorent la perte d'importance de la foi catholique et de ses valeurs et vertus morales dans le milieu paysan.

Dans *Au nom de la terre : la foi d'un paysan*, Joël Robin revient sur sa vie de paysan issu de ce monde et le perpétuant lui-même. Il y raconte de courts épisodes d'expériences quotidiennes ou particulièrement mémorables comme son premier tir au fusil lors d'une journée d'ouverture de la chasse, sa première course avec un tracteur, de son coup de foudre pour Jeannette, ou le premier sourire de sa fille aînée Marie-Monique. La chronologie étant largement respectée, les écarts sont expliqués par des commentaires métanarratifs, comme le suivant : « J'ai eu de la chance de connaître les travaux à la ferme avec les animaux. Le premier tracteur arrivera en 1952, mais je reviendrai sur cet événement » (Robin 2001, 62). La plupart des épisodes, comme par exemple la visite quotidienne du facteur, l'excursion annuelle d'une journée à la mer en été ou la cueillette des champignons en automne, reflètent une vie simple mais insouciante et satisfaite, en harmonie avec les saisons et les fêtes catholiques qui jalonnent l'existence. De nombreux épisodes racontés de manière exemplaire sont transmis selon un mode narratif itératif et sont pour la plupart relatés par un présent historique, ce qui donne une impression immédiate de vécu. Les déictiques spatio-temporels permettent au lecteur et à la lectrice de suivre le jeune Joël Robin au gré de son évolution et de l'exercice de ses tâches paysannes au fil des saisons :

L'été s'étire paresseusement... Nous sommes début septembre, la pluie tarde à venir. Il fait chaud, et c'est à peine si la fraîcheur de la nuit, qui s'allonge pourtant, permet aux betteraves fourragères de raffermir leurs feuilles. [...]. (Robin 2001, 39)

Ce matin il fait frais... Un vent d'ouest pousse les nuages rapidement et le soleil levant a du mal à se montrer. De temps à autre, quelques gouttes d'eau tombent sur le sol encore habillé de la poussière de l'été. Nous sommes début octobre et nous attendons la pluie pour commencer les labours d'automne. Il est tradition que les semailles soient finies à la Toussaint. Avec les betteraves à rentrer, le travail ne va pas manquer. (Robin 2001, 57)

Avec son ton nostalgique, l'absence finale de confrontation psychologique entre le je narrant et le je vivant, la représentation embellie d'une enfance et d'une jeunesse quasi insouciantes, les nombreuses représentations de la nature et du paysage, la description parfois détaillée du savoir paysan, des mœurs, des coutumes ou des plats traditionnels locaux,<sup>8</sup> ainsi que l'intégration de termes issus de la langue régionale,<sup>9</sup> l'autobiographie de Joël Robin s'inscrit dans la tradition du roman régionaliste.

---

<sup>8</sup> Joël Robin parle par exemple des châtaignes de sa grand-mère (Robin 2001, 27), du « mijet » que les paysans mangent dans les champs à l'heure du déjeuner : « Le mijet est un simple mélange d'eau, de pain, de vin et de sucre, maintenu frais dans un récipient spécialement prévu à cet effet et équipé d'un solide couvercle pour le protéger de la poussière et des insectes » (Robin 2001, 40) ou des crêpes : « Une autre coutume de notre région prévoyait que l'on fête la fin des semailles en mangeant des crêpes ». (Robin 2001, 71)

<sup>9</sup> Lorsque Joël Robin rapporte « Ce matin, c'est avec deux paires de bœufs que Lucien, le compagnon de mon père, part avec la charrue » (2001, 63), il référence le terme « compagnon » avec une note de bas de page dans laquelle il explique au lecteur non averti qu'il s'agit d'un « [n]om donné dans la région au salarié agricole ». Les expressions locales sont également intégrées, avec leur traduction en français standard : « À la

Contrairement à ce témoignage au genre immédiatement identifiable, *Je suis d'ici mais pas de là* se présente comme un mélange hétérogène d'essai, de récit autobiographique et de guide touristique,<sup>10</sup> dans lequel Joël Robin raconte l'histoire de son village de Gourgé, en Gâtine poitevine, en tant que gardien du patrimoine, en intégrant des recettes (comme la liqueur de « pousse d'épines », cf. Robin 2009, 50), des paroles de chansons et des poèmes. Le degré d'intertextualité est en outre accru par la citation de l'encyclique papale et d'autres textes, pour la plupart chrétiens. Parmi les citations, on trouve pourtant aussi un extrait du *Monde selon Monsanto. De la dioxine aux OGM, une multinationale qui vous veut du bien* (2009), ou l'étude investigatrice de sa fille Marie-Monique (cf. Robin 2009, 115-119). Il est également intéressant de noter la référence métadiégétique à son autobiographie, évoquée par le narrateur autodiégétique lors d'une conversation avec son ami d'enfance Ludovic, lequel s'est installé à Paris dans sa jeunesse et veut désormais retourner dans son village natal :

J'ai même éprouvé le besoin d'écrire un livre...

– Tu as écrit un livre... Je l'ignorais ! À Paris on est souvent loin de ce qui se vit en province ! Mais. Quel est son titre ?

– *Au nom de la terre. La foi d'un paysan.* J'ai voulu transmettre aux générations futures toutes les richesses du monde paysan. Témoigner aussi de ce que m'ont transmis mes parents et grands-parents. Et comment la foi peut être le moteur de la vie d'un homme et d'un foyer.

(Robin 2009, 55)

Outre l'allusion critique au fait que les textes des écrivains paysans n'atteignent guère le centre culturel et littéraire, Joël Robin exprime ici l'intention centrale de son écriture, témoignage et documentation de la mémoire culturelle du monde paysan d'une part, et d'autre part invitation au retour à l'héritage catholique, perçu comme le fondement de toute agriculture écologiquement durable.

### **3. Les textes narratifs de Joël Robin sur la paysannerie et la foi**

#### **3.1. L'amour de la petite patrie et le patriotisme catholique**

Robin aime sa région natale et s'émerveille jour après jour de la beauté de ses paysages : « Regarder cette campagne, avec ses vallons et ses champs aux couleurs variées, rappelle la beauté de notre terre du Poitou ». (Robin 2009, 57) Le paysan écrivain est particulièrement fier de la beauté de son village,<sup>11</sup> avec au centre l'église qui, comme une mère protectrice, veille sur le village :

---

No les jours allongent d'un pas de Jo », selon un dicton. Traduire : « À la Noël les jours allongent d'un pas de coq. » » (Robin 2001, 82)

<sup>10</sup> Le caractère de guide de voyage ou de randonnée est renforcé par les nombreux éléments de discours performatifs, les déictiques locaux et les appels au lecteur. Par exemple, lorsqu'il est dit après une longue digression historique : « Après ce court retour dans le passé nous continuons notre visite... En descendant la Grand'rue pour rejoindre l'avenue du Thouet nous rencontrons sur notre gauche un logis au passé prestigieux : c'est le vieux logis dit « de la Vergnée » dont on retrouve des traces écrites, compte tenu des personnages qui y séjournèrent dès le XV<sup>e</sup> siècle. » (Robin 2009, 35). Voir aussi Robin (2009, 53, 61, 64-65).

<sup>11</sup> De plus, dans sa description du lieu, Robin laisse le village anthropomorphisé, représentant toto pro pars l'ensemble des villageois, admirer lui-même la beauté des environs : « Situé sur une colline, le bourg semble

C'est alors que je contemple l'église de mon village, solide sur ses pieds, malgré ses dix siècles d'existence. Elle domine la colline et semble protéger les maisons qui l'entourent. [...] L'église... Elle fait tellement partie du décor qu'on s'habitue à sa présence sans la remarquer. Il suffit cependant de quelques instants d'arrêt et d'attention pour en redécouvrir la beauté. Car elle est belle notre église romane ! (Robin 2009, 17-18)

Cette description, qui sert également à promouvoir cette « région pittoresque » (Robin 2009, 28) en tant que région touristiquement attractive, met en évidence le rôle central que Robin attribue à la religion chrétienne. En effet, Robin défend une sorte d'essentialisme culturel catholique lorsqu'il souligne avec insistance l'importance de l'Église pour la culture de l'Occident, dont il considère – non sans patriotisme – que la France est le centre. De plus, l'auteur illustre le caractère sérieux de la foi en recourant, comme souvent dans ses textes, à la métaphore de l'arbre ; une France dont la population se déracinerait du catholicisme (car c'est bien à lui seul que Robin pense lorsqu'il parle du christianisme) se priverait non seulement de son héritage culturel, mais aussi de sa propre force vitale :

Et, plus globalement, que serions-nous sans l'influence déterminante du christianisme sur notre Occident ? [...] Est-ce qu'il ne manquerait pas quelque chose d'essentiel à notre pays sans nos magnifiques cathédrales et sans les multiples églises romanes, gothiques et autres de nos villes et de nos villages de France ? Toutes ces réalisations architecturales font partie de notre culture, de nos racines... Si l'on coupe les racines d'un arbre, il meurt, c'est bien connu. De même, si l'on coupe les racines chrétiennes de notre Occident, il prend le risque irresponsable de se saborder. (Robin 2009, 41)

### **3.2. Fierté paysanne : la sagesse paysanne et le mérite des paysans français**

« Le monde rural et paysan reste à tout jamais mon milieu naturel, et avoir les pieds dans la terre m'est aussi vital que de respirer l'air pur de la campagne ou d'écouter le chant des oiseaux » (Robin 2001, 259) – Joël Robin n'aime pas seulement son pays, il est aussi corps et âme paysan, fier d'être issu d'une longue lignée de paysans locaux :

Mon père est un véritable paysan de souche. Mes ancêtres paternels en sont tous, et des vrais ! Notre fille Marie-Monique a eu la patience, en été, de faire l'arbre généalogique de la famille Robin. Elle a pu remonter jusqu'en 1670 sans quitter les archives de la mairie de notre commune. Nous avons eu la confirmation que tous les ancêtres, depuis cette date-là, avaient été paysans. Comme un vieux chêne profondément enraciné,<sup>12</sup> ainsi apparaît cette lignée d'hommes de la terre. (Robin 2001, 31)

---

prendre un peu de hauteur pour mieux admirer sa vallée, la vallée du Thouet et, comme pour voir de plus près, il s'étire et se prolonge en direction de la rivière... » (Robin 2009, 28). Robin ne se lasse pas d'en souligner la beauté : « Gourgé est considérée dans le département des Deux-Sèvres comme l'un des plus beaux villages de par sa construction et son riche patrimoine culturel, souvent évoqué dans ce livre » (Robin 2009, 141).

<sup>12</sup> Joël Robin poursuit ailleurs la comparaison entre les paysans locaux et le chêne : « Les chênes ancestraux et majestueux, encore nombreux dans notre pays de Gâtine, solides comme les rocs qui émergent de son sol, nous rappellent l'importance des racines pour que l'homme du XXI<sup>e</sup> siècle reste debout, même aux jours de tempête ! » (Robin 2009, 286) La comparaison avec le chêne associe donc une particularité locale (la présence de nombreux chênes très anciens dans la région) à la signification symboliquement transposée de la stabilité, qui réside dans les racines culturelles du monde rural, concrètement dans la notion de la France comme « fille aînée de l'Église » (cf. aussi Robin 2009, 41). Joël Robin voit cet enracinement de l'homme paysan reflété dans

Comme le montre la comparaison, la fierté d'être paysan repose en partie sur l'étroite relation qui existe avec la nature et qui permet de manière quasi spirituelle de lire les signes de la nature et de faire fructifier ce savoir intuitif pour cultiver leurs champs : « Le paysan sait très bien à quel moment il doit prendre sa terre pour y mettre la charrue ou pour y enfouir la semence ». (Robin 2001, 66) En outre, le paysan écrivain est convaincu que ce lien indigène avec la terre lui permet de comprendre les différents aspects de la cohabitation humaine, à contre-courant des modes et des tendances :

Or, la première dimension de l'homme n'est-elle pas spirituelle ? Elle seule est capable de donner sens et valeur aux autres dimensions, économique et sociale. La sagesse paysanne, si souvent mise en avant, n'est-elle pas justement cette capacité à ordonner les différentes dimensions de l'homme, même si c'est à contre-courant des idées véhiculées ? (Robin 2001, 68)

Comme le suggère cette approche essentialiste, l'auteur part du principe que le savoir paysan est transmis de génération en génération. Le jeune Robin est fier du savoir de son père et apprend tout ce qu'il sait sur les travaux agricoles : « J'écoute attentivement les explications de mon père tout en admirant son savoir-faire ». (Robin 2001, 50) En outre, le savoir des campagnards repose aussi sur la connaissance du monde que ceux-ci acquièrent en vivant à la campagne et en faisant, véritablement, l'expérience de cette vie. Ainsi enfant déjà pouvait-t-il lire dans la nature comme dans un livre :

Je connaissais toutes les senteurs de ces chemins de campagne. Les violettes aux tout premiers jours du printemps, suivies de près par les aubépines éclatantes de blancheur. Quant au parfum enivrant du chèvre-feuille, je savais qu'il annonçait les chaudes journées de l'été et que les vacances approchaient. (Robin 2001, 22)

Mais la fierté paysanne résulte aussi des mérites et des réussites que les paysans français ont obtenus malgré toutes les vicissitudes et en utilisant toute leur force physique. Sans ses paysans, la France ne serait pas ce qu'elle est : la beauté des paysages culturels français est le résultat du dur labeur physique des agriculteurs, et l'offre variée de produits alimentaires de qualité, à la base du patrimoine culturel mondial de l'art culinaire français (cf. aussi Robin 2009, 96 et 108) :

Le retour par le petit chemin qui rejoint la ferme de « la Carte » me permet d'admirer le travail des paysans. Qu'elles sont belles ces parcelles entourées de haies taillées et dont la terre retournée et ameublie fait penser à un jardin ! C'est leur labeur, humble et souvent caché, qui a permis non seulement de réaliser la grande mission de nourrir les hommes, mais aussi de façonner les paysages de la France. Génération après génération ils ont travaillé afin qu'elle s'enrichisse année après année pour continuer de porter du fruit. (Robin 2009, 62-63)

---

les édifices religieux séculaires : « Elles [les églises et cathédrales romanes et gothiques] témoignent aussi de la foi d'un peuple, d'un pays, pour vouloir rendre gloire à DIEU avec une telle magnificence. Elles appartiennent pour toujours au patrimoine culturel des générations et font partie aussi des racines dont notre civilisation ne peut se passer sans risquer de se détruire ». (Robin 2009, 18-19)

Si, à une échelle individuelle, le père de Joël Robin défendait déjà sa fierté et refusait de se laisser duper par les marchands de bétail (cf. : « Je serai sûrement paysan...mais je n'accepterai sans doute pas les humiliations de ce genre de marché » Robin 2001, 90), la JAC a le mérite de donner une voix à cette population. Joël Robin fait ainsi partie de la génération de paysans qui, dans leur jeunesse, se sont battus pour la reconnaissance sociale et économique de leur travail et ont exprimé leurs intérêts de manière engagée, notamment dans le contexte du mouvement de 1968 :<sup>13</sup> « Je désirais, comme beaucoup de mes frères ruraux, [...] être reconnu et considéré ». (Robin 2001. 108)

Bien que Joël Robin ne cesse de rappeler à ses compatriotes que chaque paysan peut être fier de l'être, il est conscient de leur situation difficile (et pas seulement dans la commune rurale de Gourgé), encore aujourd'hui. Outre la concurrence économique croissante, l'augmentation des coûts et la baisse des revenus, qui conduisent de nombreux paysans à l'endettement et, dans de nombreux cas, à la ruine, leur quotidien est aujourd'hui marqué, même dans les petites exploitations, par les imposantes machines agricoles, les produits chimiques et le génie génétique. La sagesse paysanne et le savoir-faire traditionnel sont de moins en moins consultés, au détriment de la nature, de l'homme et de l'animal, et conduisent Joël Robin à se souvenir avec nostalgie d'une époque désormais révolue.

### **3.3. Nostalgie : le bonheur perdu de la paysannerie**

« En somme, le bonheur est simple, et nous étions heureux ! » – c'est ainsi que Joël Robin résume son enfance dans la ferme de ses parents. En effet, la première partie de son autobiographie, qui décrit l'enfance et l'adolescence du paysan écrivain dans les années 30 à 50, montre un regard clairement nostalgique sur le passé. Certes, la vie à la campagne était simple, mais heureuse. Il est également intéressant de noter que tous les défis et les travaux physiques pénibles sont pour ainsi dire totalement passés sous silence. Le fait de cultiver les champs avec du bétail et sans machines agricoles technicisées est plutôt présenté comme une valeur particulière qui souligne l'unité « naturelle » entre l'homme de terre, l'animal et le sol.

Tout était mieux avant, telle est la principale conviction des livres de Robin, et cela concerne également l'aspect culinaire : la simple cuisine familiale et le vin domestique primitif deviennent, dans le souvenir de Robin, des biens victimes de l'accélération de la vie et de la recherche acharnée du profit imposée par l'économie agricole :

Plus tard, pour des raisons de rentabilité, la vigne fut arrachée, et toute une tradition paysanne disparut avec elle. Les cultures fourragères remplacèrent les ceps nouveaux. Le vin acheté au supermarché eut bien du mal à remplacer le goût parfumé du petit vin de la vigne de mon père ! (Robin 2001, 70)

Or, si la dureté du travail et les difficultés de la vie à la ferme familiale sont tues, les conséquences dévastatrices à long terme des processus de modernisation des

---

<sup>13</sup> Robin donne un aperçu personnel de la révolte et de la mobilisation de la jeune paysannerie jaciste, en intégrant les principaux slogans et chansons du mouvement (cf. Robin 2001, 105-115 et 154-160).

petites exploitations agricoles sont en revanche explicitement mentionnées, de sorte que la forme traditionnelle de l'agriculture se voit transfigurée en idéal perdu. Joël Robin écrit ainsi sur l'arrivée du tracteur dans le quotidien des paysans : « Ce que je prends pour une chance nouvelle est sûrement aussi le commencement d'une vie professionnelle sans cesse plus trépidante et accaparante. J'apprendrai plus tard que les roses ont des épines... » (Robin 2001, 102) Et poursuit : « Une ère nouvelle avait vraiment commencé pour le monde paysan. Elle allait aboutir à des engagements financiers de plus en plus lourds et finalement à l'exode rural... Nous n'en n'avions pas conscience à ce moment-là ! » (Robin 2001, 104) Ces problèmes ne sont toutefois pas non plus approfondis, pas plus que les soucis familiaux : certes, le jeune couple Robin doit lui aussi faire face à des pertes douloureuses, mais leur vie de paysans, marquée par la foi, les remplit de bonheur :

Cette vie simple et heureuse n'était pourtant pas sans souffrance. Jeannette perdit son père, qu'elle chérissait beaucoup, la première année de notre mariage. [...] Cependant, nous étions heureux, heureux de notre existence de paysans en lien direct avec la nature et toutes ses richesses. (Robin 2001, 169)

Par les déictiques spatiaux « ici » vs « là », compris aussi comme repères temporels, le titre de son deuxième livre – *Je suis d'ici mais pas de là* – met particulièrement en évidence l'« aliénation » de Joël Robin par rapport à sa terre natale en raison des changements rapides et radicaux de la vie à la campagne : paysan de souche enraciné à Gourgé (= « ici »), il ne se sent plus entièrement chez lui dans le contexte d'un territoire soumis aux conditions de vie modernes (« là »).<sup>14</sup>

En effet, c'est en comparant son enfance simple et heureuse dans la nature avec celle de son petit-fils Vianney, dans un monde qui la néglige, n'utilise plus qu'exclusivement des appareils techniques et jouit de toutes les commodités contemporaines, qu'il réalise que la vie rurale actuelle, malgré celles-ci, ne semble pas être heureuse :

Nous rentrions à pied de l'école, les sacs étaient légers, et les pies, au sommet des arbres, n'étaient (pas ?) les seules à être bavardes ! ... Si mes jambes étaient lourdes quelquefois, mon esprit ne l'était pas. Il était moins encombré que ceux des enfants d'aujourd'hui. La maison qui m'attendait avait pour seule source de chaleur la cheminée de cuisine. Je partageais une chambre sans confort avec mon frère.

Vianney, lui, rentre en voiture, en écoutant de la musique... Mais l'écoute-t-il ?...

En arrivant il va trouver une maison chauffée, un frigo bien garni pour son goûter, une chambre à lui, avec un choix de BD et un ordinateur performant.

[...]

Notre écolier s'en va. Le sac accroché à l'épaule lui donne une démarche un peu lourde, accentuée par des chaussures dont la taille est aussi impressionnante que l'influence de la mode, et les lacets suffisamment longs pour expliquer qu'on oublie de les attacher. (Robin 2009, 20-21)

---

<sup>14</sup> Toutefois, le titre peut être lu de manière ambiguë. Ainsi, Robin lui-même en donne une autre interprétation dans un hymne à Dieu : « Et je sais bien que je suis d'ici, sur cette terre avec mes frères les hommes, je ne suis cependant pas là car Tu m'attends depuis toujours dans ma véritable patrie qui est celle dont Jésus ton Fils nous a ouvert les portes en prenant notre condition humaine avec toutes ses misères » (Robin 2009, 126).

La description de son petit-fils, qui n'est pas dénuée d'esprit critique, montre en même temps l'attitude sceptique de Robin à l'égard de la société rurale contemporaine et de son mode de vie, dont il voit le plus grand déficit dans la sécularisation et l'aliénation de ses habitants par rapport à la Création qui en résulte.

### **3.4. Pessimisme culturel : la sécularisation comme origine du déclin**

En effet, il n'est guère surprenant qu'un représentant engagé de la JAC qui a témoigné des temps où les paroisses « furent longtemps le moteur de la vie rurale et paysanne » (Robin 2009, 235) soit déçu par la perte de membres de l'Église dans les régions rurales, de même que par l'« urbanisation », c'est-à-dire de la déchristianisation, des modes de vie au profit d'un style de vie axé sur la vitesse. L'abondance et le profit, sans égard pour la nature et les autres. Ainsi Robin reconnaît-il un lien évident entre la sécularisation et

la désertification des campagnes au profit des grands centres, la diminution drastique des paysans et des artisans, la disparition des commerçants... Dans la ville de Parthenay, des rues entières sont devenues désertes au profit des grandes surfaces implantées à sa périphérie. (Robin 2009, 239-240)

De plus, Robin, catholique convaincu, voit dans la disparition des membres de l'Église l'origine du déclin de toutes les anciennes valeurs et vertus. La tendance à la déchristianisation des régions rurales s'accélère suite au mouvement de 1968 et l'exode rural et se reflète de manière emblématique dans le fait que « les matchs de foot et les entraînements sportifs ont commencé à avoir lieu le dimanche matin entre dix heures et midi. C'est-à-dire à l'heure de l'eucharistie » (Robin 2001, 201). Dans une société où la foi joue un rôle de plus en plus négligeable et négligé, il semblerait – c'est ce que suggère Robin – que les individus se tournent de plus en plus vers eux-mêmes,<sup>15</sup> en proie à l'inquiétude et à la maladie :

Les valeurs chrétiennes qui furent, depuis des générations, le fonds commun où les humains puisaient les points de repère pour se guider dans la vie, semblent s'évanouir dans les mirages de la société moderne, avec son lot impressionnant de désillusions, de personnes stressées, voire des dépressions ! (Robin 2009, 22)

Catholique et conservateur, il considère la jeunesse rurale athée d'aujourd'hui depuis un point de vue moral acerbe et stéréotypé : « Des jeunes ont perdu tout point de repère et certains se laissent tenter par la drogue. Aujourd'hui un jeune de dix-huit ans sur deux a fumé un joint. Un garçon sur cinq en consomme régulièrement et une fille sur dix » (Robin 2009, 241-242).

On l'a déjà écrit, la perte des valeurs chrétiennes se manifeste également dans l'accélération de la vie, qui ne laisse plus de place à la contemplation de la nature et à la méditation : « Les jeunes générations sont nées dans ce monde nouveau qui pousse certains à ne plus savoir attendre et à s'imaginer le bonheur sur terre dépendant de cette frénésie matérialiste » (Robin 2009, 91). Or, la contemplation

---

<sup>15</sup> Pour lui, cela se reflète par exemple dans le besoin égoïste, dépourvu d'esprit de solidarité, de s'adonner à des divertissements au lieu d'aller à la messe (cf. Robin 2009, 244).

n'est pas seulement l'ancrage d'un mode de vie équilibré mais aussi de la conscience écologique.

### **3.5. Les rêveries du promeneur solitaire paysan : éloge de la création et écologie chrétienne**

« Dans notre monde agité, encombré des bruits de la vie contemporaine, nous avons au fond de nous ce besoin d'intériorité qui nous acheminera en douceur vers la sérénité et la paix » (Robin 2009, 61). Le rythme effréné et le bruit omniprésent entraveraient donc les possibilités, pour l'être humain, de mener une vie attentive. Une capacité que Robin, enfant de la terre, maîtrisait et pratiquait intuitivement dès son enfance en se promenant pour apprécier la beauté du paysage et la grâce des animaux et des plantes (cf. Robin 2001, 58-59). Contrairement à l'image du paysan laboureur, Robin adulte prend lui aussi le temps de se livrer à ses contemplations méditatives de la nature (cf. p.ex. Robin 2001, 260-261). Mais ses rêveries ne sont jamais une fin en soi et ne servent justement pas à l'introspection, mais à l'adoration de la Création et à la louange de Dieu.<sup>16</sup> C'est aussi dans la contemplation laudative que se trouve le lien entre la foi chrétienne et la pensée et l'action écologiques : « Contempler... Mais peut-il y avoir une véritable écologie sans contemplation?... Et finalement est-ce qu'elle ne commence pas par là ? Cette conviction a grandi en moi depuis mon enfance en côtoyant chaque jour les merveilles de la nature » (Robin 2009, 125-126). Malgré cet éloge constant de la terre et de la nature, les petits paysans, y compris Robin, utilisaient des produits chimiques et misaient sur l'augmentation de la production : de cultivateurs, ils étaient devenus producteurs. Ce n'est que lorsque les effets négatifs de cette agriculture d'exploitation sont devenus évidents (des malformations et avortements du bétail aux cancers de plus en plus nombreux dans la population rurale) que de nombreux paysans ont commencé à changer leurs habitudes. La critique croissante de l'agriculture conventionnelle a été mise en relation directe avec le christianisme :

L'écologie, qui concerne spécialement le monde paysan, et dont on parle si souvent aujourd'hui, est en quelque sorte la plus ancienne des sciences du monde, puisqu'elle étudie le rapport des hommes avec la nature. Elle prend sa source à l'aube du premier jour quand le Créateur confia à l'Homme le soin de cultiver la Terre comme un Jardin. (Genèse 2,15). (Robin 2009, 113)

Le catholicisme rural influence ainsi plus ou moins directement cette agriculture alternative (cf. Gervais 2016). Mais en réalité, l'écologie chrétienne en France rurale n'est pas assimilable à une acceptation de principe du tournant écologique. L'exemple des éoliennes, perçues comme des corps étrangers qui entrent en

---

<sup>16</sup> Un certain nombre de méditations sur la nature ressemblent donc à des chants de louange et à des prières : « La stabilité des grands chênes dont les branches s'élancent vers le ciel, le chant des oiseaux au lever du jour quand le printemps revient, comme les plus humbles fleurs de nos prairies naturelles qu'on ne peut voir qu'en se penchant sur elles, me parlent de Toi Seigneur Dieu de l'univers ! (Robin 2009, 126)

concurrence avec les chênes indigènes et qui finissent par détruire la beauté de la Création, en est la parfaite illustration :<sup>17</sup>

Ces monstrueux moulins à vent s'élèvent à cent cinquante mètres dans le ciel ! Ils vont donc dépasser largement nos grands chênes, Il est difficile de croire que leur implantation ne va pas avoir une influence sur l'environnement rural et son côté naturel si apprécié. (Robin 2009, 141)

#### **4. En guise de conclusion : testament paysan et texte d'espoir éco-chrétien**

Les livres de Joël Robin remplissent une fonction d'archive culturelle importante dans la mesure où ils documentent et expliquent des connaissances paysannes âgées de plusieurs siècles qui risquent de se perdre en n'étant plus transmises par les grands-parents et les parents aux générations suivantes, même dans les zones rurales.

Avec les nombreuses descriptions de la sagesse paysanne, du savoir-faire rural ainsi que de cette capacité qu'ont les paysans de déchiffrer et interpréter les signes naturels (cf. Robin 2001, 60-62), Joël Robin écrit son testament paysan. Mais celui-ci ne doit pas seulement servir de témoignage d'une époque révolue. Attaché à la foi chrétienne, Robin associe son héritage culturel à la certitude que les générations futures se rapprocheront à nouveau des valeurs chrétiennes et trouveront la voie d'un comportement respectueux de la nature, des animaux et des hommes, notamment dans un contexte de crise sociale et écologique. Conformément à son esprit engagé depuis sa jeunesse, sa vision assez pessimiste du statu quo social ne se solde pas par la résignation,<sup>18</sup> mais par un certain optimisme : dans *Je suis d'ici mais pas de là* il y a d'abord son ami Ludovic, une sorte de fils prodigue qui quitte non seulement Paris pour rejoindre la maison de ses parents dans son village natal, mais qui cherche aussi à se rapprocher de l'Église malgré son éducation républicaine et laïque.<sup>19</sup> Ensuite, le rapport à l'Église est mis en relation avec le cycle saisonnier de la vie : aussi Robin voit-il dans la tendance actuelle à la déchristianisation, qu'il associe à la mort de l'espace rural, un point culminant amené à être dépassé, et qui pourrait aussi marquer le point de départ (ou de retour) vers une nouvelle vie catholique: « Mais il faut aussi voir ce qui est en train de naître. Chaque année des jeunes, et des adultes de plus en plus nombreux, demandent le baptême ou la confirmation dans notre diocèse. Ils s'engagent dans l'Église dans un esprit de service ». (Robin 2009, 245) Joël Robin conclut donc *Je suis d'ici mais pas de là* par une réflexion pleine d'espoir sur l'avenir du monde rural, un espace qu'il considère comme privilégié en raison de son lien avec la Création :

---

<sup>17</sup> L'opposition des agriculteurs aux éoliennes est également au cœur du roman *Mohican* d'Éric Fottorino.

<sup>18</sup> Dans son autobiographie, Robin évoque brièvement les problèmes massifs des petits paysans auxquels il a lui-même été confronté, mais à simple fin – semble-t-il – de montrer qu'il n'est pas aveugle à ces problématiques sociales, et sans réel développement. (Robin 2001, 261).

<sup>19</sup> Cf. : « Je quitte mon ami, le laissant dans son futur jardin, heureux de constater, une fois encore, l'importance pour un homme de retrouver la terre où sont implantées ses racines ». (Robin 2009, 272)

Les nombreuses rencontres faites au cours de la rédaction de ces pages m'ont permis de mesurer les valeurs humaines qu'a su garder notre milieu rural, favorisé, sans doute, par cette chance de vivre dans un cadre naturel et préservé. [...]

Mais c'est dans ce coin de terre, humble et paisible, que nos cœurs battent à l'unisson de tous ceux qui y travaillent pour que le monde soit plus humain et fraternel. La qualité de l'ordinaire de nos jours s'y abreuve chaque matin, et soutient notre espérance. C'est le sel de la terre de notre commune rurale car je suis d'ici simplement pour préparer un au-delà de bonheur éternel. (Robin 2009, 285-287)

Il est vrai que le livre date de 20 ans, et par conséquent d'une époque pendant laquelle les conséquences de la destruction de l'environnement et du changement climatique ne se manifestaient pas encore quotidiennement comme aujourd'hui. Mais à la fin d'*Au nom de la terre : la foi d'un paysan* Joël Robin exprime son espoir de voir peu à peu se développer une réflexion écologique et un retour à la sauvegarde de la Création divine :

De plus en plus de personnes découvrent l'importance d'une saine gestion de la terre comme don de Dieu fait aux hommes. Un souci de protéger et d'aménager harmonieusement la campagne grandit. Un désir de respecter la nature et de favoriser sa pérennité se précise. Un sens des responsabilités qui nous incombent vis-à-vis des générations futures apparaît dans la politique des pays. Cette terre concerne tous les hommes. Toute vie a son origine en elle. Je lui ai composé ces lignes<sup>20</sup>... qui veulent être la voix de la terre jaillie du cœur et de la foi d'un paysan ! (Robin 2001, 271)

## Bibliographie

- BIENNE, Gisèle. 2019. *La Malchimie*. Arles : Actes Sud.
- BLANCKEMAN, Bruno. 2013. « L'écrivain impliqué : écrire (dans) la cité. » In *Narration d'un nouveau siècle : Romans et récits français 2001-2010*, ed. Blanckeman, Barbara Havercroft, 71-81, Paris : Presse Sorbonne Nouvelle.
- COYAULT, Sylviane. 2002. *La province en héritage*. Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Richard Millet. Genève : Droz.
- COYAULT, Sylviane. 2020. « Délocalisation ou relocalisation : les écritures contemporaines de la province. » In *La délocalisation du roman. Esthétiques néo-exotiques et redéfinitions des espaces contemporains*, ed. Mecke, Jochen & Anne-Sophie Donnarieix, 169-179, Francfort-sur-le-Main : Lang.
- FOTTORINO, Éric. 2021. *Mohican*. Paris : Gallimard.
- FOURNIER, Mauricette (ed). 2018. *Rural Writing : Geographical Imaginary and Expression of a New Regionality*. Cambridge : Cambridge Scholars Publishing.
- GERVAIS, Mathieu. 2016. « Croyants de nature ? Sociologie religieuse de l'agriculture paysanne. » *Études rurales* 197, 177-194.
- GIROUX, Bernard (dir.). 2022. *Voir, juger, agir : Action catholique, jeunesse et éducation populaire (1945-1979)*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- HERTRAMPF, Marina Ortrud M. 2018. « Le retour à la campagne : Terroir et régionalisme dans la littérature française d'aujourd'hui. » In *Kultur* –

---

<sup>20</sup> La dimension autoréférentielle ne se rapporte pas seulement à l'autobiographie elle-même, mais aussi à l'ode à « Ma terre », par laquelle il termine le livre.

- Landschaft – Raum : Dynamiken literarischer Inszenierungen von Kulturlandschaften*, ed. Hertrampf, Marina Ortrud M. & Beatrice Nickel, 149-164, Tübingen : Stauffenburg.
- HERTRAMPF, Marina Ortrud M. 2024. « À la recherche de la petite patrie ?! Les tendances du nouveau régionalisme littéraire. » In *Les cartes et les territoires. Représentations de la ruralité dans les littératures en français des XXe et XXIe siècles*, ed. Obergöker, Timo, Würzburg : Königshausen und Neumann.
- HERVIEU, Bertrand & André Vial. 1972. « L'église catholique et les paysans. » In *L'univers politique des paysans dans la France contemporaine*, ed. Tavernier, Yves, 291-315, Paris : Presses de Sciences Po.
- JAQUIER, Claire. 2019. *Par-delà le régionalisme. Roman contemporain et partage des lieux*. Neuchâtel : Éditions Livreo Alphil.
- KIEFFER, Morgane. « Un exotisme du proche ? Fabulation romanesque et explorations des espaces ruraux chez Christine Montalbetti et Mathieu Riboulet. » In *La délocalisation du roman. Esthétiques néo-exotiques et redéfinitions des espaces contemporains*, ed. Mecke, Jochen & Anne-Sophie Donnarieix, 181-193, Francfort-sur-le-Main : Lang.
- LAFON, Marie-Hélène. 2019. *Le pays d'en haut. Entretiens avec Fabrice Lardeau*. Paris : Arthaud.
- LAURICHESSE, Jean Yves. 2020. *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*. Paris : Minard.
- LEGOY, Corinne. 2020. *Le monde de l'Angle : voix paysannes 1915-2020*. Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour.
- OLIVIER, Chantal & Claude Chainon. 2015. « Ecritures paysannes. », <<https://www.ecrivains-paysans.com/ecritures-paysannes/>>, 9.8.2022.
- QUEREILLAHC, Jean-Louis. 2018. « Littérature paysanne et pensée rurale. », <[https://www.ecrivains-paysans.com/wp-content/uploads/2018/04/litterature\\_rurale.pdf](https://www.ecrivains-paysans.com/wp-content/uploads/2018/04/litterature_rurale.pdf)>, 9.8.2022.
- ROBIN, Joël. 2001. *Au nom de la terre : la foi d'un paysan*. Paris : Presses de la Renaissance.
- ROBIN, Joël. 2009. *Je suis d'ici mais pas de là*. Le Coudray-Macouard : Éditions Cheminements.
- Roche, Agnès. 2006. *Émile Guillaumin, un paysan en littérature*. Paris : CNRS Éditions.
- ROYER, Corinne. 2021. *Pleine terre*. Arles : Actes Sud.
- THIESSE, Anne-Marie. 1988. « Le mouvement littéraire régionaliste (1900-1945). » *Ethnologie française* 18 (3), 220-232.
- TIMBAL-DUCLAUX, Louis. 2017. *Écrire un roman historique ou régionaliste*. Saint-Lambert-la-Potherie : Écrire Aujourd'hui.

## Résumé

La crise et la disparition du monde paysan traditionnel sont traitées de diverses manières dans la littérature française contemporaine. Contrairement aux œuvres du nouveau roman régional, les œuvres régionalistes écrites du point de vue des paysans, eux-mêmes touchés par les changements structurels sont peu connues, voire inconnues. Avec Joël Robin, l'article présente un paysan écrivain de l'Ouest qui met en relation le déclin de la culture paysanne avec la sécularisation croissante. Considérant son écriture comme un « testament paysan » documenté sur les vertus paysannes pour les citadins et les générations suivantes, ses textes ancrés dans le régionalisme sont à la fois une célébration des petits paysans français, une transfiguration nostalgique du « bon vieux temps » et une analyse

culturelle pessimiste de la société, et aboutissent finalement à un plaidoyer pour une durabilité et une écologie motivées par le christianisme.

### **Abstract**

The crisis and the disappearance of the traditional peasant world are dealt with in many ways in contemporary French literature. In contrast to the works of the new regional novel, the regionalist works from the perspective of the writing peasants themselves affected by structural change are hardly known, if at all. With Joël Robin, the article presents a writing peasant from the French West who relates the decline of peasant culture to increasing secularisation. Understanding his writing as a “peasant testament” and documentation of peasant virtues for city dwellers and subsequent generations, his regionalist texts are both a praise of creation and the merits of French small farmers as well as a nostalgic transfiguration of the good old days and a culturally pessimistic social analysis, and finally culminate in a plea for Christian-motivated sustainability and ecology.

Raphaël Luis

## **Quiroga, paysan et pionnier**

**Raphaël Luis**

est Maître de conférence en  
littérature comparée à l'École  
normale supérieure de Lyon.  
[raphael.luis@ens-lyon.fr](mailto:raphael.luis@ens-lyon.fr)

### **Mots-clés**

Horacio Quiroga – littérature latino-américaine – écrivain paysan

La place d'Horacio Quiroga (1878-1937) dans la littérature latino-américaine est difficile à cerner. Membre incontestable du canon des lettres continentales, lu et étudié dans l'enseignement secondaire hispanophone, l'écrivain uruguayen n'a pourtant que peu attiré l'attention de la critique universitaire internationale<sup>1</sup>. Si sa production de nouvelles réalistes reste relativement connue, elle est souvent éclipsée par les mentions d'un parcours biographique qui, il est vrai, sort de l'ordinaire : frappé par de nombreuses tragédies qui ont contribué à en faire un équivalent latino-américain des poètes maudits romantiques, Quiroga s'est surtout distingué par une expérience inédite de pionnier et de cultivateur, dont l'ambition et la durée ont été telles qu'elles exercent une forme de fascination permanente sur la critique. Fascination d'autant plus grande que le basculement de Quiroga de la vie d'écrivain moderniste à celle de paysan installé dans la peu accueillante région de Misiones, réalisé entre 1903 et 1910, n'a jamais été réellement expliqué, par manque de sources et d'explications données par l'auteur. Faute de mieux, les commentateurs voient dans le tournant de 1903-1904, lorsque Quiroga découvre Misiones puis effectue une première tentative agricole, l'apparition d'une « force secrète » (Rivera 1993, 1260) qui pousse l'écrivain à revenir sans cesse à cette nature tropicale qu'il souhaite plier à sa volonté. Il ne s'agira pas tant, dans cet article, de chercher à répondre à cette interrogation que de décrire l'activité de Quiroga dans son domaine et de la relier à une pensée plus générale de la nature latino-américaine. Paysan, en effet, Quiroga l'est bien durant ces séjours à Misiones : mais ce rôle, en se superposant à bien d'autres – bâtisseur, industriel en herbe, chroniqueur, écrivain de fiction –, donne à voir un parcours à la confluence des dilemmes identitaires du continent latino-américain.

---

<sup>1</sup> En dehors de l'Uruguay et de l'Argentine, la monographie de Todd S. Garth (2016) est la seule qui lui ait été consacrée.

## Quelques repères biographiques

Rien ne semble avoir prédisposé Horacio Quiroga à vouloir cultiver la terre. Né en Uruguay en 1878 d'un père vice-consul argentin, qui meurt d'un accident de chasse trois mois après sa naissance, Quiroga a plutôt eu le type de jeunesse que l'on associe classiquement aux écrivains : enfant fragile, asthmatique, citadin et bon élève, le jeune Horacio est très vite attiré par la littérature. À partir de 1896, son parcours est un cliché du jeune écrivain latino-américain en herbe : découverte émerveillée de la poésie, premières publications dans la presse, création d'une éphémère revue littéraire, puis voyage initiatique à Paris en 1900 (voir Quiroga 2016 pour la traduction française de son journal de voyage). Influencé, comme la plupart des jeunes écrivains de son époque, par la vague moderniste lancée en Amérique latine par Ruben Darío à la fin des années 1880, et notamment par la poésie de celui qui deviendra son mentor, Leopoldo Lugones, Quiroga est un jeune poète moderniste prometteur, dont le premier livre, *Los arrecifes de corral*, publié en 1901, reçoit un petit succès d'estime. Sa présence dans les cercles littéraires uruguayens de l'époque en fait un des membres les plus importants de la fameuse « génération du 900 », ce groupe d'écrivains ayant contribué, par l'intermédiaire du modernisme, à poser les fondements d'une identité littéraire uruguayenne<sup>2</sup>.

C'est au cours des années 1902-1903 que sa carrière prend un tournant décisif : en 1902, il tue un de ses meilleurs amis par accident, en manipulant un pistolet, et fuit Montevideo ; en 1903, Lugones l'invite à l'accompagner dans une mission d'étude des ruines jésuites de San Ignacio, dans la région de Misiones. Misiones, située à l'extrémité Nord de l'Argentine, entre le Paraguay et le Brésil, est une des régions les plus sauvages du pays : nommée ainsi en raison de l'installation de missions jésuites au XVII<sup>e</sup> siècle, elle est encore, en 1903, majoritairement couverte par la forêt tropicale et très peu peuplée en raison de son climat extrêmement humide et de son enclavement par rapport au reste de l'Argentine<sup>3</sup>. Elle a par ailleurs le statut administratif de « territoire national » depuis 1881, et non de province, et est donc sous la tutelle directe du lointain gouvernement national : l'absence d'élections, d'infrastructures et de forces de sécurité suffisantes font de la région un lieu idoine pour l'installation désordonnée d'émigrants et pionniers à la recherche de la fortune<sup>4</sup>. Officiellement photographe de l'expédition, Quiroga semble avoir fait durant ce voyage une « expérience décisive » (Romano 1993, 1320) en découvrant les paysages de la région. Le fait est que c'est à partir de cette date que Quiroga, tout en continuant à écrire, se découvre une vocation de pionnier. Vont suivre plusieurs expériences de cultivateur et paysan, dont l'organisation assez nébuleuse peut se résumer en trois moments principaux :

---

<sup>2</sup> La « génération du 900 » comprend, entre autres, des noms comme José Enrique Rodó, Julio Herrera y Reissig, Carlos Vaz Ferreira ou Delmira Agustini. Voir Rodríguez Monegal 1950.

<sup>3</sup> À partir des recensements nationaux, on peut estimer que Misiones comprend en 1903 entre 33 163 (chiffre de 1895) et 53 563 habitants (chiffre de 1914), soit moins de 1% de la population argentine. La vraie explosion démographique a lieu après le premier long séjour de Quiroga, puisque le recensement de 1947 atteste d'une population de 246 396 habitants (Zouvi 1991).

<sup>4</sup> Misiones ne deviendra une province à part entière qu'en 1953.

- En 1904, tout juste revenu de l'expédition à San Ignacio, Quiroga utilise l'héritage de son père (sept mille pesos) pour acheter un terrain dans le Chaco, au Nord de l'Argentine, non loin de la petite ville de Resistencia, et se lance dans la culture du coton. La tentative est un échec cuisant : faute de connaissances techniques suffisantes, dans un marché argentin peu porteur pour la commercialisation, Quiroga retourne à Buenos Aires en octobre 1905 en ayant dilapidé la quasi intégralité de l'héritage paternel.
- En 1906, Quiroga achète un terrain et construit une maison à San Ignacio. Pendant quatre ans, il s'y rend régulièrement, tout en continuant à vivre à Buenos Aires. Après s'être marié en 1909, il décide de s'installer définitivement à San Ignacio à 1910. La période jusqu'en 1916 est la grande période de Quiroga paysan : il défriche la forêt environnante, se lance dans la production de maté, d'oranges ou de charbon de bois, parmi tant d'autres projets qui, invariablement, se terminent en catastrophe. Il abandonne son domaine fin 1916, un an après le suicide de sa femme, pour revenir avec ses deux jeunes enfants à Buenos Aires.
- Après une période où sa renommée va grandissant dans le monde des lettres, notamment grâce à ses recueils de contes (*Cuentos de amor de locura y de muerte*, 1917 ; *Cuentos de la selva*, 1918 ; *Anaconda*, 1921), Quiroga relance à plusieurs reprises des projets à San Ignacio : il y retourne brièvement en 1926, en 1932-33 avec sa deuxième épouse, puis en 1935-36, où il tente à nouveau la culture des oranges et se passionne pour l'horticulture. Atteint d'un cancer de la prostate, Quiroga se suicide le 19 février 1937, sans avoir jamais réussi à transformer son domaine de San Ignacio en une exploitation rentable.

### Un écrivain au travail

Que faisait concrètement Quiroga dans le Chaco, puis à San Ignacio ? Répondre précisément à cette question n'est pas si aisé, du fait de l'absence de journal tenu par Quiroga, ou de correspondance suffisamment abondante pour reconstituer dans le détail l'organisation de ses tâches agricoles ; il faut s'en référer, faute de mieux, à des extraits épars de lettres, aux témoignages de certains de ses amis ou, de manière plus approximative, à ses articles et nouvelles qui, indirectement, donnent à voir son propre travail quotidien. Ses biographes (Delgado et Brignole 1939 ; Rodríguez Monegal 1968 ; Orgambide 1994) ont ainsi pu montrer comment, dès sa première expérience dans le Chaco en 1904-1905, Quiroga insiste pour travailler lui-même la terre, contrairement à d'autres propriétaires venus s'installer dans la région pour cultiver le coton. Frustré par le peu d'enthousiasme des péons indiens à travailler, Quiroga semble en tout cas y avoir découvert les bienfaits de l'activité physique – il se félicite ainsi dans une lettre d'avoir pris huit kilos à force de défricher son domaine et de manger tous les jours du riz et du bœuf séché (Martínez Estrada 1968, 133). Cette attitude se perpétue lors de son installation à San Ignacio, où Quiroga se transforme en « émule de Robinson Crusoé » (Orgambide 1994, 63), à la fois bâtisseur, charpentier, horticulteur et agriculteur, travaillant de cinq heures du matin à sept heures du soir, selon une lettre envoyée

à son ami Martínez Estrada (Quiroga 1969, 13). Ce n'est que le soir, visiblement, qu'il se met à écrire.

Durant sa plus longue période d'activité agricole, entre 1910 et 1916, Quiroga publie très régulièrement des articles dans des revues de grande diffusion comme *Cartas y Caretas* ou *Fray Mocho*, où il explique avec force détails la vie d'un agriculteur à Misiones, sans jamais employer la première personne. Cet anonymat, également garanti par le fait qu'il ne signe pas ses articles ou emploie le pseudonyme très neutre de « Misionero », crée une impression d'impersonnalité assez surprenante, que Jorge Ruffinelli voit comme une influence du style fictionnel que Quiroga est en parallèle en train de perfectionner (Quiroga 1969, 11). Quoiqu'il en soit, les articles des années 1910 s'apparentent davantage à des chroniques qu'à des témoignages à teneur autobiographique. Il est néanmoins possible, à partir de ces textes, de reconstituer une partie de l'activité agricole de Quiroga durant ces années. Le plus frappant est sans doute la dimension extrêmement technique de l'ensemble : les textes de Quiroga sur la vie à Misiones consistent en bonne partie en des conseils parfois relativement rébarbatifs sur les divers moyens pour éviter une invasion de fourmis, faire pousser le manioc ou reconnaître les différentes espèces de serpents. Au milieu des considérations historiques sur l'évolution de la culture de la yerba mate ou des fours à charbon, on trouve cependant des anecdotes qui laissent penser que, sous couvert de l'anonymat, Quiroga parle de ses propres expériences : ainsi d'un passage de « El oro vegetal » (publié dans *Fray Moro*, 6 septembre 1912) où il explique comment « un habitant » a compris, en observant des poules manger des graines de yerba mate, que ces dernières germaient plus vite au contact d'un agent corrosif (Quiroga 1969, 30). On ne donnera qu'un exemple du style de Quiroga dans ces articles, exemple qui donne aussi à voir une partie du quotidien de l'écrivain dans son domaine de San Ignacio, à la recherche d'une solution pour faire pousser la yerba mate :

Después de un año, se coloca en el lugar definitivo de la plantación, que se efectúa en campo arado o bajo monte, al cual se han quitado la maleza y los árboles menores. Tendrán así las tiernas plantas sombra que les es indispensable para el arraigo, y aereación suficiente. Si la plantación es en campo, se preserva del sol a las plantitas, sembrando con anterioridad tártago o aun mandioca, cuya sombra bastará. Después de un año, el joven pie tiene fuerza suficiente para vivir en pleno sol, y se procede entonces a extirpar la planta protectora, si la plantación se hizo en campo ; en cambio, es aún un problema la destrucción del monte cuando la plantación se efectuó bajo él. Se ha ensayado secar los árboles en pie, mediante el descortezamiento, pero ya sea de este modo, ya tronchando los árboles en vida, el problema es siempre el mismo. No es fácil evitar que una mole de 20 metros de altura y varias toneladas de peso destruya al caer, infinidad de yerbas, y no es, sobre todo, económico (Quiroga 1969, 31-32<sup>5</sup>)

---

<sup>5</sup> « Après un an, on place [les pousses] dans leur lieu de plantation définitif, qui doit s'effectuer dans un champ labouré ou sur un terrain à l'abri, d'où ont été enlevés les broussailles et les arbustes. Les pousses tendres ont ainsi l'ombre indispensable pour l'enracinement, et une aération suffisante. Si la plantation est dans un champ, on conserve au sol de petites plantes, en semant à l'avance de l'euphorbe ou du manioc, dont l'ombre suffira. Après un an, le jeune pied a la force suffisante pour vivre en plein sol, et on peut dès lors enlever la plante protectrice, si la plantation s'est faite dans un champ ; en revanche, la destruction de l'abri est plus problématique lorsqu'on a installé sous lui la plantation. On a pu essayer de sécher les arbres sur pied, en

On voit bien, dans ce passage, que la dimension littéraire est loin d'être évidente. Pas la moindre figure de style à analyser, pas de réflexion globale sur le geste du cultivateur, pas de poétisation du réel : Quiroga en reste à l'approche purement technique.

Cette expérience destinée à la production de maté semble avoir été l'une des plus importantes du séjour de Quiroga à San Ignacio, comme en témoigne le fait qu'en plus de « El oro vegetal », il lui consacre un autre article, *a posteriori* cette fois (« El cultivo de la yerba mate », *La Nación*, 14 novembre 1920). Mais l'activité agricole de l'écrivain est bien plus vaste, et se confond souvent avec des ambitions industrielles, partagées avec son ami peintre et graveur Carlos Giambiagi. Ce dernier raconte qu'en plus des tentatives déjà citées (yerba mate, oranges<sup>6</sup>, charbon de bois), Quiroga et lui-même se sont lancés dans la production de *yatei* (un mélange de cacahuètes et de miel), de maïs, de sable ferrugineux, de résine d'encens, d'extrait de cascara, de teinture de lapacho ou de caoutchouc (Jitrik 1967, 21). La liste est d'autant plus impressionnante que le terrain sur lequel s'est installé Quiroga, pierreux et aride, semble avoir été particulièrement peu propice à l'activité agricole.

La vie de Quiroga à San Ignacio n'a ainsi rien du rythme régulier du travail des champs : Quiroga est en même temps paysan, industriel en herbe, mécanicien, biologiste et écrivain, le tout dans une forme de lutte permanente contre l'hostilité de la nature. Ce rapport à la nature, qu'il s'agit à la fois de maîtriser et de respecter, s'étend à toutes les dimensions de la vie, y compris domestique : Quiroga impose ainsi à sa première épouse d'accoucher à San Ignacio sans aucune aide médicale, dans leur bungalow au milieu de la forêt. Ses nouvelles écrites durant cette période, parmi lesquelles « A la deriva », « Los inmigrantes », « Los mensú » ou « Los pescadores de vigas », attestent de la dureté d'une vie qui, par bien des aspects, prend le contrepied total du quotidien de l'écrivain moderniste qu'il a été durant sa jeunesse. Bien que la prose de Quiroga ne soit pas à proprement parler politique, au sens d'une dénonciation systématique des conditions de vie des travailleurs, il est néanmoins important de noter que cette dimension n'est pas absente de ses écrits, qui laissent entrevoir les tensions sociales à l'œuvre dans la région. Il n'est pas anodin que quatre de ses nouvelles (« Una bofetada », « Un peón », « Los destiladores de naranja » et « Los desterrados ») aient ainsi donné lieu à un des films de dénonciation sociale les plus importants de l'histoire du cinéma latino-américain, *Prisioneros de la tierra* de Mario Soffici (1939) : situé en 1915 et écrit par le propre fils de Quiroga, Darío, le film dresse un tableau extrêmement sombre de la situation des travailleurs dans les plantations de yerba mate à Misiones, faisant basculer la prose de Quiroga du naturalisme au réalisme socialiste.

---

enlevant l'écorce, mais que ce soit de cette manière ou en coupant l'arbre vivant, le problème reste le même : ce n'est pas facile d'éviter que la chute d'une masse de vingt mètres de haut et de plusieurs tonnes ne détruise de très nombreuses pousses et, surtout, ce n'est pas un moyen économique. » (nous traduisons)

<sup>6</sup> On peut avoir un aperçu de sa tentative de culture des oranges dans la nouvelle « Los destiladores de naranja », dans le recueil *Los desterrados*.

## Un pionnier à contretemps

Malgré la surabondance d'activité dont l'écrivain fait preuve, les expériences agricoles de Quiroga se concluent systématiquement par des désastres. Cet échec patent a la plupart du temps a été associé à une vie marquée du sceau du malheur, comme suffisent sans doute à le montrer les quelques rappels biographiques ci-dessus<sup>7</sup>. Une explication plus rationnelle est à trouver dans le fait que Quiroga est, à bien des égards, un paysan à contre-temps de l'histoire agricole de l'Argentine. Durant toute la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Argentine se développe en effet économiquement grâce à ce qui est généralement défini comme un modèle « agro-exportateur » : le développement des transports ferroviaires, l'immigration massive et la mécanisation des travaux agricoles permettent une très forte hausse de la production de viande bovine, de céréales et de laine, destinées à l'exportation vers les États-Unis et la Grande-Bretagne, modèle qui perdure avec succès jusqu'en 1930 environ, avant de voir la crise économique mondiale le fragiliser très sérieusement (Hora 2012). Dans ce contexte de production agricole de masse, les initiatives comme celles de Quiroga sont à la fois fidèles à un esprit d'entreprise individuelle qui explique la fièvre pionnière s'emparant de Misiones à l'époque, et à contre-courant : non seulement elles s'installent dans des zones géographiques marginalisées, ne permettant pas la même productivité que les terres fertiles de la pampa humide à l'Est du pays<sup>8</sup>, mais elles concernent des biens qui n'offrent aucun débouché rentable à l'intérieur du marché argentin ou à l'exportation. Quiroga, à de nombreuses reprises, se trouve ainsi en décalage avec les réalités économiques de son époque : sa tentative de 1904 dans le Chaco a lieu au moins quinze ans trop tôt, la culture du coton ne prenant son essor dans la région que dans les années 1920 (Iñigo Carrera 1983) ; son entreprise de culture de la yerba mate, lors de son premier séjour à San Ignacio, se fait sans les nombreuses inventions techniques postérieures et sans le soutien politique qui permettra, dans les années 1920-1930, l'explosion de la production de maté dans la région de Misiones (de Sagastizábal 1984, Rau 2006) ; même constat, encore, pour la culture de l'orange, qu'il est l'un des premiers à mettre en œuvre à Misiones dans les années 1910, une bonne dizaine d'années avant le perfectionnement d'outils permettant la rentabilité d'une telle entreprise. Comme l'explique Pedro Orgambide, la force de la volonté de Quiroga prend souvent le pas sur le caractère rationnel de ses ambitions, faute d'une meilleure compréhension du contexte économique de l'époque : « son erreur permanente concerne la dimension capitaliste de la production, qu'il envisageait comme un pionnier et non comme un négociant, et encore moins comme un spéculateur » (Orgambide 1994, 73).

Ce rôle de pionnier est central pour comprendre le rapport de Quiroga au travail agricole : celui qui travaille la terre est aussi, à bien des égards, celui qui la découvre, qui la mesure. Que le personnage d'une de ses nouvelles soit un arpenteur venu mesurer un terrain dans la province de Misiones (« El divino », dans

---

<sup>7</sup> Auxquels on peut ajouter le suicide de son beau-père invalide en 1896.

<sup>8</sup> En 1900, 55% des exportations argentines viennent de la production de la pampa. En 1930, ce chiffre est passé à 70% (Ponce 2001, 72).

*Anaconda*) n'a rien d'un hasard : la vie de Quiroga à San Ignacio semble construite autour d'un souci maniaque de maîtriser la nature si inhospitalière de la région, célèbre pour ses changements de climat soudains et pour la dangerosité de sa faune. L'hostilité de la nature, que l'on ressent dans les essais des années 1910 au travers des listes de menaces potentielles, est encore plus prégnante dans les contes de la même époque, où la « barbarie de la forêt tropicale » (Quiroga 2000, 111) se fait ressentir par les évocations des conditions climatiques extrêmes. Dans la nouvelle « Los fabricantes de carbón », située à Misiones et directement inspirée de sa propre expérience avortée de production de charbon, Quiroga met en scène les variations surprenantes de température qui, on l'imagine, rendaient toute production agricole particulièrement incertaine :

A las ocho, y hasta las cuatro de la tarde, el sol tropical hacía de las suyas, pero apenas bajaba el sol, el termómetro comenzaba a caer con él, tan velozmente que se podía seguir con los ojos el descenso del mercurio. A esa hora el país comenzaba a helarse literalmente; de modo que los treinta grados del mediodía se reducían a cuatro a las ocho de la noche, para comenzar a las cuatro de la mañana el galope descendente: -1, -2, -3. La noche anterior había bajado a -4, con la consiguiente sacudida de los conocimientos geográficos de Rienzi, que no concluía de orientarse en aquella climatología de carnaval, con la que poco tenían que ver los informes meteorológicos<sup>9</sup> (Quiroga 1993, 387).

Contrairement à ce que pourrait laisser penser l'étiquette d'écrivain réaliste généralement associée à Quiroga, les descriptions sont très rares dans son œuvre, qui relève plutôt d'une forme d'impressionnisme dans l'évocation des lieux (Körner 1985, Aguila 1991) ; cette indéfinition générale, qui s'attarde plus aux sensations qu'aux détails, s'accorde tout à fait à l'esprit du pionnier qu'est Quiroga, qui ne cesse de découvrir la nature, d'expérimenter de nouvelles modalités de la plier à sa volonté, de la saisir – par la plume comme par la bêche ou la machette.

### **L'homme face à la nature, ou l'identité latino-américaine en question**

L'activité agricole est, en ce sens, une composante d'une attitude plus générale qu'on pourrait presque qualifier d'esthétique. Reprenant à deux de ses modèles littéraires, Darío et Poe, le refus des normes bourgeoises et la nécessité d'une vie héroïque, Quiroga fait du pionnier une figure d'incompris, rejeté par la masse de l'humanité ; son héroïsme, auquel Todd S. Garth a consacré un ouvrage, est celui « des gens ordinaires qui endurent les défis extraordinaires de l'existence de pionnier, tendus vers un objectif qui garantit pratiquement la ruine » (Garth 2016, 8). Il n'y a pas, autrement dit, de réelle séparation entre la signification esthétique

---

<sup>9</sup> À huit heures du matin, et jusqu'à quatre heures de l'après-midi, le soleil tropical faisait des siennes, mais à peine baissait-il que le thermomètre commençait à tomber avec lui, si vite que l'on pouvait suivre des yeux la baisse du mercure. À cette heure-là, le pays se mettait littéralement à geler, de telle sorte que des trente degrés de midi on passait à quatre à huit heures du soir jusqu'à ce que commençât, à quatre heures du matin, la chute accélérée : -1, -2, -3. La nuit antérieure, on était tombé à -4, ce qui avait subséquemment bouleversé les notions de géographie de Rienzi, qui n'en finissait plus d'essayer de comprendre cette climatologie de carnaval qui avait fort peu à voir avec les rapports météorologiques. (Quiroga 2018, 79)

du travail littéraire et celle du travail agricole : l'un comme l'autre relèvent d'une volonté héroïque qui trouve sa source dans l'imagination. Dans la relation conflictuelle de l'homme à la forêt se mêlent ainsi en permanence deux niveaux, la lutte réelle de l'agriculteur face à un milieu hostile venant rejouer les récits fictionnels de London, Kipling et Conrad, qui ont modelé l'approche de Quiroga : d'emblée, ce dernier s'approprie la forêt comme « un espace où l'aventure devient l'épopée de l'homme moderne » (Orgambide 1994, 51).

Du point de vue de l'histoire de la littérature latino-américaine, Quiroga est dès lors particulièrement intéressant parce qu'il est le premier – et le seul, en tout cas avec un tel engagement – à traduire matériellement, par le travail quotidien dans son domaine, le mythe romantique de la cohérence organique de la nature latino-américaine. Ce mythe, construit au travers des récits des voyageurs européens, en particulier Humboldt, et récupéré dans une perspective identitaire au XIX<sup>e</sup> siècle par des intellectuels comme Andrés Bello ou José Martí, postule la singularité absolue de la nature latino-américaine, singularité qui justifie en retour l'existence d'une culture et d'une littérature spécifiquement latino-américaine (González Echevarría 2001). Cette perspective, qui trouvera sa formulation la plus célèbre dans le célèbre essai d'Alejo Carpentier sur le réel merveilleux latino-américain en 1948, est centrale pour saisir la place des expérimentations quiroguiennes. En un sens, Quiroga joue, dans l'histoire de la littérature continentale, un rôle comparable à celui de Thoreau dans la littérature étasunienne : son retrait du monde urbain est une manière de réaffirmer une identité pensée en lien avec la nature, à ceci près que Quiroga ajoute au retrait du monde théorisé dans *Walden* une activité agricole intense qu'on ne trouve nulle part chez Thoreau. Il n'est pas étonnant, à cet égard, que la vie et l'œuvre de Quiroga aient été vues comme les initiatrices des « romans de la terre » des années 1920<sup>10</sup>, souvent perçus comme la naissance d'une littérature latino-américaine indépendante (Martin 1989) ; cette lecture, faite notamment par l'influent critique Ángel Rama (Quiroga 1968), permet de confirmer que la fiction est d'autant plus un lieu possible de consolidation de l'identité nationale qu'elle s'accompagne, chez l'écrivain uruguayen, d'une pratique de pionnier en accord avec le déplacement identitaire qui s'effectue dans cette période, passant des villes lettrées sous influence européenne à une nature censée exprimer la vraie culture continentale (Rama 1984, Louis 2010).

De telles interprétations, on le voit, mettent de côté les échecs agricoles permanents de Quiroga, pour ne retenir que la signification esthétique et politique de son installation à Misiones. Emir Rodríguez Monegal, auteur d'une biographie de référence sur Quiroga et spécialiste le plus reconnu de littérature latino-américaine (avec Rama) à l'époque du « boom » des années 1960 et 1970, a particulièrement contribué à cette approche, en présentant la période 1910-1916 comme le tournant décisif dans l'œuvre de l'écrivain : « Misiones », écrit-il, « a été

---

<sup>10</sup> L'appellation, très générale et pour tout dire assez confuse, recouvre différents phénomènes littéraires, de l'indigénisme de Jorge Icaza ou Alcides Arguedas aux romans de la Révolution mexicaine de Mariano Azuela ; on retient le plus souvent comme œuvres canoniques de ces « romans de la terre » la triade composée de *La vorágine* de Rivera (1924), *Don Segundo Sombra* de Güiraldes (1926) et *Doña Bárbara* de Gallegos (1929).

découvert par Quiroga en même temps que Misiones l'a découvert, l'a révélé à lui-même. Cet homme, déraciné de sa terre natale, a trouvé à Misiones son réel habitat » (Quiroga 2004, XVI). De manière encore plus définitive, Noé Jitrik estime que « rien de pertinent ne reste » de la période moderniste de Quiroga (Jitrik 1959, 131), qui ne serait qu'un simple prélude à l'œuvre réellement signifiante, débutée à Misiones. On ne peut s'empêcher de garder une certaine réserve devant le caractère téléologique d'une telle lecture, qui dessine un parcours initiatique d'une telle perfection qu'il ne peut qu'être reçu avec une certaine méfiance. Au-delà des écueils théoriques que soulève l'interprétation d'une œuvre par la biographie, il faut en effet noter que la figure de Quiroga en pionnier, rejetant le monde urbain, est une image très consciemment construite par l'écrivain lui-même. Son choix de publier ses articles dans des revues et journaux à grande diffusion et de faire de Misiones le lieu d'une grande partie de ses nouvelles est clairement à lire comme une volonté de projeter vers les cercles lettrés de Buenos Aires et Montevideo une image mythique de lui-même ; image diffractée, certes, du fait de l'entreprise de dépersonnalisation effectuée par les articles et nouvelles en question, mais néanmoins construite stratégiquement pour se distinguer du monde littéraire de l'époque. Autrement dit, l'installation à San Ignacio et l'héroïsme agricole de Quiroga n'est pas la simple rencontre d'un homme avec sa vraie nature ; elle est aussi la création d'une figure d'écrivain orientée vers l'extérieur, ce qu'atteste une politique de publication privilégiant la célébration symbolique des personnages de pionniers à l'introspection. Dans cette lutte entre l'homme et la nature se joue une certaine idée du progrès, les articles de Quiroga faisant percevoir cette volonté de devenir le missionnaire d'un monde nouveau, où la conquête de la nature latino-américaine ne se fait plus par l'arrivée de puissances extérieures, militaires ou religieuses, mais par la force intérieure de l'esprit et de l'imagination créatrice. En ce sens, la figure d'Horacio Quiroga paysan est une des incarnations les plus originales et les plus révélatrices des débats autour de l'identité de l'Amérique latine.

## Bibliographie

- AGUILA, Yves. 1991. « La découverte de la nature par Horacio Quiroga ». Dans *La Nature américaine en débat : identités, représentations, idéologies*, ed. Lavallé, Bernard, 127-140, Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux.
- DELGADO, J. M. et Brignole, A. J. 1939. *Vida y obra de Horacio Quiroga*. Montevideo : Caludio García.
- DE SAGASTIZÁBAL, Leandro. 1984, *La yerba mate y Misiones*. Buenos Aires : Centro Editor de América Latina.
- GARTH, Todd S. 2016. *Pariah in the Desert : The Heroic and the Monstrous in Horacio Quiroga*. Lewisburg : Bucknell University Press.
- GONZÁLEZ ECHEVARRÍA, Roberto. 2001. *La voz de los maestros. Escritura y autoridad en la literatura latinoamericana moderna*. Madrid : Editorial Verbum.
- HORA, Roy. 2012. « La evolución del sector agroexportador argentino en el largo plazo, 1880-2010. » *Historia agraria: Revista de agricultura e historia rural* 58, 145-181.  
<<http://hdl.handle.net/10234/149848>>.
- IÑIGO CARRERA, Nicolás. 1983. *La colonización del Chaco*. Centro Editor de

América Latina.

- JITRIK, Noé. 1959. *Horacio Quiroga, una obra de experiencia y riesgo*. Buenos Aires: Ediciones Culturales Argentinas.
- JITRIK, Noé. 1967. *Horacio Quiroga*, Montevideo : Arca.
- KÖRNER, Karl-Hermann. 1985. « Horacio Quiroga, écologiste hispano-américain et sémiologue avant la lettre. » *Bulletin hispanique* 87 (3/4), 387-409.
- LOUIS, Annick. 2010. « États de fiction, fictions d'États. » Dans *Fiction et cultures*, ed. Duprat, Anne et Françoise Lavocat, 213-227, Paris : Lucie Éditions.
- MARTIN, Gerald. 1989. *Journeys through the Labyrinth. Latin American Fiction in the Twentieth Century*. Londres : Verso.
- MARTÍNEZ Estrada, Ezequiel. 1968. *El hermano Quiroga*. Montevideo : Arca.
- ORGAMBIDE, Pedro. 1994. *Horacio Quiroga. Una biografía*. Buenos Aires : Planeta.
- PONCE, Nestór. 2001. *L'Argentine. Crises et utopies*, Paris : Éditions du temps.
- QUIROGA, Horacio. 1968. *Obras inéditas y desconocidas. Tomo IV : Cuentos*, Montevideo : Arca Editorial.
- QUIROGA, Horacio. 1969. *Obras inéditas y desconocidas. Tomo VI : La vida en Misiones*, Montevideo : Arca Editorial.
- QUIROGA, Horacio. 1993. *Todos los cuentos*. Ed. Napoleón Baccino Ponce de León y Jorge Lafforgue. ALLCA XX<sup>e</sup>/ Fondo de Cultura Económica.
- QUIROGA, Horacio. 2000. *Contes d'amour de folie et de mort*. Traduction de Frédéric Chambert. Paris : Éditions Métallié.
- QUIROGA, Horacio. 2004. *Cuentos*. Ed. Emir Rodríguez Monegal. Caracas : Biblioteca Ayacucho.
- QUIROGA, Horacio. 2016 [1949]. *Journal de voyage à Paris*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- QUIROGA, Horacio. 2018. *Anaconda*. Paris : Éditions Métallié.
- RAMA, Ángel. 1984. *La ciudad letrada*. Hanover : Ediciones del Norte.
- RAU, Víctor. 2006. « 1920/21 – 1928. Las primeras huelgas de obreros agrícolas en los yerbatales de Misiones. » *Revista Anuario de la Escuela de Historia* 21, 337-359.
- RIVERA, Jorge B. 1993. « Profesionalismo literario y pionerismo en la vida de Horacio Quiroga. » En Horacio Quiroga, *Todos los cuentos*, ed. Napoleón Baccino Ponce de León y Jorge Lafforgue, 1255-1273, ALLCA XX<sup>e</sup>/ Fondo de Cultura Económica.
- RODRÍGUEZ MONEGAL, Emir. 1950. « La generación del 900 ». *Número* 6-7-8, 37-64.
- RODRÍGUEZ MONEGAL, Emir. 1968. *El desterrado, vida y obra de Horacio Quiroga*. Buenos Aires : Losada.
- ROMANO, Eduardo. 1993. « Trayectoria inicial de Horacio Quiroga : del bosque interior a la selva misionera. » Dans Horacio Quiroga, *Todos los cuentos*, ed. Napoleón Baccino Ponce de León y Jorge Lafforgue, 1305-1339, ALLCA XX<sup>e</sup>/ Fondo de Cultura Económica.
- ZOUVÍ, Susana. 1991. « La federalización de Misiones. Debate parlamentario. » *Revista Estudios Regionales* I.

## **Résumé**

Cet article se propose de décrire l'activité agricole d'Horacio Quiroga dans sa propriété de San Ignacio (province de Misiones, Argentine). La vie de pionnier de Quiroga, principalement entre 1910 et 1916, sera ainsi étudiée comme révélatrice de sa place dans l'histoire de la littérature latino-américaine, en même temps qu'elle permettra de proposer plusieurs hypothèses sur la relation culturelle du continent à la nature.

## **Abstract**

This paper attempts to describe Horacio Quiroga's agricultural activity in his property in San Ignacio, Misiones (Argentina). Quiroga's pioneer existence, mainly between 1910 and 1916, can be seen as indicative of his place in the history of Latin American literature and reflects key issues regarding the cultural relationship with the nature of the continent.

## **Resumen**

En este estudio se propone describir la actividad agrícola de Horacio Quiroga en su propiedad de San Ignacio (provincial de Misiones, Argentina). La vida de pionero de Quiroga, principalmente entre 1910 y 1916, puede ser un indicador del lugar que el cuentista ocupa en la historia de la literatura latinoamericana, y permite ofrecer diversas hipótesis sobre la relación cultural del continente a la naturaleza.

# Werkstatt

Bauern als Schriftsteller (20./21. Jhdt.)

Les écrivains-paysans (XXe-XXIe s.)

Bild: Léon Cordes à Mirerve, Collection CIRDOC-Institut occitan de cultura  
Quelle: <https://vidas.occitanica.eu/items/show/2062>

apropos

[Perspektiven auf die Romania]

[www.apropos-romania.de](http://www.apropos-romania.de)

Winter  
2023

11

ISSN: 2627-3446

Rémy Pech

## **Une vie avec Léon Cordes (1913-1987)**

Labours croisés du champ occitan

**Rémy Pech**

est Professeur émérite d'histoire  
contemporaine à l'Université de  
Toulouse-Le Mirail.

**rpech@univ-tlse2.fr**

### Mots-clés

Léon Cordes – littérature – écrivain paysan – Occitan – Occitanisme – vigne

### **En préambule : un conte « tout neuf » plein d'enseignements**

Dans un conte issu de l'un de ses derniers ouvrages, superbement calligraphié et illustré par lui-même, Léon Cordes met en scène le jardinier Baptiste et son âne Baptistou, dont la vie quotidienne est bouleversée par le surgissement autour du jardin d'un quartier de résidence. L'homme, auquel il n'eut sans nul doute aucune peine à s'identifier, tant son jardin de la banlieue montpelliéraine était progressivement ceinturé d'immeubles, fait tous ses efforts pour s'adapter à la nouvelle situation. Il vend ses légumes, sûrement « bio », aux voisins, il accepte que leurs enfants jouent avec son âne en reprenant la « petite chanson » des jours heureux. Volontiers maraudeurs et qualifiés d'« arpalhands » (brigands, mais considérés avec tendresse), ces enfants dissipent l'inquiétude du vieux jardinier mais les conflits d'usage se compliquent et bientôt l'âne et son propriétaire, usés de voir s'écrouler ce qui fut leur raison d'être, cessent de vivre l'un après l'autre. Le jardin est transformé en espace vert, et les deux héros incarnent à jamais pour le quartier la nostalgie « d'un monde persécuté d'oubli. » (Cordes 1980, 2-8)

Cet émouvant testament, où Léon Cordes déploie tout son art de dramaturge et de conteur, délivre le message de l'impossibilité d'entraver la marche du monde en proie à l'urbanisation, celui de la cruauté des transitions, mais aussi et surtout celui de l'empreinte indélébile du passé, de la transmission du respect de la nature et des pratiques de la convivialité villageoise.

En suivant l'itinéraire d'une vie très riche, on assiste à l'éveil d'une conscience, l'émergence du mouvement occitan contemporain, la création d'un théâtre populaire, l'abondance d'une création littéraire, et enfin l'épanouissement d'une poésie forte et subtile.

## Un héritage, une culture : la vigne, la langue, l'histoire<sup>1</sup>

Léon Cordes est né en 1913 à Siran dans le Minervois (Hérault) mais sa famille est tout entière enracinée depuis des siècles dans le village voisin et éponyme de Minerve. Celui-ci cultive, dans le site aérien de son éperon rocheux, le souvenir douloureux du massacre de sa population lors de la Croisade contre les cathares en 1210. Sa mémoire ne cessera d'obséder Léon, d'être le ressort essentiel de son engagement occitaniste précoce. Privé de son père, disparu sur le front en 1917, le jeune Léon est élevé par sa mère et leur famille enracinée dans un terroir fertile en histoire et en légendes, à lui transmises par son grand-oncle Cathala, *lo quenque*. De plus, l'un de ses aïeux de Minerve, le berger François Baurou (1841-1906), *lo papèta Bauron*, était réputé pour ses talents de sculpteur sur bois, de conteur et sa connaissance des coutumes et des chansons du pays minervois. Fervent de la langue d'oc, il avait écrit un récit en vers du *Sèti de Menèrba*, le siège de Minerve en 1210, dont seule une page a été retrouvée, mais le jeune Léon a dû lire l'ensemble de l'œuvre et déjà s'indigner contre les « sacripants » de Montfort stigmatisés dans ce texte.

Léon quitte très tôt l'école ; il est instruit du travail de la vigne par Jean Tournier, alias Jean des Cordes, le *ramonet* (maître-valet) de ses terres à Mayranne, hameau de Minerve. Celui-ci reçoit dans *Los Macarèls* (Cordas 1974) un hommage appuyé. Léon est accueilli ensuite à l'Institut agricole Saint-Joseph de Limoux où il est interne de 12 à 16 ans. Il acquiert les compléments techniques indispensables et devient vigneron jusqu'en 1952, sur un « bien de village » composé de plusieurs parcelles totalisant 6 à 7 hectares. Imprégné de la langue occitane alors majoritairement pratiquée dans ses villages, il apprend à l'écrire par correspondance et accède à la culture littéraire sous l'égide de l'abbé Joseph Salvat, professeur à l'Institut catholique de Toulouse où il a installé le Collège d'Occitania<sup>2</sup>. S'enhardissant à l'écriture poétique, il obtient à 20 ans une mention « honorable » au concours de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse pour une ode « *al vin novèl* », « au vin nouveau ». Il obtiendra au cours des années 1930 plusieurs récompenses aux concours de poésie de la vénérable académie.

Léon a été un vigneron émérite, hélas défavorisé par les conjonctures économiques et politiques : la grave crise de mévente des années Trente, endiguée à grand-peine par les lois du Statut viticole<sup>3</sup> élaborées par le député de Béziers Edouard Barthe, les années de guerre marquées par les pénuries en matériaux nécessaires à la culture. Finalement, sept années de sécheresse, coïncidant avec un retour offensif

---

<sup>1</sup> Jean-Marie Petit (1985) donne l'essentiel de la biographie et de la bibliographie ainsi que plusieurs textes de Léon Cordes, avec photos et textes critiques de divers auteurs. Le dossier dirigé par Marie-Jeanne Verny (2016a et b), édition du colloque de l'université Paul Valéry en 2013, est indispensable sur la vie et l'œuvre de Léon Cordes.

<sup>2</sup> Fondé en 1927, le Collège d'Occitania est une institution visant à proposer une formation à distance de l'occitan allant de l'initiation pour les débutants aux cours de littérature et de civilisation pour les plus avancés (<https://collegioccitania.com/>).

<sup>3</sup> Le Statut viticole est un ensemble de lois votées entre 1931 et 1935, visant à ajuster l'offre et la demande des vins sur le marché : stockage et libération progressive des récoltes, distillations obligatoires, arrachages subventionnés... cf. Bagnol 2011 & 2013.

de la mévente des vins eurent raison de son exploitation. Mais il eut le courage de s'implanter à Lattes, proche de Montpellier en aval du Lez, où il bâtit sur ses 60 ares de jardin une petite maison, l'*Ortalana* (la Jardinière). Toujours soucieux de rattacher sa vie personnelle à une action collective, il milita dans les syndicats viticoles, collabora à l'hebdomadaire le *Paysan du Midi*, puis fut responsable du Syndicat des horticulteurs de la région de Montpellier.

Pour illustrer cette activité agricole, résumée par son ami Camproux le qualifiant dans un article des *Lettres françaises* daté de 1955 d'« *homme de la terre, authentique paysan travaillant de ses propres mains sans domestique* » (Camproux 1955), j'ai retenu trois textes, évocateurs du rapport intime, charnel, avec la terre d'Oc qu'il sut si bien exprimer dans toute son œuvre.

Le premier texte est rédigé en 1940 et met en scène un soldat démobilisé, Pierre Mamet, qui pourrait être le chasseur alpin Léon Cordes, retrouvant ses vignes après l'armistice (*Terra d'Oc* n°4, décembre 1940)<sup>4</sup>. Texte tributaire du moment où il fut écrit, où s'imprime le choc de la débâcle et le ressentiment à l'égard des responsables de l'«étrange défaite » pour reprendre le titre de l'essai célèbre du grand historien Marc Bloch (1946). La reprise de contact avec la vigne en pleine croissance, le ressourcement avec les paysages familiers et la langue ancestrale vont bien au-delà de ce moment.

Le deuxième texte (Cordas 1974, 21-22), publié trois décennies plus tard, met en scène, cette fois, le Léon Cordes horticulteur. Dans une évocation à la fois réaliste et symbolique des risques du métier d'agriculteur, il place son espoir dans le cycle ininterrompu de la végétation et la résilience innée du paysan aux calamités météorologiques.

Dans le troisième texte (Cordas 2020, 107-111) la passion de la terre s'exprime encore, malgré la déception, dans le long poème *Sirventés* (*in Branca Torta 1964*) dont le titre se réfère aux poèmes politiques forgés par les troubadours. Il y mêle le sentiment de sa propre vie fracassée de vigneron et la détresse d'une Occitanie vouée au déclin par le « colonialisme intérieur » alors dénoncé dans le sillage de Robert Lafont par la plupart des occitanistes.

#### 1. RESPELIDA

Peire Mamet era montat a sa Glorieta. A sos pes, la garriga davalhaba doçamenet, penjal de vinhas e d'armasses, ont l'aspic, totara, florissiá. D'aquí entre aquí, s'arrapavan qualquis olius, figuièrs, ametlièrs, un pin o un rampanièr fasiá una taca d'ombra, e, de luènh en luènh, s'arborava la flamba d'un cipressièr. Pus enlà, la plana s'espandissiá, verda, que sangnava jol solelh de la rama estivenca. S'estirava cap a l'orison acostumat, e Mamet s'aviset amb plaser que, entre las serras violetas, aquèla linha blua era la mar.

Per arribar a la Glorieta, aviá fait lo torn per la Font, lo Peiral, la Vinha-Granda, Sant-Miquel, l'Oliveta, e los Escarlipets. D'aquí estant, podiá, servit per una granda abituda e sa perfeita coneissença de l'endreit, las situar totas, emai ne distinguir d'unas, tot en mesurant lo camin qu'aviá fait. Aquel fraisse que s'arborava enlà, al mitan de la plana, era la Font ; l'Oliveta era

---

<sup>4</sup> Texte reproduit en annexe dans Torreilles 2016 p. 376-377 et disponible sur le site de la Médiathèque Pierre Amalric d'Albi : <<http://mediatheques.grand-albigeois.fr>>.

pas de mal reconéisser, per l'encausa de la barraqueta que son gran i aviá bastida, e i aviá de qué se sentir fier en vejent consí la Vinha-Granda era verda al mitan de las autras !

Peire Mamet alenet amb fòrça l'aire caud. Es qu'era vertat, es qu'era possible que sieguesse aquí al còr d'aquela natura qu'aviá pas pensat de tornar veire, de sentir per sos pes, aquela terra laurada de benedicción, sofla, manhaga, amigassa de de temps, la terra de sas vinhas ? Per parlar franc, li semblava que aviá un raive maravilhós. Perseguissent son idea, ajèt un gest com per faire fugir de davant sos uelhs una mala vision que tot d'un còp lo reprenia, l'assecutava. Sovenir de patiments de sofrenças, de freg, de danger, d'orror, d'espavent. De tot aquò s'en era tirat, apres aver fait ço que deviá ; aviá agut la bona astrada de tornar liure e senze al vilatge nadalenc. Es vertat que i aviá que qualquis jorns qu'era aquí, talament qu'encara sas ideas eran foscas, a belis moments, e qu'un vòmit li montava als pòts, coma un renèc, quand pensava à aquò... Aquò ? la guerra engana ! traitisa ! malediccion assassinat ! ... Un temps li aviá semblat que sa testa, son còr, sa carn serián incapables, d'aquí a l'en davant, de sentir, de trapar que que siá bel e bon, de creire...

E aquí, totara se retrobava, se sentissiá viure, pulsar tornamai, per aquela fin de matinada daurada, al contacte d'aquesta terra d'amor, a la vista d'aquesta natura apasimaira. Li semblèt qu'entre son esperit e lo campestre seu, un vielh ligam se tornava nosar, coma qui revei, amb emoción, un amor de joventut dont aviá pas jamai desesperat al fons de son còr. Una fòrça secretosa revolumava dins son vanc : besonh de conquistar e besonh d'arrapar que li veniá d'autris còps, al pensament del trabalh , de la susor qu'aviá enmerçat per Ela : la maire noiriça dels freules umans.

Dins la debaruta de l'ora, Peire Mamet sosquet amb fiertat que demorava, el, païsan, emanación de sa terra fegonda. Quora tot s'escrancava e cridava assistença, se sentissiá ça que là solide dins çò seu. Totis los que ièr los avián mespretzats, renegats, ignorats, los païsanasses-que disián- uèi los lausavan, los pregavan, los benesissián, e aquò lo faguet rire dolçament, amb la siauda assegurança dels òmes del defòra. Oc, era plan aquò, la Patria retrobada, sa terra, son solelh, una lenga tindaira, eiretatge de personalitat, de cultura, d'umanitat, de libertat e de franquisa (car te rememores alavets, mon car Mamet, qu'an un moment de solàs, pendent aquela revolumada dont sortissem tot just, a l'asart d'un cantonament, aviám parlat ensemble de Mistral), una tradicion onesta, una civilisacion sanitosa, ont la foliá dels òmes de guerra aviá pas ni presa ni poder.

Un còp de mai, Peire mesuret l'orison d'una larga mirada... Pei se viret tornamai vers sa Glorietta, sa vinha manhaga , e d'un pas segur, a travers la laurada, remontet cap al camin. De temps enlà s'arrestava per agachar un grefe, derrabar una caussida, assolidar un paissèl, caressar qualqua soca, levar la rama, palpar los rasims, e d'un gest amorós, pesar devotament los espers de la vendémia.

RENAISSANCE (trad. RP)

Pierre Mamet était monté à sa Gloriette. À ses pieds la garrigue descendait tout doucement, un penchant de vignes et de friches, où l'aspic, à ce moment-là, fleurissait. Ici ou là s'accrochaient quelques oliviers, figuiers, amandiers, un pin ou un laurier faisait une tache d'ombre, et de loin en loin jaillissait la flamme d'un cyprès. Plus loin, la plaine se déployait, verte, elle souffrait sous le soleil de l'été. Elle s'étirait jusqu'à l'horizon familier, et Mamet se réalisa avec plaisir que la ligne bleue au fond, c'était la mer.

Pour arriver à la Gloriette, il avait fait le tour par la Font, le Peiral, la Grande-Vigne, Saint-Michel, l'Olivette et les Escarlipets. De là où il se trouvait, il pouvait grâce à sa grande habitude et à sa parfaite connaissance de l'endroit, les situer toutes, et repérer l'une d'elles, tout en mesurant le chemin parcouru. Ce frêne qui se dressait au milieu de la plaine, c'était la Font ; l'Olivette était facile à identifier, à cause du cabanon que son grand-père avait

construit, et il avait de quoi être fier en voyant que la Grande-Vigne était plus verte que les autres parcelles autour d'elle.

Pierre Mamet aspira avec force l'air chaud. Était-ce vrai, était-ce possible qu'il soit ici, au cœur de cette nature qu'il avait pensé jamais ne revoir, qu'il foule de ses pieds cette terre labourée de bénédiction, souple, affectueuse, chérie, la terre de ses vignes ? Pour parler franc, il lui semblait vivre un rêve merveilleux. Poursuivant son idée, il eut un geste comme pour éloigner de ses yeux une mauvaise vision qui tout d'un coup le reprenait, le persécutait. Souvenir de malheur, de souffrances, de danger, de froid, d'horreur, d'épouvante. Il avait échappé à tout cela, après avoir fait son devoir. Il avait eu la bonne fortune de revenir libre et intact dans son village natal. Il est vrai qu'il n'était là que depuis quelques jours, à tel point qu'encore ses idées étaient brouillées souventes fois, et qu'une envie de rendre lui montait aux lèvres, comme un regret, quand il pensait à ça. Ça ? La guerre tromperie et trahison ! Malédiction, assassinat !... Un temps il avait pensé que sa tête, son cœur et sa chair seraient incapables désormais de sentir, de juger ce qui pouvait être beau et bon, de croire....

Et là, maintenant, il se retrouvait, il se sentait vivre, respirer à nouveau, en cette fin de matinée dorée, au contact de cette terre d'amour, à la vue de cette nature apaisante. Il lui semblait qu'entre son esprit et sa campagne, un vieux lien s'était à nouveau noué, comme pour celui qui revoit, avec émotion, un amour de jeunesse dont il n'avait jamais désespéré au fond de son cœur. Une force secrète bouillonnait dans son élan. Besoin de conquérir et besoin de s'accrocher, qui lui venaient d'autrefois en pensant au travail, à la sueur qu'il avait prodigués pour Elle : la mère nourricière des frêles humains.

Dans la débâcle du moment, Pierre Mamet pensa avec fierté que lui, paysan, restait, émanation de sa terre féconde. Au moment où tout se déchirait et criait au secours, il se sentait malgré tout solide dans lui-même. Tous ceux qui, hier encore, les avaient méprisés, reniés, ignorés, -les gros paysans comme ils disaient- aujourd'hui les louaient, les priaient, les bénissaient, et ceci le fit rire doucement, avec la tranquille assurance des hommes du dehors. Oui, c'était bien ça, la Patrie retrouvée, sa terre, son soleil, une langue sonnante, héritage de personnalité, de culture, d'humanité, de liberté et de franchise (car tu te rappelles maintenant, mon cher Mamet, qu'à un moment de pause pendant cette bourrasque dont nous sortons à peine, au hasard d'un cantonnement, nous avons parlé ensemble de Mistral) une tradition honnête, une civilisation salubre, où la folie des hommes n'avait pas de prise ni de pouvoir.

Une fois encore Pierre embrassa l'horizon d'un vaste regard. Puis il se tourna à nouveau vers sa Gloriette, sa vigne chérie, et d'un pas assuré, à travers les labours, il remonta vers le chemin. De temps à autre il s'arrêtait pour observer un greffon, arracher un chardon, consolider un tuteur, caresser quelque souche, relever les sarments, palper les raisins, et d'un geste amoureux, peser les espoirs de la prochaine vendange.

## 2. LO TEMPS

Lo temps. Totjorn lo temps. Trobar pas lo temps de morir es un dit que tornava de longa dins las causas qu'òm ditz cada jorn.

E l'autre temps : le temps que fa defòra. Que vos ajuda o que vos ajuda pas, que desparrabissa dins una cisampada ço qu'a costat un tròç de vida d'aquel caminar de formiga jamai acabat... Alavètz òm torna recomençar. Lo racacòr, coma las oras, compta pas. Aquò passarà quand las socas tornaràn tierejar dins la perspectiva alinhada dels borrons novèls, quand lo primièr rabe crebarà la terra de las faissas de l'Ortalana : doas fuèlhas bessonas que puntan abans de s'expandir. Gròs coma un pese. Verd e gròs coma un pese. Verd espèra... Tot çò que verdeja fa doblidar lo còs redde, las mans cofladas jols bastets que venon dolentas que s'òm s'arresta.

LE TEMPS (trad. RP)

Le temps. Toujours le temps. Trouver le temps de mourir est un mot qui revenait toujours dans les choses dites tous les jours.

Et l'autre temps : celui qu'il fait dehors. Qu'il vous aide ou non, qu'il fracasse dans une bourrasque ce qui a coûté une tranche de vie de ce cheminement de fourmi jamais terminé... Alors on recommence de nouveau. Le ressenti, comme les heures, ne compte pas. Cela passera quand les souches redeviendront vignes dans la perspective alignée des jeunes bourgeons, quand le premier radis crèvera la terre des planches de l'Ortalana : deux feuilles jumelles qui pointent avant de se déployer. Gros comme un pois. Vert et gros comme un pois. Vert espérance... Tout ce qui verdoie fait oublier la raideur du corps, les mains gonflées par les cals, qui ne deviennent douloureuses que si l'on s'arrête.

3. SIRVENTES (trad. LC)

Nostra maire la tèrra  
sias una puta cap e tot  
Embucas de fenhants una parabastada  
e fas chinchar los tèus  
Fas chinchar tos amics, fas chinchar los  
lauraires  
e los que dins ta bufa s'arrapon al carbon

De jorn, de nuèit amanhagada  
despuèlhas ton ventràs a totis los solelhs  
totas las abraçadas,  
fas clantir ton rampèl a a las lunas d'estiu  
e coma d'enfadats anam al clar de luna

entrepicar ton semenat.  
Mas tu èras a vendre a lo que mai ne dona  
nostre prètzfait de luna èra d'argent de  
luna  
degut a natura pagat.  
Bigatada davant notari  
colcada al pè dels militaris  
sus un lèit de fraunha e de sang  
o ma patria t'an getada !  
La boca del roge pintrada  
de sa glòria, arnescada  
de las pelhas de sas victorias  
fringa, catin  
Pels macarèls de sas legendas  
barbas de boc e garramachas  
dança, catin.  
Pels embucats, pels profieitaires  
dança tin-tin  
per los pesolhs de naut paratge  
faunha la soca e lo rasim  
Nostra maire la tèrra  
sèm los qu'as escampats :  
lo rasim faunhat, la soca prautida  
e las aubas mal espelidas  
de la nuèit fosca del passat ;

Notre mère la terre  
Tu es une putain.  
Tu gorges les feignants par tombereaux  
et les tiens tu les fais cracher.  
Les tiens, tes amis, ceux qui labourent,  
ceux qui dans ton vagin extraient le  
charbon  
Jour et nuit caressée  
tu dénudes ton ventre à tous les soleils  
à toutes les étreintes,  
tu hurles ton appel aux lunes de l'été  
et comme des envoûtés , nous allons à la  
lune  
sarcler tes semis.  
Or tu étais à vendre au plus offrant,  
nos besognes de nuit c'était argent de lune,  
dû à nature payé.  
Prostituée devant notaire  
couchée aux pieds des militaires  
sur un lit de boue et de sang  
ô ma patrie, on t' a jetée !  
La bouche peinte en rouge  
harnachée de leur gloire  
des défroques de leur victoire  
marche, catin  
Pour les maquereaux de légende  
bottes et barbes de bouc  
danse, catin.  
Pour les gavés, les profiteurs  
verse le prix de ton turbin  
pour les poux de haute volée  
foule la souche et le raisin  
Notre mère la terre  
nous sommes tes rebus :  
le raisin foulé, la souche écrasée  
les aurores mal réveillées  
de la nuit sombre du passé

lo lauraire maudit e sa rega bufèca  
que ganha pas lo pan,  
lo prètzfait vergonhós, la man desgraciada  
que serà punh levat,  
lo caval coronat e la branca gimblada,  
la raça escomenjada  
qu'és pas jamai del bon costat,  
la mala fam que chuca de secada  
e la plana negada  
quora plòu suls banhats,  
l'infèrn de las estadisticas,  
los irrecuperats ;  
lo trovaire maudit, lo damne de la lenga  
e del pòble qu'a pas de nom,  
lo sòmi plantat coma l'agulhada  
e la canson desconsolada  
coma la femna del boièr.  
Los noms de rius, los noms de sèrras  
d'arbres, de mases e d'aucèls,  
los de la font, los de la comba,  
los Fòrts, los Astrucs, los Maurèls,  
tant de Faures e tant de Pastres,  
d'Andrieus, de Pèires, de Miquèls,  
los escainoms, los noms de vilas,  
de bòrdas nòvas, de prats vièlhs,  
los noms en ac, e los Pèlrosses  
los Blancs, los Negres, los Saurels,  
flors del Terrador, claveladas,  
coma de chòts, coma de chòts sacrificadas,  
  
a la nuèit bòrnha dels getaires de sòrts,  
ròsas en crotz, gibradas,  
als monuments dels mòrts.  
E la canson desconsolada  
coma la veusa del boièr.  
Nòstra maire la tèrra  
sèm los que fan lo vin

le laboureur maudit, le sillon inutile  
qui ne paie pas son pain  
le travail honteux, la main qu'on méprise  
et qui deviendra poing tendu  
le cheval blessé, la branche tordue  
la race excommuniée  
qui n'est jamais du bon côté,  
la famine après sécheresse  
et la plaine inondée  
-il ne pleut que sur les mouillés-  
nous, l'enfer des statistiques  
les irrécupérés ;  
le poète maudit, le juron de la langue  
et le peuple sans nom  
le rêve planté comme l'aiguillon  
et la chanson inconsolable  
comme la femme du laboureur.  
les noms de ruisseaux, de collines  
d'arbres, de fermes et d'oiseaux,  
ceux de la source, de la combe  
les Fort, les Astruc, les Maurel  
tant de Faure et tant de Pastre,  
d'Andrieu, de Pierre, de Miquel,  
les surnoms et les noms de villes,  
de fermes neuves, de vieux prés,  
les noms en ac et les Pelroux,  
les Blanc, les Nègre, les Sauret,  
fleurs de la terre, fleurs clouées  
comme des hiboux comme des hiboux  
immolées  
à la nuit des jeteurs de sorts,  
roses en croix, roses givrées  
des monuments aux morts.  
Et la chanson inconsolable  
Comme la veuve du laboureur  
Notre mère la terre  
nous sommes ceux qui font le vin.

### **La passion du théâtre<sup>5</sup>**

Dès son adolescence, le jeune Léon se passionne pour le théâtre populaire d'oc, alors très prisé dans toute la contrée, où les chercheurs ont recensé plus de 2000 comédies jouées de 1920 à 1960 dans les villes et villages du Languedoc viticole. L'empreinte de Marcelin Albert (1851-1921), acteur consommé à Argeliers avant de devenir le « Rédempteur de la viticulture » en 1907 est forte, et le receveur des Postes Ernest Vieu (1894-1971), lui aussi argéliésois, écrit plusieurs pièces qui seront mises en scène par la troupe des « Cigalous narboneses » qu'il fonde dans la ville proche de Narbonne. Le jeune vigneron devient acteur à son tour, adhère aux Cigalous et interprète aussi des pièces d'Emile Barthe (1874-1939), de Théodore Aubanel (1829-1886) et, en solo, le célèbre « curé de Cucugnan »

---

<sup>5</sup> Cf. Forêt 2016.

d'Achille Mir (1822-1901), à lui révélé par un parent. Cette dilection pour la scène ne sera jamais abandonnée par Léon Cordes, qui, « dramaturge inné » selon le mot de Charles Camproux, produit lui-même dès 1932 plusieurs comédies. Son goût personnel pour la scène le conduit à jouer dans la plupart de ses propres pièces et à figurer dans la distribution de plusieurs dramaturges occitans, tels Emile Barthe, Paul Albarel (1873-1929) ou Jeanne Barthès, alias Clardeluno (1898-1972). Ainsi en 1937, le jour de la Santa Estèlo, au théâtre de Béziers, il se produit dans la pièce *La nuèit d'Estiu* de Clardeluno qu'il présentera comme l'équivalent d'une bataille d'Hernani pour le nouveau théâtre occitan, jugé subversif par les vieux félibres car mettant en scène sentiments et sujets trop marqués par l'actualité. Il fut aussi un pilier de l'Office du Théâtre occitan (O.T.O.). Au-delà de la publicité pour les créations, celui-ci mena une action efficace, pour documenter et fournir des acteurs aux nombreuses troupes présentes dans les villages languedociens.

Présent dans la revue *Terra d'Oc* qui prend le relais d'*Occitania* dès le début de 1940, Cordes, fort de son expérience d'acteur puis d'auteur, y publie plusieurs articles sur le théâtre, insistant sur la nécessité de rechercher un public populaire mais sans démagogie ni passéisme, en traitant des sujets actuels, détachés des *farcejadas* (bouffonneries) ou *colhonadas* (plaisanteries) villageoises. On le voit espacer ses chroniques à partir de 1942. Il était d'ailleurs à la fois influencé par, et en rivalité avec, André-Jacques Boussac (1889-1964), grand propriétaire tarnais et pétainiste impénitent, lui aussi passionné par le théâtre (écriture et mises en scène). Peu après son installation comme maraîcher dans la banlieue de Montpellier, Léon Cordes crée une pièce en trois actes et quatre tableaux, *La Font de Bonas-Gracias*, La fontaine de Bonnes Grâces. Longuement mûrie, traduite en catalan, langue alors pourchassée en Espagne franquiste, elle est montée à Barcelone en 1967 et obtient un franc succès tant par son thème exaltant la résistance aux malheurs nés de la guerre et aux malédictions ourdies par Garramatcho, être maléfique, que par la qualité des acteurs et la mise en scène du grand dramaturge catalan Xavier Fabregas (1931-1985). Le prix Théodore Aubanel obtenu à Avignon, attribué en 1955 sur plus de deux cents dossiers en compétition, les commentaires évoquant des parentés avec Georg Büchner, Henrik Ibsen ou Bertolt Brecht, hissent Cordes à un niveau dramaturgique très supérieur à celui du théâtre de village dans lequel il se mouvait depuis vingt ans.

Pour Cordes, qui écrit plus de 20 pièces et en interprète lui-même plus de la moitié, le théâtre n'est pas seulement un spectacle. En symbiose avec les spectateurs, il est l'expression d'une identité collective. Par la langue d'oc utilisée dans ses richesses infinies de vocabulaire, par le recours au ressort social lorsque les paysans sont en butte à une bourgeoisie qui pratique le français pour s'élever, mais conserve l'occitan pour exploiter les « petits » plus commodément. Il critique Emile Barthe qui met en scène des bourgeois parlant français et des paysans ne parlant qu'occitan. Dans une conférence tenue en 1963 à la Cité de Carcassonne, Cordes compare les acteurs de son théâtre à « des insurgés sur une barricade », il exalte le

caractère pédagogique du théâtre qui rend à l'occitan une dignité littéraire et encourage sa pratique par-delà la scène (Cordes 2016b)<sup>6</sup>.

### **Un occitaniste précoce : d'*Occitania* à l'*Ase negre*<sup>7</sup>**

Le service militaire effectué à Montpellier en 1934 le met en contact avec le foyer occitaniste de Montpellier déjà florissant. Le médecin Max Rouquette (1908-2005), l'étudiant en lettres Roger Barthe (1911-1981), et leur association « Le nouveau Languedoc », l'anthropologue Gaston Combarous (1892-1987) et surtout le professeur Charles Camproux (1908-1994) qu'il avait déjà rencontré à Narbonne aux Cigalous, et Pierre Azéma (1891-1967) sont engagés dans une action occitaniste collective. Autour des revues *Oc*, puis *Occitània*, ces intellectuels de haut vol, sans rompre complètement avec le félibrige dont ils sont tous membres, tentent alors une rénovation du mouvement culturel. Celle-ci se manifeste par l'abandon de la graphie « mistralienne » et par le retour à la graphie classique modernisée par les instituteurs militants languedociens Prosper Estieu (1860-1939) et Antonin Perbosc (1861-1944). De plus, ces premiers occitanistes veulent rompre avec le comportement notabiliaire et traditionaliste du Félibrige, pour une action plus offensive en direction des milieux populaires où l'occitan, alors appelé « patois », s'il se maintient en pratique, est déjà en régression dans les mentalités. La création de la Société d'Etudes Occitanes (SEO) en 1930, imitée de la Societat d'Estudis Catalans au succès éprouvé au-delà des Pyrénées, est le fruit de cette démarche.

La revue *Occitania*, imprimée à Olonzac à l'instigation de son rédacteur en chef Léon Cordes, abrite des polémiques où celui-ci s'exerce, par exemple, en répondant à une lettre réclamant la diffusion des vieilles chansons du folklore « çò que cal es de cansons modernas en lenga d'oc, de valsas, de tangos, de fox... Als diables los vièlhs que aquò li agradara pas »<sup>8</sup>. Au milieu des années 1930, autour du même foyer culturel, émerge une volonté de forger un outil politique exprimée dès 1935 dans le livre de Camproux *Per lo camp occitan*. Le Partit occitanista, fédéraliste par essence, influencé par les thèses proudhoniennes, se dote à la fin de 1935 d'un « programa occitanista basic » inspiré par Camproux et le futur industriel du pastis Paul Ricard. Séduit par cette nouveauté, le jeune vigneron est même investi d'une délégation « à la propagande paysanne ». Mais si la concurrence avec le félibrige stimule les ardeurs des jeunes occitanistes provençaux, il n'en est pas de même en Languedoc où les félibres comme Azéma et Barthe sont eux-mêmes engagés dans la rénovation. Il est difficile de mesurer l'impact du nouveau parti, les élections de 1936 survenant très tôt après sa création et les partis de gauche ayant su capter les énergies pour le combat politique national jugé prioritaire.

---

<sup>6</sup> Cf. Forêt 2016.

<sup>7</sup> Cf. Abrate 2001, Lafont 1974, Lespoux 2023.

<sup>8</sup> *Occitania* N° 19, 7 septembre 1935, « Responsa d'un paisan occitan », 3. « Ce qu'il faut, ce sont des chansons modernes en langue d'oc, des valse, des tangos, des fox. Au diable les vieux à qui cela ne plaira pas ! » (trad. RP).

L'occitanisme, toléré et même choyé par Vichy, traverse à la Libération une crise profonde : *Lo ventàs acarnassit de la guerra passa sus notre Occitania*<sup>9</sup> écrit ainsi Robert Lafont en février 1945 dans *Terra d'oc*. Catalogué par sa longue complicité avec Vichy, le félibrige est discrédité et la SEO, malgré la présence en son sein de résistants insignes tels Charles Camproux ou Pierre Azéma, n'est plus capable d'impulser un nouveau départ.

La création de l'Institut d'Etudes Occitanes (IEO) à Toulouse sous la présidence nominale du commissaire de la République convalescent Jean Cassou, entouré de noms prestigieux comme Tristan Tzara mais surtout animé par le jeune Robert Lafont (1923-2009), semble propre à relancer un militantisme plus ardent. Cordes, enthousiasmé par un article de Lafont qu'il rencontre lors de l'inauguration officielle de l'IEO le 28 avril 1945 projette d'éditer un mensuel, présenté comme émanant de la « Joventut occitana » (Jeunesse occitane), dégagé des querelles du passé et tourné vers une approche plus socio-économique de la revendication occitane. La revue sera intitulée *l'Ase negre* par référence à l'âne noir du proverbe « testut coma un ase negre », symbole d'obstination. Préparée par une réunion toulousaine le 5 mai suivant, la nouvelle revue connaît bientôt un début prometteur grâce à la jeune et libertaire institutrice héraultaise Hélène Cabanes (1919-2010), liée au réseau Freinet qui lui procure une imprimerie de fortune installée dans son école d'Abeilhan. Les trois complices mettent au point leur coup d'éclat lors d'une soirée à l'Hôtel du Grand balcon, où les fèves du jardin de Léon figurent au menu. Cordes, âgé seulement de 32 ans, fait figure de mentor dans le petit groupe, car il assure le lien avec les anciens d'*Occitania*. Les premiers feuillets imprimés artisanalement par Hélène Cabanes vite dépassés, il se charge bientôt de l'édition du nouvel organe chez Georges Vieux, un petit imprimeur du village proche du sien, Olonzac, qui assure une qualité technique bien meilleure. Une trentaine de numéros paraissent et le titre *Occitania* est repris en janvier 1948 mais la revue peine à trouver des lecteurs, s'essouffle et cesse de paraître en mai 1949, chacun des trois fondateurs, accaparés par d'autres tâches, renonçant à l'alimenter.

Pour résumer la philosophie de cette revue, reportons-nous à l'éditorial du N°1 de l'édition « Olonzac » rédigé par Léon Cordes sous le titre *L'interviu de l'ase* (L'interview de l'âne) :

Qu'aquel occitanisme siá d'abòrd la reconquista de vòstra nacionalitat occitana, de sa lenga, de son esperit, l'alargament de sa literatura originala, l'estudi de son folklore, de sas tradicions, de son passat, qu'aje per tòca de donar als diverses païses d'Oc lo sentit de sa personalitat, es ja quicòm mas es pas pro. Tot aquò seriá qu'una pensada estequida se vos dictava pas tanben l'amor dels òmes e se vos viravètz pas resolguts cap a l'avenir. - Mestre, nòstra presa de posicion dins l'avenidor es federalisme que la sonam. Res de çò que pertòca lo monde de uèi coma la vida vidanta del pòble, totas questions politicas, economicas o socialas, res de çò qu'apassiona l'opinion nos es pas indiferent e dins nòstre ardent desir de patz e de libertat esperam trobar la fòrça d'aveire sus tota causa de vistas generosas mas justas. (*Occitania*, janvier 1948)

---

<sup>9</sup> « La bourrasque acharnée de la guerre passe sur notre Occitanie » (trad. RP).

Que cet occitanisme soit d'abord la reconquête de votre nationalité occitane, de sa langue, de son esprit, la diffusion de sa littérature originale, l'étude de son folklore, de ses traditions, de son passé, qu'il ait pour objectif de donner aux divers pays d'Oc le sentiment de leur personnalité, c'est déjà quelque chose mais ce n'est pas assez. Tout cela ne serait qu'une pensée étriquée si elle ne vous dictait pas aussi l'amour des hommes et si vous ne vous tourniez pas résolument vers l'avenir.

Maître, notre prise de position pour l'avenir, nous l'appelons fédéralisme. Rien de tout ce qui concerne le monde d'aujourd'hui, comme la vie quotidienne du peuple, toutes les questions politiques, économiques et sociales, rien de ce qui passionne l'opinion ne nous est indifférent et dans notre ardent désir de paix et de liberté nous espérons trouver la force d'avoir sur toute chose des idées généreuses mais justes. (*Occitania*, janvier 1948) (trad. RP)

Et le dernier éditorial ponctue cette aventure par un appel à la tolérance et à l'unité des divers courants de l'occitanisme, en acceptant la confrontation entre marxistes et fédéralistes.

Contrariament als ases vertadièrs, nòstre Ase Negre brama de mantun biais. Benlèu nos acusaràn de mancar d'unitat dins nòstras vistas. Mas cresèm nautres que tan val que cadun diga son vejaire liurament e que totes n'aprofiechen. Un jorn ne sorgentarà una unitat mai prigonda que non pas la qu'òm s'impausa ! totis li an participat.

Es aital que sus la question federalista, avem volgut que totas las opinions siàn expremidas. Donam uèi un article tot de pensada de Castan sus los rapòrts del marxisme e del federalisme e un rendut-compte per Lesaffre dels trabalhs de « La Federation ». Esperam de tal biais far compréner que sèm pas un novèl partit politic, mai una còlha plan unida dins un amor comun de la Libertat e d'Occitània. (*Occitania*, mai 1949)

Contrairement aux ânes véritables, notre Ane noir braie de multiples façons. Peut-être serons-nous accusés de manquer d'unité dans nos vues. Mais nous, nous croyons qu'il vaut mieux que chacun donne librement son point de vue et que tous en profitent. Un jour en découlera une unité beaucoup plus profonde que celle que l'on impose.

C'est ainsi que sur la question du fédéralisme, nous avons voulu que toutes les opinions soient exprimées. Nous donnons aujourd'hui un article très argumenté de Castan concernant les rapports du marxisme et du fédéralisme et un compte rendu de Lesaffre sur les travaux de « La fédération ». Nous espérons de la sorte faire comprendre que nous ne sommes pas un nouveau parti politique, mais une équipe très unie dans un amour commun de la Liberté et de l'Occitanie. (*Occitania*, mai 1949) (trad. RP)

L'apport personnel de Cordes à la revue porte essentiellement sur l'activité théâtrale : présentation de ses propres créations et de celles d'Ernest Vieu, conseils aux animateurs des troupes de village, souvent les instituteurs comme j'en fis l'expérience à Vinassan vers 1960. Le numéro 3 de juin 1946 publie même une interview du cinéaste Georges Rouquier (1909-1989) sur son film *Farrebique* nouvellement produit et Léon n'hésite pas à se documenter sur les techniques du cinéma. Il a lui-même signé en 1947 pour le syndicat du cru Minervois un court-métrage *Le Minervois*, hélas perdu depuis.

Fortement accaparé par son métier de vigneron, Léon s'investit de moins en moins dans les activités éditoriales de l'IEO. Mais la sécheresse persistante et la crise de mévente revenue le contraignent à abandonner ses vignes en 1951. Il s'installe alors à Montpellier et fonde de grands espoirs sur le contact retrouvé avec les

intellectuels occitans qu'il côtoyait depuis quinze ans. La tentative malheureuse de la « laverie IEO », rue de l'Aiguillerie à Montpellier, opération commerciale destinée à renflouer l'association, où Léon se lance avec enthousiasme mais s'épuise au bout de deux ans est une nouvelle déception. Yan Lespoux (2016) l'analyse avec humour mais aussi lucidité : outre que cette aventure engloutit les capitaux résultant de la vente des vignes de Siran et Minerve, elle achève de détourner l'écrivain-paysan des controverses incessantes de l'organisme occitaniste, alors que son transfert dans la capitale héraultaise eût pu lui permettre une présence plus effective. Il publiera encore en 1974 à l'IEO *L'occitan fondamental*, un manuel d'apprentissage de la langue (*ibid.*). Dans le même temps, il publie à compte d'auteur « Le petit livre de Minerve » (*Lo Pichòt libre de Menèrba*), un trésor de toponymie et d'ethnographie puisé dans son propre vécu, avec une préface de l'historien et ethnologue René Nelli (Cordes 1974). Un seul exemple : Léon y relève que les charrettes n'ont pu pénétrer dans le village qu'après la destruction d'une porte médiévale en 1885 ; jusque-là les habitants devaient user de couffins ou de brouettes à l'instar de leurs ancêtres.

Ces deux ouvrages au souci pédagogique évident montrent bien que la passion de transmettre est restée forte en dépit de son éloignement des appareils institutionnels. Le fait d'être un peu à l'écart de l'institution IEO ne lui empêchait pas de tisser des liens avec les spécialistes étrangers de l'occitan, comme les professeurs étrangers de grande réputation qui ont développé recherches et enseignements sur l'occitan, l'Autrichien Fritz Peter Kirsch (Université de Vienne), né en 1941, l'Allemand Hans Stroh (Université de Munich, 1929-2017), ou l'Américain Roy Rosenstein (Americian University of Paris), né en 1949, et de garder un contact direct avec de grands intellectuels sensibles à la cause occitane, comme son vieil ami Charles Camproux (1908-1994), l'écrivain Joseph Delteil (1894-1978), encore un vigneron, le professeur ethnologue René Nelli (1906-1982), le philosophe et artiste Charles-Pierre Bru (1913-1998)...

### **Un écrivain engagé : La geste des Gueux de 1907 et ses prolongements**

Léon Cordes a fondé son foyer en 1940 avec Germaine Clerc, originaire de Montouliers, village voisin d'Argeliers. Désormais le voilà en contact fréquent avec la légende des Jacques, ou des Gueux, à laquelle le grand-père de sa femme, membre des 87 premiers manifestants de 1907 avait pris sa part. Il approche alors des membres toujours vivants du comité d'Argeliers, Marius Cathala, qui fut président de la CGVM (Confédération Générale des Vignerons du Midi), Louis Blanc. Ses pièces sont jouées par la compagnie théâtrale « Les gais vaudevillistes » d'Argeliers.

Dans l'introduction à la brochure de Louis Blanc *Souvenirs de 1907*, parue en 1948 peu avant la mort de l'auteur, Léon Cordes trace avec quelques phrases fulgurantes une analyse pénétrante de la révolte des Vignerons dont le pharmacien d'Argeliers

avait été un dirigeant essentiel, par la rédaction du Tocsin, qui fut le nerf hebdomadaire de la révolte, puis par la présidence du Comité N°2 après l'arrestation du Comité d'Argeliers:

Je suis de ceux qui pensent que ces événements sont un des plus beaux fleurons de l'histoire de nos terres occitanes-je ne vois guère que, à 700 ans d'intervalle, la malheureuse croisade contre les albigeois, dont 1907 a pu être considéré comme une pacifique et combien symbolique revanche, qui puisse lui être comparée par son ampleur et son importance – en même temps qu'une des pages les plus hautes en couleur de l'histoire de France de ce siècle. Je suis de ceux qui s'étant penchés sur eux, en ont senti toute la portée et pensent à ce titre, comme à bien d'autres, 1907 n'est pas un fait sans profondeur, une pittoresque jacquerie.

Tout un monde, toute une organisation, en même temps qu'un esprit bien caractérisé ont pris corps à ce moment précis. Esprit et organisation dont l'importance économique et sociale est considérable. Il suffira de lire les leçons qu'en tire cet observateur averti et très objectif malgré sa qualité d'acteur parmi les plus actifs du mouvement qu'est M. Louis Blanc pour en mesurer la portée (...) Le fédéralisme économique issu de 1907, maintenant si fortement enraciné dans nos mœurs viticoles, pouvant, dans un monde en gestation incertain et bouleversé, devenir demain la source de tous nos espoirs. (Blanc 1948, 1-9)

Trois ouvrages, l'un en français, les autres en occitan démontrent la parfaite connaissance, à travers sa propre vie, des conditions de travail et de vie du peuple vigneron languedocien. Ces pages de grande qualité littéraire et poétique sont empreintes d'une sincère empathie. Elles appartiennent désormais au patrimoine mémoriel de toute l'Occitanie.

La *Route des Gueux* me fut révélée précisément à Argeliers, lors d'une soirée théâtrale montée par Christian Salès à la Noël 2015. Il s'agit d'un livre écrit par Léon Cordes en 1948 pour évoquer la révolte des Vignerons dans un temps où la crise de mévente reprenait de plus belle, peu après les années de pénurie, d'angoisse, mais aussi d'espoirs et de projets qui avaient précédé la Libération. L'initiative est venue de Philippe Lamour, alors secrétaire général d'une Confédération générale de l'Agriculture (CGA) vue à la Libération comme le pendant de la CGT ouvrière. Lamour deviendra bientôt, en tant que responsable de Compagnie du Bas-Rhône-Languedoc, un grand aménageur de la France des Trente glorieuses (Pitte 2002). Probablement rencontré dans le cadre du syndicalisme paysan, il avait demandé à Léon d'écrire en français le scénario d'un film que nul ne voulut produire. Il ne trouva pas non plus d'éditeur, et le manuscrit dormit longtemps. Léon n'en eut cure, car il se lança alors dans ce qui fit toute sa renommée : le théâtre occitan, la poésie occitane, le roman occitan. Au cours des années 1970, le manuscrit fut mis entre les mains de mon ami Jean Sagnes, historien profond du mouvement ouvrier et de la révolte des vigneron. Il fut sensible à la valeur testimoniale de l'ouvrage, autant qu'à sa qualité littéraire, mais ses efforts pour trouver un éditeur furent vains.

Près de trente ans après la disparition de l'auteur, Christian Salès, l'un de « Ceux d'Argeliers », digne héritier des hommes de création et de lutte qui ont illustré ce village, entreprit la publication de ce chef d'œuvre, avec l'aide efficace de Magali, la fille de Léon (Cordes 2016a).

Un autre roman, en occitan celui-là comme toutes les autres œuvres de Léon Cordes, a été imprégné de l'esprit des vigneron en butte à la crise de mévente. Il dut attendre, lui aussi, de longues années, puisque conçu en 1949 (comme la *Route des gueux*, il l'avait écrit à l'encre verte !) et devant porter à l'origine le titre biblique du *Pain quotidien*, il ne fut édité qu'en 1977 sous le titre *Sept pans* (Sept pains, Cordes 1977).

Dans l'avant-propos Cordes plante le décor :

Aqueste paisatge autodidacte, present e vertadièr dins mon èime, ma lenga, mos uèlhs, mos pes que me trapavan de longa la realitat fangosa o rocassiera. Coma lo trabalh, las marranas, la dignitat totjorn rebutada dont foguèri que lo testimoni d'un moment e que mon pòble de las vinhas pòt totjorn mesurar a son actualitat. (Cordes 1977, 8)

Ce paysage autodidacte, présent et véritable dans mon esprit, ma langue, mes yeux, mes pieds qui m'en procuraient sans cesse la réalité boueuse ou pierreuse. Comme le travail, les calamités, la dignité toujours méprisée dont je ne fus que le témoin d'un moment et que mon peuple des vignes peut toujours comparer à son actualité. (Cordes 1977, 8) (trad. RP)

Le thème de *Sèt pans*, c'est la ruine d'un jeune et dynamique viticulteur, Marc, qui s'équipe à crédit d'un tracteur mais après plusieurs années de sécheresse et un orage de grêle catastrophique est en passe de devoir abandonner sa terre au terme d'un long effort pour faire jouer tous les ressorts de l'astuce paysanne, de l'effort physique personnel, de l'amitié des voisins. La vie d'un village, Roquelongue (pseudonyme transparent de Minerve) avec les travaux et les loisirs, les solidarités et les jalousies nées de la misère, entrecoupent une intrigue amoureuse qui met en rivalité le jeune vigneron et un propriétaire madré, chacun d'eux amoureux de Manuela, une jeune femme énergique et fière venue de Béziers pour vendanger mais se fixe plus tard dans le village auprès de Marc qu'elle a épousé. Participant aux labours, elle conduit le tracteur et après une scène dramatique, le précipite sur le propriétaire qui ne cessait de la harceler. Le roman est conçu comme une pièce de théâtre où se succèdent les scènes d'amour, celles du travail vigneron dans tous ses moments (vendanges, labours, taille, traitements...) et les durs épisodes des négociations pour obtenir au moindre coût les appuis nécessaires à la réussite de son projet. *Sèt pans* représente un véritable trésor ethnographique et il faut avoir partagé la condition des petits vignerons languedociens pour en ressentir avec émotion la justesse parfois implacable, mais jamais désespérée.

Un autre ouvrage, *Los macarèls*, conçu comme une succession de nouvelles et de contes, dégage une philosophie de la vie (Cordes 1974). Il prend pour titre un des jurons occitans les plus usités, exprimant alternativement ou simultanément la stupéfaction, l'indignation ou l'émerveillement.

L'un des chapitres, qu'il m'a fait l'honneur de me dédier, ce qui montrait sa connaissance de mes recherches encore en gestation sur le mouvement de 1907, s'intitule *La manifestacion*, La manifestation. Ce texte décrit, à la manière d'un reportage, une manifestation de protestation viticole à Montpellier, fatale à Jaume, l'un des CRS descendus de Paris pour la réprimer, mais hésitant à le faire car originaire d'un village viticole voisin, et finissant par changer de camp au cours de la manifestation. Grièvement blessé par un collègue malveillant qui avait observé

son trouble et son retournement, Jaume revient invalide dans son village d'origine où il retrouve le sens des solidarités vigneronnes. Ce très beau texte montre que Léon n'est pas enfermé dans une célébration passéiste de la révolte des gueux mais qu'il est capable d'appréhender les nouveautés, l'évolution du marché des vins, la législation européenne ouvrant aux importations en modifiant les conditions douanières. En même temps, il porte un jugement sévère sur les consignes données aux agents du maintien de l'ordre, qu'il relie à une continuité du mépris gouvernemental, remontant à la Croisade ou aux dragonnades ayant frappé les protestants cévenols. Paru quelques mois à peine avant l'échauffourée meurtrière de Montredon (4 mars 1976<sup>10</sup>), *La manifestacion* dégage aujourd'hui un parfum de prophétie tant la description de l'affrontement entre vigneron et policiers sonne vrai, y compris par la fiction du CRS retourné par la vision de son ami d'enfance matraqué au milieu de la manifestation, comme l'illustrent parfaitement<sup>11</sup> les trois extraits suivants (Cordes 1974, 91-112) :

1. Es pas de creire que poguèsson èsser tantis... Caras rabastinadas e rudas, mans potentas, espatlas mai largas que dins la molonada pressada de la vila a las oras de punta, que pasmesns confla vias e plans. I a de joves coma los joves totis, pellongs, vestits estequits, colors e mini-jupetas, n'i a de mai espatluts e marcats de l'aire del defòra, i a d'òmes in complet, la carbata ajustada, coma de pertot, mas i a tanben de gòrras rabatudas suls uèlhs, de canadianas del col relevat sens faïçon e pas per faïçon, qualquis capèls fòra mòda tirats del gabinet ( pas pus gaire, ma s'en vei) de casquetas e de vestas un pauc insolitas de far *propre* un cossatge tot d'un tròç. (...)

Cris, gisclets, pèiras tiradas d'un costat, cargas mesuradas e granadas lacrimogènas qu'esperavan pas qu'aquò de l'autre... Vai e vèni, atacs, corridas dins los dos sens...Après cada tir, lo barratge policier preniá posicion qualquis mètres en davant a través la bruma blanquinosa gisclada dels pets de granadas. Mas lo fum s'era pas levat qu'un autre assaut davalava de front. Una autò flambava. Un començament de barricada barrava la carrièra.

On a peine à croire qu'ils puissent être si nombreux... Faces grillées et rudes, mains puissantes, épaules plus larges que dans la foule des villes aux heures de pointe, qui pourtant emplit les rues et les promenades. Il y a des jeunes semblables à tous les jeunes, cheveux longs, habits étriqués, couleurs et mini-jupes, il y en a de plus costauds et marqués par l'air du dehors, il y a des hommes en complet, la cravate bien nouée, comme partout, mais il y a aussi des casquettes rabattues sur l'œil, des canadiennes au col relevé sans façons et pas pour frimer, quelques chapeaux à l'ancienne sortis des armoires ( pas beaucoup, mais on en voit), des casquettes et des vestes un peu insolites pour faire plus *propre* une tenue uniforme (...)

Des cris, des exclamations, pierres jetées d'un côté, charges ciblées et grenades lacrymogènes de l'autre... Allées et venues, attaques, courses dans tous les sens... Après chaque tir, le barrage policier prenait position quelques mètres plus en avant, à travers la brume blanchâtre jaillie de l'éclatement des grenades. Mais la fumée à peine dissipée, un autre assaut était enclenché. Une auto flambait. Un commencement de barricade barrait la rue. (trad. RP)

---

<sup>10</sup> Dans le contexte de nouvelle crise viticole, un vigneron et un CRS sont abattus au cours d'une manifestation des viticulteurs audois le 4 mars 1976 à Montredon-Corbières, cf. notamment Lynch 2019.

<sup>11</sup> Sur la valeur testimoniale des romans de Léon Cordes, voir Torreilles 2016 et Verny 2016b.

\*\*\*\*

2. Vista de Paris, aquela molonada raçada e unanima fa paur. Per milantas que son ! Quaranta, cinquanta mila uèi?...Se n'es estat vist vint cops mai e vint cops mai poiriàn sortir de pertot. La informacions oficialas ne mençonaràn a pro pena qualquis milierats e passaràn de lis... Caganha vièlha coma la paur de Simon de Montfort sus aquelas tèrras conquistadas e jamai ganhadas.

Es pas tant lo nombre dins aquí, es l'esperit que fa paur. Aquò precisament que cap de policia arriba pas a triar ni destriar. Que despuèi sèt segles perdura, reguitna, respelis, insolenta, comanda, s'aclafa, escondut, clandestin, puèi peta coma un levat de fusilhs ! Ensecuta-lo...

Despuèi Paris la conjonctura sentis a rumat :

Catars, uganauuds, soldats del 17en cròças en l'aire en 1907, remembranças simbolicas benlèu mas que son piu-piu endintrat, son « piu-piu totjorn viu » rebombis per un si o un non en acampadas pateticas. Se cámbia de país entre Paris e Montpelhièr. Que voletz pensar d'aqueste lengatge ont las garrigas flamban d'ausida, ont es de rius secs, que los jorns d'auratge, portan l'aigat ?

Vendre son vin, volon vendre son vin aquelis colhauuds !... E dins aquelas tres paraulas « vendre son vin » de dreit afortit, d'umanisme aplicat e de dignitat enfuscada fan una manifestacion païsana... Per París, la barreja es grossèra : lo prepausat a la finalitat nacionala sarra las maissas e lo cuol... Se poiria pas pus, lèu, amont ont tot se fa e se desfà de dreit o de fait, tractar sos afars en familha, cambiar de petroli, d'autos, debanar sas sespeculacions, s'es lo dit qu'al fons d'una provincia desparièra n'es macada una rafatalha que volon vendre son vin... Catars, camisards o soldats del 17en cròças en l'aire son censats sortir de la clandestinita dels segles per s'entusar dins aquel folcore roge mai que de vin.

Atal, despuèi París, ni per dreit ni per tòrt, la finalitat nacional concis que la fatalitat de la resprssion : crosats, inquisitors, desfataires de Richelieu, dragons del rei o cuirassiers de Clemenceau...

Es de causas, un còp de mai, que marcan l'aire e lo caladat.

Vue de Paris, cette foule typée et unanime effraie. Ils sont des milliers ! Quarante, cinquante mille aujourd'hui ? Ils ont été vingt fois plus nombreux et ils pourraient ressurgir de partout. Les informations officielles ne mentionneront pas plus de quelques milliers et n'en parleront plus...

Une trouille vieille comme la peur de Simon de Montfort sur ces terres conquises mais jamais gagnées.

Ce n'est pas tant le nombre qui fait peur, mais l'esprit. Précisément ce qu'aucune police n'arrive à distinguer, ni à comprendre. Ce qui depuis sept siècles perdure, régresse, renaît, insolent, ordonne, puis s'enterre, se cache, clandestin, puis éclate comme une salve de fusils ! Va comprendre...

Depuis Paris la conjoncture sent le brûlé : cathares, huguenots, soldats du 17<sup>ème</sup> la crosse en l'air en 1907, souvenirs peut-être symboliques mais dont le ressort dissimulé, à peine existant, se détend pour un oui ou pour un non, dans des rassemblements pathétiques. On change de pays entre Paris et Montpellier. Que penser de ce langage où les garrigues flambent sans que l'on sache pourquoi, où l'on voit des ruisseaux à secs, qui les jours d'orage, charrient des inondations ?

Vendre leur vin, ils veulent vendre leur vin, ces couillons !... Et ces trois mots « vendre leur vin », de droit proclamé, d'humanisme appliqué et de dignité bafouée déclenchent une manifestation paysanne... Pour Paris le mélange est grossier. Le préposé à la finalité nationale serre les dents et les fesses. On ne pourra plus, bientôt, là-haut où tout se fait et se défait de droit et de fait, traiter ses affaires en famille, échanger du pétrole, des voitures, déployer ses spéculations, s'il apparaît qu'au fin fond d'une province dissidente est meurtrie une populace qui veut vendre son vin... Cathares, camisards, ou soldats du 17<sup>ème</sup> crosses en l'air sont censés sortir de la clandestinité des siècles pour se précipiter dans ce folklore plus rouge que le vin.

Ainsi, depuis Paris, à tort ou à raison, la finalité nationale ne connaît que la fatalité de la répression : les croisés, les inquisiteurs, les saccageurs de Richelieu, les dragons du roi, ou les cuirassiers de Clemenceau...

Ces choses-là, une fois encore, marquent l'air et le pavé. (trad. RP)

\*\*\*\*

3. Piquetat a son pòst , al primier reng, lo CRS Jaume Caramèl s'er pas imaginat que quicòm coma aquò li poguesse arribar : matassar los de la familha.

Tot d'una, li tornèron a la mementa sa vida, son passat, sa condicion coma una seguida de laucecs dins un cèl negre. (...)

Tot d'una un crit gislèt cap aquí : « Putas !...Putas... » Un crit de totis los crits embeguts dins aquela jornada...

Caramèl li semblèt qu'una granada li petava dins lo cap : Josèp !...Lo Josèp !Aquel crit èra lo Josèp !

Alavetz i aguèt de sarga. Se sentiguèt bombir contra tot voler, tustar sens para ni gara. Coma qui faunha ! A tot pèdre ! Mòrt e fòl ! Tustar sus las esquinas vestidas de negre. Los casques e las correjas, suls braces que matracavan, sus sos collègas del moment d'abans !...

Tot aquò susprès, emborniat, ensucat, tustant ara a son torn sens i veire de tota part. l'òme a terra s'èra levat e se getava cap en davant coma un singlar. Dins la mescladissa degun sabiá pas pus ço que fasiá...

Tres passes pus luènh, Clapamaissas, sol, aviá comprés lo còp. L'aviá sentit puslèu. El i vesíá quand tombèt sus Caramèl d'escondut.

L'òme era redobtable e sabiá totis los còps de Jarnac. Pres per darrièr, Jaume, los pompilhs copats, lo suquet dolent, se trobèt a tèrra a son torn e los trucs que li petavan sus la cara e los punhets l'empachavan de se retrobar. E mai quand sentiguèt lo talon de la garamacha qu'enfonsava son pitre d'un balanç mortal pensèt pas a Clapamaissas abans de virar pautas...

Le CRS Jaume Caramel, assigné à son poste, au premier rang, ne s'était pas imaginé qu'une chose pareille puisse arriver : réprimer ceux de sa famille. Soudain, lui revint en mémoire sa vie, son passé, sa condition comme une suite d'éclairs dans un ciel noir. (...)

Tout d'un coup un cri jaillit « Putes ! Putes ! » Un cri parmi tous les cris enquillés dans cette journée....

Caramel sentit qu'une grenade avait explosé dans sa tête : Joseph ! Le Joseph ! (son meilleur ami d'enfance note RP) . Ce cri, c'était le Joseph !

Alors il changea de tenue. Il se sentit rebondir malgré sa volonté, il tapa sans arrêt et sans se parer. Comme s'il pressait le raisin. A tout perdre ! A tue-tête ! Taper sur les dos vêtus de noir, sur les casques et les courroies, sur les bras qui matraquaient, sur ses collègues du moment précédent !

Tous étaient surpris, éborgnés, assommés, et tapaient à leur tour aveuglément et n'importe où.

L'homme à terre s'était levé et se jetait tête en avant comme un sanglier. Dans le bouleversement général, personne ne savait plus quoi faire.

Trois pas plus loin, Clapamaissas, seul, avait compris le coup. Ou plutôt l'avait senti. Et l'avait vu quand il fondit sur Caramel en tapinois.

L'homme était redoutable et connaissait tous les coups de Jarnac. Pris par derrière, les mollets brisés, la nuque endolorie, Jaume fut jeté à terre à son tour et les coups qui pleuvaient sur son visage et ses poings l'empêchaient de se relever. Et même quand il sentit le talon de la botte qui enfonçait sa poitrine d'un élan mortel il ne pensa pas à Clapamaissas avant de s'évanouir. (trad. RP)

La décennie 1970, pendant laquelle se combinent les effets de « mai 68 » et la crise tragique de la viticulture de masse avec la fusillade meurtrière de Montredon, inspire Léon Cordes pour son dernier roman *La Batalha dels teules* (La bataille des tuiles), édité par Max Chaleil aux Presses du Languedoc (Cordas 1979). Dans cet ouvrage d'une rare densité, Cordes intègre dans ses paysages familiers les nouveaux enjeux économiques et sociaux apparus en Languedoc : la pression immobilière, le surgissement du tourisme de masse, à travers l'histoire d'un vieux berger brutalement dépossédé des tuiles de sa bergerie par un promoteur indélicat. La mobilisation du village qui s'ensuit évite le pire, mais les dés sont jetés et l'espoir est fragile.

### **Au soir de la vie : Croisade, Cathares, Troubadours, et toujours Minerve**

Le renouveau de l'occitanisme contemporain autour de Mai 68 se traduit, par exemple, par la candidature ratée de Robert Lafont à l'élection présidentielle de 1974. Mais il s'exprime aussi par l'évocation littéraire et télévisuelle du passé médiéval. L'émission télévisée de Stellio Lorenzi, *les Cathares*, bénéficie en 1966 d'un engouement populaire énorme. La réédition des documents d'époque, les *Cançons* participe d'une même ambiance, en associant les récits de la Croisade aux chants d'amour des troubadours, brutalement interrompus par la conquête du Midi occitan et l'extirpation du catharisme.

Robert Lafont édite en 1980 après de longues recherches un ouvrage d'érudition avec *Les Troubadours* (Fernandez de la Cuesta & Lafont, 1980). Cette édition exhaustive des poèmes médiévaux, traduits en français, castillan, anglais et allemand, souvent accompagnés de leur musique est un monument impressionnant, resté malheureusement peu accessible au grand public...

Quelques années auparavant, Léon Cordes avait ouvert une voie différente. Il s'était décidé, de manière quelque peu hardie et presque iconoclaste, à publier une petite anthologie poétique de ses prédécesseurs, les poètes des XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles (Cordas 1975<sup>12</sup>). Il n'hésite pas à reprendre les textes : « *Notre propos est en premier lieu l'adaptation de chants et de biographies de troubadours à la langue moderne dans une **translation libre** et non une reconstitution rigide* » (Cordes 1975, 8). Pour ouvrir au plus grand nombre ces textes désormais accessibles, il peut alors compter sur des interprètes à la grande popularité, comme l'instituteur audois Claude Marti qui met superbement en musique Marcabru, Eric Fraj, Jacmelina, Marie Rouanet, les ariégeoises Rosine et Martine de Peyre. Plus récemment le groupe féminin *La mal coiffée*, reprendra plusieurs créations inspirées par les troubadours dans ses tours de chants folkloriques occitans. Nombre de ces créations ont été diffusées par les disques de l'association biterroise fondée par Yves Rouquette, *Ventadorn* (nom d'un célèbre troubadour, Bernard de Ventadour) (cf. Zerby-Cros 2010).

Léon Cordes a été quelque peu déconcerté par le théâtre de rue des années 1970, dont le *Teatre de la Carriera* du Piscénois Claude Alranq (1972 & 1977) offre l'exemple le plus abouti. Les allées et venues entre langue française, langue d'oc et leur mélange, le « francitan » (terme qu'il réprouvait), les interventions improvisées et parfois intempestives du public éloignaient ce nouveau modèle, dont je pus mesurer directement le grand succès dans nos villages, des méthodes mises au point, et alors révolutionnaires, par Cordes, Vieu et Boussac à travers les années 1930 et 1950.

Au soir de sa vie, à l'été 1985, appuyé sur un jeune metteur en scène qui avait de qui tenir, son propre fils Michel<sup>13</sup>, Cordes put réaliser avec *Menèrba 1210* (Cordas 1983) le spectacle le plus émouvant qui soit, dans le cadre grandiose des gorges de la Cesse, encadrées dans le Causse du Minervois en contrebas de son village chéri. La pleine satisfaction qui pouvait se lire sur son visage buriné alors qu'il contemplait, entouré de ses parents et amis d'enfance et d'un public fervent, les tableaux successifs du drame qui devait aboutir au premier bûcher de la Croisade est pour moi le dernier souvenir, et le plus fort, que je conserve de Léon.

### **Et pour toujours : une brûlante poésie (Còrdas 2020)**

Roman et théâtre me semblent donc avoir donné la mesure de la capacité créative du grand passeur que fut Léon Cordes. Mais c'est sans doute par son œuvre poétique, longtemps dispersée dans de petits recueils difficilement accessibles, désormais rendue disponible dans la superbe édition de l'IEO, que l'extrême sensibilité et le génie d'écriture de l'homme de passion qu'il ne cessa d'être s'expriment pleinement.

---

<sup>12</sup> Voir le commentaire de l'ouvrage par Roy Rosenstein (2016).

<sup>13</sup> Acteur principal d'une série télévisée, Michel Cordes est décédé le 5 mai 2023 à Grabels (Hérault).

« D'una força de sang que semblava una força de vent, compausava de poëmas »<sup>14</sup> : c'est ainsi que Robert Lafont, lui-même poète à ses heures, évoque ses premières rencontres avec Léon (Petit 1985, 43). Répartis en 8 recueils édités tant bien que mal tout au long de sa vie, les poèmes de Léon Cordes ont été réunis, traduits et publiés par Jean-Marie Petit pour l'IEO en 1997 avec une superbe réédition en 2020 en collaboration avec les enfants de Léon.

Le poème sur la parole, par lequel Cordes marque son besoin de dire -et d'écrire des poèmes à déclamer- prend place dans le premier grand recueil publié en 1946 :

### *Aquarela (Aquarelle) (trad.LC)*

Quand coneiràs que la paraula  
te conven e que son messatge  
a retardat d'una beluga  
la nuèit crentosa al ras del jorn  
-tota paraula es una abelha  
que porta sa carga d'amor-

se l'esperavas la paraula  
coronèla, coma esperavas  
amont-naut la primièra estèla  
qu'a consacrat la fin del jorn  
-tota paraula es una abelha  
que porta sa carga d'amor-

mensonas-la, flor a ta boca,  
e sàpie enfin que l'ai trobada  
la paraula que calia dire  
greva de tot lo pes del jorn  
-tota paraula es una abelha  
que porta sa carga d'amor-

Quand tu sauras que la parole  
te convient et que son message  
a retardé d'une étincelle  
la nuit craintive au bord du jour  
-toute parole est une abeille  
qui porte sa charge d'amour-

si tu l'attendais la parole  
capitale comme tu espérais  
là-haut la première étoile  
qui a consacré la fin du jour  
- toute parole est une abeille  
qui porte sa charge d'amour-

prononce-la, fleur à ta bouche,  
et sache enfin que je l'ai trouvée  
la parole qu'il fallait dire  
lourde de tout le poids du jour  
-toute parole est une abeille  
qui porte sa charge d'amour-

Un autre poème (*Canti per los qu'an perdut la canson*) publié en 1964 dans le recueil *Branca torta*, Branche torse, et souvent cité, exprime à travers de l'image symbolique de la nature réduite au silence, la vocation du poète, seul à pouvoir crier à la place des absents. La parole, devenue chant, prend alors une force collective (trad.LC) :

Canti per los qu'an perdut la canson,  
cap d'autre cant ma boca non pot traire,  
son ni resson  
Simple e florit coma lo sol desaire

D'aver ieu vist l'òrta, l'arbre e l'aucèl,  
muts e bufècs e la cançon perduda,  
tèrra ni cèl  
m'an pas levat la paur d'esclavituda

Tròp se planhis la sansonha del vent,  
tripas d'umans e còrdas de guitarra,

Je chante pour ceux qui ont perdu la chanson,  
ma bouche ne peut en dire d'autre,  
ni couplet ni refrain  
simple et fleuri comme la seule peine

Pour avoir vu le jardin, l'arbre et l'oiseau,  
muets et vains et la chanson perdue,  
terre ni ciel  
ne m'ont oté la peur de l'esclavage

Trop se plaint la complainte du vent,  
tripas d'humains et cordes de guitare,

---

<sup>14</sup> « D'une force de sang semblable à une force de vent, il composait des poèmes » (trad. RP).

un trauc d'avenc  
se pren lo crit, lo brama puèi lo sarra

la bouche d'un aven  
s'empare du cri, le hurle puis l'enferme

Per aver vist muts l'òrta, l'arbre e lo cèl  
e la paura vergonha del lauraire,  
fau pas bèl-bèl  
al vòstre torn de vila, guerrejaires

Pour avoir vu muets le jardin, l'arbre et le ciel  
et la déchéance du laboureur,  
je ne parade pas  
à vos défilés, militaires

D'aici estant escoti 'l dit del vent,  
tripas d'umans e còrdas de guitarra,  
que li ai fisat quand ai levat los rens  
lo buf coral de mon cant solidari.

D'òu je suis j'écoute le dire du vent,  
tripes d'humains et cordes de guitare,  
à qui j'ai confié en redressant mes reins  
le souffle cordial de mon chant solidaire

Léon Cordes trouve son inspiration dans son propre vécu de paysan en contact permanent avec la terre, les éléments minéraux, végétaux et climatiques, mais le vigneron comme l'horticulteur sont des paysans ouverts à la commercialisation de leur production et tributaires du marché, dont l'évolution fut hélas cruelle pour lui et sa famille. Ses poèmes ne peuvent se réduire à une simple sensibilité agreste ou pastorale, même s'ils fourmillent de métaphores où la nature prend toute sa part. La volonté d'exprimer des sentiments et des ressentiments collectifs donne un tour philosophique à ses créations, dont il a lui-même fourni des traductions au plus près de l'original pour inciter les lecteurs à cultiver leur occitan voire à l'apprendre.

Il a reconnu sa dette à l'égard de Verlaine, Garcia Lorca lui aussi dramaturge, Josep Sebastià Pons et le compagnon de ses premiers engagements occitanistes, Max Rouquette... On a pu citer aussi Pablo Neruda et Antonio Machado à propos du plus long de ses poèmes *La respelida de Centelhas*, *La renaissance de Centeilles* (1960), dont nous reproduisons la *Prière à la Vierge noire de Centeilles*. Il s'agit d'une chapelle proche du village de Siran, à l'abandon depuis plusieurs siècles de la restaurée par la volonté et la générosité d'un mécène, l'abbé Giry (cf. Decor 2016) (trad. LC):

Nostra-Dama l'enterrada  
vièrge dont cent aveusadas  
per las tèrras saquejadas  
paguèron una crosada.  
Solàs del trabalhador dins la patz del  
terrorador.

Notre-Dame l'enterrée  
vierge dont cent veuves  
pour la terre ravagée  
payèrent une croisade.  
Paix du travailleur dans la paix de la  
terre.

Dins ta glèisa abandonada  
sus de frèscas embrenadas  
d'àngels negres la nisada  
vèlha sus ta retirada.  
Solàs del trabalhador dins la patz del  
terrorador.

Dans ton église abandonnée  
sur des fresques abîmées  
d'anges noirs la cohorte  
veille sur ta retraite.  
Paix du travailleur dans la paix de la  
terre.

Una istòria m'an contada  
ont i a tròp guerra e secada,  
  
de lenhièrs e d'embauçadas,  
de veuses desconsoladas.

Une histoire ils ont contée  
parlant trop de guerre et de  
sécheresse,  
de bûchers et de tortures,  
de veuves inconsolables.

Solàs del treballador dins la patz del terrador.

Nostra-Dama mascarada  
que sabes la malparada,  
demest ton pòble tornada  
i siagues acompanhada.  
Solàs del treballador dins la patz del terrador.

Ta garriga encigalada  
garda-la de la secada,  
garda-la del fòc del tron,  
De ginèsta coronada  
e de patz acompanhada,  
Nostra-Dama de Centelhas,  
garda lo treballador dins la patz del terrador.

Paix du travailleur dans la paix de la terre.

Notre-Dame la noire  
toi qui sais le triste destin  
revenue parmi ton peuple  
sois-y accompagnée.  
Paix du travailleur dans la paix de la terre.

Ta garrigue aux cigales  
garde-la de la sécheresse  
garde-la du feu du ciel.  
De genêts couronnée  
et de paix accompagnée,  
Notre-Dame de Centeilles  
garde le travailleur dans la paix de la terre.

Pour clore cet article consacré à l'écrivain-paysan par excellence qu'est Léon Cordes, je choisis de reproduire le poème *Mas mans*, édité en 1964 dans le recueil *Branca torta*. Un temps où le poète-vigneron, reconverti en maraîcher méditait plus que jamais sur la condition paysanne et le rapport de l'homme à sa terre (trad. LC) :

Aquí mas mans, mas mans color de terra  
berçadas del mal temps e del trabalh,  
  
mas mans dobertas coma un libre,  
quicom de dur, òrre, simple e sencèr  
coma ma vida e son rambalh.

Aquí mas mans que se voldrian far doças  
per alispar ton pel, fregar ton còs,  
  
mas mans coma un socam torcidas  
que sabon res que lo quichar raspòs  
de l'estiva o del bigòs.

Aquí mas mans que se voldrian borgalas  
  
poder donar lo plaser de las mans,  
mas mans voidas e revoltadas,  
mans de libertat, frairalas, quichal  
despoderat cap a deman.

Aquí mas mans que pasmens donan vida

Voici mes mains, mes mains couleur de terre  
écaillées par le mauvais temps et le travail,  
  
mes mains ouvertes comme un livre,  
quelque chose de dur, rebutant,  
simple et sincère  
comme ma vie et ses tracas.

Voici mes mains qui voudraient être douces  
pour lisser tes cheveux, pour caresser ton corps,  
  
mes mains tordues comme une souche  
et qui ne savent rien que l'étreinte râpeuse  
du mancheron ou de la bêche.

Voici mes mains qui se voudraient généreuses,

donner plaisir des mains,  
mes mains vides et révoltées,  
mains libres, fraternelles, geste  
désespéré vers l'avenir.

Voici mes mains qui pourtant donnent vie

a tota grana, al pus freule plantum, mas mans de sabas encantadas. L'arbre n'èra empeutat qu'a espelit	à toute graine , à la plus frêle plante mes mains de sèves enchantées. L'arbre en était greffé mais il ne m'a donné
Fruta de luna o de baujum.	que fruits de lune ou de folie.
Aquí mas mans qu'an escrit lo poèma	Voici mes mains qui ont écrit le poème
e puèi se son nosadas sin pregar, mas mans dolentas coma un paure	puis, sans prier, se sont fermées, mes mains souffrantes comme un pauvre
de trop servir, de trop luchar, de trop sarrar mas son lassas que d'esperar.	de trop servir, de trop lutter, de trop serrer qui ne sont lasses

## Bibliographie

### Publications de Léon Cordes

- CORDES, Léon. 1964. *Branca torta*. Toulouse : Institut d'Etudes Occitanes, coll. Messatges.
- CORDAS, Joan de. 1974. *Los macarèls* 1. Toulouse : Institut d'Etudes Occitanes coll. A tots, 19-38.
- CORDAS, Léon. 1974. *Los macarèls*. Toulouse : Institut d'Etudes Occitanes.
- CORDES, Léon. 1974. *Le petit livre de Minerve/Lo pichòt libre de Menèrba*, préface de René Nelli, illustrations de Jean-Luc Séverac, s.l.
- CORDAS, Leon (ed.). 1975. *Troubadours d'aujourd'hui/Trobadors al segle XX*. Raphèle-les-Arles : CPM.
- CORDES, Léon. 1977. *Sèt pans*. Toulouse : Institut d'Etudes Occitanes.
- CORDAS, Leon. 1979. *La batalha dels teules*, Montpellier : Presses du Languedoc.
- CORDES, Léon. 1980. *Se conti que conte, édité et illustré par l'auteur*. Lodève.
- CORDAS, Leon. 1983. *Menèrba 1210*. Tolosa: IEO.
- CORDES, Léon. 2016. *1907, La route des gueux*, préface de Rémy Pech, Christian Salès, Argeliers.
- CORDES, Léon. 2016b. « Théâtre et littérature populaires d'Oc. » Conférence donnée au 20ème stage pédagogique de l'IEO, Cité de Carcassonne, 1er septembre 1963, IEO, 1964.
- CORDAS, Leon. 2020 [1997]. *Obra poètica*, ed. Joan Maria Petit. Aurillac : IEO edicions, Coll. Classics occitans.

### Littérature secondaire

- ABRATE, Laurent. 2001. *1900-1968 Occitanie, des idées et des hommes*. Thèse dirigée et préfacée par Rémy Pech. Toulouse : Institut d'Etudes Occitanes.
- ALRANQ, Claude (Teatre de la Carriera). 1972. *Mort e resurreccion de M. Occitania*, 4 vertats. Paris : Maspéro.
- ALRANQ, Claude (Teatre de la Carriera). 1977. *Tabo ou la dernière Sainte-Barbe*. Paris : PJ Oswald.
- BAGNOL, Jean-Marc. 2013. « Édouard Barthe, les parlementaires de l'Hérault et la question du prix du vin durant l'entre-deux-guerres. » *Annales du Midi* 125 (281), 57-67.
- BAGNOL, Jean-Marc. 2011. *Le Midi viticole au Parlement*. Montpellier: Presses universitaires de la Méditerranée.

- BLANC, Louis. 1948. *Souvenirs de 1907*. Introduction par Léon Cordes, 'Légende pour les Jacques'. Olonzac : CGVM et Syndicat du Minervois.
- BLOCH, Marc. 1946. *L'étrange défaite. Témoignage écrit en 1940*. Paris : Société des Éditions Franc-Tireur.
- CAMPROUX, Charles. 1935. *Per lo camp occitan*. Narbonne.
- CAMPROUX, Charles. 1955. « Le prix Aubanel. GARRAMATCHO. » *Lettres françaises*, N° du 22/12/1955 (cité dans Petit 1985, 68-69).
- DECOR, Miquèl. 2016. « La cosmogonia dins La Respelida de Centelhas. » *Revue des langues romanes*, tome CXX, 2, 331-338.
- FERNANDEZ de la Cuesta, Ismaël e Robert Lafont (ed.). 1980. *Las cançons dels trobadors*. Tolosa: IEO.
- FORET, Joan Claudi. 2016. « Leon Cordas, ome de teatre. » *Revue des langues romanes*, tome CXX, 2, 339-352.
- LAFONT, Robert. 1974. *La revendication occitane*. Paris : Flammarion.
- LESPOUX, Yan. 2016. « My beautiful laundrette, Léon Cordes et le projet de laverie automatique de l'IEO (1951-1953). » *Revue des langues romanes*, tome CXX, 2, 403-412.
- LESPOUX, Yan. 2023. *Pierre-Jean Berthaud, un occitaniste dans le siècle*. Lormont : Le Bord de l'eau.
- LYNCH, Edouard, Insurrections paysannes. De la terre à la rue, Vendémiaire, Paris, 2019.
- PETIT, Jean-Marie. 1985. *Léon Cordes*. Béziers : CIDO et Occitania.
- PECH, Rémy. 2014. « La révolte des vigneron du Midi en 1907. » In *Histoire des mouvements sociaux en France de 1814 à nos jours*, ed. Pigenet, Michel & Danielle Tartakowsky (éd.), 249-258, Paris : La Découverte.
- PECH, Rémy & Jules Maurin. 2013. *1907, les mutins de la République*. 2<sup>ème</sup> édition augmentée. Toulouse : Privat.
- Pitte, Jean-Robert. 2002. *Philippe Lamour*. Paris : Fayard.
- ROSENSTEIN, Roy. 2016. « Troubadours aujourd'hui, le poète Léon Cordes et sa translation. » *Revue des langues romanes*, tome CXX, 2, 301-308.
- TORREILLES, Claire. 2016. « Léon Cordas, romancier testimòni. » *Revue des langues romanes*, tome CXX, 2, 376-377.
- VERNY, Marie-Jeanne (ed.). 2016a. *Leon Còrdas/Léon Cordes, « Canti per los qu'an perdu la cançon »*. *Revue des langues romanes*, tome CXX, avant-propos, 296-300.
- VERNY, Marie-Jeanne. 2016b. « Leon Cordas, passeur de langue et de culture. » *Revue des langues romanes*, tome CXX, 2, 379-402.
- ZERBY-CROS, Annie. 2010. « Ventadorn ou l'aventure d'une maison de disques occitans à Béziers. » *Lengas* 67 [En ligne].  
DOI : <https://doi.org/10.4000/lengas.700>

## Remerciements

Je veux remercier chaleureusement la fille de l'écrivain, Magali Jarque-Cordes, pour sa fidélité à la mémoire et à l'œuvre de son père et l'amicale attention avec laquelle elle a suivi ce travail et procuré à l'auteur de nombreux documents.

Je me dois de remercier aussi Sylvie Caucanas, archiviste-paléographe en charge du classement du fonds Cristian Laus de la bibliothèque Rochegude d'Albi, qui comporte un important échange de correspondance entre Léon Cordes et Laus dont elle m'a communiqué l'essentiel.

## Résumé

Léon Cordes (1913-1985) est imprégné d'un héritage culturel où se mêlent, de Minerve à Argeliers, le souvenir des cathares, la Croisade menée contre eux au XIII<sup>ème</sup> siècle, et, tout proche, celui de la révolte vigneronne de 1907. Dès les années 1930, il prend part à l'éclosion d'un occitanisme entièrement renouvelé, aux côtés de Charles Camproux, puis de Robert Lafont et Max Rouquette. Auteur de théâtre et rédacteur de revues, poète sensible, il revendique le profil singulier d'un paysan viscéralement lié à sa terre, mais maîtrisant toutes les disciplines littéraires pour s'engager par la création dans la défense et le développement d'une langue et d'une civilisation occitanes passionnément vécues. Le présent article, né de l'admiration et de l'amitié, s'efforce de restituer les grandes étapes d'un parcours insuffisamment reconnu, celui d'un écrivain-paysan dont le profond enracinement s'est accompagné d'une ouverture délibérée à la modernité.

## Résumit

Léon Còrdas (1913-1985) es impregnat d'un eiretatge cultural ont se mesclan, de Menerba a Argeliers, lo sovenir dels catars, de la Crosada menada contra elis al segle XIII<sup>en</sup>, e, tot proche lo de la granda revolta vinhairona de 1907. Tre las annadas 1930, participa a l'espeliment d'un occitanisme completament renovat, amb Carles Camprós, puèi Robert Lafont e Max Roqueta.

Autor de teatre e redactor de revistas, poeta sensible, se reclama del perfil singular d'un païsan viscèralament ligat a sa terra, mas mestrejant totas las disciplinas literairas per s'engatjar al mejan de la creacion dins la defensa e lo desvolopament d'una lenga e d'una civilisacion occitans viscudas amb passion. Aquel article, nascut d'admiracion e d'amistat, vòl far reviuire las grandas estapas d'un trajecte pas pro reconegut, lo d'un escrivan-païsan que son enrasigament prigond es ligat amb una dobertura volguda a la modernitat.

## Abstract

Léon Cordes (1913-1985) was steeped in a cultural heritage which, from Minerve to Argeliers, combined memories of the Cathars, the Crusade waged against them in the 13th century and the winegrowers' revolt of 1907. From the 1930s onwards, he took part in the emergence of a completely new Occitanism, alongside Charles Camproux, then Robert Lafont and Max Rouquette. As an writer of theater plays and an editor and a sensitive poet, he claimed to be a peasant with a visceral connection to his land, but mastered all the literary disciplines in order to use his creative work to defend and develop an Occitan language and civilisation that he passionately lived. This article, born of admiration and friendship, attempts to retrace the major stages of an under-recognised career, that of a peasant and writer whose deep roots went hand in hand with a deliberate openness to modernity.

Cyrille François

**« C’est une étiquette qui ne me dérange pas,  
elle suggère une réalité »**

Entretien avec Jean-Pierre Rochat<sup>1</sup>

**Cyrille François**

est Maître d’enseignement et de  
recherche à l’Ecole de français langue  
étrangère de l’Université de  
Lausanne.

[cyrille.francois@unil.ch](mailto:cyrille.francois@unil.ch)

**Mots-clés**

Jean-Pierre Rochat – littérature – écrivain paysan – Suisse – écopoétique

Auteur d’une vingtaine de livres depuis 1982, Jean-Pierre Rochat a mené une carrière d’écrivain en parallèle de son activité de paysan jusqu’à sa retraite, en 2019. Il se consacre depuis entièrement à la littérature, tout en conservant un lien fort avec la terre et les animaux.

Né en 1953 d’un père horloger, Jean-Pierre Rochat n’a pas grandi dans un milieu paysan, mais il s’est intéressé très tôt au travail de la terre. Il raconte dans *Roman de gares* (Éditions d’Autre part, 2020) ses premières expériences agricoles chez son grand-père, puis les années de formation au métier de paysan pendant l’adolescence. C’est en tant que berger qu’il entre pleinement dans le monde professionnel (expérience racontée dans *Berger sans étoiles*, cf. bibliographie), avant de devenir fermier et éleveur de chevaux. Il développe alors une exploitation à taille humaine où le travail est réalisé, autant que possible, sans machines, utilisant des chevaux plutôt qu’un tracteur jusque dans les années 1980.

L’œuvre de Jean-Pierre Rochat est principalement constituée de romans et de nouvelles. Il s’est aussi intéressé à la poésie (*Sur du Rouge vif*) et au théâtre (*Mon totem c’est la cheminée de l’usine d’incinération*). Il est le lauréat de plusieurs prix

---

<sup>1</sup> Entretien réalisé le 3 décembre 2022.

en Suisse romande, dont le Prix Michel-Dentan<sup>2</sup> 2013 pour *L'Écrivain suisse allemand*, et le Prix du Roman des Romands<sup>3</sup> 2018-2019 pour *Petite brume*.

**Le dossier thématique de ce numéro de la revue *apropos* porte sur les « écrivains paysans ». Vous étiez vous-même souvent présenté dans vos livres comme « écrivain et paysan ». Que pensez-vous de ces dénominations et laquelle vous correspond le mieux ?**

Jusqu'à ma retraite, en 2019, c'était « paysan écrivain » : c'est le paysan qui nourrissait l'écrivain. En Suisse, les écrivains qui gagnent leur vie, il y en a quelques-uns, surtout dans le roman policier, mais autrement, il n'y en a pas beaucoup.

C'est une étiquette qui ne me dérange pas, elle suggère une réalité.

**Mais on n'utilise pas cette étiquette pour ceux qui sont écrivains et...**

... et enseignants. Oui, parce qu'écrivain et paysan, c'est très antagoniste. En France, ça existe beaucoup plus. Les paysans sont beaucoup plus intellos en France qu'en Suisse. C'est difficile à expliquer, c'est peut-être plus local : en Suisse, ils sont membres d'une chorale, par exemple. Mais les paysans français, ils lisent, tandis que les paysans suisses, c'est plutôt des gens qui lisent après leur vie de paysan. C'est aussi une activité qui ne laisse pas beaucoup de temps à la lecture.

**Et encore moins à l'écriture ! Racontez-nous votre pratique d'écrivain.**

L'écriture, c'était vraiment une discipline pour moi. Le soir, on est fichu. Alors je me levais entre 3 et 4 heures, je lisais, j'écrivais, et après j'allais traire. Idéalement. Il y a des jours où ça ne marchait pas. En revanche, il y a des jours où il pleut et on a plus de temps. L'écriture était liée à l'activité de paysan. Maintenant, je n'ai plus cette discipline.

**C'était une discipline que vous vous étiez imposée pour quelle raison ?**

C'était un plaisir, je n'avais pas de peine à me lever pour ça. J'ai toujours pensé qu'il fallait une certaine gêne pour écrire, pour être inspiré. C'était un moyen d'expression : si tout baigne on a moins besoin de l'exprimer.

**Dans *Roman de gares*, vous écrivez : « Du paysan-écrivain, il ne reste plus que l'écrivain » (p. 44). Est-ce que vos pratiques d'écriture ont changé depuis la retraite du métier de paysan ?**

Oui, c'est n'importe quand maintenant. Avant, c'était l'écriture dans l'urgence, mais en travaillant toute la journée, il y avait quand même une réflexion quotidienne. Tandis que maintenant, c'est beaucoup moins discipliné, et ce n'est

---

<sup>2</sup> « Une des plus importantes et prestigieuses récompenses littéraires en Suisse romande consacrant le travail d'un auteur suisse d'expression française » (<[www.prixmicheldentan.ch](http://www.prixmicheldentan.ch)>).

<sup>3</sup> Prix littéraire qui « a pour objectif de promouvoir la littérature contemporaine de Suisse romande et de favoriser le lien entre les auteurs et leur public, et plus particulièrement le lectorat jeune » (<<https://romandesromands.ch/>>) ; il est décerné par les élèves.

pas plus productif. J'écris plus, mais pas mieux. Je travaille souvent entre 20h et 2h du matin, je ne sais pas pourquoi. Finalement pas si loin d'avant !

**Est-ce que vous avez l'impression de faire plus de brouillons ? De faire sur papier tout le travail que vous faisiez auparavant dans la tête pendant la journée de travail ?**

Les brouillons font partie de la réflexion, aujourd'hui je marche inlassablement, en forêt, sur les pâturages, les idées qui venaient dans le va et vient des machines agricoles se retrouvent dans la marche à pied.

**Lorsque vous vous présentez, vous utilisez parfois le terme « autodidacte ». Qu'entendez-vous par là ?**

C'est le fait d'apprendre sur le tas sans formation académique. Ce n'est pas une faculté, autodidacte, c'est une volonté, de la persévérance, une formation permanente, une évolution, non sans modèles, non sans maîtres, des artisans du verbe ou de la matière.

J'ai quitté l'école à 14 ans et demi. Après je suis allé chez les paysans et j'ai fini ma scolarité dans une école de montagne avec neuf niveaux dans la même classe. C'est surtout là que j'ai appris le métier de paysan. Pour le métier d'écrivain, il n'y avait pas de formation à l'époque. Dans la formation scolaire, c'était toujours le grand écart. Paysan et écrivain, ça ne fonctionne pas : soit on suit la branche agricole, les études d'ingénieur agronome, soit on fait la littérature. J'ai découvert l'écriture avec une enseignante qui nous faisait recopier des textes pour nous punir. J'ai vu que ça allait plus vite si j'inventais. Pour moi l'écriture ça devrait être un plaisir. C'est la principale motivation. Quand j'ai dit que je voulais faire écrivain, on m'a dit qu'il fallait prendre le latin et le grec.

**Est-ce que vous auriez moins eu l'impression d'être autodidacte si vous aviez continué vos études et fait du latin et du grec ?**

Oui. Mais j'ai toujours beaucoup lu, je suis un grand lecteur. C'est ça la formation de l'écrivain.

**La lecture, c'est votre « école buissonnière de la littérature » (p. 115), comme vous l'écrivez dans *Lapis-Lazuli* ?**

Oui. Mes premiers auteurs, c'étaient des auteurs comme Jean Giono, Marie Mauron, Charles Ferdinand Ramuz, Monique Saint-Hélier, Marcel Aymé. Il y avait quand même un rapport avec la terre ! Il y a des écrivains comme Anne Serre, par exemple son *Voyage avec Vila-Matas*, qui fonctionnent comme des déclencheurs. Il y a des livres qui me donnent envie d'écrire. Il y a d'autres écrivains, comme Ramuz, que j'ai du plaisir à relire, mais qui me donnent moins cette envie d'écrire. Il n'y en a pas beaucoup qui me stimulent vraiment. Marcel Aymé plus que Ramuz. Il a beaucoup d'humour et un second degré. Giono, c'était plutôt dans ma jeunesse. C'est un peu trop lyrique.

**Comment est-ce que vous choisissez les livres que vous lisez ?**

Ça dépend. Je reçois le *Magazine littéraire* et de temps en temps je découvre un livre précis, mais en principe j'aime bien découvrir moi-même. Je suis toujours impressionné par les pavés, que je n'arriverai jamais à faire, cette manière de créer un monde dans lequel on se maintient.

**Est-ce parce que vous manquiez de temps ?**

Je suis impatient, j'ai envie d'arriver à la fin. Pourtant, il y a parfois des histoires qui s'y prêteraient, comme *Lapis-Lazzuli*.

**Est-ce que la retraite vous donne envie de vous essayer à de nouveaux formats ou de nouvelles formes, comme le théâtre que vous aviez abordé il y a quelques années avec *Mon totem c'est la cheminée de l'usine d'incinération* ?**

Non, j'aime bien la nouvelle et le roman. Je n'ai publié qu'un seul livre de poésie et j'aurais de quoi faire un autre recueil avec des textes écrits depuis la retraite, mais la poésie, il y a beaucoup plus de gens qui en écrivent que de gens qui en lisent. J'ai toujours eu de l'intérêt pour des genres différents. La BD, par exemple, m'a aussi influencé dans mon travail d'écrivain : ma façon d'écrire est assez proche de la BD parfois.

**Entre la nouvelle et le roman, comment est-ce que vous choisissez le genre ? Est-ce le sujet qui détermine la forme ou est-ce que ça vient pendant l'écriture ?**

Souvent, je démarre pour écrire un grand roman et ça finit en nouvelle ! Tout à coup, l'histoire est finie. La Chambre d'échos, mon éditeur parisien, me demande assez régulièrement des nouvelles. Je reprends alors souvent des bouts de romans inachevés pour écrire les nouvelles.

**Les nouvelles n'ont pas toujours la même tonalité que les romans. Dans *Hécatombe*, il y a par exemple une nouvelle fantastique. Est-ce que vous pensez avoir plus de liberté dans la nouvelle ?**

Oui. Parfois l'idée de départ est différente, parfois ça vient en écrivant, ça part avec une phrase, les images viennent. Lors d'une résidence à Bienne, à l'« Institut Benjamenta » créé dans une sculpture à l'honneur de Robert Walser<sup>4</sup>, j'ai fait des lectures publiques quotidiennes. L'idée était d'écrire une histoire chaque jour pour la lire le lendemain<sup>5</sup>. Ça m'a fait évoluer un peu dans ma façon d'écrire. J'entends mieux les phrases quand j'écris.

**Avant cette expérience, l'oralité jouait déjà un rôle important dans votre**

---

<sup>4</sup> La « Robert Walser-Sculpture » créée par Thomas Hirschhorn en 2019 était un monument intégrant différents espaces de rencontre et d'exposition, dont l'« Institut Benjamenta » (titre français du roman de Robert Walser *Jakob von Gunten*).

<sup>5</sup> Ce projet a donné lieu au recueil bilingue *Chaque jour une histoire* (cf. bibliographie).

**écriture. Comment décririez-vous le style de vos romans, cette « patte » dont vous avez parlé dans d'autres entretiens ?**

J'ai publié *Berger sans étoiles* en 1984. J'ai démarré avec un succès. Il a été traduit en allemand, dans deux romanches différents. C'était un peu la bible des bergers à un moment. Il a aussi été publié comme feuilleton dans plusieurs journaux. Le sujet a plu, mais il y avait aussi un langage nouveau, qui était plus..., comment dire, qui était un style ouvert. Ça a été très bien reçu, les gens y voyaient une fraîcheur. Ça a suscité pas mal de vocations.

Après *Berger sans étoiles*, c'était mon style, j'ai continué. Ce n'est pas un style définitif, dans un passage, je passe souvent du langage parlé à un langage plus soutenu. J'aime bien ces ruptures pour surprendre le lecteur. J'interpelle de plus en plus le lecteur.

**Est-ce que ce style vous est venu naturellement ou est-ce qu'il est très travaillé ?**

C'est venu assez naturellement. Après, j'aime aussi réécrire. Par exemple, *L'écrivain suisse allemand*, je l'ai écrit plusieurs fois, il y a six versions différentes, mais je ne reprends jamais celle d'avant. C'est une variation sur un thème connu. C'est ce qui permet d'enrichir le langage. La première version, c'est très linéaire, c'est l'intrigue, ensuite c'est le plaisir de la réécriture. Je relis énormément. C'est presque illisible tellement c'est travaillé.

J'écris seulement à la main. C'est une condition pour moi. J'ai du plaisir à faire comme ça. J'ai besoin du crayon, de la plume, du cahier. Il y a un rapport artisanal à l'écriture, c'est comme de traire les chèvres à la main. J'aime bien l'objet livre aussi en tant que lecteur. J'ai besoin du livre. J'annote toujours.

**Est-ce que vous avez parfois envie de réécrire vos livres quand vous les relisez après publication ?**

Quand c'est publié, je n'y touche plus. C'est quand il y a des lectures publiques que je relis les textes, mais je ne les corrige pas. En 2006, La Chambre d'échos m'a proposé de rééditer *Berger sans étoiles*, qui avait paru en 1984 aux Éditions d'en bas, et m'a demandé si je voulais le reprendre. J'ai commencé à le corriger, mais c'était impossible, ça n'allait pas. Alors j'ai arrêté.

**Vos textes contiennent des événements proches de ceux que vous avez vécus et ils mettent souvent en scène un paysan qui écrit des livres, une espèce de *doppelgänger*, qui n'est pas vraiment vous. Malgré les ressemblances, on dirait que le protagoniste de *Berger sans étoiles* n'est pas le même que celui de *Petite Brume* ou de *Roman de gares*. Comment les personnages de vos livres ont-ils évolué ?**

Il y a un fonds commun entre les personnages de mes livres, oui, mais il y a quand même une évolution. Je suis content que vous le disiez. Il y a des gens qui me disent « *Berger sans étoiles* c'est mon préféré ». Ça m'embête, ça voudrait dire qu'il n'y a pas d'évolution. *Petite Brume*, ce n'est pas vraiment moi. J'avais même à l'esprit le

gaillard à qui c'est arrivé. C'était une époque, les années 80-90, où il y avait beaucoup de mises. Ça se fait moins maintenant, ça se vend séparément, sur Internet. Il n'y a plus cette journée où tout se vend.

*Berger sans étoiles*, ce n'était pas un roman, c'était un récit qui décrit très fidèlement mes premières expériences de berger. Je prends plus de liberté dans les romans, ce n'est pas toujours moi.

**Votre profession de paysan a-t-elle selon vous affecté la manière dont on vous lit ou dont vous écrivez ? Est-ce que vous sentez parfois que vous n'êtes pas complètement libre dans votre écriture ?**

Ça va encore. C'était déjà une liberté d'être écrivain et paysan. Ce n'était pas du tout normal. C'est un des plus grands plaisirs, d'être libre du choix de ses contraintes. Il y a eu ces quelques cas où c'est un copain qui m'a demandé d'écrire un texte, mais je ne suis jamais passé chez de plus gros éditeurs. Après *Petite Brume*, de gros éditeurs m'ont fait des propositions, mais je me suis fait une fierté de rester, parce que mes éditeurs, actuellement, c'est des amis. Je regrette un peu, parfois, parce que financièrement, ça aurait fait vendre plus de livres. Avant de remettre le domaine à ma fille, je n'avais pas d'ambition économique, tandis que là, j'ai un peu de difficultés financières. L'écriture, ça paie quand on a des prix. J'ai eu le Prix du Roman des Romands, *L'écrivain suisse allemand* a eu le Prix Dentant, ça vaut la peine. Quand il n'y a que les droits d'auteurs, chez un petit éditeur, c'est difficile.

**Depuis *Petite Brume*, les interviews mettent souvent l'accent sur la question du suicide des paysans. Si vos livres parlent en effet des difficultés que vivent les paysans, ils sont tout de même souvent très positifs et mettent en avant le plaisir de vivre, l'amour. Que pensez-vous de la réception de *Petite Brume* ?**

Mes livres sont plutôt optimistes, il n'y a que *Petite Brume* qui est pessimiste. Et c'est celui qui a le mieux marché, c'est un peu triste. C'est les drames qui fonctionnent mieux.

**Lors de la publication de *Petite Brume*, on a parfois l'impression que vous étiez invité à la télé ou à la radio moins en tant qu'écrivain qu'en tant que témoin, que porte-parole des paysans.**

Exactement, chaque fois qu'ils avaient un problème avec les suicides des paysans, ils me téléphonaient. Mais c'est une bonne pub, parce que tout le monde regarde le téléjournal, alors que les émissions culturelles, c'est une minorité. J'ai eu de la chance qu'il y ait les deux sujets, paysans et écrivain.

**Vous avez dit tout à l'heure que ce n'était pas « normal » d'être écrivain et paysan, mais il existe d'autres exemples également. Est-ce que vous lisez les livres d'autres écrivains-paysans ?**

Oui, j'avais un ami, André Bucher<sup>6</sup>, qui est décédé cette année [l'entretien a été réalisé en 2022]. Je suis allé plusieurs fois chez lui. Ça, c'est un écrivain paysan que j'appréciais beaucoup. Je connais aussi Noëmi Lerch<sup>7</sup>, dont les livres sont publiés chez le même éditeur que les traductions de mes romans en allemand.

**Il existe en France une association des écrivains et des artistes paysans (AEAP), dont les objectifs sont, entre autres, de « sortir les paysans de leur isolement en s'affirmant par l'écriture, traduire une mémoire entre tradition et modernité et la faire partager, tels sont les buts et la genèse de l'association des écrivains et artistes paysans »<sup>8</sup>. Que pensez-vous de cette initiative ? Est-ce qu'elle serait possible et/ou souhaitable en Suisse ?**

Peut-être en Suisse allemande, mais pas en Suisse romande. Il y a peut-être 2% des paysans qui lisent et presque 0% qui écrivent. Ce sont surtout les paysans retraités qui lisent. Les enfants de paysans s'intéressent aussi aux livres sur les paysans, il y a un truc un peu nostalgique.

**Que pensez-vous du courant écopoétique ? Est-ce que ça vous réjouit de voir tous ces romans qui parlent de la nature, d'un retour à la terre, même s'il s'agit souvent de citadins qui vont vers la nature plus que de paysans qui écrivent ? Redoutez-vous l'approche parfois « touristique » de la nature ?**

Oui, c'est très bien. De toute façon, le côté touristique, il est là. Autant qu'on aille en Valais qu'en Thaïlande. La diversité écologique a été appauvrie par les agriculteurs eux-mêmes, le courant écopoétique, même empreint d'une certaine naïveté, encourage une exploitation plus respectueuse de la nature.

**Le monde agricole a beaucoup évolué depuis le début de votre carrière, notamment en raison de la mécanisation du travail. Qu'est-ce que cela a changé à vos yeux ?**

Les paysans sont de plus en plus solitaires. Ils sont seuls sur leurs tracteurs. C'est moins familial parce qu'il y a moins de travaux communautaires. Avant, il y avait encore des travaux où on avait besoin de bras. Aujourd'hui c'est tellement mécanisé que les paysans sont seuls sur leur machine. Et le ou la partenaire a encore un deuxième travail pour financer l'exploitation. Les machines sont tellement chères qu'elles sont difficiles à financer. En plaine, on peut se regrouper pour acheter des machines. À la montagne, c'est plus difficile. L'agriculture

---

<sup>6</sup> André Bucher (1946-2022), écrivain des « grands espaces », « œuvrant de son mieux pour que l'écologie rentre en littérature », comme il se présentait lui-même (<<https://www.m-e-l.fr/ec,286>>).

<sup>7</sup> Née en 1987, Noëmi Lerch a étudié les lettres à Bern et à Lausanne, elle a vit notamment l'été comme bergère dans le haut plateau de la Greina entre les cantons du Tessin et des Grisons. Elle a publié *Die Pürin* (die brotsuppe, 2015/trad. française : *La payisanna*, Éditions d'En bas, 2020), *Grit* (die brotsuppe, 2017/trad. française Éditions d'en bas, 2022) et a reçu le Prix suisse de littérature pour *Willkommen im Tal der Tränen* (die brotsuppe, 2019).

<sup>8</sup> <[www.ecrivains-paysans.com/staff/a-e-a-p](http://www.ecrivains-paysans.com/staff/a-e-a-p)>.

industrielle ne m'intéresse pas, c'est plutôt l'agriculture de moyenne montagne. Dans le Jura, c'était à 1000 mètres. L'agriculture que je mets en scène, c'est quand même une agriculture très artisanale, ce n'est pas cinquante hectares de monoculture. Je travaillais avec des chevaux et on faisait les marchés, il y a un contact direct, des échanges. Je vendais aussi mes livres au marché, ça élargissait la clientèle.

Il y a un retour aux petites exploitations familiales, la permaculture. Si on travaille avec des chevaux, on peut utiliser le fumier. On revient aussi à la vente directe et au marché. Mais il y a encore beaucoup de choses à faire pour que les paysans livrent directement leurs produits au marché. Il faut aussi que la clientèle commence à acheter plus intelligemment. Parce que quand on bouchoie une bête, il y a de bons morceaux, mais la plus grande partie, ce sont de bas morceaux. Alors les bouchers importent les filets et les bons morceaux d'Argentine et puis ils n'ont pas envie d'acheter une bête entière de peur de ne pas pouvoir commercialiser le deuxième choix. Il y a des consommateurs qui s'intéressent plus au bio et à la proximité, mais c'est la situation idéale. L'ouvrier qui travaille toute la semaine avec un salaire minimum, c'est normal que le samedi il aille au supermarché pour acheter le moins cher possible.

***Roman de gares met en scène un paysan nouvellement retraité. Est-ce que, comme lui, le travail de paysan et le contact avec les animaux vous manquent ?***

Oui, *Roman de gares* c'était vraiment la transition vers une vie citadine. Maintenant restent le chien, deux chats et des poules, et je vais régulièrement chez ma fille. Au début ça a été difficile parce que ça s'est passé brutalement, mais après, c'est une deuxième vie, c'est aussi une découverte. La retraite, c'était en 2018. Ma fille et mon beau-fils, qui est ingénieur agronome, ont dit qu'ils étaient d'accord de reprendre la ferme à condition que je parte. C'était au mois d'août et c'était pour le mois de janvier. C'était un peu brutal, alors que j'avais pensé finir ma vie là-haut et continuer à travailler, comme ça se fait beaucoup. Mais d'une certaine manière ils avaient raison, parce qu'il y a eu beaucoup de domaines qui ont été remis où ça ne jouait pas du tout. Il y a une différence de vision de l'agriculture entre les générations.

***Dans l'émission *Entre les lignes* (RTS, 12 juillet 2013), vous soulevez la question du régionalisme au sujet de *L'écrivain suisse allemand*. Est-ce que vous pensez être vu comme un écrivain régionaliste ?***

Je ne rejette pas du tout le terme de régionaliste. Ramuz aussi peut être considéré comme écrivain régionaliste, mais avec une certaine universalité des personnages qui dépasse les régions. Ce que j'ai écrit, j'aurais très bien pu l'écrire dans le Jura français. Il n'y a pas d'identité patriotique. Il y a une certaine identité qui est provoquée par l'environnement.

***Vous parlez souvent de Ramuz, dont vous dites dans *Petite brume* qu'il est « le dernier à décrire les paysans » (p. 36-37), ou de Gustave Roud,***

**avec lequel vous ressentez une proximité thématique. Dans le même passage de *Petite brume*, vous ajoutez que « dans les romans contemporains, on voit les tracteurs que de loin ». Ramuz et Roud ont parlé du monde rural sans être paysans. À votre avis, est-ce qu'on peut écrire sur les paysans de la même manière si l'on est soi-même paysan ou pas ?**

Il y a peut-être un côté plus folklorique, mais Ramuz, il était quand même dans la région. Il ne mettait peut-être pas les mains, mais il suit les vigneron, il était intégré, il a vraiment vécu ce qu'il écrit. Bon, il y a aussi une dimension mystique qui ne passe plus trop. Aussi un manque d'humour, parfois. Il est certain qu'il y a une différence entre le rapport au réalisme et l'identification intellectuelle, les personnages sont parfois figés dans le lyrisme, les spécificités du monde rural noyées dans la poétique.

**Vous avez dit « plus folklorique ». Dans quel sens ?**

Plus lyrique, il a toujours un ton mystique, religieux, qui va avec ce plan de travail sur le bien et le mal.

**Vous êtes bilingue français et allemand. Avez-vous déjà lu les traductions allemandes de vos livres ?**

Oui, forcément, la traductrice ou le traducteur me demande. Et après je les lis quand ils sont publiés. Parfois c'est un peu difficile de me lire en allemand, je ne reconnais pas tout à fait le style. Je trouve que la traductrice a bien trouvé le style dans *Petite Brume*, alors qu'elle était peut-être allée trop loin avant dans *L'Écrivain suisse allemand*. Et dans les nouvelles bilingues, la version en allemand est presque mieux que la version en français !

### **Sélections d'œuvres de Jean-Pierre Rochat en français et en traduction allemande.**

- Berger sans étoiles*. Lausanne : Éd. d'En-Bas, 1984  
réédition Paris : La Chambre d'échos, 2006.  
*Hirt ohne Sterne*. Übersetzung von Elisabeth Profos-Sulzer, Gümligen: Zytglogge, 1986.  
*Mon totem c'est la cheminée de l'usine d'incinération*. Dole, St-Imier : Canevas, 1992.  
*Sur du Rouge vif*. Delémont : Éd. d'Autre Part, 1999.  
*Hécatombe : nouvelles bucoliques*. Paris : La Chambre d'échos, 1999.  
*L'Écrivain suisse allemand*. Delémont : Éd. d'Autre Part, 2012,  
*Melken mit Stil*. Übersetzung von Yla M. von Dach. Biel: die brotsuppe, 2015.  
*Journal amoureux d'un boucher de campagne : [affections]*. Paris : La Chambre d'échos, 2014.  
*Lapis-Lazuli*. Genève : Éd. d'Autre Part, 2015.  
*Petite brume*. Genève : Éd. d'Autre Part, 2017.  
*Nebelstreif*. Übersetzung von Yla M. von Dach. Biel: die brotsuppe, 2019.  
*Roman de gares*. Genève : Éd. d'Autre Part, 2020.

*Jeden Tag eine Geschichte/Chaque jour une histoire, nouvelles*, Französisch/Deutsch, Übersetzung von Yves Raeber, Biel/Bienne: die brot-suppe, 2021.

*Les mots comme des lapins lâchés dans la nature. Journal d'ici et d'hier*. Paris : La Chambre d'échos, 2022.

### **Bibliographie sur Jean-Pierre Rochat**

GENTIZON, Jean-Michel & Thomas Hunkeler. 2022. *Jean-Pierre Rochat - Bien après les jours et les saisons, et les êtres et les pays*. Paris : Edition des Crépuscules.

VOLDRICHOVA Beránková, Eva. 2023. « De la dissidence esthétique au marketing littéraire : stratégies centrifuges et centripètes des romanciers suisses contemporains. » *Ostium* 19 (2).

<<https://ostium.sk/language/en/de-la-dissidence-esthetique-au-marketing-litteraire-strategies-centrifuges-et-centripetes-des-romanciers-suisse-contemporains/>>.

# Fundstück

Bauern als Schriftsteller (20./21. Jhdt.)

Les écrivains-paysans (XXe-XXIe s.)



Bild: Büro von Émile Guillaumin, musée Émile Guillaumin (Ygrande), Foto: J. Lehner t

apropos

[Perspektiven auf die Romania]

[www.apropos-romania.de](http://www.apropos-romania.de)

Winter  
2023

11

ISSN: 2627-3446

Joris Lehnert

## Émile Guillaumin en allemand

Deux traductions

### Joris Lehnert

enseigne la langue et la civilisation  
françaises à l'université Humboldt de  
Berlin.

[joris.lehnert@hu-berlin.de](mailto:joris.lehnert@hu-berlin.de)

### Mots-clés

Emile Guillaumin – écrivain-paysan – traduction – Joseph Haas – Rudolf Caltopen

## 1. Présentation des traductions

Les œuvres d'Émile Guillaumin en Allemagne sont donc, on l'a vu<sup>1</sup>, avant tout des œuvres destinées à un public scolaire, présentées sous forme d'éditions de recueils, d'extraits choisis avec des aides à la compréhension. Leur traduction fut beaucoup plus rare malgré les informations contraires qu'on trouve ci et là. Finalement, seul fut traduit parmi ses romans le dernier, *Le syndicat de Baugignoux* (1912), qui fut de façon intéressante publié en pleine Première guerre mondiale (1916). Cette traduction a de plus la particularité de présenter Guillaumin comme un auteur exposant la vie de la paysannerie du Nord de la France.

Malgré des tentatives diverses de faire publier d'autres de ses ouvrages en traduction – on retrouve ainsi encore en 1971/72 des échanges à propos d'une possible traduction de *Rose et sa Parisienne* chez l'éditeur Hoffmann und Campe, le *Syndicat de Baugignoux* reste donc son seul roman traduit et véritablement publié en allemand. Concernant *La Vie d'un simple*, sur lequel Suzanne Souchon-Guillaumin attirait l'attention de sa correspondante chez Hoffmann und Campe dans l'espoir, certainement, de susciter une traduction (lettre s.d., AD Allier 44 J47), il ne fut pas traduit malgré des tentatives peut-être plus ou moins réelles, telles celle de Wilhelm Thal, qui dès 1906 correspondit avec Guillaumin en lui expliquant vouloir préparer une publication en feuilleton après « quelques coupures morales » (lettre du 17.3.1906, AD Allier 44 J47). Helmut Bockmann s'y essaya ensuite, à la toute fin des années 1930 : il écrivait ainsi être page 160 et que la partie déjà traduite serait imprimée « en ces jours » (lettre du 22.3.1939, AD Allier 44 J47) et

---

<sup>1</sup> Cf. dans ce numéro Joris Lehnert, „Übrigens, wo liegt Ygrande?": Emile Guillaumin, ein Autor zwischen dem Bourbonnais und Deutschland." *apropos [Perspektiven auf die Romania]* 2023 (11), 51-95.  
DOI: <https://doi.org/10.15460/apropos.11.1932>.

demandait le texte retravaillé de Guillaumin publié chez Nelson pour continuer la traduction, la sienne se basant sur l'édition de 1934 (Stock). Le livre devait être édité chez l'éditeur Schaffrath, mais la guerre interrompit ce projet et le livre ne fut jamais publié. La seule traduction qui fût jamais publiée de *La vie d'un simple* est donc le court extrait retranscrit ci-dessous (« Sonntags in Saint[-]Menoux »), traduit par Rudolf Caltofen, auteur, journaliste et traducteur qui vécut un certain nombre d'années en France, à partir de 1952. On ne connaît pas les détails de cette traduction<sup>2</sup> : avait-il été en contact avec Guillaumin pour obtenir les droits de traduction, avait-il préparé cette traduction pour un projet particulier ? Elle fut en tout cas publiée après la mort de Guillaumin dans la rubrique « Was bleibt » (« ce qui reste ») d'une revue culturelle publiée à Stuttgart entre 1927 et 1958, *Weltstimmen : Weltbücher in Umrissen*. Caltofen accompagna l'extrait d'une présentation de Guillaumin, confondant d'ailleurs ci et là les dates, et plaçant surtout Guillaumin haut dans la tradition de la littérature ouvrière.

S'il fallut attendre le mort de Guillaumin pour lire un extrait de *La Vie d'un simple* en allemand, la première traduction en allemand de Guillaumin parut dès mars 1904 (!) et ce grâce à l'entremise de Joseph Haas. Dès l'automne 1903, il prévenait ainsi Guillaumin :

J'ai envoyé hier soir 2 traductions à la Gazette de Cologne (Hors de l'Abîme et la Vache). J'espère vous donner une bonne nouvelle dans la 15aine, mais je ne sais pas encore. » (lettre du 9.11.1903, AD Allier 47 J 44)

Il lui expliqua ensuite la stratégie employée pour arriver à « placer » ses textes, prenant pour exemple la façon dont il s'y prenait lui-même au même moment :

On arrive bien toujours à trouver un canal, et il faut pour débiter des relations personnelles. Pour vos nouvelles, par exemple, j'ai d'abord écrit à mon beau-frère à Cologne de demander au rédacteur en chef de la Gazette de Cologne qu'il connaît s'il accepterait les traductions de vos Nouvelles. Il répondit qu'en général la G. de Cologne ne publiait pas les traductions, mais qu'on faisait des exceptions. Il recommanda à mon beau-frère de faire mettre sur la lettre accompagnant l'envoi, envoi fait avec la recommandation du rédacteur en chef – et si elles paraissent dans la Gaz., c'est bien uniquement à cette relation personnelle qu'on le doit ou devra. (Lettre du 14.11.1903, AD Allier 47 J 44)

Cette stratégie fut payante puisque la traduction future de « Hors de l'abîme » était annoncée dès le lendemain :

D'abord bonne nouvelle : la Gazette de Cologne accepte la reproduction de « Hors de l'abîme ». Elle m'a renvoyé « la Vache » : je m'attendais à voir revenir les 2. On arrive rarement avec des traductions. La Vache paraîtra autre part. Toujours une de placée ! [Il va sans dire que je vous ferai adresser un numéro du journal !]

La Gazette de Cologne demande en même temps une dizaine de lignes biographiques et caractéristiques sur vous et vos œuvres. Veuillez me communiquer les dates nécessaires, pour que je puisse les envoyer, le plus tôt possible. (Lettre du 15.11.1903, AD Allier 47 J 44)

---

<sup>2</sup> Le fonds Caltofen (volumineux) se trouve aux archives de l'institut Heinrich Heine de Düsseldorf, il n'est toutefois pas encore référencé et pour une grande partie même pas encore classé. (<<http://www.rheinische-literaturnachlaesse.de/authors/caltofen-rudolf/?q=caltofen>>)

Il ajoutait, en *post scriptum*, une information qui n'était pourtant pas accessoire : « J'oubliais de vous dire que c'est ma femme qui a traduit *Hors de l'abîme* ; c'est elle aussi qui a traduit *la Robe Blanche*. » (*ibid.*). Bien sûr, le nom du traducteur qui parut dans les colonnes du quotidien de Cologne ne fut pas celui de la traductrice... Il essaya ensuite de placer également « *La vache* » et « *La robe blanche* » auprès du *Strassburger Post*, sans succès toutefois visiblement.

On remarquera concernant ces deux textes finalement traduits qu'ils ont pour dénominateur commun l'absence de ce dont on serait en lieu d'attendre pour des textes écrits pas un écrivain-paysan : nulle description du travail aux champs, nul détail ou scène concernant les animaux (hormis l'épisode furtif où Marie mène les moutons dans le premier texte), la ferme, etc. Bref, tout ce qui finalement définit a priori cette littérature. Cette invisibilisation du travail et des spécificités paysannes font que, finalement, le lieu de l'histoire en devient secondaire. Après tout, particulièrement pour le premier texte, une ville ouvrière pourrait tout à fait être le même théâtre d'une histoire similaire. D'où l'intérêt sûrement d'un industriel allemand, de Neuss, pour republier la nouvelle dans un journal local<sup>3</sup>, comme l'écrivit Haas à Guillaumin (lettre du 8.3.1904, AD Allier 47 J 44). Car il s'agit, dans les deux cas, avant tout d'histoires qui présentent des questions de morale et d'hygiénisme (les méfaits de l'alcool et les bagarres s'en suivant). On peut aussi sûrement ainsi expliquer le refus du journal de Cologne de publier une traduction de « *La vache* ». Ainsi, si l'extrait de *la Vie d'un simple* est au moins ancré dans le Bourbonnais de Guillaumin (on retrouve Saint-Menoux et Souvigny comme indicateurs spatiaux) et conserve par le choix de la traduction une coloration française indéniable (« *bounhomme* », « *Monsieur Boutry* », « *Gedarm* » (sic), la question de la langue joue également un rôle), l'histoire de « *Hors de l'abîme* », elle, se passe en dehors de toute identification possible (« *das Dorf* », « *die Landstraße* », « *das Wirsthaus* », etc.), rendant de facto l'histoire aussi peu bourbonnaise que française. D'ailleurs, la germanisation des prénoms (et Hans, prénom germanique par excellence, n'est certainement pas innocemment celui du personnage dont le lecteur est témoin de ce sauvetage « hors de l'abîme ») contribue à rendre l'histoire bien peu bourbonnaise. Dans ce sens, seule la courte présentation de Guillaumin par Haas permet de comprendre que nous avons ici à faire à un auteur français. La précision quant à sa description « très fine, poétique mais non moins vraie » de la vie et du travail des paysans semble même dans ce contexte assez incongrue. Si Haas insiste également sur le fait que Guillaumin a reçu le Prix Monthyon de l'Académie française (il le reçut effectivement en 1902 pour les *Tableaux champêtres* et en 1905 pour *la Vie d'un simple*), il n'en précise pas les spécificités. Destiné « aux auteurs français d'ouvrages les plus utiles aux mœurs, et recommandables par un caractère d'élévation et d'utilité morales »<sup>4</sup>, voilà donc qui semble être un élément qui puisse expliquer que le public allemand pût donc lire Guillaumin en traduction avant même qu'il ne devînt célèbre en France.

---

<sup>3</sup> Malgré la volonté de cet industriel de prendre en charge les honoraires pour faire republier cette traduction, ce projet ne put aboutir (lettre de Haas du 22.3.1904, AD Allier 47 J 44).

<sup>4</sup> Cf. <<https://www.academie-francaise.fr/prix-montyon>>.

Pour les retranscriptions de ces deux traductions publiées à 50 ans d'intervalle, nous avons respecté l'orthographe et la grammaire originales, les rares modifications étant signifiées par les crochets d'usage.

## **2. Aus dem Sumpf**

Aus dem Französischen des Emil Guillaumin\*) von J. Haas

Morgens um zwei Uhr kommen im Dorf, in der Osternacht, Hans und Paul, die beiden Unzertrennlichen, in lebhafter Unterhaltung aus dem letzten Wirtshaus, das noch offen ist.

In der ausgestorbenen und finstern Hauptstraße schreiten sie eine Weile schweigend dahin. Ihr Blick ist glasig; ihr Kopf leer. Besinnungslos berauscht sind sie nicht; aber doch so stark angetrunken, daß sie jeden Augenblick ohne ersichtlichen Grund schwanken.

In einiger Entfernung, an der Ecke des Tabakladens, wirft eine brennende Laterne einen kleinen gelben Lichtkreis auf die Straße. In diesem beleuchteten Raume bleiben die beiden Burschen unwillkürlich stehen. Paul zieht eine Handvoll Tabak aus der Tasche und einige zerknitterte Blätter Papier und dreht sich, so gut es eben gehen will, eine Zigarette; dann bietet er dem Freunde seine Vorräte an. Aber Hans lehnt ab:

Nein, nein! ich habe heute schon zu viel geraucht. An den Ausgetagen rauche ich immer zu viel, und dann geht's am Montag schlecht; ich hab' dann einen trockenen Hals und einen bitteren Mund.

Fast unbewußt schaut er nachdenklich nach dem dunkeln Himmel. Da und dort flimmert ein Sternlein; und es ist, als ob er mit Wonnegefühl die laue Luft dieser Frühlingsnacht einsöge. Er besinnt sich auf die verschiedenen Ereignisse, die diesen lustigen Tag ausgefüllt haben, und die Leere, die ihm danach bleibt, tut ihm weh.

Gegen Mittag war er mit Paul zusammengetroffen, und dann hatten sie fünf Stunden lang mit einer Schar Kameraden Billard und Karten gespielt und faden Wein dazu getrunken. Gegen Abend hatten sie in ihrem gewohnten Wirtshaus zu 2 Franken 50 zunachtgegessen. Es war dies eine ihrer Gepflogenheiten, an den Ausgetagen ein reichliches Mahl einzunehmen, das sie für die karge Kost der Woche entschädigen sollte. Da sie nichts anzufangen wußten, hatte sie ihre Langeweile von Wirtshaus zu Wirtshaus geführt, und fast mürrisch tranken sie dort Kognak und Bier und rauchten dazu und erzählten gesalzene Witze. Zu guter Letzt hatten sie lang und breit über sehr ernste Angelegenheiten verhandelt, die keiner von beiden verstand und die auch ihren Widersachern fremd waren. Beinahe hätte es Händel gegeben wegen ganz unbedeutender Dinge, denen sie große Wichtigkeit beimaßen und die ihnen am folgenden Tage ganz belanglos vorkommen mußten oder schon der Vergessenheit anheimgefallen waren.

Trotz der bleiernen Schwere, die er infolge des überreichlichen Genusses alkoholischer Getränke in sich fühlt, gibt Hans sich dennoch Rechenschaft darüber, daß viel guter Wille dazu gehört, um in der verbrauchten und rauchigen Luft der Wirtsstube vergnügt zu sein, während man draußen in der milden Nacht sich so

wohl fühlt. Und diese scheinbaren Vergnügen bringen obendrein Ekel und Mattigkeit mit, während die Natur in dieser herrlichen Frühlingszeit nur stärkende Gefühle der Hoffnung und des Lebens in uns weckt.

Nachdem Paul seine Zigarette angezündet hat, fühlt er plötzlich wieder Durst oder vielmehr das Bedürfnis, sich zu betäuben. Er schlägt vor, ins Wirtshaus zurückzukehren und noch ein Glas zu trinken. Aber Hans antwortet unwirsch:

Nein, für heute ist's genug!

Ach was, noch eines zum Anstoßen! Du scheinst schlechter Laune heute abend.

Nein, habe ich gesagt, und dabei bleibt's. Ja, ich bin schlechter Laune.

Fünf Minuten lang bleiben sie noch unentschlossen stehen. Paul verlangt immer wieder, ins Wirtshaus zurückzukehren, und Hans will heimgehen. Ein paar verspätete Zecher gehen vorüber und ihre Schritte verhallen nach und nach in der Ferne. Zugleich hört man durch die Nacht, wie die Schenke geschlossen wird und wie die Läden vorgelegt werden.

Siehst du, sagt Hans, jetzt ist's zu; jetzt müssen wir heim.

Meinetwegen! Hast recht, alter Freund. Komm', wir gehen heim!

Diesmal gehen sie wirklich fort. Aber ehe sie sich trennen, um in den letzten dunklen Nachtstunden jeder seinen Heimweg einzuschlagen, vergessen sie nicht, ihr nächstes Zusammentreffen für den folgenden Sonntag zu verabreden.

Hans wandert allein auf dem Feldweg dahin, der von der Landstraße nach dem Pachthof führt, wo er wohnt. Ueberall blühen Veilchen, und ihr süßer Duft begleitet ihn auf dem Wege. Nachdenklich, fast unwillkürlich murmelt er vor sich hin: Ach! was wir doch für ein Leben führen.

Am folgenden Tage kehrte dieser Gedanke oft in sein krankes Hirn zurück und setzte sich dort fest. Er war träge, hatte einen Brummschädel, war durstig und gähnte, und die Arbeit war so schwer. Noch gar nie hatte er so sehr unter den Folgen seiner Ausschweifungen gelitten, und auch noch nie so viel über seinen erbärmlichen Lebenswandel nachgedacht.

Er war Junggeselle und hatte die Dreißig hinter sich. In der Gemeinde war er als einer von denen bekannt, die sich am meisten wohl sein lassen. Die Wirtsleute waren gegen ihn von der größten Zuvorkommenheit; aber dieser Vorzug kam ihm teuer zu stehen, denn er gab ihnen regelmäßig drei Viertel seines Verdienstes.

Dasselbe konnte man auch von Paul sagen. Seit fünfzehn Jahren zechten die beiden Freunde mitaneinander in den Schenken herum bei jeder Kirchweih, bei allen Jahrmärkten und sehr oft auch Sonntags. Sie gefielen sich beide in der Rolle des alten Bruders Lustig und schwuren, daß sie sich gar nie verheiraten wollten, außer mit Frauen, die ihnen „die Arme brechen könnten“, d. h. die ihnen so viel Vermögen zubrachten, daß sie, auch ohne zu arbeiten, genug zum Leben hätten. Das war aber nicht ernst gemeint, denn sie wußten wohl, daß es für sie ganz unmöglich war, eine reiche Frau zu bekommen. Sie suchten also weiterhin ihre Zerstreungen bei Tanz und Kartenspiel, und es schien ihnen, als ob diese Vergnügungen im Verein mit

gutem Essen und Trinken und Tabakrauchen die angenehmste Befriedigung gewähren könnten, die das Leben zu bieten vermag.

Leider ist sie groß, die Zahl dieser Menschen, die sich über ihre Lage nur halb klar sind, und die im Behagen eines einzelnen Augenblicks die Schmerzen und Mühen von gestern und morgen zu vergessen suchen. Wie viele werden das Opfer der regelmäßig wiederkehrenden Ruhetage, die sie nur mit oberflächlichen Vergnügungen auszufüllen wissen, ohne zu bedenken, daß jede Ursache stets ihre Wirkung erzeugen muß, und daß Elend und Verkommenheit die unausbleiblichen Folgen der Ausschweifungen sind.

Paul und Hans verfielen nach und nach in die gewöhnliche Manie der Junggesellen. Sie spielten die Blasierten, die Leute, denen alles verleidet ist, leugneten die Frauentugend und lachten über die Familienbande. Wenn sie Kameraden antrafen, die früher ihre Vergnügungen geteilt hatten, jetzt aber ordentliche Ehemänner geworden waren, verhöhnten und bedauerten sie diese Unglücklichen, die Sonntags zu Hause blieben, ihr Gärtchen besorgten, sich im Hause nützlich machten oder auch die Kinder hüteten.

An jenem Tage fand aber Hans die kleinen Verrichtungen in Haus und Hof weniger lächerlich als sonst. Es schien ihm, als wäre es auch ihm möglich, sich in seinem Heim behaglich zu fühlen, leichten Herzens den allwöchentlichen Gelagen zu entsagen und auf die eigennutzigen Höflichkeiten der Wirtsleute zu verzichten. – –

Auf einem benachbarten Pachthof diente eine junge Magd namens Marie. Sie war lieb und gutmütig, aber auch sehr unglücklich. Ihr Vater war gestorben, als sie noch nicht ganz zwölf Jahre alt war, und gleich nach dem Todesfall hatte ihre Mutter sie als Hirtenmädchen verdungen, damit sie ihr nicht länger zur Last fiel[.] Jedes Jahr vermehrte ihr Lohn die kärgliche Barschaft der Witwe und trug zum Unterhalt der beiden kleinen Schwestern bei.

Dem Hans tat das Mädchen leid, denn Mariens Armut erlaubte ihr nicht, eitel zu sein, und sie ging nie zum Tanz. Die Erinnerung an den Vater hielt sie davon ab; vielleicht auch fürchtete sie, daß ihre bescheidene Kleidung zu sehr von den prächtigen Gewändern der anderen Mädchen absteche. An einem Tage jener Osterwoche nun traf Hans, der sich an seine Nachmittagsarbeit begab, Marie und ihre Schafe auf einem Feldweg an, der beiden Pachthöfen gemeinschaftlich gehörte. Das war übrigens nichts Seltenes, und gewöhnlich legte er diesen zufälligen Begegnungen keinerlei Wichtigkeit bei. Er empfand für Marie nur das Wohlwollen, das ein reifer Mann einem unglücklichen jungen Mädchen entgegenbringt, das auf die Freuden ihres Alters verzichten muß. An jenem Tage aber ging er eine ziemliche Strecke Weges mit ihr zusammen und dabei betrachtete er sie aufmerksamer als gewöhnlich. Er bemerkte, daß sie zur Jungfrau herangereift war, daß sie schöne große schwarze Augen und schöne frische Wangen hatte. Beinahe hübsch fand er sie...

Sie schritten eine Zeit lang neben aneinander dahin, langsam, um die Schafe nicht zu verscheuchen, die am Rande des Grabens und unter den Brombeerhecken die ersten Grashalme abweideten. Schüchtern antwortete sie auf seine alltäglichen

Fragen, und obwohl er nicht mehr jung und noch dazu blasiert war, so lächelte er doch, als er sah, daß seine Gegenwart allein hinreichte, um ihr das Blut in die Wangen zu treiben und sie ängstlich zu machen.

Nachdem er Marie verlassen hatte, gingen ihm allerlei neue, seltsame Gedanken im Kopf herum. --

Am folgenden Sonntag traf er pünktlich zur verabredeten Stunde mit Paul zusammen. Der Tag wurde nach dem gewohnten Programm verlebt: Billard- und Kartenspiel folgten einander, und abends beteiligten sie sich in der rauchigen Wirtsstube an den althergebrachten Verhandlungen über verschiedene Angelegenheiten, hielten zweideutige Reden, erzählten Witze und Zoten.

Wie gewöhnlich war Hans bei all diesen Vergnügungen mit ganzer Seele dabei, nur sah er im Geiste mehrmals Mariens Bild vor sich aufsteigen. Als dann alle gegen Mitternacht auseinandergingen, überkam ihn die gleiche Stimmung wie a vorigen Sonntag, nur waren seine Gedanken klarer und bestimmter, und das Ekelgefühl, das sie begleitete, war bitterer und schmerzlicher.

Noch in demselben Monat war Markt im Dorfe. Nachdem die beiden Freunde den ganzen Tag getrunken und gespielt hatten, fingen sie abends an, mit den jungen Burschen zu tanzen. Dabei schrieten und hüpfen sie wie toll, machten tausend Albernheiten und betranken sie entsetzlich.

An den beiden folgenden Tagen war es Hans recht elend zumute, und er sann wiederum lang darüber nach, wie er sein Dasein verbrachte.

Zum erstenmal seit vielen Jahren ging er am folgenden Sonntag nicht aus. Paul wartete lange, aber vergeblich auf ihn. Dann irrte er auf gut Glück herum. Zuerst mischte er sich unter ganz junge Burschen von achtzehn und zwanzig Jahren, die an seiner Gegenwart unter ihnen ihren Spaß hatten. Dann trank er Absinth mit drei alten Zechbrüdern, die schon ganz stumpfsinnig waren; Leute, die man gleich auf den ersten Blick kennt an ihren unsteten Augen und ihrer verlotterten Kleidung, die unrettbar dem Dämon des Alkohols verfallen sind, unfähig, sich aus dem Sumpf zu ziehen, in dem sie versinken. Das Zusammensein mit ihnen erweckte in Paul keinerlei Ekel. Die Gewohnheit fing an ein schlimmer Panzer für ihn zu werden, und um sich über die Abwesenheit seines gewohnten Gefährten zu trösten, betrank er sich abermals.

Hans hatte seine Zeit ganz anders angewandt. Er hatte Marie auf der Weide aufgesucht und war den ganzen Abend bei ihr geblieben. Diesmal hatte er seine Blasiertheit zu Hause gelassen und sich mit dem schüchternen Kinde harmlos und liebevoll unterhalten. Dabei hatte er sich sehr glücklich gefühlt, weil die Kleine hocheifrig schien. Am folgenden Sonntage ging er wieder nicht ins Wirtshaus und auch an den beiden übernächsten nicht. Sechs Wochen später aber, an einem Sonntag im Juni, verkündete der Pfarrer beim Hochamt vor der Predigt das Aufgebot von Hans und Marie.

Drei Monate später, im August, war Kirchweih im Dorfe. Gegen Abend gingen Hans und Marie Arm in Arm auf den Marktplatz spazieren. Dem Feste zu Ehren hatten sie ihren Hochzeitsstaat angelegt. Langsam schritten sie zwischen den dichten

Gruppen der sonntäglich geputzten Landleute hindurch und besahen sich rechts und links die Verlosungen und andere Jahrmarktspiele. Schließlich blieben sie vor einem Karussell stehen. Marie erkundigte sich nach den Leuten, die vorübergehen, und ihr Mann gibt ihr sehr freundlich Auskunft. Vertrauensvoll und freudig blickt sie zu ihm auf, und aus ihren großen schwarzen Augen, die bewundernd an ihm hängen, strahlt Dankbarkeit und Liebe. Ihr Hans ist ein vortrefflicher Gatte: er liebt sie und bemüht sich auf jede Weise, sie glücklich zu machen, denn er fühlt es klar, daß er ihr seine Rettung aus dem Sumpfe verdankt, in dem er fast versunken wäre. Und darum hat er sie doppelt so lieb.

Er raucht nicht mehr oder doch fast nicht mehr und die Entwöhnung vom Tabak hat ihn nicht viel Ueberwindung gekostet. In seinen Mußestunden hat er so viel Kleinigkeiten in seinem Haushalt zu besorgen, daß er nie Zeit hat, sich zu langweilen, auch wenn er nicht raucht. Ins Wirtshaus geht er gar nicht mehr, und den benommenen Kopf, das viele Gähnen, den Durst, kurz den Jammer der frühern Montage kennt er nicht mehr, seit er das Muster eines ordnungsliebenden und häuslichen Mannes geworden ist. Darum geht es ihm aber nicht schlechter. Er arbeitet im Gegenteil mit größerem Eifer, seitdem er das, was er verdient, auch gut anwendet. Auch hat er entdeckt, daß das Familienleben eine Befriedigung gewährt, von der er keine Ahnung hatte, und um nichts in der Welt möchte er wieder zu dem öden und leeren Leben zurückkehren, das er so lange geführt hat.

Um dem Feste zu Ehren ein Uebriges zu tun, sind die jungen Eheleute mit einer anderen Familie in einem ruhigen Wirtshaus eingekehrt. Dann machen sie einen letzten Rundgang über den Platz, ehe sie heimkehren. Plötzlich gewahren sie Paul, der in verlotterter Kleidung einerschwankt. Die alten Säufer, mit denen er jetzt ständig verkehrt, begleiten ihn. Gleich ihnen verfällt er nach und nach in völligen Stumpfsinn und versinkt in den Sumpf, aus dem es keine Rettung gibt. Beim Anblick seines frühern Freundes überkommt ihn eine plötzliche Erregung. Er verläßt seine Gefährten, geht auf ihn zu, hängt sich an seinen Arm und murmelt mit heiserer Stimme:

– Du bist mein Freund, ein alter Freund; aber du schaust auf mich ´runter, seit du eine Frau hast.

Er betrachtet Marie und macht ihr eine komische Verbeugung.

– Guten Tag! –

Dann klärt er sie auf:

– Wissen Sie, ich hab´ ihn wirklich gern, Ihren Mann. Fünfzehn Jahre lang haben wir wacker miteinander gezecht. Er ist mein Freund, ein alter Freund...

Er schwankt, und fast wäre er gefallen. Mühsam gewinnt er das Gleichgewicht wieder und fährt fort:

Du, an der Kirchweih müssen wir doch miteinander anstoßen. Komm!... Deine Frau natürlich auch mit...

Mitleidig sieht Hans ihn an und antwortet freundlich:

– Nein, alter Freund, nein!... Wir kehren nicht mehr ein, und du gingst gescheiter auch heim.

Marien aber flüstert er leise zu: Ach Gott! In was für einer Verfassung ist der arme Kerl doch wieder!

Rasch führt er seine Frau hinweg. Der Betrunkene folgt ihnen ein Weilchen, fuchelt mit den Armen in der Luft herum und stößt abgerissene Sätze heraus:

– Das ist mir ein sauberer Patron!...Von nichts will er wissen!...Er geht heim und meinte, ich solle auch heimgehen... So früh... 's ist ja Kirchweih...O je... Ich hab' keine Frau, ich...

Er rempelt einen alten Mann an, der darüber ungehalten wird. Dann stößt er gegen das Geländer einer Schießbude an und fällt schließlich, so lang er ist, zu Boden.

Hans hat sich von Zeit zu Zeit umgewandt, um ihn zu beobachten. Als er ihn fallen sieht, bleibt er stehen. Paul ist aber gleich wieder auf den Füßen und augenscheinlich unverletzt. Da geht Hans seines Weges weiter; er will sich den Zudringlichkeiten seines frühern Gefährten entziehen. Fester drückt er Mariens Arm an sich, unter dem Eindruck dieses widerlichen Zwischenfalles. Wie um sie zu beschützen, betrachtet er sie mit einem langen Blick voller Liebe und zärtlich flüstert er ihr zu: Sieh, ohne dich stände ich heute abend gerade so erbärmlich da, wie er!...

\*) Der französische Bauerndichter Emile Guillaumin ist 1873 in Ygrande, einem Dorfe des Departements Allier, geboren. Den einzigen Unterricht erhielt er in der Dorfschule. Dann arbeitete er als Bauer auf dem kleinen Pachtgute seines Vaters. Sein erster dichterischer Versuch erschien im Jahre 1893 in einer heimatlichen Zeitschrift, die nach und nach eine Anzahl Gedichte abdruckte, die 1902 gesammelt erschienen sind (Ma Cueillette). Außerdem hat er 1899 ein Bändchen Dialogues Bourbonnais veröffentlicht, die in teils ernster Weise, teils humoristischer Darstellung anspruchslose aber durchaus lebenswahre Bilder aus dem Bauernleben der reichen und fruchtbaren Provinz enthalten. 1901 gab er in seinem Tableaux Champêtres eine sehr feine, poetische, aber darum nicht minder wahre Darstellung des Lebens und der Arbeit der Bauern, die er während des Zeitraums eines Jahres verfolgt; die Tableaux Champêtres wurden von der Académie française mit dem Prix Monthyon bedacht.

### **Source**

*Kölnische Zeitung, erste Beilage zur Sonntags-Ausgabe, 6 mars 1904, 5-6*

### 3. Sonntags in Saint Menoux

Der Marktflecken von Saint Menoux dehnte sich weit aus. Es gab da mehr als ein halbes Dutzend Schenken, die eine hatte ein Billard, in der andern konnte man kegeln. In zweien gab es festtags Tanz.

... So jeden zweiten Sonntag ging ich hin, nicht ohne erst meine Eltern um ein Stück von vierzig Sous zu bitten. Nie gaben sie es mir ohne gute Lehren, die ich nervös und gereizt mit gesenktem Kopf mir anhörte. Oft gaben sie mir auch nur zwanzig Sous oder auch gar nichts. Dann schrie ich wütend, ich würde sie verlassen und mir anderswo einen Platz suchen.

Wir waren fünf oder sechs Burschen gleichen Alters, die sich zusammengefunden hatten. Das Kegelspiel machte uns großen Spaß. Waren wir gut aufgelegt, so tranken wir manchen Liter und kehrten dann erst spät und recht animiert heim. Wir waren keine angenehmen Gesellen, vor allem „denen vom Ort“ gegenüber. Diese vom Dorf, das waren junge Handwerker, Schmiede, Schneider, Tischler, Maurer. Von altersher gärte zwischen ihnen und uns chronischer Haß. Sie hießen uns verächtlich die „Ackerknechte“, die „bounhommes“. Wir riefen sie nur die „Großmäuler“, auf Grund ihres Auftretens, als gehöre ihnen die Welt. Sie verstanden ja, sich in gewählttem Französisch auszudrücken und trugen ja auch keine Kittel, sondern Tuchjacken. Sie hatten ihre Lieblingstaverne, wie wir unsre. Es war unmöglich, zusammenzutreffen, ohne daß es nicht Streit gab. An diesem Sonntagmorgen hatten drei Burschen des Ortes zu stark dem Wein zugesprochen und waren bereits nach der Messe auf voller Tour. Sie kamen, um Kegel zu spielen. Einer aus unserer Schar rief ihnen zu:

„Hier ist kein Platz für Bourgeois!“

Bald kommt es zu einer Schlägerei.

Im selben Augenblick traf ein heftiger Faustschlag den Kopf des kleinen dunklen Schusters, der in der gegnerischen Gruppe am lautesten lärmte.

Das war das Zeichen zu einem allgemeinen Handgemenge. Faustschläge und Fußtritte regneten ebenso wie derbe Flüche. Der Wirt stieß uns alle vor die Tür, Freunde und Feinde. Als die letzten der Schwelle sich näherten, gab er ihnen einen derben Stoß, so daß zwei oder drei stolperten, dann schloß er rasch die Tür. In der Straße, durch die ein eisiger Wind fegte, setzte sich der erbitterte Kampf wild fort.

„Da, das dir, bounhomme!“

„Das für dich, Lump!“ „Schwein, hast du mir zwei Zähne ausgeschlagen!“ „Meine Nase blutet! Laß mich!“ rief mir ein Maurer zu, dem ich einen kräftigen Kinnhaken versetzt hatte.

Aubert würgte einen Schmied, der, unfähig sich zu bewegen, ihn in Arm, und Gesicht biß. Ein Stellmacher kam dem Schmied zu Hilfe, und mir mit vereinten Kräften warfen sie meinen Kameraden zu Boden. In höchster Wut zog dieser sein Messer, stieß nach der Hand des einen und schlitzte die Wange des andern auf.

„Ein bounhomme geht mit dem Messer los!“

„Ja“, brüllte Aubert, wieder aufrecht, hutlos, die Augen weit aus den Höhlen mit knirschenden Zähnen. In der erhobenen Hand schwang er das blutige Messer: „Hat noch jemand Lust, damit Bekanntschaft zu machen? Nur, heran!“ Der Feldwächter kam und etliche Neugierige mit Laternen, „Na, seht mal, da blutet einer wie ein Ochse!“ „Ein Haufen Wilder!“

Die Männer trennten die Raufenden. Wir waren alle so in Wut, daß wir uns weiter beschimpften und versuchten, erneut aufeinanderloszugehen. Der Feldhüter schrieb uns in sein Buch, und man versorgte die Verletzten. Unsre Gegner wurden durch Eltern oder Meister weggeholt.

Der Polizeichef von Souvigny hatte den Fall in seine Hände genommen. Seine scharfen Züge, die kalte Miene, der lange schwarze Schnurrbart gaben ihm vereint mit seinem Amt einen strengen Ausdruck. Er fragte uns einzeln aus wobei er mit den Verletzten begann. Ein Ge[n]darm notierte die Aussagen. Ach, wie fern war unser Trotz vom Sonntag! Wir betrachten uns, Freunde und Feinde, ohne jeden Haß, nur mit Bedauern wegen dieser Torheit, die so unangenehme Folgen hatte. Aubert wurde am längsten befragt, da er sich des Messers bedient hatte. Er antwortete nur recht einsilbig, zitternd und ein Bild des Mitleids. Daß doch meist gerade die, die am wildesten sind, wenn sie ein Gläschen zuviel getrunken haben, in schwierigen Stunden am feigsten sind.

Ich muß gestehen, die vom Ort zogen sich besser aus der Geschichte als wir. So war es auch bei der Gerichtsverhandlung in der folgenden Woche. Die Bauern, die an die einsame Arbeit in freier Natur gewöhnt sind, machen ja stets eine traurige Figur gegenüber den Leuten des Gesetzes...

Daß ich daheim schlimme Tage hatte, darf man mir glauben. Endlose Vorwürfe wegen des Ärgers, des Kosten, der Schande, die ich ihnen machte.

„Das ist nicht so von ohne, Herrgott!“ meinte meine Mutter. „Du wirst wahrscheinlich ins Gefängnis kommen. Du wirst auf rotem Papier vermerkt werden! O das Unglück, Kinder zu haben, die einem solche Sorge machen!“

Mein Vater klagte fast ebenso, und auch ich war nicht gerade ruhig.

Als Monsieur Boutry von der Geschichte erfuhr, las er mir die Leviten und meinte, so eine grundlose Rauferei unter jungen Burschen der gleichen Gemeinde sei im Jahrhundert der Zivilisation eine wahre Schande.

„Wie die Vandalen habt ihr euch benommen, wie die Barbaren!“

Trotzdem sprach er mit dem Polizeichef und dem Bürgermeister. Da er sah, daß die Gerichtsverhandlung nicht zu vermeiden war, versorgte er uns einen Rechtsanwalt, den gleichen für alle Raufbolde.

„Dieser Prozeß darf euch nicht nur eine Lehre sein, er muß auch den Grund einer allgemeinen, dauernden Aussöhnung bilden.“

O, der gute Monsieur Boutry war kein Prophet. Sechzig Jahre sind seither vergangen, und der Gegensatz, vielleicht ein wenig gemäßiger, besteht noch

immer zu Saint Menoux und allüberall zwischen den Burschen des Dorfes und denen der Bauernhöfe.

*(Aus dem franz. Original „La vie d'un simple“ übertragen von R. Caltofen)*

**Source**

*Weltsimmen. Weltbücher in Umrissen 8, August 1953, 378-380*

# Varia



Bild: France-Allemagne (17.4.27, Colombes), entrée des deux équipes (Agence Rol), gallica.fr

# apropos

[Perspektiven auf die Romania]

[www.apropos-romania.de](http://www.apropos-romania.de)

Winter  
2023

# 11

ISSN: 2627-3446

Franz Kuhn

## **Entre „Locarno“ et „splendid isolation“**

**Des relations franco-allemandes singulières : le rugby dans l'entre-deux-guerres (1927-1938)<sup>1</sup>**

**Franz Kuhn**

PRAG, enseigne la langue et la civilisation allemandes à l'Université de Lorraine.

**[franz.kuhn@univ-lorraine.fr](mailto:franz.kuhn@univ-lorraine.fr)**

### Mots-clés

Relations franco-allemandes – entre-deux-guerres – histoire du sport – football-rugby

Quand, en 1927, les sélections nationales allemande et française se rencontrèrent pour la première fois à Paris afin de disputer un match international de rugby, les cultures rugbystiques des deux pays présentaient de profondes différences. Tandis que le rugby était en France un sport relevant d'un véritable phénomène de masse, le XV de France ayant déjà atteint le statut de grande équipe sur le plan international, la fédération allemande (*Deutscher Rugby-Fußball-Verband*, DRFV) n'avait jusqu'alors encore jamais participé à une rencontre internationale avec une sélection officielle. En Allemagne, ce sport britannique n'avait en effet pas dépassé le statut de discipline marginale. Le résultat de ladite rencontre reflète ce déséquilibre : dans le légendaire Stade de Colombes, le XV de France domina le XV d'Allemagne le 17 avril 1927 devant 25 000 spectateurs (30-5).

Toutefois, onze années plus tard, les choses avaient pris un autre cours. La quatorzième rencontre officielle entre les deux pays, à Francfort-sur-le-Main le 27 mars 1938, se conclut par une courte victoire de l'*outsider* allemand (3-0). Du côté allemand, la joie était immense car, malgré un bilan nettement en faveur du XV de France (12 victoires contre 2 défaites, cf. Garcia 2013, 1059-1065), ce succès donnait raison aux responsables allemands : le travail de fond entrepris dans le but de développer le rugby semblait avoir porté ses fruits (cf. *DRZ* 30 mars 1938, 56-58). Contrairement à la victoire inattendue lors d'une deuxième rencontre internationale entre les deux équipes à la mi-mai 1927, la sélection allemande semblait dorénavant être en mesure de rivaliser sur le plan sportif avec une équipe de

---

<sup>1</sup> Traduit de l'allemand par Franz Kuhn et Joris Lehnert. La version originale a été publiée dans le numéro 2 d'*apropos* consacré au rugby (cf. <https://doi.org/10.15460/apropos.0.1362>).

réputation internationale (cf. Collins 2015, 288-289). Quant à la France, elle dut faire face à un désastre sportif : le rugby amateur traversait une situation de crise en France et cette défaite scella en quelque sorte le destin du rugby français, qui fut dès lors synonyme de médiocrité sportive sur le plan international (Dine 2001, 85; Garcia 2013, 327).

Force est de constater que les rencontres internationales de rugby entre la France et l'Allemagne, qui eurent lieu durant plus d'une décennie, ne trouvent toujours que peu d'écho dans l'histoire du sport. Pourtant, les échanges sportifs franco-allemands de cette époque ont marqué le rugby amateur européen. Il en résulte une question centrale : dans quelles conditions ces relations sportives établies entre 1927 et 1938 ont-elles pu se mettre en place ?

Pour répondre à cette problématique, nous nous pencherons, dans un premier temps, sur les événements précédant l'établissement des relations rugbystiques entre les deux pays. Dans un second temps, il conviendra d'examiner ce rapprochement dans le contexte des accords de Locarno, ainsi que dans celui de la collaboration rugbystique entre ces deux pays qui perdura après 1933. A cet effet, nous mettrons également l'accent sur la perception réciproque des partenaires durant ces échanges sportifs. Le *Deutsche Rugby-Zeitung*, organe officiel de la fédération allemande dirigé par Hermann Meister, éditeur à Heidelberg et président de la fédération allemande DRFV de 1931 à 1947 (cf. Bach 2000, 41; Hatry 2016, 16-18), sera ici considéré comme la source principale. C'est sur la base de cette publication que nous dégagerons « une » perspective allemande. Les analyses des rencontres entre les deux sélections parues au cours de la période dans l'hebdomadaire sportif *Match l'Intran: le plus grand hebdomadaire sportif* nous permettra par ailleurs d'y inclure « une » perspective française.

### **Le football-rugby à la veille de la Première Guerre mondiale**

Bien que la rencontre de 1927 fût la première rencontre officielle entre les deux nations, il ne s'agissait pas de la première opposition rugbystique entre une équipe allemande et une équipe française. Avant la Première Guerre mondiale, des équipes de club s'étaient en effet déjà affrontées. Le point culminant de ces rencontres eut lieu en 1900 à l'occasion d'un match organisé dans le cadre de l'exposition mondiale. Durant ce petit tournoi olympique, le *FC Frankfurt 1880*<sup>2</sup>, qui avait obtenu le droit de représenter à Paris les couleurs allemandes, s'inclina devant une sélection de joueurs français (27-17). Bien que la rencontre prévue entre l'équipe de Francfort et le représentant anglais *Moseley Wanderers* ne pût se tenir, l'Allemagne put se prévaloir des honneurs olympiques pour la discipline du rugby (cf. Bach 2000, 24; Brundert 2002, 26-27; Collins 2015, 105-106).

Les rencontres internationales étaient étroitement liées au développement de ce sport sur le continent européen. En Allemagne comme en France, il a été importé et diffusé par des Britanniques ou des personnes anglophiles. Les équipes étaient

---

<sup>2</sup> Le club s'appelait à l'époque encore *Fußball-Club Frankfurt 1880*. Ce n'est qu'en 1914 qu'intervint le changement en *Sport-Club Frankfurt 1880* (cf. Brundert 2002, 45).

souvent composées de joueurs de diverses nationalités à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui facilitait les échanges en vue de l'organisation de rencontres avec des équipes d'outre-Manche. Dans ce contexte, la Grande-Bretagne faisait office de modèle, son rugby étant considéré comme la référence par excellence. Les clubs et joueurs tant français qu'allemands aspiraient à se mesurer à des clubs britanniques. Il était donc de bon ton, pour les clubs les plus fortunés, de s'assurer les services d'équipes britanniques lorsqu'il s'agissait d'organiser des rencontres internationales. C'est ainsi que des échanges relativement intenses pour l'époque eurent lieu au sein de la communauté rugbystique d'Europe de l'Ouest (cf. Bach 2000, 29 ; Bodis 1987, 150-160 ; Brundert 2002, 15-45 ; Collins 2015, 92-107 & 290-291).

À la veille de la Première Guerre mondiale, une évolution asymétrique de ce sport peut être observée si l'on compare les deux pays : alors qu'en France le rugby connut un véritable essor, lequel devait s'accélérer encore après le conflit, de l'autre côté du Rhin, ce sport resta un phénomène marginal.

Étant un sport régional au départ, le rugby se déploya en France au tournant du siècle à partir de Paris et de Bordeaux avant de devenir une véritable culture populaire. Il apparut par la suite dans les régions rurales du Sud-Ouest et dans l'espace méditerranéen, ce qui alla de pair avec certaines transformations sociologiques : si, à Paris et à Bordeaux, ce sport anglais était principalement pratiqué par des représentants de la bourgeoisie, l'enthousiasme qu'il suscitait gagna également le monde agricole et, finalement, la classe ouvrière. Il en résulta une constellation « Nord-Sud » polarisée autour, d'une part, de Paris et, d'autre part, du « pays d'Ovalie ». Une telle confrontation conféra à ce sport une importance particulière, le terrain de rugby devenant le lieu d'affrontements sociaux (cf. Augustin 1996, 87-93, Dine 2001, 66-69, Pociello 1983, 36-99). L'évolution en soi très prometteuse du rugby, qui était en passe de devenir un phénomène de masse, ne pouvait être ignorée en Grande-Bretagne. Outre les rencontres entre clubs, la France fut alors invitée à participer aux rencontres internationales organisées par les Britanniques. Depuis 1910, elle participait au fameux Tournoi des cinq nations. Ce véritable adoubement sportif renforça la signification sportive, économique et sociale du rugby français<sup>3</sup> (cf. Bodis 1987, 153-155).

En Allemagne, une concurrence entre le Nord et le Sud se fit également jour. Toutefois, elle ne fut pas suivie des mêmes effets dans le domaine politico-social, ni même au niveau sportif. De manière générale, les rencontres opposant des sélections régionales du Nord et du Sud constituaient le point culminant d'une saison de rugby, tout comme le championnat des clubs instauré plus tard sur le même mode d'opposition Nord-Sud. Ainsi, malgré une diffusion prometteuse à ses débuts, le rugby allemand ne parvint-il pas à s'étendre, sur le long terme, au-delà de quelques centres, tels Francfort, Hanovre et Heidelberg. Seul un nombre limité

---

<sup>3</sup> Jean-Pierre Bodis établit à ce sujet une comparaison intéressante à propos du développement du rugby en Allemagne : « La chance du rugby français, celle qui échappa à l'allemand, fut d'être convié au débat international » (Bodis 1987, 153).

d'équipes reconnues put en somme se construire une réputation assez solide pour dépasser les frontières allemandes (cf. Bach 2000, 26-29).

### **Le football-rugby dans l'ombre de Versailles**

La Première Guerre mondiale représente sans conteste une césure dans les relations rugbystiques internationales. Sur le plan diplomatique, les rencontres entre vainqueurs et vaincus étaient dans un premier temps inenvisageables.

Pour les équipes françaises, le renouveau sportif rencontrait moins d'écueils. De fait, on continua de jouer au rugby pendant la guerre. Par ailleurs, dès la fin de celle-ci, des rencontres internationales entre équipes alliées eurent lieu (cf. Dine 2001, 62-63; Terret 2000, 47-50). En 1920, la Fédération française de rugby amateur (FFR) fut créée et la même année, le XV de France fut réintégré en tant qu'équipe incontournable du Tournoi des cinq nations. En outre, le rugby connut dans la France de l'immédiat après-guerre un élan de popularité unique. La fédération enregistra une forte augmentation du nombre de licenciés (cf. Bodis 1987, 193-205).

Contrairement à la France, qui était dès 1920 prête à s'inscrire à nouveau dans le paysage rugbystique international, la fédération allemande, fondée en 1900, peinait à se remettre, le rugby allemand ayant lui-même grandement souffert des suites du conflit mondial. La fédération et les clubs luttèrent pour leur survie sportive. Si les rencontres, à l'exception de la région d'Hanovre, avaient presque totalement cessé dès le début de la guerre, il s'avérait souvent difficile d'insuffler une nouvelle dynamique en raison du nombre restreint de joueurs et de clubs (cf. *DRZ* 15 novembre 1920, 4 ; 1<sup>er</sup> décembre 1920, 2).

À cela s'ajouta le boycott auquel étaient soumises la plupart des fédérations sportives allemandes. Une participation aux jeux Olympiques de 1920 et de 1924 demeurait encore impensable. Au grand regret d'Hermann Meister, l'éditeur du *Deutsche Rugby-Zeitung*, l'organe officiel de la fédération, les rencontres internationales n'étaient encore que partiellement possibles en 1923 en raison des tensions régnant au sein des relations franco-allemandes :

L'horizon politique est aussi couvert que le ciel, et le sport ne peut faire fi de cette situation. Il est évident que nous ne ferons pas de politique dans nos rangs et que nous écarterons tout élément politique. Mais les vagues politiques qui touchent maintenant le peuple allemand s'abattent également sur le sport et menacent son expansion. Des Jeux olympiques dans de telles conditions ? Cela est à peine pensable. Nous, rugbymen, souhaitons en dépit de cela continuer à travailler à notre programme international autant qu'il nous est possible de le faire dans le cadre des limites qui nous sont imposées. (*DRZ* 6 février 1923, 27)<sup>4</sup>

Isolée sur le plan international et privée des jeux Olympiques, la fédération dut se contenter d'une participation aux *Deutsche Kampfspiele*, une sorte de « jeux Allemands » en 1922 et « une manifestation d'importance à l'échelle européenne » (*DRZ* 1<sup>er</sup> juin 1922, 79), dans le but de faire sa propre promotion. Malgré cette

---

<sup>4</sup> Toutes les citations en allemand, extraites de la *DRZ*, ont été traduites par nos soins.

phase d'isolation politique et sportive, le rugby demeura majoritairement tourné vers l'international. Ainsi, des clubs traditionnels s'employèrent tôt à organiser des rencontres avec des équipes européennes. L'attractivité du jeu devait ainsi, par cette publicité, être mise en lumière. Au début des années 1920, de premiers contacts furent noués avec les Pays-Bas où le rugby commençait à s'établir comme nouvelle pratique sportive. Sous la plume d'Hermann Meister, le *Deutsche Rugby-Zeitung* se présenta comme un journal partisan. Par conséquent, le premier match international, qui fut disputé en 1921 à Heidelberg entre les clubs *Studenten-Rugby-Club Delft* et *Ruder-Gesellschaft Heidelberg*, fut accueilli avec soulagement et considéré comme porteur d'avenir :

La glace est brisée. Nous ne sommes désormais plus seuls sur le terrain de rugby. Les portes internationales sont ouvertes. Ce qui nous reste interdit en Angleterre ou en France, où le chauvinisme résonne encore, nous a été offert par notre voisin hollandais. Nous avons, après une pause de sept ans, repris les relations internationales. (*DRZ* 15 avril 1921, 64)

Malgré ses critiques portant sur le boycott exercé par les puissances victorieuses et malgré la reprise des rencontres internationales, l'éditeur du *Deutsche Rugby-Zeitung* espérait davantage : des rencontres contre des adversaires de taille venant d'Angleterre ou de France. Dès le deuxième numéro, le journal attribua à ces deux grandes nations du rugby leurs propres rubriques. Et bien qu'il fût régulièrement fait mention des premiers partenaires rugbystiques, à savoir les Pays-Bas ou plus tard la Roumanie, l'attention de la rédaction de l'organe officiel restait portée vers l'Ouest, ne dissimulant pas une certaine aspiration à se mesurer sportivement à des équipes françaises et anglaises. Au début des années 1920, il s'agissait pourtant d'une illusion :

Il est évident que les Hollandais ne sont pour l'instant pas encore prêts pour des missions plus importantes, mais, puisqu'ils jouent en partie sous influence anglaise, ils obtiendront certainement de bons résultats dans un avenir proche. Peut-être la Hollande sera-t-elle le premier pays qui permettra de jeter un pont, pour l'Allemagne, vers un renouveau des rencontres internationales qui demeurent aujourd'hui, concernant la France et l'Angleterre, plus improbable que jamais (*DRZ* 15 février 1921, 27)<sup>5</sup>

Comme dans le cas du « cousin football », ce furent d'abord des « pays neutres » qui devaient permettre au rugby allemand de jeter des passerelles leur permettant de retrouver une place sur le plan international (cf. Eggers 2001, 102-114). D'autres pays devaient suivre : après avoir noué et intensifié les contacts avec leurs homologues hollandais ou roumains, certains clubs allemands se tournèrent dès 1923 à nouveau vers l'Angleterre. Un tel rapprochement ne rencontrait apparemment plus d'opposition de principe. En janvier 1923, Hermann Meister, brûlant d'impatience, annonça de premiers échanges avec une équipe d'Oxford qui devaient se produire pour les journées de Pâques à Hambourg, Francfort et

---

<sup>5</sup> Au début de l'année 1922, Meister, porté par un certain espoir, écrit dans son compte-rendu de l'année passée : « La France et l'Angleterre, nos frères ennemis sont pour l'instant encore hors-jeu, mais nous avons entre-temps découvert un nouveau pays où poussent les ballons ovales : la Hollande ! [...] Espérons que la camaraderie germano-britannique succèdera à la camaraderie germano-hollandaise et qu'on fera enfin une différence nette entre sport et politique qui corresponde à l'esprit du sport. » (*DRZ* 1<sup>er</sup> janvier 1922, 2)

Heidelberg. Dans son éditorial *Nouveaux chemins vers l'étranger (Neue Wege zum Ausland)*, Meister misait sur la force réconciliatrice du sport dans une situation politique tendue suite à l'occupation de la Ruhr :

Depuis la reprise des relations sportives avec la Hollande, nous étions conscients que la mise en place des rencontres avec d'autres pays n'était plus qu'une question de temps. [...] Il fallut faire face à de grandes difficultés, écarter certains obstacles. Mais cette prise de risque est une réussite. Seul un coup de force d'une Europe timorée pourrait empêcher sa réalisation. Mais nous ne croyons pas que les peuples européens aient des intentions suicidaires. Le sport vivra. Et les réconciliera. (*DRZ* 23 janvier 1923, 19)

Néanmoins, le chemin qui devait mener à une normalisation des relations rugbyistiques avec les anciens adversaires s'avérait sinueux. Un tel projet n'était par ailleurs pas toujours accueilli favorablement. Ainsi l'équipe d'Oxford, qui était exposée à une certaine résistance en Angleterre, dut-elle effectuer son voyage en Allemagne sous le nom de *South African Team Oxford* afin de ne pas donner aux rencontres prévues un caractère germano-anglais officiel<sup>6</sup> (cf. *DRZ* 3 avril 1923, 80-81 ; 16 avril 1924, 95). Ce n'est que l'année suivante qu'un match avec des « Anglais pur-sang » (*DRZ* 13 février 1924, 33) de *Manchester University* fut conclu. La rencontre, qui se déroula le 1<sup>er</sup> avril 1924 à Heidelberg, entra ainsi dans les annales de la fédération allemande comme le premier match officiel germano-anglais d'après-guerre.

### **„L'esprit de Locarno“ et la reprise des relations rugbyistiques**

L'Angleterre se montra progressivement encline à une reprise des relations avec des clubs allemands. Cela ouvrit des perspectives au rugby germanique. Au début de l'année 1924, Hermann Meister établit un bilan positif du passé récent dans ce domaine. Non sans une certaine fierté, on souligna alors que le match contre l'équipe de Manchester était le vingt-neuvième disputé sur le plan international entre une équipe allemande et une équipe étrangère depuis la fin de la Première Guerre mondiale :

Ces dernières années ont donné lieu à un nombre important de combats. L'Angleterre, mère-patrie du rugby européen, entre à nouveau dans l'histoire du rugby allemand. Que cette histoire nous apporte encore de très nombreuses rencontres germano-anglaises et que le match entre le XV de Manchester et l'équipe du R.G.H. soit le pont qui nous conduise vers un terrain d'entente plus vaste encore. (*DRZ* 13 février 1924, 33)

Meister voyait dans les échanges rugbyistiques tant un moyen de rapprochement entre les peuples qu'une opportunité sportive pour le rugby allemand. Pour autant, l'euphorie perceptible au milieu des années 1920, ne permit pas au rugby allemand

---

<sup>6</sup> Meister célébra toutefois cet événement en 1923 comme « le début d'une nouvelle ère dans les rencontres internationales de rugby » et considérait, de plus, le rugby allemand comme « prêt pour des missions plus importantes » (*DRZ* 27. März 1923, 72). Il s'exprima de façon plus différenciée sur l'attitude anglaise deux ans plus tard. Dans un article sur la situation internationale, il dédouana la fédération anglaise de tout reproche concernant un boycott et critiqua les fausses informations propagées en Allemagne dans le but de tenter de saboter la mise en place de rencontres internationales avec d'anciens ennemis (cf. *DRZ* 4 mars 1925, 48).

de revenir sur la scène européenne sans rencontrer quelques problèmes<sup>7</sup>. Parmi les nations importantes dans le domaine du rugby, c'est surtout la France qui manquait au tableau des adversaires de l'Allemagne (cf. *DRZ* 30 avril 1924, 111-112). La reprise des relations entre les ex-belligérants était complexe à divers égards, et ce malgré la politique de détente amorcée au niveau diplomatique. Les premiers pourparlers et accords entre clubs français et allemands annoncés en 1925/26<sup>8</sup> furent à plusieurs reprises repoussés ou annulés durant cette phase. Il convient de souligner que la reprise des relations sportives dans le cadre d'une normalisation des relations avec la France et malgré les efforts déployés par le *Deutsche Rugby-Zeitung* sous la houlette d'Hermann Meister suscita des controverses dans certains clubs ou au sein de la fédération allemande. Des critiques s'élevèrent en effet, demandant une modification des statuts fédéraux pour que les clubs ne puissent plus organiser de rencontres internationales sans l'accord de la fédération (cf. *DRZ* 24 avril 1923, 102-103 ; 23 juin 1923, 141-142)<sup>9</sup>. De plus, des membres de la fédération déploraient le ton internationaliste qui régnait dans les colonnes du *Deutsche Rugby-Zeitung* (cf. *DRZ* 10 juillet 1923, 146) et que Meister continuait de défendre (cf. *DRZ* 3 janvier 1924, 2). Ces tensions eurent une telle ampleur que le statut du journal, organe officiel de la fédération, fut remis en question. Au-delà de ces questions, la fédération du football-rugby-football du sud de l'Allemagne (*Süddeutscher Rugby-Fußball-Verband*) quitta en 1923 temporairement le giron de la fédération nationale (cf. *DRZ* 21 novembre 1923, 223-224 ; 30 juin 1924, 23-24 ; 6 août 1924, 171 ; 2 décembre 1925, 217).

Il serait néanmoins erroné de ramener les annulations de matchs, en particulier celles de clubs franco-allemands au cours de la période 1925/26, à des aspects purement nationalistes ou antifrançais (cf. *DRZ* 7 avril 1926, 73). De fait, l'organisation de telles rencontres internationales, de surcroît dans les conditions économiques de cette époque, n'allait pas de soi. Lorsque des accords étaient conclus en vue d'un match avec des équipes étrangères, l'accueil des visiteurs occasionnait des dépenses que tous les clubs ne pouvaient assumer (cf. *DRZ* 8 juillet 1925, 136). Il arriva par conséquent à plusieurs reprises que plusieurs clubs s'accordassent pour profiter des services d'une équipe étrangère (cf. *DRZ* 1<sup>er</sup> janvier 1922, 2-4, 13 février 1924, 33 ; 16 avril 1925, 83), limitant ainsi les dépenses d'un tel engagement ainsi

---

<sup>7</sup> Les annulations de matchs faisaient partie du quotidien. En Hollande, le nombre de joueurs diminua fortement en 1923. On en observa aussi les conséquences au niveau des rencontres germano-hollandaises (cf. *DRZ* 17 octobre 1923, 193). En 1925, deux annulations de matchs en Angleterre furent également mentionnées dans le *Deutsche Rugby-Zeitung* (cf. *DRZ* 25 février 1925, 46). Là aussi, Meister relativisa immédiatement et ne voyait aucun signe d'un boycott anglais (cf. *DRZ* 4 mars 1925, 47-48).

<sup>8</sup> En avril 1925, des initiatives françaises à ce propos sont mentionnées (cf. *DRZ* 1<sup>er</sup> avril 1924, 74). Les premières rencontres envisagées avec des clubs de Strasbourg et du Havre furent pourtant annulées (cf. *DRZ* 24 mars 1926, 59 ; 7 avril 1926, 73).

<sup>9</sup> Les rencontres internationales restaient un sujet sensible au sein de la fédération. Lors du congrès national en 1925, la fédération de football-rugby de l'Allemagne du Nord (*Norddeutscher Rugby-Fußball-Verband*) demandait à ce que le congrès « veuille bien préciser la position de la fédération par rapport aux fédérations étrangères ». O. Kreuzer considérait une régulation officielle comme prématurée et proposa de laisser la décision de savoir comment se comporter quant aux rencontres officielles avec les anciens ennemis à l'initiative des clubs (*DRZ* 2 décembre 1925, 217). La question demeura dans un premier temps sans réponse claire. (cf. *DRZ* 6 janvier 1926, 6).

que les risques financiers<sup>10</sup>. Et comme le rugby allemand eut à souffrir de l'inflation de 1923 et que la fédération se retrouva également prise dans la crise en 1924/25, le calendrier national (sans parler des rencontres internationales) fut bouleversé, ce dont Meister se plaignit violemment dans son éditorial intitulé *La soupe sans sel* [*Die Suppe ohne Salz*] :

À l'étranger, le rugby jouit d'une grande popularité, en France [...], le nombre de clubs est passé de 300 en 1921 à 1200. En Allemagne, nous en avons à peine 50 et certainement pas 100. Pourquoi donc ? Qu'on ne dise pas que le football étouffe tout. Le hockey s'est aussi imposé. [...] Mais il y avait dans ce cas-là plus d'idéalisme et de sens du sacrifice. Le sens du sacrifice a disparu dans le rugby. [...] Les déplacements ont pour ainsi dire quasiment disparu. L'automne dernier, aucune équipe n'a dépassé les limites de son comité. (DRZ 11 février 1925, 29)

Malgré la situation critique et chaotique dans laquelle se trouvait la fédération allemande au milieu des années 1920 et les difficultés qui ont été pointées relativement à la reprise des relations sportives avec la France, Hermann Meister poursuivait ses efforts en tant qu'éditeur du *Deutsche Rugby-Zeitung*. Il publiait à cet effet des échos de la presse française qui appelaient à une reprise des relations avec l'Allemagne et d'autres pays européens, asseyant ainsi sa position au sein de la fédération (cf. DRZ 30 avril 1924, 111-112; 8 avril 1925, 78). Meister considéra au début de l'année 1926 que l'époque était définitivement prête pour ce projet et lança un appel à la fédération et aux clubs : *Organisez des rencontres internationales ! [Schafft Länderspiele!]* (DRZ 13 janvier 1926, 9). À l'automne de la même année, il put au moins annoncer la tenue du premier match franco-allemand entre clubs depuis la fin de la guerre (cf. DRZ 27 octobre 1926, 182-183). Dans les colonnes du *Deutsche Rugby-Zeitung*, ce résultat fut concrètement mis en relation avec le rapprochement diplomatique des deux États<sup>11</sup> :

Depuis le jour de Locarno, il y a à peu près un an, les fédérations sportives franco-allemandes se rapprochent. Au printemps, la partie Scuf-Paris contre *Frankfurt 1880* a été décidée et dans peu de temps, on rencontrera des équipes allemandes à Paris ou dans les villes frontalières. (DRZ 3 novembre 1926, 189)

Le fait qu'une telle entreprise revint au prestigieux *SC Frankfurt 1880*, qui avait lui-même, à l'invitation du club *Oxford Greyhounds*, renoué en 1925 avec la tradition de rencontres internationales à la période de Pâques (cf. Brundert 2002, 59) n'était pas un hasard. Ceci marqua le début de onze années de relations rugbystiques singulières au cours desquelles se déroulèrent de nombreuses rencontres de clubs ou de sélections, dont 15 rencontres officielles France-Allemagne. Toujours à l'automne 1926, le *Deutsche Rugby-Zeitung* annonça l'accord des deux fédérations pour l'organisation de matchs entre leurs sélections. Les premiers matchs aller-retour étaient prévus pour avril et mai 1927 (cf. DRZ, 6 octobre 1926, 160). Du jour

---

<sup>10</sup> Hermann Meister était conscient du risque financier lié aux rencontres nationales et internationales. Néanmoins, il insista sur la nécessité de sacrifices financiers de la part des clubs afin de maintenir les matchs de propagande et les contacts internationaux (cf. DRZ 1<sup>er</sup> janvier 1922, 1-2; 6 janvier 1926, 3).

<sup>11</sup> Les premiers contacts en vue de matchs entre Stuttgart et Strasbourg eurent lieu dès fin 1925 et furent présentés dans le contexte du rapprochement franco-allemand. Meister souligna l'attitude positive de la fédération française à propos de la reprise des rencontres entre équipes (cf. DRZ 2 décembre 1925, 218).

au lendemain, le rugby allemand accéda ainsi à de nouvelles sphères rugbystiques, posant toutefois de nouveaux défis pour les responsables de la fédération allemande. Jusqu'alors, la fédération n'avait jamais composé de sélection nationale ou organisé de rencontres internationales. Hermann Meister se saisit de l'affaire et tenta de préparer le monde du rugby allemand à ce grand événement jusqu'à la première rencontre officielle prévue le 17 avril à Paris. À partir de cette période, la France occupa une place toujours plus importante dans les colonnes du *Deutsche Rugby-Zeitung*.

### **„Splendid isolation“ et intérêts rugbystiques franco-allemands**

La reprise des relations franco-allemandes dans l'univers du rugby a sans aucun doute été possible et poussée par « l'esprit de Locarno » (cf. Beaupré 2009, 201-216). Ces relations bilatérales doivent toutefois être replacées dans le contexte d'une politique des intérêts particuliers en matière de rugby, qui concernent également la position britannique en matière de rencontres internationales.

Au-delà de toute rhétorique du rapprochement mise en avant dans les colonnes du *Deutsche Rugby-Zeitung*, certains représentants du rugby allemand attendaient une réévaluation sportive et internationale. Cet aspect apparaît dès avant les premières rencontres dans le but de justifier, face aux critiques exprimées alors, ces rencontres contre la France dont le journal donnait un écho positif. Les échanges avec le voisin occidental devaient aider à améliorer le niveau du rugby allemand et à rendre ce sport plus populaire en proposant des parties contre des adversaires convoités (cf. *DRZ* 13 avril 1927, 85). Au vu de la surprenante victoire contre la France lors du match retour en 1927, qui fut présentée comme extraordinaire et prometteuse<sup>12</sup>, l'éditeur du *Deutsche Rugby-Zeitung* entretenait même l'espoir de rencontres contre l'Angleterre<sup>13</sup> : la France avait à son tour infligé une défaite à la sélection anglaise peu de temps auparavant. À l'occasion du troisième match programmé en 1928, il tenait le discours suivant :

Cette troisième rencontre Allemagne-France a donc une signification toute particulière ; elle n'est pas simplement au centre des intérêts franco-allemands, mais, dans le sillage de cette victoire à Francfort qui provoqué des remous de l'autre côté de la Manche, elle influencera aussi l'opinion publique en Grande-Bretagne. Beaucoup de choses dépendront du score, les relations amorcées avec les représentants officiels du rugby anglais pourront en être fortement influencées. (*DRZ* 14mars 1928, 59)

Jouer contre la France signifiait pour Hermann Meister apprendre à gagner. Et une victoire contre le voisin ouvrait peut-être même la perspective de rencontres internationales et officielles contre des sélections britanniques. Bien que cela ne se produisît pas, le rugby allemand devint au-delà de la durée de ces relations franco-

---

<sup>12</sup> Voici ce qu'on put lire dans le *Deutsche Rugby-Zeitung* peu après la victoire : « C'est ainsi que l'Histoire parlera. Maintes générations futures du rugby [allemand] penseront à cette première victoire allemande et la trouveront peut-être aussi surprenante que nous, car nous espérons que les générations futures pourront mener le rugby allemand vers des sommets qui demeurent aujourd'hui encore pour nous inaccessibles » (*DRZ* 18 mai 1927, 119).

<sup>13</sup> Meister exprima cet espoir dès début 1926 (cf. *DRZ* 13 janvier 1926, 9).

allemandes de plus en plus important sur le plan international. Les échanges entre clubs français et clubs allemands s'intensifièrent. À partir de là, les équipes allemandes purent vraiment s'affirmer et plaider leur propre cause.

À première vue, du côté français, rien ne semblait justifier le besoin de rencontrer le XV d'Allemagne. Sur le plan sportif, de telles rencontres entre sélections échappaient *de facto* à toute logique en raison du déséquilibre existant entre les deux fédérations. De plus, une telle entreprise comportait un certain risque si le public ne répondait pas présent. Pourquoi alors la FFR aspirait-elle à une coopération avec la fédération allemande qui n'avait aucune expérience internationale, qui, d'un point de vue sportif, n'avait pas le niveau et qui, de surcroît, représentait un pays tombé en discrédit sur le plan politique depuis 1933 ?

Le fait que la FFR se tournât au milieu des années 1920 vers d'autres fédérations européennes tenait à la situation particulière dans laquelle le rugby français se trouvait. L'immense popularité qu'il acquit mena à une interprétation de plus en plus large de la clause amateur dans le Sud de la France (Dine 2001, 69-73). Dans certains clubs, le mécontentement crût de sorte qu'au début des années 1930, des revendications de séparation se firent entendre. L'*International Board*, la plus haute autorité du jeu, qui était composée de représentants des quatre fédérations britanniques, observait avec défiance depuis longtemps déjà ces agissements ainsi que les réactions violentes sur et à côté des terrains de l'Hexagone. D'une certaine façon, une d'épée de Damoclès planait au-dessus du rugby français à XV depuis la fin des années 1920 : les relations franco-britanniques pouvaient s'interrompre autour de la question de l'amateurisme (cf. Collins 2009, 174-175). La FFR analysait toutefois la situation autrement et s'affirma face aux Britanniques : le rugby britannique ne pouvait pas se permettre de renoncer aux rencontres franco-britanniques (Augustin 1996, 92-94). Les responsables français tentèrent même d'asseoir l'influence du rugby hexagonal et demandèrent à siéger au sein de l'*International Board*. Malgré l'intensification des rencontres avec les Français, les Britanniques, quant à eux, ne partageaient pas cette vision (cf. Garcia 2013, 321-322). Par conséquent, les plans français concernant la création d'une fédération internationale de rugby qui permettrait d'envoyer un signal fort en direction de l'*International Board* circulaient régulièrement durant les années 1920. Le problème était toutefois qu'il n'existait pas d'adversaires réellement solides et influents pour soutenir une telle idée. Le rapprochement franco-allemand de 1926/27 s'inscrit dans ce contexte. En effet, la demande de la FFR de jouir de davantage de droits au niveau international trouva, du côté allemand, un défenseur en la personne de Hermann Meister. L'éditeur du *Deutsche Rugby-Zeitung* envisagea de manière précoce le potentiel conflit entre la France et les Britanniques comme un moyen pour inciter, le moment venu, la fédération française à une coopération. (cf. DRZ 1<sup>er</sup> juillet 1921, 109-110)<sup>14</sup>. Dans un premier temps, les plans

---

<sup>14</sup> Meister considérait aussi une fédération internationale comme une chance pour le rugby allemand. Il commenta les rencontres commémoratives en France de 1924 de la façon suivante : « Nous sommes dans tous les cas, après l'Angleterre et la France, et en comparaison avec la Hollande, la Roumanie, l'Espagne, la Belgique et la Yougoslavie la nation qui a non seulement le plus de clubs de rugby mais qui joue aussi le mieux.

concrets visant à fonder une fédération concurrente demeurèrent dans les tiroirs. Ils ne devinrent possibles que lorsque la situation se compliqua à la fin des années 1920 et que la France fut sanctionnée en 1931 par l'*International Board*. Elle fut en effet bannie des rencontres contre les équipes britanniques, et fut ainsi exclue du si populaire Tournoi des cinq nations. Dès lors, les plans de Meister prirent une forme plus concrète (Collins 2015, 249-250). En tant que président de la fédération allemande depuis 1931, il soutint ce projet en amont et travailla expressément à ce que les Allemands obtinssent un rôle important dans cette future fédération européenne (cf. Dietschy 2007, 141)<sup>15</sup>. En 1933 se tinrent donc des négociations auxquelles prirent part, aux côtés de la France et de l'Allemagne, l'Italie, la Roumanie et l'Espagne. Elles débouchèrent en 1934 sur la naissance de la *Fédération Internationale de Rugby Amateur* (FIRA) (cf. Collins 2015, 288-294)<sup>16</sup>. Le nom même indique que l'on souhaitait, du côté français, pouvoir convaincre les Britanniques de s'y associer et de créer une fédération où tous jouiraient des mêmes droits. C'est aussi de cette manière que l'interpréta la presse française :

Le rugby s'est développé en Europe. Il progresse chez les Allemands, il progresse chez les Italiens, chez les Espagnols, en Roumanie, etc., si bien qu'un jour viendra où les Britanniques, regrettant peut-être leur splendide isolement, feront des avances à la Fédération Internationale de Rugby. C'est peu dans leur caractère, m'objecterez-vous. Voyez ce qui se passe en football. (*Match l'Intran* 22 mai 1934, 2)

Afin de préserver les chances d'une rapide reprise des échanges franco-britanniques, la FFR mit tout en œuvre à partir de 1931 pour régler définitivement la question de l'« amateurisme marron ». Pour satisfaire les exigences britanniques, elle prit des sanctions contre plusieurs clubs et joueurs qui ne semblaient pas prendre au sérieux le principe de l'amateurisme. Mais les fédérations britanniques restèrent fidèles à leur ligne de conduite, ce qui fit émerger un autre problème pour le rugby à XV français : face à la faiblesse du XV, le rugby à XIII acquit à partir de 1933/34 une place de plus en plus importante dans le paysage sportif français (cf. Bonnery 1996, 43-95, Collins 2006, 70-72). Le rugby à XIII était organisé par la *Rugby League*, qui, afin de se différencier du rugby à XV et de l'*International Board*, portait en Angleterre la bannière du sport professionnel. La *Rugby League* tentait depuis longtemps de prendre pied également en France mais échouait en raison du monopole de la FFR. Elle avait désormais quelque chose à offrir au public que le rugby à XV n'était pas en mesure de proposer : des rencontres de prestige contre des équipes britanniques, à la différence près que seulement 26 joueurs s'affrontaient autour du ballon ovale, et non 30.

---

Dans une fédération internationale, nous aurions donc un rôle non négligeable à jouer. Le devoir principal de cette fédération serait de s'occuper des rencontres entre sélections nationales (DRZ 30 avril 1924, 112) ».

<sup>15</sup> On trouve des traces de ce soutien dès 1929 dans les colonnes du *Deutsche Rugby-Zeitung*. Meister écrivit : « L'Allemagne ne devrait pas se laisser déposséder de cette initiative lors des négociations. Notre position centrale nous rend particulièrement aptes à jouer un rôle dans une fédération continentale » (DRZ 8 mai 1929, 86).

<sup>16</sup> Il y eut des désaccords entre l'Allemagne et l'Italie qui purent toutefois être résolus en 1934 (cf. DRZ 20 septembre 1933, 116; 4 janvier 1934, 3). L'Italie tenta en 1933 de faire cavalier seul (cf. Collins 2015, 292 ; Teichler 1991, 126).

Il résulte de ces considérations le constat selon lequel l'année 1933 ne correspond pas vraiment à une césure dans les relations rugbyistiques franco-allemandes. Au contraire : la FFR se cramponnait aux relations et rencontres internationales qu'elle entretenait dans le cadre de la FIRA jusqu'à 1938/39, y compris avec l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste (cf. Rylance 1999, 144-145). Il s'agissait en somme d'une lutte pour savoir qui aurait le dernier mot et qui imposerait sa « vérité » au sein du rugby français. La FFR put compter sur des soutiens officiels jusqu'en 1936 au moins, le rugby à XIII n'étant alors pas reconnu comme discipline sportive en soi (cf. Fassolette 2007, 381-386). Les relations rugbyistiques entre la France et l'Allemagne s'inscrivaient tout à fait dans le contexte des relations sportives franco-allemandes des années 1930. À la suite de la « réorganisation du sport allemand » (*DRZ* 31 mai 1933, 101; cf. *DRZ* 6 septembre 1933, 105), la DRFV fut intégrée en 1934 à la *Fédération allemande du Reich pour les exercices physiques (Deutscher Reichsbund für Leibesübungen, Fachamt Fußball, Rugby, Cricket)* et ainsi mise de facto sous tutelle des responsables de la fédération de football (cf. Heinrich 2008, 66-70). Hermann Meister continua, dans un premier temps en tant que président de la fédération puis en tant que dirigeant de la filière rugby (*Fachgruppenleiter*), de présider aux destinées du rugby allemand. Les nationaux-socialistes instrumentalisèrent le sport en vue des J.O. de Berlin de 1936 (cf. Havemann 2017, 61-74). Ils soutinrent à cet effet aussi le rugby en Allemagne (cf. Dietschy 2007, 141) et misèrent, au plan international, sur la continuité et l'approfondissement des échanges avec les fédérations étrangères. Du côté français, le maintien des rencontres avec l'Allemagne était également opportun, et ce non seulement pour le rugby : dans de nombreux sports, des échanges intenses et privilégiés eurent lieu entre les deux pays (cf. Teichler 1994, 57-65). Dans le cadre de la FIRA, les relations furent de ce point de vue soignées et intensifiées. Entre 1936 et 1938 se tinrent des tournois internationaux à Berlin, Paris et Bucarest (cf. *DRZ* 25 avril 1935, 97-98) dont le point d'orgue fut, pour l'Allemagne, le tournoi pré-olympique organisé à Berlin en 1936. Toutefois, selon le commentaire de Charles Gondouin de *Match l'Intran*, celui-ci ne pouvait prétendre concurrencer le légendaire Tournoi des cinq nations en raison de l'absence d'intérêt dont témoignait le public et en raison du manque de qualité du jeu :

„L'assistance est tragédique“ (sic), me disait avec un sourire mélancolique le très aimable M. H. Meister, président de la Fédération allemande, en comptant des yeux les spectateurs qui attendaient le coup d'envoi du match France-Roumanie. Et cette observation exprimait si bien le découragement si légitime d'un homme obligé de reconnaître qu'il s'était dévoué depuis des années à la réussite d'un œuvre pour aboutir à si peu de choses, que j'avoue en avoir été profondément touché. (*Match l'Intran*, 19 mai 1936, 13)<sup>17</sup>

### **Rencontres et réception mutuelle**

La tonalité journalistique de l'éditeur du *Deutsche Rugby-Zeitung* peut être qualifiée de bienveillante vis-à-vis de la France. Si l'on retrouve jusqu'au milieu des années 1920 ci et là des critiques visant le boycott de l'Allemagne par quelques

---

<sup>17</sup> Meister se montra en effet peu satisfait de la faible affluence des spectateurs (cf. *DRZ* 22 mai 1936, 101-105).

Français chauvins (cf. *DRZ* 30 avril 1924), la rhétorique employée au sein du journal laisse transparaître une volonté de rapprochement avec l'ancien ennemi. De façon générale, le rugby français jouissait d'une bonne réputation pour ce qui était de son parcours sportif. La voie empruntée par les Français avait une fonction de modèle en Allemagne (cf. *DRZ* 1<sup>er</sup> janvier 1921, 2-4 ; 11 février 1925, 30; 13 avril 1927, 85-86)<sup>18</sup>. La supériorité sportive des Français était reconnue dans les années 1930 malgré l'amélioration des performances allemandes (cf. *DRZ* 28 mars 1934, 63-65, 21 avril 1937, 77-79). Ce discours demeura dominant. En revanche, avant les premières rencontres franco-allemandes, les colonnes du *Deutsche Rugby-Zeitung* témoignaient aussi d'une forme d'inquiétude vis-à-vis du comportement des supporters français (cf. *DRZ* 5 janvier 1927). De fait, on déplorait régulièrement des incidents dans les stades français<sup>19</sup>. Une certaine incertitude régnait à ce niveau face à l'impossibilité d'anticiper les réactions du public parisien quant à l'accueil d'une équipe allemande pour un événement sportif de grande ampleur<sup>20</sup>.

Les années 1930 ne marquèrent pas un changement particulier concernant la bienveillance exprimée à l'occasion des rencontres entre les deux sélections. Les sujets politiques qui auraient pu fâcher après 1933 furent soigneusement évités. Le *Deutsche Rugby-Zeitung* souligna le caractère amical des relations sportives, tant sur le terrain qu'entre les deux fédérations (cf. *DRZ* 18 mars 1935, 56). Jusqu'en 1938, le sport et non la politique était placé au premier plan. Et alors même que les relations rugbystiques bilatérales furent interrompues en 1939 par les Français en raison de la situation internationale, le changement de ton vis-à-vis de la fédération française n'était pas réellement perceptible :

L'annulation, à laquelle les dirigeants du rugby français ne peuvent rien – au contraire, ils ont employé jusqu'au dernier moment toute leur énergie pour que la partie puisse se jouer – est extrêmement regrettable. Il n'était jusqu'à présent pas habituel de mélanger sport et politique de cette manière. Le public français s'est toujours comporté irréprochablement vis-à-vis des équipes allemandes et nous ne croyons pas qu'il aurait abandonné cet état d'esprit sportif. Si l'on a pensé du côté français qu'il pourrait y avoir des manifestations lors du match, d'après nos expériences, nous tenons cette présomption pour totalement injustifiée. (*DRZ* 23 mars 1939, 56)

---

<sup>18</sup>Durant les phases de lourdes défaites à la fin des années 1920 et au début des années 1930, Meister faisait encore et toujours le parallèle entre le développement en France et en Allemagne tout en signalant que même la France, elle aussi, avait eu besoin d'une longue phase d'apprentissage avant de pouvoir concurrencer sportivement les équipes britanniques (cf. 1<sup>er</sup> mai 1929, 79-81 ; *DRZ* 13 avril 1932, 76-78). Ce parallèle, accompagné de l'image du maître français et de l'élève allemand, est également fait du côté français (cf. *Match l'Intran* 4 avril 1930, 4; 28 mars 1933, 9; 20 mars 1934, 7; 19 octobre 1937, 4).

<sup>19</sup>Les traits populaires et le professionnalisme en devenir du rugby français étaient thématiques et critiqués dans le *Deutsche Rugby-Zeitung* (cf. *DRZ* 14 novembre 1923, 217). De la même manière, on désapprouvait le comportement des masses dans les tribunes populaires des stades français (cf. *DRZ*, 8 mai 1929, 85-86). Toutefois, on ne peut lire nulle part dans les comptes rendus des matchs qu'il y aurait eu des comportements déplacés à l'encontre d'une équipe allemande. En 1932, Meister évoqua un comportement étrange du public allemand et fit un parallèle avec le comportement du public français (*DRZ* 20 avril 1932, 85). Le public bucarestois était également la cible de critiques en raison de son fanatisme (cf. *DRZ*, 15 juin 1938, 96). Le comportement parfois négatif des spectateurs français à l'encontre de leur propre équipe fut par ailleurs mentionné dans la presse française (cf. *Match l'Intran* 28 mars 1933, 8).

<sup>20</sup>Dans un article précédent la rencontre entre les deux sélections, C.A. Gonnet exprima l'espoir d'un accueil sportif de l'équipe allemande de la part du public parisien (cf. *Match l'Intran* 12 avril 1927, 4).

Du côté français, *Match L'Intran* traitait les rencontres entre les deux pays de manière différenciée. Là-aussi, le rugby se trouvait *a priori* au premier plan. Les comptes rendus des matchs devinrent de plus en plus détaillés au fur et à mesure des échanges franco-allemands. Par ailleurs, certains rugbymen allemands rejetaient davantage l'attention des journalistes français, quelques-uns étant *in fine* plus connus en France qu'en Allemagne même. Néanmoins, quelques critiques à visée politique et sociale envers l'Allemagne nazie et envers les rencontres sportives entre les deux pays furent toutefois émises. Ainsi, Charles Gondouin s'emporta en 1934, l'année de la fondation de la FIRA, à propos d'une rencontre à Hanovre qui avait été exceptionnellement suivie par de nombreux spectateurs :

L'équipe de France, très bien accueillie à la fin de son long voyage par les officiels allemands, reposée le lendemain par une journée de vacance, se présente dimanche en compagnie de sa rivale allemande sur le terrain du Stadium. Vingt mille spectateurs environ sont là, pour la plupart par esprit d'obéissance pour le Reich, car une note officielle fort impérative a prescrit à tout Hanovrien bien pensant d'assister à la rencontre. Ce sont ici des prescriptions qui font force de loi. (*Match L'Intran* 27 mars 1934, 12)<sup>21</sup>

Avant les Jeux de 1936 à Berlin, le ton se fit plus acerbe et René Lehmann considérait à son tour les rencontres franco-allemandes d'un œil de plus en plus critique. La fédération française fut, du reste, également l'objet de critiques lorsqu'une rencontre prévue à Hanovre pour fin mars 1936 fut annulée, du côté allemand, en raison des élections au *Reichstag* (cf. *DRZ* 18 mars 1936, 47). À cette occasion, Lehmann s'exprima contre la poursuite de ces relations rugbystiques et émit des signaux clairs contre la politique étrangère révisionniste nazie qui avait ouvertement rompu avec les accords de Locarno :

[...] des bruits de bottes ont couvert le bruit léger des athlètes sur la piste. [...] la Fédération allemande de rugby a eu le geste qu'on aurait pu attendre de la Fédération française de rugby : elle a décommandé la première le match qui devait avoir lieu à Hanovre. Ce n'est pas nous qui avons créé cette tension dans les rapports des deux pays. Nous savons que le sport a toujours contribué à rapprocher les peuples. Mais il serait quand-même indigne de nous d'aller faire du sport en Allemagne alors que ce peuple menace encore notre sécurité et notre amour de la paix, avec le plus parfait mépris des traités et des codes. (*Match L'Intran* 17 mars 1936, 2)

Outre cette critique visant les rencontres franco-allemandes, les journalistes de *Match L'Intran* n'épargnaient pas les Britanniques, leur reprochant en effet de s'être réfugiés dans une isolation sportive. Il se trouve que le *Deutsche Rugby-Zeitung* adopta le même ton critique envers l'ancien modèle rugbystique (cf. *DRZ* 4 mars 1931, 86 ; 18 avril 1934, 83-84). Quant à Hermann Meister, il fustigea en 1937 l'Angleterre et son « blocus continental » [*Kontinental Sperre*] (*DRZ*, 8 décembre 1937). Du côté français, le ton resta tout de même quelque peu différent : dans la mesure où l'espoir d'une reprise des rencontres franco-anglaises en rugby amateur s'était brutalement éteint au cours des années 1930, un sentiment d'abandon par l'Angleterre gagna le monde du rugby amateur français au sein du circuit du rugby

---

<sup>21</sup> À l'occasion du match à Hanovre, les rencontres de football furent interdites pour ne pas concurrencer le match de rugby (cf. *DRZ* 21 mars 1934, 57-58).

amateur européen<sup>22</sup>. Ainsi, malgré la joie affichée à l’occasion de la programmation de rencontres européennes dans le cadre de la FIRA, une désillusion et un sentiment de nostalgie transparurent dans la presse :

Voilà le rugby qui se réveille. Puisque les Britanniques continuent la politique du splendide isolement, nous nous consolons en donnant des leçons aux Roumains, aux Allemands, aux Hollandais, aux Italiens. Bon ! Je persiste à penser que le moindre France-Galles ferait bien mieux notre affaire. (*Match* 19 octobre 1937, 4)<sup>23</sup>

Autrement dit, malgré l’indéniable progrès sportif que les autres sélections européennes de la FIRA semblaient avoir accompli grâce aux rencontres internationales avec la France, leur niveau de jeu ne correspondait toujours pas aux attentes des Français (cf. *Match l’Intran* 27 mars 1934, 12 ; *Match* 20 avril 1937, 4-5). Il était reproché aux joueurs allemands de faire état de lacunes au niveau de leur jeu et de leur lecture tactique d’un match. On louait certes le jeu des avants allemands, mais on regrettait en même temps qu’il traduisît un manque de finesse technique dans le jeu de passes (cf. *Match l’Intran* 12 avril 1927, 4 ; 8 avril 1930, 4 ; 3 janvier 1934, 12). Du côté allemand, ces critiques furent entendues et les analyses des matchs livrées dans les rubriques du *Deutsche Rugby-Zeitung* pointaient en général les mêmes faiblesses dans le jeu allemand<sup>24</sup>. Néanmoins, au fil des matchs et en raison de meilleurs résultats enregistrés par le XV d’Allemagne à partir de 1932, le camp allemand témoignait d’une meilleure confiance en soi (cf. *DRZ* 27 mars 1935, 71) et ne se montrait pas toujours disposé à accepter sans commentaire les critiques de la presse française (cf. *DRZ* 5 avril 1934, 69-7 ; 11 novembre 1936, 188 ; 21 avril 1937, 78). Certains journalistes français continuèrent toutefois de s’emporter contre le manque de connaissance des règles dans les rangs allemands, ce qui entraînait une rupture dans le rythme du jeu et avait des conséquences néfastes pour l’attractivité d’un match (cf. *Match l’Intran* 19 avril 1932, 12 ; 26 mars 1935 ; 19 mai 1936, 13). À l’occasion de la rencontre de 1936 à Hanovre, Charles Gondouin lança même un appel clair à la fédération allemande :

On eut ainsi une partie de qualité médiocre et qui, en conséquence, ne dut pas être une très heureuse propagande pour le développement du rugby en Allemagne. N’insistons pas. Souhaitons seulement que M. Meister, président très sympathique de la Fédération allemande de rugby, demande à l’avenir à ses arbitres<sup>25</sup> de voir d’un œil égal les opérations de nos représentants et celles de leurs adversaires. Autrement, tenant compte d’ailleurs du fait que les progrès du rugby allemand s’affirment de plus en plus, une équipe nationale

---

<sup>22</sup> Une caricature de 1936 dans *Match l’Intran* illustre la situation déplorable dans laquelle se trouvait le rugby français : en raison de la position anglaise, le rugby à XV français était confronté au dilemme d’entretenir des relations sportives avec l’Allemagne nazie et, ainsi, de possiblement faire du XV allemand une équipe de premier ordre et à prendre au sérieux dans un sport de combat (cf. *Match l’Intran* 3 novembre 1936, 4).

<sup>23</sup> On retrouve la même tonalité en novembre 1936 chez René Lehmann qui s’était exprimé quelques mois plus tôt pour un arrêt des relations rugbystiques avec l’Allemagne (cf. *Mach l’Intran* 3 novembre 1936, 2).

<sup>24</sup> Les lacunes dans le jeu furent soulignées dans le *Deutsche Rugby-Zeitung* avant les rencontres avec la France. Celles-ci furent la plupart du temps directement évoquées dans les comptes rendus à l’occasion de défaites aux scores importants (cf. *DRZ* 1er mai 1929, 79-81 ; 16 avril 1930, 65-66). De plus, des articles spécifiques (*Zur Förderung der Spielkultur*) furent publiés pour mettre un terme à de telles faiblesses relatives à certains domaines du jeu allemand (*DRZ* 2 décembre 1931, 177-178). En tout état de cause, il s’agissait aussi de s’améliorer en affrontant la France.

<sup>25</sup> Il est à noter qu’après le retrait anglais, l’*International Board* ne mit plus d’arbitre à disposition pour les rencontres franco-allemandes (cf. *DRZ* 13 avril 1932, 76-78).

française n'aura pas la moindre chance de succès quand elle sera appelée à jouer de l'autre côté du Rhin. (*Match l'Intran* 3 novembre 1936, 4)

Si, d'un côté, la presse spécialisée reconnaissait que la culture du jeu allemand avait progressé dans les années 1930, malgré les faiblesses évoquées, et si certains journalistes sportifs se targuaient d'avoir annoncé la deuxième défaite française en 1938 (*Match* 29 mars 1938, 13), on ne peut, de l'autre, ignorer le fait que le jeu du XV de France avait lui-même perdu en qualité durant cette même période<sup>26</sup>. La mise à l'écart du rugby français par les Britanniques a laissé des traces sur le plan sportif (cf. *Match l'Intran* 27 mars 1934, 12). De plus, le rugby à XIII continuait à s'implanter dans le paysage rugbystique français tout en faisant de l'ombre au rugby à XV. Cette variante d'un rugby professionnel se révélait être une véritable concurrence. La *Rugby League* organisait des matchs de propagande en France qui attiraient de plus en plus de spectateurs à tel point que, dans la presse sportive, on en vint à comparer les deux variantes. Il convient de souligner que le tournant de l'année 1933 à 1934 se prêtait particulièrement à une telle comparaison. Deux matchs se succédèrent à Paris en un laps de temps réduit, ce qui laisse présumer une véritable mise en scène : le 31 décembre 1933, un match de propagande du rugby à XIII fut organisé au stade Pershing, opposant une sélection anglaise à une sélection australienne. Le lendemain, à l'occasion du congrès de la FIRA, une rencontre officieuse eut lieu entre le XV de France et le XV d'Allemagne. Le jugement fut plus ou moins unanime ; le rugby à XIII était perçu comme la variante proposant un jeu plus attractif :

Le match France-Allemagne qu'on eut le lendemain au stade de Colombes fut moins propre à exciter l'enthousiasme que la rencontre Angleterre-Australie. (*Match l'Intran* 3 janvier 1934, 9)

Par la suite, d'autres rencontres entre équipes britanniques et françaises furent organisées par la *Rugby League*. Le rugby à XIII obtint même son propre championnat en France. Pour la FFR, cette évolution était fatale : les rencontres internationales de moindre niveau ne pouvaient guère concurrencer avec le spectacle présenté par le jeu à XIII. Par ailleurs, dans un climat politique marqué par le Front populaire, les échanges rugbystiques engagés dans le cadre de la FIRA avec les équipes représentant les régimes de Berlin et de Rome pouvaient ne pas toujours trouver un écho favorable dans certains cercles de la société française (cf. Fassolette 2007, 386-389 ; Tumblety 2007, 148). Sur un plan sportif, cette évolution conduisit à une véritable hémorragie dans le rugby français à XV (cf. Bodis, 214-215 ; Collins 2009, 71-73 ; Dine 90-91). Par conséquent, les progrès au niveau du jeu ainsi que les deux succès remportés par le XV d'Allemagne contre le XV de France doivent, d'un point de vue sportif uniquement, être relativisés, tout aussi importants qu'ils soient encore pour l'histoire du rugby allemand.

---

<sup>26</sup> Hermann Meister en était aussi conscient. Dès 1931, il nota que, malgré les nettes défaites de l'équipe allemande, le XV de France n'avait pas pu présenter sa meilleure équipe (cf. *DRZ* 15 avril 1931, 68).

## Conclusion

Les relations rugbystiques entre la France et l'Allemagne durant l'entre-deux-guerres relevaient d'une constellation politico-sportive singulière. Le rapprochement sportif des clubs et des fédérations est à replacer principalement dans le contexte du rapprochement franco-allemand de l'« ère de Locarno ». Les échanges des années 1930 étaient l'expression de rencontres sportives intenses entre les deux pays. Ceux-ci étaient aussi guidés par des intérêts concrets. La popularité du rugby en Angleterre et en France, ainsi que le conflit franco-britannique autour du rugby à XV, contribuèrent à ce qu'une fédération sportivement plutôt insignifiante comme la fédération allemande DRFV acquit en 1934 un rôle important au sein de la FIRA. Le cadre avait aussi été initié par le régime nazi qui accordait son soutien au rugby allemand. L'alliance d'intérêts franco-allemands se maintint aussi longtemps que le contexte de la politique étrangère le permit. Après l'échec de la politique d'apaisement en 1939, l'*International Board* réhabilita aussitôt le rugby à XV français (cf. Bodis 1986, 216-217).

La coopération d'une telle intensité entre les deux fédérations durant l'entre-deux-guerres doit en outre être mise en lien avec autre facteur : Hermann Meister avait posé la première pierre d'un partenariat sportif entre les deux fédérations dans les années 1920. En tant qu'éditeur du *Deutsche Rugby-Zeitung*, il créa au sein de la communauté rugbystique allemande un forum en vue d'un rapprochement. Dès le début des années 1920, il considérait les matchs internationaux avec l'Angleterre et la France comme un moyen de réconciliation sportive. Il ne s'engagea pas seulement avec conviction dans ses articles en faveur de telles rencontres avec la France, mais il travailla également en coulisses à l'organisation et à la tenue de rencontres avec des clubs étrangers (cf. DRZ 4 mars 1925, 47-48 ; 7 avril 1926, 73). Fidèle à ses convictions, il fit preuve de ténacité au sein de la fédération allemande. Et lorsque les parties opposant la France et l'Allemagne firent de temps à autres l'objet de critiques dans les années 1930, l'engagement de Meister pour la cause rugbystique fut toujours apprécié et honoré du côté français (cf. DRZ 21 avril 1937, 79 ; 28 avril 1937, 87). La fédération allemande a rendu hommage à Meister dans l'ouvrage publié à l'occasion du 100<sup>e</sup> anniversaire de sa fédération en le qualifiant d'„européen“ (Bach 2000, 41). Dans une étude sur son activité éditoriale, il est souligné qu'il avait à nouveau obtenu, et ce dès août 1945, une licence lui permettant de continuer son travail d'éditeur sous l'occupation alliée (cf. Hatry 2016, 18-20). N'oublions toutefois pas le fait que Hermann Meister, qui était président de la fédération et détenteur du pouvoir décisionnaire (cf. DRZ, 6 avril 1938, 61), représente aussi une continuité sous le régime national-socialiste.

À ce jour, un travail sur l'histoire de la fédération allemande de rugby permettant de clarifier le rôle de ses responsables et dirigeants n'a pas été effectué : dans quelle mesure furent-ils manipulés par le régime nazi en matière de politique intérieure et étrangère ? Ou ont-ils eux-mêmes activement contribué à sa propagande voire à son avènement ?

## Sources

- Deutsche Rugby-Zeitung*<sup>27</sup> (DRZ)
- MEISTER, Hermann. 1920. „Geschichte des Rugby-Fußball-Spiels“, DRZ (15 novembre), 4-5.
- MEISTER, Hermann. 1920. „Geschichte des Rugby-Fußball-Spiels“, DRZ (1er décembre), 2-3.
- MEISTER, Hermann. 1921. „Frankreichs Länderspiele“, DRZ (1er janvier), 2-4.
- N.N. 1921. „Echo aus Belgien und Holland“, DRZ (15 février), 27.
- MEISTER, Hermann. 1921. „Die Holländer in Heidelberg“, DRZ (15 avril), 64-67.
- MEISTER, Hermann. 1921. „Rugby und die Olympischen Spiele“, DRZ (1er juillet), 109-110.
- MEISTER, Hermann. 1922. „Rückblick und Ausschau“, DRZ (1er janvier), 1-2.
- MEISTER, Hermann. 1922. „Der holländische Meister in Deutschland“, DRZ (1er janvier), 2-4.
- MEISTER, Hermann. 1922. „Rugby und die deutschen Kampfspiele“, DRZ (1er juin), 79.
- MEISTER, Hermann. 1923. „Neue Wege zum Ausland“, DRZ (23 janvier), 19-20.
- MEISTER, Hermann. 1923. „Streiflichter“, DRZ (6 février), 27.
- MEISTER, Hermann. 1923. „Die Oxford-Spiele“, DRZ (27 mars), 71-72.
- MEISTER, Hermann. 1923. „Die Oxford-Tournee“, DRZ (3 avril), 77-81.
- N.N. 1923. „Der 25. Deutsche Rugbytag“, DRZ (24 avril), 102-103.
- MEISTER, Hermann. 1923. „Protokoll des 25. Deutschen Rugbytages in Heidelberg am 21. April 1923“, DRZ (26 juin), 141-142.
- MEISTER, Hermann. 1923. „In eigener Sache“, DRZ (10 juillet), 146.
- N.N. 1923. „Echo aus Holland“, DRZ (17 octobre), 193.
- N.N. 1923. „Der Sieg des Rechts und der Ordnung“, DRZ (21 novembre), 223-224.
- MEISTER, Hermann. 1924. „Zum fünften Jahre“, DRZ (3 janvier), 2.
- ULLRICH, Wilhelm 1924. „Die Konfliktfrage der Rugby-Verbände“, DRZ (30 janvier), 23-24.
- MEISTER, Hermann. 1924. „Vom internationalen Rugbysport“, DRZ (13 février), 33.
- MEISTER, Hermann. 1924. „Randglossen zum Manchester-Spiel“, DRZ (16 avril), 95-96.
- MEISTER, Hermann. 1924. „Ein internationaler Rugby-Verband“, DRZ (30 avril), 111-112.
- N.N. 1924. „26. Deutscher Rugbytag“, DRZ (6 août), 171.
- MEISTER, Hermann. 1925. „Die Suppe ohne Salz“, DRZ (11 février), 29.
- KRUYT, O.F. 1925. „Der kommende Nationalsport in Frankreich“, DRZ (11 février), 30.
- N.N. 1925. „Letzte Nachrichten“, DRZ (25 février), 46.
- MEISTER, Hermann. 1925. „Die internationale Lage“, DRZ (4 mars), 47-48.
- MEISTER, Hermann. 1925. „Französische Rugby-Mannschaften fordern deutsche Klubs“, DRZ (1er avril), 74.
- NAUJOK, Carl. 1925. „Internationalität?“, DRZ (8 avril), 78.
- MEISTER, Hermann. 1925. „Die Tournee der Oxford Greyhounds“, DRZ (16 avril), 83-86.
- N.N. 1925. „Jahresversammlung des N.R.F.V.“, DRZ (8 juillet), 136.
- MEISTER, Hermann. 1925. „Der Deutsche Rugbytag in Frankfurt a.M.“, DRZ (2 décembre), 217.

---

<sup>27</sup>Prêt de Walter Gebhardt, Deutsches Rugby-Archiv (Heidelberg).

- MEISTER, Hermann. 1925. „Stuttgart in Straßburg“, DRZ (2 décembre), 218.
- FIENE. 1926. „Protokoll vom 27. Rugbytag in Frankfurt a.M.“, DRZ (6 janvier), 5-6.
- MEISTER, Hermann. 1926. „An der Jahresschwelle“, DRZ (6 janvier), 3.
- MEISTER, Hermann. 1926. „Schafft Länderspiele!“ DRZ (13 janvier), 9
- MEISTER, Hermann. 1926. „Streiflichter“, DRZ (24 mars), 59.
- MEISTER, Hermann. 1926. „Kein Osterspiel in Heidelberg!“, DRZ (7 avril), 73.
- MEISTER, Hermann. 1926. „Paris – Frankfurt. Vor dem Spiel S.C.1880 – Scuf“, DRZ (27 octobre), 182-183).
- Bl. 1926. „Frankfurt – Paris 3:3“, DRZ (3 novembre), 189-190.
- N.N. 1926. „Deutschlands erstes Länderspiel“, DRZ (6 octobre), 160.
- N.N. 1927. „Irland schlägt Frankreich 8:3“, DRZ (5 janvier), 3.
- MEISTER, Hermann. 1927. „Der große Tag. Deutsch-Französische Rugby-Ostern“, DRZ (13 avril), 85-87.
- MEISTER, Hermann. 1927. „Unbegreiflich – aber wahr!“, DRZ (18 mai), 119.
- N.N. 1928. „Der 18. März“, DRZ, 14 mars, 59.
- MEISTER, Hermann. 1929. „Ein schwerer Gang nach Paris“, DRZ (1er mai), 79-81.
- MEISTER, Hermann. 1929. „Pariser Anmerkungen“, DRZ (8 mai), 85-86.
- MEISTER, Hermann. 1929. „Der internationale Rugby-Verband auf dem Marsche!“, DRZ (8 mai), 86.
- MEISTER, Hermann. 1930. „Randbemerkungen zum Länderspiel gegen Frankreich“, DRZ (16 avril), 65-66.
- N.N. 1931. „Eine internationale Sensation. Die Länder des International Board drohen mit dem Abbruch der Beziehungen mit Frankreich“, DRZ (4 mars), 86.
- N.N. 1931. „Der englisch-französische Konflikt“, DRZ (11 mars), 43-44.
- MEISTER, Hermann. 1931. „Das Rugby-Ereignis de Saison: Frankreich-Deutschland“, DRZ (15 avril), 68.
- MEISTER, Hermann. 1931. „Zur Förderung der Spielkultur“, DRZ (2 décembre), 177-78.
- MEISTER, Hermann. 1932. „Zum 7. Male gegen Frankreich. Der große Tag im Frankfurter Stadion“, Deutsche Rugby-Zeitung (13 avril), 76-78).
- MEISTER, Hermann. 1932. „Ein deutscher Achtungserfolg“, DRZ (20 avril), 83-85.
- N.N. 1933. „Rugby und Neugliederung des deutschen Sports“, DRZ (31 mai), 101.
- N.N. 1933. „Drei Monate Sommer-Rugby“, DRZ (6 septembre), 105-106.
- N.N. 1933. „Um den internationalen Rugby-Verband“, DRZ (20 septembre), 116.
- N.N. 1934. „Die F.I.R.A. ist gegründet“, DRZ (4 janvier), 3.
- MEISTER, Hermann. 1934. „Vor Deutschland-Frankreich“, DRZ (21 mars), 57-58.
- MEISTER, Hermann. 1934. „Am Sieg vorbei!“, DRZ (28 mars), 63-65.
- MEISTER, Hermann. 1934. „Das Echo von Hannover“, DRZ (5 avril), 69-71.
- N.N. 1934. „Englands Spiel der Isolierung“, DRZ (18 avril), 83-84.
- MEISTER, Hermann. 1935. „Frankreich – Deutschland rückt näher!“, DRZ (13 mars), 55-56.
- MEISTER, Hermann. 1935. „Wir unterlagen in Ehren“, DRZ (27 mars), 69-71.
- MEISTER, Hermann. 1935. „Römische Rugby-Tage“, DRZ (25 avril), 97-98.
- N.N. 1936. „Deutschland – Frankreich verschoben!“, DRZ (18 mars), 47.
- MEISTER, Hermann. 1936. „Das Rugby-Vierländer-Turnier in Berlin“, DRZ (12 mai), 94-95.
- MEISTER, Hermann. 1936. „Das Berliner Turnier ist beendet“, DRZ (22 mai), 101-105.
- MEISTER, Hermann. 1936. „Abschied von Hannover“, DRZ (11 novembre),

- 187-188.  
 N.N. 1937. „Frankreichs Sieg war überzeugend!“, DRZ (21 avril), 77-79.  
 MEISTER, Herman. 1937. „Amtlicher Teil“, DRZ (28 avril), 87.  
 MEISTER, Hermann. 1937. „Die Haltung der Engländer“, DRZ (8 décembre), 183-184.  
 N.N. 1938. „Endlich!“, DRZ (30 mars), 56-58.  
 MEISTER, Hermann. 1938. „Die deutschen Sportsleute sagen ‚Ja!‘“, DRZ (6 avril), 61.  
 MEISTER, Hermann. 1938. „Berlin – Paris – Bukarest“, DRZ (15 juin), 95-96.  
 N.N. 1939. „Länderspiel Frankreich – Deutschland abgesagt“, DRZ (23 mars), 56.  
*Match l’Intran, Le plus grand hebdomadaire sportif*  
 GONNET, C.A. 1927. „Gare à l’Allemagne“, *Match l’Intran* (12 avril), 4.  
 GONDOUIN, Charles. 1928. „La France bat l’Allemagne“, *Match l’Intran* (20 mars), 12.  
 GONDOUIN, Charles. 1930. „La France a facilement dominé l’Allemagne“, *Match l’Intran* (8 avril), 4.  
 GONDOUIN, Charles. 1932. „A Francfort, le match de rugby France-Allemagne (20-4).“ *Match l’Intran* (19 avril), 12.  
 DE THOMASSON, R. 1933. „L’équipe de France de rugby a brillamment battu la courageuse équipe d’Allemagne“, *Match l’Intran* (28 mars), 9.  
 GONDOUIN, Charles. 1934. „Rugby à quinze et rugby à treize : France-Allemagne à Colombes. – Angleterre-Australie à Pershing.“ *Match l’Intran* (3 janvier), 8-9.  
 GONDOUIN, Charles. 1934. „Avant France – Allemagne“, *Match l’Intran* (20 mars), 7.  
 ESTRADÉ, François. 1934. „L’Allemagne progresse. Et nous?“, *Match l’Intran* (27 mars), 12.  
 GONDOUIN, Charles. 1934. „Après une émouvante fin de partie la France a battu l’Allemagne par 13 points à 9.“ *Match l’Intran* (27 mars), 12-13.  
 LEHMANN, René. 1934. „Le sport, les gens, les faits.“ *Match l’Intran* (22 mai), 2.  
 GONDOUIN, Charles. 1935. „La France a battu l’Allemagne en rugby après un match ardent, rapide et plaisant.“ *Match l’Intran* (26 mars), 4-5.  
 LEHMANN, René. 1936. „Nous n’irons pas à Berlin pour les Jeux Olympiques“, *Match l’Intran* (17 mars), 2.  
 LEHMANN, René. 1936. „Le sport, les gens, les faits.“ *Match l’Intran* (19 mai), 2.  
 GONDOUIN, Charles. 1936. „Le tournoi international de rugby“, *Match l’Intran* (19 mai), 13.  
 LEHMANN, René. 1936. „Le sport, les gens, les faits“, *Match l’Intran* (3 novembre), 2.  
 GONDOUIN, Charles. 1936. „Rugby: La difficile victoire de la France à Hanovre“ *Match l’Intran* (3 novembre), 4.  
 GONDOUIN, Charles. 1937. „France – Allemagne“, *Match* (20 avril), 4-5.  
 GAUTIER-CHAUMET. 1937. „Les pieds dans le plat.“ *Match* (19 octobre), 4.  
 GONDOUIN, Charles. 1938. „L’Allemagne a battu la France par 3 points à 0“, *Match* (29 mars), 13

## Bibliographie

- AUGUSTIN, Jean-Pierre & Jean-Pierre Bodis. 1996. „Le rugby français, ses champs d’action et son autonomie jusqu’en 1939“ In *Histoire des Sports*, ed. Terret, Thierry, 87-99, Paris: L’Harmattan,.  
 BACH, Claus-Peter. 2000. „100 Jahre Stürmen und Drängen. Die Geschichte des Deutschen Rugby-Verbandes“, In *100 Jahre Deutscher Rugby-*

- Verband*, ed. Bach, Claus-Peter, 20-36, Gehrden: Schroeder-Druck & Verlag.
- BACH, Claus-Peter. 2000. „Der Europäer“, In *100 Jahre Deutscher Rugby-Verband*, ed. Bach, Claus-Peter, 41, Gehrden: Schroeder-Druck & Verlag.
- BEAUPRÉ, Nicolas. 2009. *Das Trauma des großen Krieges (1918-1932/33)*. (Deutsch-französische Geschichte, Band VIII). Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- BODIS, Jean Pierre. 1987. *Histoire Mondiale du Rugby. Dimensions économiques et sociales*. Toulouse: Privat.
- BONNERY, Louis. 1996. *Le Rugby à XIII. Le plus français du monde*. Limoux: Cano & Franck.
- BRUNDERT, Jürgen. 2002. *Sport-Club ‚Frankfurt 1880‘. Eine Frankfurter Jahrhundertgeschichte*. Frankfurt a. M.: Kramer.
- COLLINS, Tony. 2006. *Rugby League in Twentieth Century Britain. A Social and Cultural History*, London: Routledge.
- COLLINS, Tony. 2009. *A Social History of English Rugby Union*. London: Routledge.
- COLLINS, Tony. 2015. *The Oval World. A Global History of Rugby*. London: Bloomsbury.
- DIETSCHY, Paul. 2007. „Le rugby sport fasciste ? Les difficiles débuts du ballon ovale en Italie sous Mussolini (1927-1940)“, In *La Planète est rugby. Regards croisés sur l'Ovalie*, ed. Guillain, Jean-Yves et Patrick Porte, Anglet: Atlantica, 125-143.
- DINE, Philipp. 2001. *French Rugby Football. A Cultural History*. Oxford: Berg.
- EGGERS, Erik. 2001. *Fußball in der Weimarer Republik*. Kassel: Agon.
- FASSOLETTE, Robert. 2007. „Rugby-League Football in France 1934-54: The Decisive Years and their Long-term Consequences“, In *Sport in History*, 27 (3), 380-398.
- GARCIA, Henri. 2013<sup>10</sup>. *La Fabuleuse Histoire du Rugby*. Paris: Editions de la Martinière.
- HATRY, Thomas. 2016. *Gedränge. Hermann Meister und seine Verlage. Lebensabriss und Bibliographie*. Heidelberg: Antiquariat T. Hatry.
- HAVEMANN, Nils. 2017. „Le sport dans l'Allemagne nationale-socialiste en guerre“, In *Guerres mondiales et conflits contemporains* 268 (4), 61-74.
- HEINRICH, Arthur. 2008. „Deutscher Fußball-Bund und Nationalsozialismus“, In *Hakenkreuz und rundes Leder. Fußball im Nationalsozialismus*, ed. Pfeiffer, Lorenz & Dietrich Schulze-Marmeling, 58-80, Göttingen: Die Werkstatt.
- POCIELLO, Christian. 1983. *Le Rugby ou la guerre des styles*. Paris: A.M. Métailié.
- RYLANCE, Mike. 1999. *The forbidden Game: The Untold Story of French Rugby League*. Brighouse: League Publications.
- TEICHLER, Hans-Joachim. 1991. *Internationale Sportpolitik im Dritten Reich*. (Wissenschaftliche Schriftenreihe des Deutschen Sportbundes, Band 23). Schorndorf: Hofmann.
- TEICHLER, Hans-Joachim. 1994. „Stationen der deutsch-französischen Sportbeziehungen von 1933 bis 1943.“ In *Sport und Sportunterricht in Frankreich und Deutschland in zeitgeschichtlicher Perspektive*. (Edition Sport & Wissenschaft, Band 18), ed. Spitzer, Giselher et al., 57-75, Aachen: Meyer und Meyer.
- TERRET, Thierry. 2000. „La France et les jeux interalliés de 1919.“ In *Le sport français dans l'entre-deux-guerres. Regards croisés sur les influences étrangères*, ed. Saint-Martin Jean-Philippe & Thierry Terret, 39-68.
- TUMBLETY, Joan. 2007. „La Coupe du monde de football de 1938 en France. Émergence du sport-spectacle et indifférence de l'État.“ In *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 93 (1), 139-149.

## Résumé

Le rugby ne joue pas le même rôle dans les sociétés allemande et française. Alors que les stades sont très fréquentés en France et que le Top 14 fait partie des meilleurs championnats au monde, le rugby en Allemagne reste un sport marginal qui ne suscite pas l'intérêt du grand public. Malgré une évolution tout à fait opposée, l'Allemagne et la France partagent une histoire commune en matière de rugby : entre 1927 et 1938, les relations rugbystiques étaient intenses. On compte durant cette période 16 matchs internationaux entre les deux sélections, des rencontres qui sont aujourd'hui très majoritairement sombrés dans l'oubli en raison de l'importance, moindre, accordée au rugby allemand au niveau international. De même, ces échanges ont rencontré peu d'écho au sein de la recherche académique. Ils sont pourtant le résultat d'une configuration politique et sportive particulière de l'entre-deux-guerres. Encouragées par 'l'esprit de Locarno', les relations entre les deux fédérations reprirent en 1926. Les intérêts des fédérations respectives ainsi que les enjeux politiques conduisirent à une intensification de ces relations dans les années 1930. Il en résulta une alliance intéressée qui vit naître en 1934 la Fédération Internationale de Rugby Amateur (FIRA).

## Zusammenfassung

Rugby hat in Deutschland und Frankreich einen ganz unterschiedlichen gesellschaftlichen Stellenwert. Während in Frankreich die Rugby-Sport-Arenen gut gefüllt sind und die höchste französische Spielklasse *Top 14* international zu den Top-Ligen zählt, zieht der Rugby-Sport in Deutschland bis heute keine Massen an. Rugby ist dort eine Randsportart. Trotz der sehr unterschiedlichen Entwicklungen blicken beide Länder auf eine gemeinsame Rugby-Geschichte zurück: Zwischen 1927 und 1938 kam es zu einem intensiven Spielverkehr zwischen beiden Ländern. Darunter fallen auch 16 Länderspielvergleiche, die heute, aufgrund der geringen internationalen Bedeutung des deutschen Rugbysports, weitgehend in Vergessenheit geraten sind bzw. in der Forschung kaum Berücksichtigung finden. Diese deutsch-französischen Rugby-Beziehungen sind das Ergebnis einer besonderen sportpolitischen Konstellation in der Zwischenkriegszeit. Gefördert durch den „Geist von Locarno“ wurde der Spielverkehr 1926 aufgenommen. Die jeweiligen Interessenlagen von Verbänden und Politik führten letztlich dazu, dass die Beziehungen in den 1930er Jahren weiter intensiviert wurden. Es entstand ein Zweckbündnis, aus dem 1934 der internationale Rugby-Verband *FIRA* hervorgehen sollte.

## Abstract

In Germany and France Rugby has a very different social status. Whereas in France stadiums are well-filled and the Top 14 is among the best world championships, rugby in Germany has until today not attracted great crowds of supporters. For this opposing development of rugby in both countries, France and Germany share a common rugby history: between 1927 and 1938 rugby sport relations were intense with up to 16 matches between the two national selections, encounters which

today are lost and forgotten in time and only rarely reconsidered by researchers, mostly due to the minor significance of German rugby on an international scale. However, those sports exchanges are the result of an important sport-political constellation during the interwar period, a sport relationship ignited by the “spirit of Locarno” in 1926. Being aware of federal and political interests on both sides, relations were being intensified during the 1930s and eventually lead to the foundation of the International Federation of Rugby Amateurs (FIRA) in 1934.

Antonin Andriot

## **“Classical” liberalism in France, from the middle of the 19<sup>th</sup> century to World War I**

Strengths and paradoxes of a thwarted society project

### **Antonin Andriot**

teaches history as *professeur agrégé* at Lycée Banville (Moulins) and is associate fellow at Université Clermont Auvergne (CHEC).

[antonin.andriot@ext.uca.fr](mailto:antonin.andriot@ext.uca.fr)

### Keywords

Liberalism – France – 19th Century – French School of Political Economy – French-British Relations

We are aware of the way Karl Marx made the expression “classical school” go down in history when *A Contribution to the Critique of Political Economy* was published in 1859, in order to name a school of thought that could encourage market economy and free trade, a weaker form a state regulation and intervention, of which the most renowned representatives were Adam Smith and David Ricardo. What remains overlooked is the fact that this “classical” liberalism emerged after a specific event that took place in the UK: in 1838, a manufacturer named Richard Cobden founded the Manchester League, or the Anti-Corn Law League, following his main proposition to suppress customs on grain (Halévy 1923, 290). This organization, after an intense form of free-trade lobbying, managed to convince the Prime Minister Robert Peel to abolish the infamous Corn Laws in 1846 and, by doing so, to restructure the balance within the Westminster political spectrum. This powerful wave, also called “Manchesterism”, gave a new impulse to the European “classical” liberalism in the second half of the 19<sup>th</sup> century. The reason why it becomes necessary to be reminded of these elements is that in France, the disciples of “classical” liberalism, in order to defend their own ideas, constantly referred to this British genealogy: the French circles of political economy, as we shall see, all have in common an endless admiration for Richard Cobden’s work, and a will to use it in order to spread their ideas within their own country (Andriot 2022).

The French political economy school, created in the middle of the 19<sup>th</sup> century and related to the *Journal des Économistes*, rapidly acquired societies in most of the country’s main cities and placed economic progress through private initiative as a precondition for every other form of change. If its influence on the emerging economic science is major, important figures such as Frédéric Bastiat, Michel

Chevalier, Frédéric Passy or Yves Guyot never managed to obtain a prominent political role. Here is why: their liberal “purity” did not find much echo in France with other political forces, especially regarding the promotion of free trade, or a less regulated form of state. At the turn of the 20<sup>th</sup> century, these actions granted them the names “classical” or “orthodox” liberals, whose sacrosanct “laissez-faire” was outdated. In many ways, their nostalgia, at least within their views, is not always an easy aspect to tackle. It must be said that in opposition to some works trying to categorize these liberals (Girard 1985), sometimes progressive and sometimes conservative, it seems more coherent to consider them as supporters of simultaneous order and movement, rejecting radical solutions, encouraging stability as well as breaking reforms, but thinking that societies evolve through constant progress toward a specific form of modernity. Thus, the goal is to try to better understand the journey of this political family, the extent of its influence as well as its practices in France, from the end of the 19<sup>th</sup> century to the dawn of World War I.

## I. Who are the French “classical” liberals?

### 1. A school of political economy

Concomitantly to the creation of the Paris Political Economy Society at the end of 1841, the *Journal des Économistes* was created by Gilbert Guillaumin (publisher) and Joseph Garnier (economy professor). To these two men, one can add the decisive influence of Frédéric Bastiat, coming from a family of Landes merchants. As an admirer of Richard Cobden’s work, he constantly published articles in the *Journal des Économistes* (Bastiat 1862 [1854], 15) until his death in 1850. Asserting of course the physiocrats’ and Turgot’s legacy in France, but maybe even more the “classical” legacy of Adam Smith and David Ricardo, and then of the Manchester League, this French school of political economy rapidly became the privileged sphere for those who would preach the absolute defense of commercial freedom, uniting quite logically a plurality of economic actors around it.

First of all, and quite obviously, we can mention economy theorists such as Michel Chevalier, tenured professor of political economy at the Collège de France since the July Monarchy. During the Second French Empire, the Franco-British customs agreement, signed on January 23<sup>rd</sup> 1860 bears his mark since it is also called the “Cobden-Chevalier” agreement. Between the 8<sup>th</sup> and 15<sup>th</sup> October 1859, while in London for the International Committee for Weights and Measures, Chevalier discreetly met his longstanding friend Cobden, as well as William Gladstone (Barbier 1995), Chancellor of the Exchequer. Since he was close to the Bonapartist power, the economist served as mediator, more particularly with the state minister Achille Fould, who was himself receptive to the cause of free-trade. On November 8<sup>th</sup> 1859, Chevalier told his British friend<sup>1</sup> about a conversation with the minister, related to a customs treaty: “Would you be so kind as to expressively repeat what

---

<sup>1</sup> Letter from Michel Chevalier to Richard Cobden, telling about a conversation with Achille Fould, November 8<sup>th</sup> 1859.

you want me to bring to his attention”, to which he responded: “tell him that the proposition is being very seriously considered” (...), “this is what I shall tell M. Cobden”, I answered, “but it would be even better if you told him yourself” (British Library, Cobden Papers, Add MS 43647). With the direct implication of the Emperor, the treaty was signed in early 1860, and if we cannot explicitly mention free-trade, taxes on Franco-British exchanges were indeed largely reduced<sup>2</sup>. Often intimately linked to the political economy societies of their cities, the great Chambers of commerce of the country, such as in Paris, Lyon or Bordeaux, defended free trade in a rather clear way. While many liberals were not fooled, and saw the Cobden-Chevalier agreement as a minor economical concession coming from Napoléon III, in order to limit political freedom, most of the Chambers of commerce were also satisfied, such as the Chamber of Lyon which again in 1869, defended its ratification (A.D. Rhône 1 ETP 239, Comptes-rendus des travaux de la CCI de Lyon, 1869, 149). In addition, the strength with which the supporters of protectionism rejected the treaty seems to assert its strong free-trade orientation: for instance, the *Nouvelliste of Rouen* gathered the signatures of 400 manufacturers who were opposed to this decision (*Journal des Débats politiques et littéraires*, January 24<sup>th</sup> 1860).

Without any doubt, the 1860s were a prosperous period for commercial freedom, since thirteen other customs agreements were signed with the other European nations (A.N. fonds Jules Simon, 87 AP 10<sup>3</sup>); from 1864 onwards, imperial authorities allowed the opening of the first classes of political economy in Paris and Lyon, with the approval of the Chambers of commerce (*Journal des Économistes* 1864, 366). Yet, the influence of political economy under the Second French Empire – if not the recuperation of its ideas by political powers – is only a parenthesis. First of all because pacifism, inherent to the free-traders for whom trade brings nations together, failed again when the Franco-Prussian War started in 1870. Moreover, because at the end of the conflict, Adolphe Thiers took the lead of the new republic and negotiated the end of the hostilities. Even if he was at the head of the liberal opponents within the legislative body of the Second Empire, the latter had always been a fervent protectionist, and was against the British competition, considered unfair in the context of the 1860 agreement. It explained why he did not hesitate, on July 26<sup>th</sup> 1872, to denounce this commercial treaty by increasing taxes on raw materials, in order to pay for the war compensation demanded by Germany (*Annales de l'Assemblée nationale* 1872, sessions from January 13<sup>th</sup> to February 1<sup>st</sup>). *De facto*, the Third Republic started by a questioning of “classical” liberal ideas. Political economy could have been undermined, but on the contrary, this event reinforced the vocation of its actors to express themselves through its own channels.

---

<sup>2</sup> If there was indeed an exemption from duties or very low prices for French product in the UK, The Franco-British Treaty, on the contrary, only replaced the former interdictions by taxes set between 10 and 30% of the merchandise value.

<sup>3</sup> Personal notes on trade agreements, probably published around 1877.

## 2. Free-trade: at the service of the bourgeoisie's interests?

An environment of free trade influence did strengthen under the Third Republic. During the last decades of the 19<sup>th</sup> century, the prominent influence of a figure such as Léon Say demonstrates the real presence of liberal ideas. Jean-Baptiste Say's grandson, who distinguished himself by publishing in 1803 a political economy treaty, by being appointed several times as finance minister and senator, Léon Say is first and foremost a businessman willing to defend the interests of economic environment in a liberal way. His decisive role in the consolidation of a liberal Republic, as a leader of what was called center-left politics, is well known (Garrigues 1993); but he also prevented protectionism from gaining ground, for instance by exempting the UK from the 1881 general tariff when he was finance minister. Lord Lyons, the British ambassador, stated:

Last evening, I had a confidential conversation with Mr. Léon Say about the commercial negotiations. He observed that he could never have believed that, under a ministry of which he was a member, the commercial agreements that came to be beneficial to both our countries, would be ended (...). The protectionist spirit had, he said, burned during the last years, and it needed time to cool down. (A.N. FO432/62, Lord Lyons's report for the Foreign Office, February 19<sup>th</sup> 1882)<sup>4</sup>

In November 1884, he created and led the National League against higher prices for bread and meat (*Journal des Économistes* 1884, 189), with a perfectly suited argumentation, reminiscent of the UK during the 1840s: the masses of consumers, working or farming, should not be fooled by the pipe dream of protectionism; every customs tax added to importation, rather than protecting the national market, will result in a general increase of food prices. The new association, openly described as "anti-protectionism", does not, however, forget to address its natural supporters – exporter industries – and adds that restraining foreign trade in order to boost the economy of the state is equivalent to breaking the French virtuous economic models that were adopted in 1860. Supported by the *Journal des Économistes* and the Paris Political Economy Society, by the Lyon Political Economy Society, by various figures such as Paul Leroy Beaulieu, Agénor Bardoux, Jules Simon, Yves Guyot, Frédéric Passy or Edouard Aynard, a French Anti-Corn Law League seemed to emerge. On January 18<sup>th</sup> 1885, at the Tivoli-Vauxhall, the league gathered almost 3000 people in order to listen to the speeches of Léon Say, Frédéric Passy or Edgar Raoul-Duval, in front of the representatives of the great Chambers of Commerce of the country, and also free-trader manufacturers and traders (*Journal des Économistes* 1885a). Equipped with a press release and local branches, the league enjoys a certain success in its constitution: in July 1885, it took a more general name, *Ligue pour le libre-échange* (the free trade League) (*Journal des Économistes* 1885b), in order to provide a more permanent character, and a larger ambition.

Quite obviously, political economy and business environments are intimately connected with the representation and promotion of liberal ideas. A lot of these liberals enjoyed privileged positions that enabled them to own, invest and influence

---

<sup>4</sup> Translation by the author.

capital, and want to grow wealthy through their skills, to such an extent that one could claim that within the liberals, more than ever, the Third Republic was a time of interpenetration between politics and economy (Estèbe 1982, 166). Léon Say was thus a member of the board of directors for the Marseille docks and warehouses, and also for railroads in the north. Agénor Bardoux invested in the Orléans railroads, Emile de Marcère in the Béthune mines and in the mortgage credit institution. Frédéric Passy invested in the Société Générale and in the forges of Châtillon and Commentry. Within the Free School of Political Sciences, in press organs devoted to their cause, such as the *Journal des Débats*, or through many political economy tenures that had emerged in law schools since the 1860s, these liberals defended the preeminence of private initiative within the economic and social areas. They wanted to erase the partisan quarrels that, in their minds, had corrupted the country for almost a century, they wanted to prove that there was an objective, rational and pacified way to govern according to their own idea of “common sense” (Andriot 2022, 38). Should we see here a defense of the bourgeoisie? At least in the way they shared an antirevolutionary feeling, reinforced by the episode of the Paris Commune. Yet, in a more sociological perspective, it would be more coherent to design a set of practices specific to this political culture, practices which might be inherited from the world of merchant banks. The existence of a common ground through practices and maintenance strategies of their influence through proper channels, a certain discomfort towards political massification, soon to be the rise of the working class, a form of elitist conservatism through the praise of skill rather than vote, all those aspects seem to be indeed characteristics of “classical” liberalism. Considering that liberals advocate a depoliticized conception of public debate, resorting to spheres of influence does constitute a particular and original approach of politics.

## **II. An outdated project of society at the end of the 19<sup>th</sup> century**

### **1. The Long Depression, a deep questioning?**

Equipped with a solid framework when it comes to sociability, press and financial networks, it seems paradoxical to observe the fall of “classical” liberals through the prism of parliamentary representation (Garrigues 1997, 401-402)<sup>5</sup>. Yet, it was explained earlier that contrary to a part of their European counterparts, French liberals, as they refused to entertain the revolutionary quarrels and feared the ghost of civil war, became accustomed to invest more in metapolicies than in the electoral arena. One must add to this the emergence of a liberal-republican wave in the 1880s which, gravitating around figures such as Léon Gambetta, Jules Ferry or Charles de Freycinet, undertook an ideological synthesis between liberalism and democracy, and deprived “classical” liberals from the originality of a part of their program (Bernstein 1998, 270-271). The absolute “laissez-faire” remained their

---

<sup>5</sup> The moderate left only had 5% of deputies left in 1885.

most important distinguishing element, but was violently met with the consequences of the Long Depression.

What we call the Long Depression, generally limited to the 1870s and the 1880s, refers to a long period of economic reduction, or even downturn. It can be described as a form of backlash, resulting from an overconfidence in the liberalization of financial and property transactions, and it is clear that this crisis led to major long-term reconsiderations regarding the position of the US as an organ of regulation, for instance through protectionism (Gourévitch 1975, 190). Individualism, materialism, unregulated industrialization, what used to be the pride of progress and modernity in Europe, failed then to win unanimous support. What we call then “classical liberalism” seems to stumble between culmination and start to be short of breath. The “socialisme de la chaire” (literally “tenure socialism”), created in the 1870s in Germany by some scholars, but spread in Europe by the Belgian economist Emile de Laveleye, did notice this decline of liberalism born with Smith, Say and Bastiat, overshadowed by the German model, which was somehow devoted to the state (Baudrillart 1875)<sup>6</sup>. Once failing in front of the scope of social misery, which it increased by encouraging the limitation of public intervention, it is hard to defend the most classical conception of liberalism. In 1881, Laveleye came back to explain that the dogmatic successors of the “classical”, such as the economist Maurice Block, were mistaken regarding the natural distribution of wealth under the “laissez-faire” effect, the egotistic pursuit of one’s own interests as advocated by utilitarianism (Laveleye 1881)<sup>7</sup>. To put it simply, he rejected the existence of a natural economic law, an “invisible hand” harmoniously handling transactions, a theory which is, for him, but a pure idealized abstraction of society.

Thus, for the liberals attending the various political economy societies in many French cities, there seemed to be a need to rebuild everything from the ground. Being on the defensive, they must, more than ever, justify their conceptions. Edouard Aynard, an influent Lyon draper and banker, regretted that it became so difficult to defend commercial freedom without being caricatured: to him, the very expression “free-trade” became so trite in France that it could only be parsimoniously used (A.D. Rhône, *Société d’économie politique de Lyon* 1885). In the middle of the 1880s, at a time when “State socialism” – imported from Germany – was in vogue, when democracies such as France demanded more and more public prosecutions, Aynard stated that liberalism had never been as essential as it was then. Since it enabled a reduction in the cost of living for workers, since it brought nations together through trade, and more fundamentally since it could protect people’s emancipation, liberalism must remain at the core of western societies. Speaking about protectionism, he concluded: “If this mistake was to prevail, it would lead us to a new form a slavery, progressively replacing action and state collective consciousness, monstrous and vague, with the individual’s precise action

---

<sup>6</sup> The Germanophone economist Friedrich List is considered as the spiritual father of this “tenure socialism”, characterized by its desire to assign an economic role to the State.

<sup>7</sup> Laveleye supports his demonstration with the works of Cliffe Leslie, a British economist who reproaches “classical” liberalism with its large inclination for abstraction.

and delicate conscience". (*ibid.*, 94) Liberals from political economy environments thus kept doing their best to connect political and economic liberalism within a same vision: if the economic crisis was to last, it would be because States, by regulating trade, disrupt the natural mechanism of private initiatives.

## 2. The 1891 protectionist defeat

As national economies became effected by the Long Depression, the appeal for protectionist measures blossomed everywhere in Europe; for example, Bismarck reestablished customs barriers in Germany in 1879. In France, among the free-traders, a lobbying asset was still encouraged by the various national political economy societies, coming from the Chambers of commerce themselves as well as the exporting sectors such as port trade or the Lyon silk trade. Yet, protectionists also organized themselves around farming as well as a part of the industrial world, gathered within the French Industry Association founded in 1878, in order to support candidates in favor of their projects. Among them, the figure of Jules Méline emerged. The lawyer from the Vosges, whom Jules Ferry chose as his minister of agriculture from 1883 to 1885, was very close to economic environments – such as textile – that were hostile towards an unregulated commercial freedom. Under the influence of the French farming society, a lobbying emerged to increase border taxes and come back once and for all on what remained of the 1860 treaty. If the weight of agriculture in France was more political and electoral than economic (Daumard 1987, 9)<sup>8</sup>, the republican myth of the small farming landowner was still widespread (Mayeur 1964, 77)<sup>9</sup>, and had to be protected from elitist liberals who would only work for big investors. To this gathering of conservatives and farmers, one can add paradoxically some liberal republicans. Jean Casimir-Périer, Francis Charmes, or Alexandre Ribot, like Adolphe Thiers before them, did not want to assimilate political and economic liberalism, and move away from the political economy theories of which free-trade remained a central pillar. However, it was difficult for them to come to terms with two well-established French specificities dating back to the French Revolution: the existence of a large middle-class composed of small landowners, and the emergence of a political wave willing to embody this tendency, namely the radical party.

In March 1891, when Charles de Freycinet's government proposed a deeper revision of general tariffs than what was done in 1881 (*Journal des Économistes* 1890, 146), it was about evaluating the three decades since 1860, and also taking stock of the real benefits of an anglophile policy. Jules Méline, the rapporteur of the bill and also president of the budget commission in the Chamber of Deputies, decided during the 1891 spring to defend a true return to protectionism. On May 12<sup>th</sup> and 13<sup>th</sup>, he delivered his arguments, insisting mostly on the French farming crisis against global competition (Méline 1891, 31). It is true indeed that the development of more high-performance modes of transportation enabled

---

<sup>8</sup> Since the 1840s, the sectors of industry and finance are the ones which sustain the country's economic growth. However, half of the country's workforce is composed by farmers.

<sup>9</sup> However, in 1882, 45% of the lands are still owned by big landlords.

American farm products to spread within the European market, so much that in 1880, the farming trade balance had a 15% deficit, which was only 3% a decade earlier (André Perez 2012).

Until the very end of the debates, the liberals fought using their usual weapons in order to refuse the new tariff. The natural virtue of "laissez-faire", the negative pressure exerted by the new American or German protectionist models, the fear of seeing a new increase in public spending and a weakening of trade, the wrong trial brought against liberalism in order to justify the crisis, these are among many exposed lines of reasoning, including when the law was voted but not yet announced. The new tariff was voted on July 18<sup>th</sup> 1891, 385 votes in favor and 111 against, but this did not prevent its opponents to keep fighting. Léon Say thus delivered a great speech in the Chamber of Deputies on December 21<sup>st</sup> 1891 in which he denounced such an economic overthrow (Garrigues 1993, 1077), and Auguste Isaac, president of the Lyon Political Economy Society, also defended his liberal vision during the November 20<sup>th</sup> 1891 meeting, when he stated: "We are passionate about constitutions and reconstitutions. We never know how to do without a revolution (...). We must get back to work to fix the mistakes of our concitizens" (A.D. Rhône, *Société d'économie politique de Lyon* 1892, 43-44). On January 11<sup>th</sup> 1892, the "Méline tariff" came into effect, imposing specifically a maximum and a minimum general tariff submitted to specific conventions. It increased all duties on importations between 15 and 30%, more particularly on farm products (André Pérez 2012). These "mistakes" quoted by Isaac from Lyon were about the endless deficiency of liberal appetite that French society would display, as demonstrated by the final success of the protectionist campaign. Jules Simon soon saw a new significant failure, and wondered what was left of commercial freedom: "The deceased Chamber was not thinking about it anymore, having finished its great China wall, under Méline's – the great architect – handy direction. (...) I do not understand the tranquility of free-traders. It is time for them to get to work, since they were defeated" (A.N. Fonds Simon, 87 AP 13).

### **III. A culture of depoliticization**

#### **1. Individualism, the next liberal fight**

At the beginning of the 1890s, "classical" liberalism seemed to have lost a great battle, since the "progressive" parliamentary majority, gravitating more and more around Jules Méline, who became President of the Council of Ministers in 1896, confirmed the protectionist vocation at the time. However, more and more liberals wanted to engage a larger combat, against every form of doctrine defending an increase in the skills of the State, sharing the common conception of public power having, to some degrees, a positive role to play in the improvement of the citizens' living conditions, against the liberal belief making individuals the sole driving force of social progress. In this perspective, their absolute enemy remained Marxism, as its development scared as much as it was founded on a conflictual, anticapitalistic, politicized vision of social relations. In 1893, the election of 41 socialist deputies in

the Chamber of Deputies, as well as the numerous ongoing strikes in Carmaux, strengthened these fears.

Since the absence of regulation within liberal societies, the famous “laissez-faire”, appeared in the detractors’ minds as the origin of the economic crisis, it is, first and foremost, important to decipher a similarity between the rise of democracy and the will for a better distribution of wealth, and a connection with a rising preeminence granted to the resolution of social issues. In 1883, Gustave de Molinari, another Belgian economist involved in France, already observed a transformation of the modern States which, for the sake of national pride, always sought growth. This change is especially visible when the notion of domestic policy is concerned, which results in an increase of budgets and governmental prerogatives, to the detriment of *self-government* (Molinari 1883, 188). Obviously, this critique is linked to the traditional fight carried out by “classical” liberals, but it is, at the core, a rejection of the nation state as it took shape during the French Revolution, and reach maturity during the *fin-de-siècle*. One year later, Molinary continued his reflection, describing 1789 as a rupture: the extension of the “government’s machinery” thus became constant, as each party fought to increase the State’s functions since reducing them would mean reducing the rulers’ powers. For him, “We are only at the beginning of a revolutionary retrogression period. The government, which the middle class stole from the upper class, started to be claimed by the working democracy which will, in the end, manage to seize it.” (Molinari 1884, 501-502) Democracy was clearly defined as the core of the problem, it was as if it altered the State by turning it into a servant of the sovereign nation, which was even more problematic at the time of political massification.

There is a variety of solutions proposed, at the very heart of this minority of nostalgic liberals. Auguste Isaac, a Lyon textile industrial, made the fight against the socialist chimera his priority: “Interventionists, or as we begin to call them, the statistes, namely the disguised or oblivious socialists, constitute a growing mob within which several agitators by profession try to be taken seriously” (A.D. Rhône, *Société d’économie politique de Lyon* 1892, 34). The jurist and historian Georges Picot defined political economy as the last liberal bastion:

The economical school which struggled bravely and did not make way for a utopia without fighting will be the first to work night and day, ready to defend it until the end. During this century, it had a rare credit we could not be too grateful about. Better than anyone else, it managed to defend individuals and freedom. Through it, principles were asserted and it kept every truth at the core of science. It was its mission yesterday and it will be its honor tomorrow. (Picot 1890, 5).

In truth, what we started to notice during the 1880s was the maturity of nation states as coherent political structures. Paul Leroy-Beaulieu, professor of political economy at the Collège de France, wrote in 1890: “The civilized nations should be wary of it. By outrageously subordinating personal will to collective will, individual action to national action, they could end up destroying the main factor of civilization!” (Leroy-Beaulieu 1900 [1890], 461). The state monster of this age of political massification, caricatured as industrialized, militarized, bureaucratized, born from worried liberals afraid to witness the downfall of individual and

community self-government. For the Paris Political Economy Society’s fiftieth birthday, set on November 5<sup>th</sup> 1892, the president Frédéric Passy reaffirmed, on the contrary, the individualist basis of liberalism:

This doctrine, this belief, or to say it better, this conviction that societies are not randomly delivered, that men are not an inert matter made like clay in order to be shaped by every upper or lower kneader’s whim, they are responsible and free beings (...). It is the founding principle of political economy, the symbol of this school that Mr. Léon Say, the other day in the Institut, called the liberal school. (A.D. Rhône, *Société d’économie politique de Lyon* 1892, 253)

Everything is indeed summarized: “classic” liberalism does perceive itself as the historic defender of individual freedom, once fighting against autocratic despotism, now against the democratic masses risk of tyranny. In both cases, the loss of neutrality of the state tool is feared, and within a less laudable dimension, its loss of control from the liberal elites. Indeed, at that time, middle-class landowners and working masses were continuously gaining electoral power. The absolute critique defended by the Marxists regarding class struggle, or combat republicanism claimed by radicals at the turn of the century, is essentially a new translation of the liberal will to depoliticize democracy, erase public dissensus and State Intervention in order to contrast them with an individualistic, technical – if not technocratic – and moderated vision of business management.

## 2. Lobbying and civil society, the natural liberal playgrounds

Within political economy societies, there exists a solid body of liberals attached to “classical” liberalism, and yet it is difficult to notice a replenishment of ideas. The sole exception concerned the *Musée social*, founded in 1894, which tried to create a circle of liberal sociability articulated around social economy, which was blooming at the time: its founder, Aldebert de Chambrun, a senator from Lozère<sup>10</sup>, hoped to promote individual and associative freedom, in order to settle the social question through the private (Chambelland & Rosanvallon 1998) prism. As for the rest, in the 1900 introduction to his political economy dictionary, codirected with Léon Say before his death, Joseph Chailley wrote:

Our doctrines belong to the liberal school. Our masters are called Turgot, Adam Smith, Cobden and Bastiat, Herbert Spencer and, to a certain extent, the French positivists. These names are enough to prove that we are from a school of progress. (Say & Chailley 1900, VII)

This claimed progressivism seemed quite anchored in the past, regarding the references quoted, and at the time of the “radical Republic” (Rebérioux 1975), when anticlericalism and social issues took over the public debate, was likely to become less and less prominent. In the beginning of the 20<sup>th</sup> century, more than ever, the French liberals regretted not having their say in their own country, while they kept considering themselves as the main providers of progress through the promotion of free-trade and individualism. On November 14<sup>th</sup> 1901, Gustave de

---

<sup>10</sup> Lozère is a landlocked department in the region of Occitanie in Southern France, located near the Massif Central.

Molinary created in Paris, near the Hôtel des Sociétés Savantes, the international free-trade federation, of which the participants come from the UK, the Netherlands, Belgium, Italy and the US: this association wanted to be the successor of Richard Cobden and Léon Say, who were pioneers in their own countries, regarding the leagues for the defense of commercial freedom (A.D. Rhône, *Journal des Économistes* 1901, 432-434). Yet, for quite some time, these great events had lost their worth within the public debate, it is thus necessary to look elsewhere in order to see “classical” liberalism persist before WWI. In 1901, the creation of the Union of mining and metalworking industries did pave the way for industrial lobbying, a process more and more supported by the French liberals (Garrigues 2013, 37).

The main heritage of “classical” liberalism is linked to the desire to set new political targets, around a program based on political and economic freedoms, and thus to oppose every form of political willingness considered detrimental to civil society, a flexible and solid doctrine. Questioned, probably constantly undermined since the 1880s, it kept a limited but resolute aura, including in France. The radical Joseph Caillaux thus represented, since the beginning of the 1900s, a perfect target for the enemies of rising statism. When he came back as finance minister between 1907 and 1909, he strongly revived the idea of income taxes, mixing the German progressive tax and the British schedular tax. The heirs of political economy then strongly went into action, multiplying community actions and biased publications against Caillaux’s ambitions. The Federation of French Manufacturers and Merchants, supervised by the influential André Lebon (Dubos 2001), thus led a direct combat against the finance minister. This association was actually more of an emerging managerial union, since in 1910 it could count on the support of 3500 business owners, as well as the Chambers of commerce. A true lobby indeed, the Federation was seen as a counter power regularly submitting notes and reports to the parliamentarians (Dubos 2002). It was intended to defend not only business environments, but it also claimed a certain representation of civil society in every sense against the infringement of the state. Within this dimension, we can observe a persistence of “classical” liberalism, which is, this time, openly represented by the business world. The Senate’s opposition prevented this tax project to be carried through in 1914, a proof that “laissez-faire” still had disciples.

Indeed, we should not think that the liberals’ traditional insertion within industrial and financial capitalism disappeared: in addition to the unmissable Frédéric Passy (Société Générale and Tonkin Coal Boards), Emile de Marcère (Béthune mines and Franco-Belgian railroads), boards of directors were still preferred sanctuaries for André Lebon – mortgage credit institution and banks, Suez Canal – or the engineer and Nord deputy André Guillaïn – president of the forge comity since 1907 and the Union of mining and metalworking industries since 1904 (Estèbe 1982, 166). Robert Pinot, teacher at the free School of political sciences, former director of the social Museum and above all the “French first great professional lobbyist” (Richard 2017, 117-118), perfectly embodied the support for a liberal influence within business environments through his position in the forge comity and the Union of mining and metalworking industries, by putting limits to a social legislation considered too heavy for employers; what we have here is still not “classical” liberalism which

could be qualified as "pure", but a concrete proof that economic liberalism, in every sense, remains protected.

Finally, one must name the Association for the Protection of the Middle Class, founded in 1908 (Le Béguec 1993). Behind the 1899 taxpayers League's spiritual daughter, we do find Maurice Colrat, a lawyer and publicist, very popular at the end of the 1900s; Jacques Quantin, publicist as well and former disciple of Henri Barboux and Eugène Motte; finally, Charles Lamy, business owner and president of the Limoges Chamber of commerce. The association's liberal propaganda was rapidly established, especially since in 1910 it became endowed with a central research and tax protection comity, spreading information about the risks of "tax inquisition". Work was made easier through the association's diverse ramifications, which benefitted from the support of Federation of French manufacturers and merchants and, through this process, of 24 Chambers of commerce in the entire country. Its networks even reached moderate political environments, such as the Republican Federation of the Democratic Republican Alliance (A.N. Ministère de l'Intérieur. Direction de la Sûreté générale, "dossiers Panthéon", F7 15930 2). Far from being exhausted but then maybe more civil, liberalism as a political culture kept expanding.

On May 30<sup>th</sup> 1912, the Paris Political Economy Society's 70<sup>th</sup> birthday was the opportunity to count the troops of "classical" liberalism, since it welcomed representatives from every major political economy society, from France and all over the world, among which the influent London Cobden Club. We observe that no leading moderate or radical elected members was to be seen, a sign that "classical" liberalism became progressively isolated from the political sphere. Yet once again, it would be wrong to see in this process an elimination of the influence of political economy. On the one hand since economic liberalism was spread among a large part of the political body, and survived comfortably under the laws of the Third Republic: there were still very few social laws in France before World War I, even if their number increased after 1906, during a more troubled social context. On the other hand, because at a civil scale, liberalism progressively imposed itself as a fairly common habitus, a value and behavior system largely emanating from electoral and partisan issues. This is the true matrix of liberalism.

## Conclusion

"Classical" liberalism can be defined – regarding its very origins – as a society project. In France, by drawing inspiration from several historical influences, its incarnation can be found in the way political economy was created in the middle of the 19<sup>th</sup> century. Its proposition implies applying, within the country, a form of "integral liberalism" (Garrigues 1997, 30) extended to politics, economy, social relations and cultural norms, through three essential cornerstones: freedom and individual initiative, encouraged and chosen in every occasion; pluralism, perceived as a necessary protection against every form of monism, either despotic or democratic; finally, balance, concerning political stability or social conservatism. Liberals' persistent practices are, unsurprisingly, in accordance with their ideas: their yearning for themes connected with their functions within society, such as

journalism, law, and of course economy, as well as a social behavior lapsing toward the maintenance of sociability networks, metapolitical work, and a cult of expertise. At the junction between these different themes, free trade appears as a founding and identity element, since it gathers them at the service of a simple yet essential goal: the preservation of the capitalist model.

In this perspective, it is hard to see the Long Depression and the development of the protectionist cause as absolute failures for liberals. As irrefutable symbols of the fall of political economy's influence on political environments, these events never prevent liberal ideas from keeping a steady place with economic spheres, or liberals themselves from organizing – including politically – in order to adapt to these new circumstances. Social economy, developed at the end of the 19<sup>th</sup> century as an attempt to fight pauperism through mutual and cooperative associations, would be another topic to develop (Gueslin 1998, 27). It is indeed the authentic proof that a part of the “classical” liberals tried and chose to “adapt”, by finally considering new subjects, but they were also forced to do so as they witnessed the shortcomings of the “laissez-faire” doctrine, encouraging the emergence of new political opponents, especially within the working class.

During this specific period, a pacifist political project based on freedom of trade appeared at a distance, undermined by the emergence of national and colonial tensions, but above all the French liberals' inability to build a political party that could be strong and influent enough in its main ideas – openly proclaimed – like the British Liberal party managed to do. In France, the *Fédération républicaine* and the *Alliance républicaine démocratique* were probably the closest to the definition of a liberal party. The latter even constantly appointed ministers in various cabinets at the beginning of the 20<sup>th</sup> century, thus qualifying the idea of relegation of liberal ideas in this country. Yet, this organization never acknowledged free-trade as a central dogma, or any anglophile affiliation.

As for the rest, liberalism is still very much alive. Indeed, it imposed itself as an explicative and influent theory, central to the question of economic phenomena, a dimension that the political economy school always aspired to have. It spreads in every environment, and finds in Marxism its only opponent, which it actively fights and openly satirizes as its arch enemy. Liberalism then persists as a powerful network of associative and economic lobbying, of which the representative organizations are not always the most visible, but know how to organize when it becomes necessary, for instance when they wanted the implementation of an income tax, or to postpone laws concerning working pensions or the eight-hour workday (Fraboulet & Richard 2010)<sup>11</sup>.

It is clear that the oncoming era, from WWI to the 1970s, will confirm the decline of “classical” liberalism in terms of influence public policies. But again, one should be aware of lobbying activities as well as the impact of liberalism on civil behaviors in order to observe permanent elements. New organizations such the Union of

---

<sup>11</sup> This was indeed the case for the Union of mining and metalworking industries, which was busy trying to change or even impede social bills.

economic interests, which was founded in 1910 but began to be truly active in 1919, or the French Resurgence (Redressement Français), founded in 1925, of which the goal was to fund political parties that were hostile toward statism, demonstrate the vitality of the liberal ideas back in those days (Badel 1999, 470). In addition, one should not forget that in 1938, in Paris, the Walter Lippman colloquium took place, with the ambition to revive liberalism: neoliberalism did develop during the interwar period. On a larger scale of time, one should notice a last French paradox toward liberalism: frequently applied until the Fifth Republic, by Valéry Giscard d'Estaing and Emmanuel Macron, François Mitterrand or François Hollande, it seems that it was never self-sufficient as a political project for the first ones, and it was seldom named and proclaimed by the second ones. Following a long historical tradition dating back to the French Revolution, one should always, in France, compromise with a society composed of strongly politicized middle-class landowners, a sign of a democratic culture heavily anchored and hardly receptive to an accepted, or even unrestrained form of liberalism.

Translated into English by Thibault Gallard (MSH Clermont-Ferrand, UAR 3550)

## Sources

### Archives départementales Rhône

- 1 ETP 239, Comptes-rendus des travaux de la CCI de Lyon, 1869.  
*Société d'économie politique de Lyon*. 1885. "Compte-rendu analytique des séances de l'année 1884-1885." Lyon : Imprimerie A. Bonnaviat. March 20<sup>th</sup> 1885 session.  
*Société d'économie politique de Lyon*. 1892. "Compte-rendu analytique des séances de l'année 1891-1892." Lyon : Imprimerie A. Bonnaviat. November 20<sup>th</sup> 1891 session.

### Archives nationales (France)

- Fonds Jules Simon  
87 AP 10, personal notes on trade agreements.  
87 AP 13, "Les tarifs de douanes." *Le Petit Marseillais*, August 30<sup>th</sup> 1893, 188. Ministère de l'Intérieur. Direction de la Sûreté générale, "dossiers Panthéon", F7 15930 2, Louis Barthou, *Le Temps*, mars 6<sup>th</sup> 1914.

### National Archives (UK)

- FO432/62, Lord Lyons's report for the Foreign Office, February 19<sup>th</sup> 1882.

### British Library

- Cobden Papers, Add MS 43647

### Printed sources

- Annales de l'Assemblée nationale, compte-rendu in extenso des débats*. 1872. Paris : Imprimerie et librairie du Journal officiel.  
BASTIAT, Frédéric. 1862 [1854]. *Œuvres complètes*, Tome 2. Paris : Guillaumin et Cie.

- BAUDRILLART, Henri. 1875. "D'une soi-disant nouvelle économie politique." *Journal des Économistes*, July-September, 185-191.
- Journal des Débats politiques et littéraires*. 1860. 24 January.
- Journal des Économistes*. 1864. December.
- Journal des Économistes*. 1884. "Constitution d'une ligue anti-protectionniste." October-December, 189.
- Journal des Économistes*. 1885a. "Ligue nationale contre le renchérissement du pain et de la viande." January-March, 252-266.
- Journal des Économistes*. 1885b. "Réunion de la Société d'économie politique de Paris du 6 juillet 1885." July-September, 117.
- Journal des Économistes*. 1890. January-March.
- Journal des Économistes*. 1892. Report from the Paris Political Economy Society meeting, held on November 5<sup>th</sup> 1892, octobre-décembre, 253.
- Journal des Économistes*. 1901. October-December.
- LAVELEYE, Émile de. 1881. "Les tendances nouvelles de l'économie politique en Angleterre." *Revue des Deux Mondes*, mars-avril, 623-647.
- LEROY-BEAULIEU, Paul. 1900 [1890]. *L'État moderne et ses fonctions*. Paris : Guillaumin et Cie.
- MELINE, Jules. 1891. "Discussion du tarif général des douanes." *Journal officiel*, Paris : Imprimerie des Journaux officiels, May 12<sup>th</sup> and 13<sup>th</sup> 1891.
- MOLINARI, Gustave de. 1883. "L'évolution politique du XIX<sup>ème</sup> siècle." *Journal des Économistes*, July-September, 368.
- MOLINARI, Gustave de. 1884. *L'évolution politique et la Révolution*. Paris : Guillaumin et Cie.
- PICOT Georges. 1890. *Socialisme et devoir social*. Paris : Alphonse Picard.
- SAY, Léon & Joseph Chailley (ed.). 1900. *Nouveau dictionnaire d'économie politique*, Tome 1. Paris : Guillaumin et Cie.

## Bibliography

- ANDRE PEREZ, Yves. 2012. "1892 : l'année où la France est retournée au protectionnisme." *Humanisme et Entreprise* 3, 1-16.
- ANDRIOT, Antonin. 2022. *Entre héritage national et influences britanniques : une histoire croisée du libéralisme et des libéraux français entre 1859 et 1929*. PhD supervised by Mathias Bernard, Université Clermont Auvergne.
- BADEL, Laurence. 1999. *Un milieu libéral et européen : le grand commerce français (1925-1948)*. Paris : Comité pour l'histoire économique et financière.
- BARBIER, Frédéric. 1995. "Libre-échange." in *Dictionnaire du Second Empire*, ed. Jean Tulard, 733-738, Paris : Fayard.
- BERSTEIN, Serge. 1998. "La synthèse démocrate-libérale en France et la naissance du modèle républicain (1870-1914)." In *La démocratie libérale*, ed. Serge Berstein, 263-314, Paris : PUF.
- CHAMBELLAND, Colette & Pierre Rosanvallon. 1998. *Le Musée social en son temps*. Paris : Presses de l'ENS.
- DAUMARD, Adeline. 1987. *Les bourgeois et la bourgeoisie en France*. Paris : Aubier.
- DUBOS, Joël. 2001. *André Lebon, un homme d'affaires en République (1859-1938). Le patriotisme et l'influence*. Rennes : PUR.
- DUBOS, Joël. 2002. "La fédération des industriels et des commerçants français, entre groupe de pression et syndicat d'union patronale." In *Les groupes de pression dans la vie politique contemporaine en France et aux États-Unis de 1820 à nos jours*, ed. Jean Guarrigues, 65-70, Rennes : PUR.
- EDSALL Nicholas C. 1986. *Richard Cobden, Independent Radical*. Cambridge: Harvard University Press.
- ESTEBE, Jean. 1982. *Les ministre de la République : 1871-1914*. Paris : Presses

- de la Fondation nationale des sciences politiques.
- FRABOULET, Danièle & Gilles Richard. 2010. “Au Parlement : représentation et lobbying.” In *Dictionnaire historique des patrons français*, ed. Jean-Claude Dumas, 1188-1189, Paris : Flammarion.
- GARRIGUES, Jean. 1993. *Léon Say et le centre gauche : 1871-1896. La grande bourgeoisie libérale dans les débuts de la Troisième République*. PhD supervised by Philippe Vigier, Université Paris X-Nanterre.
- GARRIGUES, Jean. 1997. *La République des hommes d'affaires : 1870-1900*. Paris, Aubier.
- GARRIGUES, Jean. 2013. “Robert Pinot, le premier des lobbyistes.” In *Les permanents patronaux : éléments pour l'histoire de l'organisation du patronat en France dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle*, ed. Gilles Richard & Olivier Dard, 31-46, Metz : Centre de Recherche Universitaire Lorrain d'Histoire.
- GIRARD, Louis. 1985. *Les libéraux français : 1814-1875*. Paris : Aubier.
- GOUREVITCH, Peter. 1975. “Étude comparative des réactions des Grandes Puissances face à la crise économique de 1873 à 1896.” *Études Internationales* 6, 188-219.
- GUESLIN, André. 1998. *L'invention de l'économie sociale : le XIX<sup>ème</sup> siècle français*. Paris : Economica.
- HALEVY Élie. 1923. *Histoire du peuple anglais au XIX<sup>ème</sup> siècle : de la crise du Reforme Bill à l'avènement de Sir Robert Peel : 1830-1841*. Paris : Hachette.
- LE BEGUEC, Gilles. 1993. “Prélude à un syndicalisme bourgeois. L'association de défense des classes moyennes (1907-1939).” *Vingtième siècle. Revue d'Histoire* 37, 93-104.
- MAYEUR, Jean-Marie (ed.). 1964. *Histoire du peuple français, cent ans d'esprit républicain*. Paris : Nouvelle librairie de France.
- REBERIOUX, Madeleine. 1975. *1899-1914, La République Radicale ?* Paris : Éditions du Seuil.
- RICHARD, Gilles. 2017. *Histoire des droites en France*. Paris : Perrin.

## Abstract

Why did “classical” liberalism – during its European golden age in the mid-19<sup>th</sup> century – never give birth, in France, to a political movement which could be influent enough to carry its whole society project? The environments of political economy, which were the authentic representatives of this wave, seemed to have had a hard time finding their place within a contentious context inherited from the French Revolution, but also fully investing in the game of democracy. As the defenders of free trade and limited state power, liberals also faced the increasing difficulty to see their ideas being questioned at the turn of the 20<sup>th</sup> century. It is thus necessary to go back to the very definition of French “classical” liberals, in order to better highlight their ambitions, their failures and their inherent practices, and better understand what constitute for them, and in many ways, their own identity.

## Résumé

Pourquoi le libéralisme « classique », en plein âge d'or européen au cœur du XIX<sup>ème</sup> siècle, n'a-t-il jamais accouché en France d'un mouvement politique

suffisamment influent pour porter l'ensemble de son projet de société ? Les milieux de l'économie politique, authentiques représentants de ce courant, semblent en effet avoir eu du mal à trouver leur place dans un contexte conflictuel hérité de la Révolution française, mais aussi à s'investir pleinement dans le jeu démocratique. Défenseurs du libre-échange et d'un État limité, les libéraux sont en outre face à la difficulté croissante de voir leurs idées remises en question au tournant du XXème siècle. Il convient donc d'en revenir à la définition même des libéraux « classiques » français, pour mieux mettre en lumière leurs ambitions, leurs échecs et leurs pratiques intrinsèques, et ainsi comprendre davantage ce qui constitue à bien des égards pour eux une identité propre.

# Werkstatt

apropos  
[Perspektiven auf die Romania]

[www.apropos-romania.de](http://www.apropos-romania.de)

Winter  
2023

11

ISSN: 2627-3446

Bild: Berlin brain#24, Foto: Rino Porravecchio, CC BY 2.0 Deed

Richard Palomar Vidal

## **The phenomenon of the New Right in European and Latin American narrative literature**

A Workshop's Report

### **Richard Palomar Vidal**

is a research associate and doctoral student at the Institute of Romance Languages and Literatures at Freie Universität Berlin.

[richard.palomar.vidal@fu-berlin.de](mailto:richard.palomar.vidal@fu-berlin.de)

### Keywords

far-right – aesthetics – representation – ideology – narrative literature

The workshop “The phenomenon of the New Right in European and Latin American narrative literature: New perpetrators – old patterns of thinking?” organised by Dr. Lena Seauve took place on 13 October 2023 at the Institute for Latin American Studies (Lateinamerika-Institut) of the Freie Universität Berlin (Boltzmannstraße 1, 14195 Berlin) and gathered a panel of international experts to discuss and put into perspective this very current question.

### **On the Terminology of the ‘New Right’**

Before the very start of the workshop, Dr. Lena Seauve put special emphasis on the choice of words for the title of the event, focusing on the origin of the term ‘New Right’. It derives from the French ‘nouvelle droite’ and the German ‘neue Rechte’, which are not equivalent to the English ‘new right’, which is often used to describe a form of neo-liberal conservatism. Seauve also asserted that far-right thinking is no longer limited to specific countries but has taken on a global dimension. For the workshop, this served as the connecting point to look at the movement globally, bringing in perspectives from European countries, such as France, Italy and the United Kingdom, and South America, namely Brazil, Argentina and Chile.

Thus, the workshop aimed to illustrate this pluriform phenomenon and establish commonalities between the different countries and their literatures while contemplating figures, texts, and modes of thinking from and about the far right.

## **Mathieu, Despentes, Jenni and the 'embourgeoisement' of the right-wing movement in France**

In the opening presentation entitled "Maurras' Shadow: Narratives and Figurations of the Extreme Right in the Contemporary French Novel", Dr. Markus A. Lenz (Potsdam/Konstanz) put an emphasis on the two different far right movements that can be observed in France. On the one hand, there is a radical and relatively old-fashioned far right. On the other, there is a newer, more intellectual far right that sees themselves as a novel, free-thinking elite and wants to distinguish themselves from aforementioned old right. As the most striking example for this, Lenz named Marion Maréchal, a French right-wing politician and founder of the private school *Institut des sciences sociales, économiques et politiques* (ISSEP). Thus, Lenz also spoke of a movement of 'embourgeoisement' within the French far right with a seemingly democratic rhetoric intended to mask islamophobia, homophobia, sexism and anti-European thinking.

In the field of French literature, the far-right movement is almost omnipresent in 21<sup>st</sup> century narratives, usually being depicted as a traditional and radical right-wing ideology, without dealing with the complexities of the movement itself. The emergence of the new far right and the intricacies of its strategies and concepts are often either summarized or left unexplored, while most of the focus lies on the evolution towards right-wing political ideologies and political parties.

Lenz quoted three fictional texts that narrate contemporary French society: Nicolas Mathieu's 2018 novel *Leurs enfants après eux* (*And Their Children After Them*), Virginie Despentes' trilogy from 2015–2017 *Vernon Subutex* and Alexis Jenni's 2011 historical novel *L'art Français de la guerre* (*The French Art of War*). In these novels, as in countless others, characters are displayed that are either born into a right wing-family, deliberately choose to join a radical right group or experience a left-to-right-change in their ideology and political party support. Betrayal, the loss of identity, the despair of a working class with no solidarity mechanism and the traumas of France's colonial past are persistent themes throughout the texts.

The reasons for the strengthening of the far right cannot be understood if the movement is not seen untrunked, which is what Lenz argued for in his talk. Literature may be running the risk of creating an echo chamber that reinforces simplistic notions of the far right, failing to engage with the intricate and potentially hazardous argumentation strategies employed by right-wing intellectuals.

## **Colonialism, fascism and Mussolini: Italian history through Francesca Melandri's *Sangue giusto***

Dr. Guido Bartolini (Ghent), second speaker with his talk titled "Fascism and the Far-Right in Contemporary Italy: Thinking Critically about the Past with Francesca Melandri's *Sangue Giusto*", shifted the focus towards Italy, acknowledging the similarities with the French case.

The current Italian political scene tends to be equated to fascism, which, as Bartolini argued by referring to Hanna Meretoja's 2018 book *The Ethics of Storytelling*,

obfuscates the understanding of present and past, especially in the country that gave birth to Benito Mussolini's fascism and is the sole Western European nation with a far-right prime minister, Giorgia Meloni. Emilio Gentile, writer of *Chi è Fascista* ('Who is a Fascist') published in 2019, advocates for a very restrictive usage of the term 'fascism', this solely being when referring to the revolutionary movements created after World War I.

Bartolini argued that the study of history would lose its significance if we were to detach historical events from future reverberations and were not allowed to create connections between them, which is why he pleaded for a memory culture that is able to recognise the most hidden continuities between different historical eras.

Francesca Melandri's 2017 novel *Sangue giusto* ('Right Blood' or 'Just Blood') serves as an ideal example for the importance of a critical perspective on the past. The novel is structured in a multitemporal dimension, intertwining events from various eras of Italian history with the story of a Roman family that was involved in the occupation of present-day Ethiopia. This multilayeredness allows the narration to show how migration, colonial violence, racism, xenophobia, as well as twentieth and twenty-first century politics are connected to each other, asking what it means to establish anti-fascist memory in Italy.

The frame story is set between 2010 and 2012, a time when Italian political culture made a shift towards the right and when revisionism was, therefore, part of political debates again. The revisionist memory culture that right-wing movements fight for has its origin in the 1990s and early 2000s and refers to a series of attacks orchestrated by right-wing memory activists to undermine the legacy of Italy's Antifascist Resistance.

Through the stories narrated in the novel, *Sangue Giusto* represents the revisionist instrumentalization of the past, reconstructs the darkest pages of Italian colonialism while developing a perpetrator memory, and asks the reader to reflect on their own implication and privileges in unjust systems by showing the implication of the main characters in Italian colonial history.

### **The role of Nazism in British novels and its importance for the far right**

In "Writing the British Far-Right", Dr. Joanne Pettitt (Kent) presented the case of the fictional representation of British far-right politics and its historical background and deep-rooted relation to World War II.

A key fact to keep in mind when analysing the emergence and development of the far right in Britain is the country's collective memory, which is based around the opposition to fascism during the war, more specifically Germany and Italy.

As Pettitt pointed out, a specific connection and tension exists between overt far-right groups and Nazism, one which is ideologically underpinned by fascist ideas (e.g., symbols, German characters, references to Adolf Hitler). These groups are based around a specific idea of 'Britishness', often supported by references to the

war, and represent an underlying ideology that appears to contradict common wartime narratives.

This tension fuels the representation of the far right in literature, where it develops into an uncanny presence and creates yet another tension, namely being familiar and homely in its patriotism and simultaneously foreign and disturbing in its relation to Nazism. Pettitt based her argumentation on Freud's notion of the *(Un)heimliche*, which is inherently ambivalent, signifying safety while also embodying something concealed. This notion also implies, Pettitt argued, that there is something concealed in the idea of the British home – a suppressed sentiment that has been banished due to its social unacceptability but lies latent beneath the surface.

This uncanniness is most prevalent in alternative histories about the ending of World War II, in which Britain loses the war and is occupied by Nazi Germany, such as Michael Cronin's 2006 novel *Against the Day*, John Bowen's 1994 *No Retreat* or Len Deighton's 1978 *SS-GB*. Since historical novels base their narrative around an historical event, there is no suspense, as the reader already knows what happened. Alternative histories however do not have this very problem, since they create alternative endings for these historical events. In said novels, the uncanniness works on different levels, such as the historical distortions the reader notices, the depiction of historical amnesia in which Britain is disconnected from war memories, the United Kingdom being a familiar and foreign space simultaneously, and the rise of the British right, which is portrayed as a disturbance of the natural order that needs to be overcome for the survival of the British national spirit.

### **Bernardo Kucinski and the notion of dystopia in the Brazilian case**

Dr. Georg Walter Wink (Copenhagen) brought the discussion to South America in his talk about the "Dystopian Chronicles on the Brazilian Far-Right Shift: B. Kucinski's 'New Order' and its Collapse". Wink quoted Bernardo Kucinski – a journalist, retired professor specialized in civil-military governments, award-winning novelist and advisor of Brazil's Workers' Party *Partido dos Trabalhadores* – as one key figure in the literary treatment of the far-right shift in the country. Two of his most recent novels, *A nova ordem* from 2019 and *O colapso da nova ordem* from 2022, were both published during Bolsonaro's government and propose a literary treatment of an exceptional period of Brazilian history. During said period, the predominance of the military increased, and an authoritarian fascist ideology arose, which revived the past military dictatorship. As Wink pointed out, not enough memory work has been done in Brazil.

Approaching Kucinski's texts with the theories of Karl Mannheim, Wink argued that alternative orders are controlled by projecting them into the utopian space where they could be tolerated or even neutralized, becoming ideologies rather than utopias. Kucinski's view of the existing order in Brazil is contrarian to the one of the far right. The author sees the country as a fragile, young and vulnerable democracy with a strong past, built with enormous effort and threatened by the military roll-

back, while the far right sees it as being dominated by Cultural Marxism, which threatens to transform Brazil into a totalitarian state through utopian social engineering. This supposed utopia, however, is manmade, which is a contradiction, as utopias are given to mankind as perfect (i.e., paradise on earth) and cannot be improved.

Wink labelled these novels by Kucinski as 'dystopian chronicles', which, as he remarked, is a contradiction in itself, since a dystopia is a projection from one's own perspective, while a chronicle depicts a factual recording of events. A 'dystopian chronicle' should, according to Wink, be understood as existing in a past-present-future juxtaposition, that is, anticipating the future by looking at the present through the lens of the past. However, in reality there exist problematic implications, Wink argued, that reveal a deep misunderstanding of who the far right in Brazil is and what they are aiming to change. This misunderstanding effectively helps the far right to achieve their goals.

### **Bolaño, Pron, León and the aesthetic heritage of Nazism in Chilean and Argentinian literature**

Dr. Lena Seauve's (Berlin) talk, entitled "Right-wing Thought in Contemporary Argentinian and Chilean Literature", served as the closing presentation for the workshop and explored the depiction of right-wing thought in contemporary Argentinean (Patricio Pron) and Chilean (Roberto Bolaño and Gonzalo León) literature, emphasizing the interplay between reality and fiction as well as the relationship between political discourse and aesthetic discourse.

There seem to be a recurring set of figures that appear in Hispanophone Latin American fiction, such as the Far-Right Intellectual or the Old Nazi. These figures are part of a literary strategy in which Nazism is used as a cipher or metaphor for contemporary political issues. The use of these ideologies often draws parallels between Nazi mindsets and the participation in violent crimes during Latin American dictatorships. Seauve argued that the new far-right movement seeks to avoid direct associations with historical Nazi or fascist movements and their symbols, yet there are still internal connections to these roots that contemporary fiction explores.

Seauve quoted three different novels that illustrate this conjunction of politics and aesthetics: Roberto Bolaños' *La literatura nazi en América* (*Nazi Literature in the Americas*) from 1996, Patricio Pron's *No derrames tus lágrimas por nadie que viva en estas calles* (*Don't Shed Your Tears for Anyone Who Lives on These Streets*) from 2016 and Gonzalo León's 2017 novel *Serrano*. These novels either raise questions about the role of representation of extreme violence in art, explore the problematic intertwining of politics and literature through the connection between fascist ideologies and the aesthetic of the avant-garde, or write the biography of a real-life political figure of the extreme far-right through the lens of a fictional group of young adherents.

All three novels share a common theme of exploring the post-1945 legacy of Nazi and fascist ideologies, albeit in diverse ways, while using fiction to depict how this

ideological and aesthetic heritage is carried forward. Pron and Bolaño make their political agendas evident through satirical and hyperbolic elements, while León's novel is marked by ambiguity, making it challenging to discern the author's stance. This lack of clear positioning makes the text problematic, a fact that also reflects in the sparseness of reviews on the novel.

### **In lieu of a conclusion: What can be done?**

The workshop demonstrated that, despite the geographical distance, there are remarkable similarities between the countries discussed and their respective literatures, especially when considering texts from and about the far right.

The discussions were centred around three European and three Latin American countries; nevertheless, the same study could be broadened to other countries and continents for future events in order to enrich this research area that combines literary studies with urgent political matters. It is undeniable, in the wake of the most recent Argentine and Dutch election results and the rise of far-right and populist politics all over the world, that this is an omnipresent and prevailing phenomenon, not just a relic of the past we know of from history books.

In this regard, a publication would be highly welcomed and could serve as an invaluable resource in this specific area.

# Nächste Nummer

Frankreich und Europa in den 1990er Jahren  
hrsg. von Timo Obergöker & Marcel Vejmelka

# 12

Sommer 2024